

INTER-NORD

Revue internationale d'études artctiques | *International Journal of Arctic Studies*



INTER-NORD

Revue internationale d'études arctiques
Publiée par l'Institut de Recherches
Jean Malaurie Monaco-UVSQ (IRAM)

International Journal of Arctic Studies
Published by the Jean Malaurie Institute
of Arctic Studies Monaco UVSQ (MIARC)

Président d'honneur / *Honorary Chairman* : Jean MALAURIE
Directeur de Recherche émérite (CNRS / EHESS, *France*)

Rédacteur en chef / *Chief Editor* : Jan BORM
Professeur des Universités (IRAM, UVSQ/Paris-Saclay, *France*)

Directeur de la Rédaction / *Director of Editorial Board* : Philippe GRUCA
(IRAM, UVSQ/Paris-Saclay, *France*)

Secrétaire de Rédaction / *Editorial Secretary* : Ben FERGUSON
Chercheur post-doctoral (IRAM, UVSQ/Paris-Saclay, *France*)

COMITÉ DE RÉDACTION / *EDITORIAL BOARD*

Eda AYAYDIN, Doctorante en Relations Internationales, IRAM
Jan BORM, Professeur en Littérature britannique et Histoire de l'exploration arctique, IRAM
Alexandre DELANGLE, Doctorant en Langues et littératures anglaises et anglo-saxonnes, IRAM
Ben FERGUSON, Chercheur post-doctoral en Littérature de voyage arctique, IRAM
Philippe GRUCA, Philosophe, IRAM
Joanna KODZIK, Professeure Junior en Humanités arctiques, IRAM
Marie SIKIAS, Chargée de recherche et Responsable de la communication, IRAM

Graphismes/*Graphic design* : Łukasz ŁASTOWSKI

COMITÉ SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL / *INTERNATIONAL SCIENTIFIC COMMITTEE*

Gudmundur ALFREDSSON, Professeur de droit émérite (Institut Arctique Stefansson, Akureyri, *Islande*)
Rasmus Gjedssø BERTELSEN, Professeur d'études nordiques (Université de Tromsø, *Norvège*)
Daniel CHARTIER, Professeur et Directeur du Laboratoire international de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique (Université du Québec, Montréal, *Canada*)
Semen GABYSHEV, Éleveur de rennes evenki et Chercheur associé (UVSQ/Université Paris-Saclay, *France*)
Bergur D. HANSEN, Maître de conférences en Langue et Littérature féroïenne (Université des Îles Féroé, *Danemark*)
Heidi HANSSON, Professeure en Littérature anglaise (Université d'Umeå, *Suède*)
Tuija HAUTALA-HIRVIOJA, Professeure émérite en Histoire de l'art (Université de Laponie, *Finlande*)
Jean-Michel HUCTIN, Maître de conférences en Anthropologie arctique (UVSQ/Université Paris-Saclay, *France*)
Sumarliði R. ÍSLEIFSSON, Maître de conférences en Philosophie, histoire et archéologie (Université de l'Islande, Reykjavik, *Islande*)
Bruce JACKSON, Professeur émérite distingué en Études américaines culturelles (Université d'État de New York, Buffalo, *États-Unis*)
Alexandra LAVRILLIER, Maîtresse de conférences en Anthropologie sibérienne (UVSQ/Université Paris-Saclay, *France*)
Denis MERCIER, Professeur en Géographie physique (Sorbonne Université, Paris, *France*)
Joëlle ROSTKOWSKI, Consultante à l'UNESCO et Enseignante en ethnohistoire amérindienne (EHESS, Paris, *France*)
Peter SCHWEITZER, Professeur en Anthropologie sociale et culturelle (Université de Vienne, *Autriche*)
Peter SKÖLD, Professeur en histoire et Études de la culture et du développement de la société sami (Université d'Umeå, *Suède*)
Ulrike SPRING, Professeure en Histoire (Université d'Oslo, *Norvège*)
Marianne A. STENBAEK, Professeure émérite en Études culturelles (Université McGill, Montréal, *Canada*)

Les manuscrits, les ouvrages (articles, livres) et toute correspondance doivent être adressés à /
Manuscripts, publications and correspondance should be sent to :

INTER-NORD
Malaurie Institute of Arctic Research Monaco-UVSQ
55 avenue de Paris
78000 Versailles
FRANCE
redaction@miarctic.org

Les opinions exprimées par les auteurs leur sont propres ; elles n'engagent la responsabilité ni de la revue ni du Comité de rédaction / *The opinions expressed by the authors are their own; they do not engage the responsibility of the journal or the Editorial Board.*

© MIARC, Paris, Hiver 2022 / Printemps 2023

TABLES DES MATIÈRES / *TABLE OF CONTENTS*

ÉDITORIAL / *EDITORIAL*

Jean MALAURIE, Lettre à Jan Borm sur la nouvelle direction d’*Inter-Nord* 10

Jan BORM, Histoire et avenir d’*Inter-Nord* / *History and Future of* Inter-Nord 12

DOSSIER SPÉCIAL « CENTENAIRE JEAN MALAURIE » /
SPECIAL THEME « JEAN MALAURIE CENTENARY »

S.A.S. LE PRINCE ALBERT II DE MONACO, *Tribute to Jean Malaurie*. 18

Eric NAVET, Jean Malaurie, l’homme qui parle aux pierres. Parcours croisés 20

Philippe DESCOLA, La genèse des *Lances du crépuscule* et le rôle de l’ethnographe 36

Bruce JACKSON, *In the Arctic with Malaurie*. 42

Olga MELCHIUK, Souvenirs d’une rencontre à Yakutsk au cours des années 1970 57

Joëlle ROSTKOWSKI, Jean Malaurie et le parcours des âmes 58

Ikuo OSHIMA, *Letter to Prof. Jean Malaurie and Prof. Jan Borm* 74

Denis MERCIER, Jean Malaurie et l’éboulisation au regard de la recherche actuelle 76

Rosa THORISDOTTIR, La valeur des films de Jean Malaurie pour le peuple Inuit aujourd’hui 90

Alexander PETROV, *On the 100th birthday of Jean Malaurie* 98

VARIA / *VARIA*

Muriel BROT, La fabrique de l’Arctique (XVI^e-XIX^e siècle). 106

Joanna KODZIK, *Construtions of the Arctic in Moravian early travel diaries to Greenland* 116

RÉCITS & ENTRETIENS / *NARRATIVES & INTERVIEWS*

Frédéric TONOLLI, Les larmes de la baleine 128

Alice PAUL, *An Interview with Tim Ecott* 152

COMPTES-RENDUS / *REVIEWS*

Muriel BROT, Lectures polaires 160



L'homme-ours et son traîneau
Collection de pastels de Jean Malaurie intitulée "Réminiscences chamanes"
© Julien Prieur-Damecour

CENTRE D’ÉTUDES ARCTIQUES
ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES

FONDS POLAIRE JEAN MALAURIE
Bibliothèque centrale du
Museum National d'Histoire Naturelle
(Paris)

FONDS JEAN MALAURIE
Archives nationales de France

INTER-NORD
Revue internationale d'études arctiques
International Journal of Arctic Studies
(CNRS-EHESS)

Monsieur Jan Borm
Vice-président délégué aux Affaires internationales
Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines
Présidence
55, avenue de Paris
78 035 Versailles Cedex

Paris, le 18 juin 2018

Monsieur le Vice-Président et cher ami,

Je vous confirme que le comité d’*Inter-Nord*, revue internationale arctique du CNRS, vous a nommé directeur du comité exécutif de cette grande revue scientifique. Ainsi, vous me succédez à la direction de cette publication essentielle que j’ai fondée en 1960 sous la présidence et l’appui du président Fernand Braudel.

Cette revue internationale d’études arctiques a été créée tout d’abord à l’EPHE-VIe section devenue EHESS, et également au CNRS. Elle était en effet l’expression même du Centre d’études arctiques (CNRS-EHESS), fondé par moi-même en 1957, à l’EPHE-VIe section, première chaire polaire de l’histoire de l’Université française.

Inter-Nord est une revue internationale, apériodique, faisant le point sur les recherches les plus avancées concernant les régions circumpolaires arctiques et l’océan Glacial. Avec un tiers de ses articles en langue anglaise, c’est une des grandes revues polaires internationales dont l’audience déborde les milieux scientifiques. Avec 250 auteurs, les 21 volumes constituent une encyclopédie polaire fondamentale de 6000 pages.

Je vous remercie de m’avoir proposé d’être président d’honneur du comité exécutif. Je l’accepte bien volontiers.

Je me permets de vous rappeler que le Centre d’études arctiques (CNRS-EHESS), indépendamment de son enseignement et des cent thèses et mémoires qu’il a suscités et dirigés, a présidé douze congrès internationaux d’études arctiques, tous publiés, avec pour règle : un premier volume constituant les rapports et un second volume constituant les débats. Il a également reconstruit la base CNRS du Spitzberg qu’il a administrée pendant dix ans (1979-1989).

Je suis convaincu que vous assurerez à *Inter-Nord* le rayonnement international que la recherche française mérite.

L’éditeur de cette revue est CNRS Éditions et Madame Blandine Genthon, sa directrice générale, m’a fait savoir qu’elle vous recevra au plus tôt, quand vous le souhaitez. CNRS Éditions est très attaché à cette revue et, d’une manière générale, à la recherche arctique française.

Je précise que cet éditeur publie toute mon œuvre scientifique arctique dans *Arctica I. écosystème arctique en haute latitude* (Paris, CNRS Éditions, 2016, 456 p.), *Arctica II. Tchoukotka 1990* (Paris, CNRS Éditions, env. 800 p., à paraître en 2018) et *Arctica III. Nunavut, Nunavik : Arctique central canadien* (à paraître en 2019).

Vous savez que j’ai accepté que le Centre d’études arctiques – Université de Versailles-Saint-Quentin succède scientifiquement au Centre d’études arctiques – CNRS-EHESS.

Je tiens à vous dire l’admiration que j’ai pour votre œuvre et votre personnalité.

Avec tous mes vœux, veuillez croire, Monsieur le Vice-Président et cher ami, à l’assurance de mes sentiments les plus cordiaux.



Jean Malaurie

JEAN MALAURIE

Fondateur et Président d’honneur de la revue *Inter-Nord*
Founder and Honorary Chairman of the journal Inter-Nord

JAN BORM

Professeur des universités en littérature britannique à l’UVSQ / Université Paris-Saclay,
Directeur de l’Institut de recherches arctiques Jean Malaurie Monaco-UVSQ, Chaire
UArctic en Humanités arctiques et Rédacteur en chef de la revue *Inter-Nord*

Ma rencontre avec Jean Malaurie en 2001 fut décisive, non seulement sur le plan personnel, mais également en ce qui concerne le développement de nombre de projets arctiques communs depuis. Elle fut proposée par mon éminent collègue et ami, le regretté professeur Bernard Cottret (1951-2020¹), au moment où ce dernier publia son *Histoire de la réforme protestante* chez Perrin, maison alors intimement liée avec Plon : « J’étais paisiblement occupé à mon service de presse, attablé derrière les exemplaires de mon Histoire de la Réforme, parue en janvier 2001, lorsque Jean Malaurie descendit, comme le destin, le majestueux escalier des éditions Plon-Perrin... Je lui offris évidemment l’un de mes livres, à la fois flatté par l’intérêt qu’il semblait prendre à mes travaux. Et vaguement inquiet de l’entente qui s’établit immédiatement entre nous, » se souvient-il dans sa contribution aux hommages à la célèbre collection « Terre Humaine » publié par la Bibliothèque nationale de France en 2005². « Que pensez-vous de l’idée de rencontrer Jean Malaurie ? » me demanda-t-il quelques jours plus tard. Mon étonnement fut grand puisque j’étais justement en train de lire *Hummocks*, le magistral récit des 31 expéditions arctiques de Jean Malaurie paru dans « Terre Humaine » en 1999³. Ce rendez-vous fut déterminant pour nos projets communs par la suite. Je me souviens encore du lieu de notre rencontre à Paris : le hall d’entrée de l’hôtel Regina.

Les années suivantes furent fructueuses en ce qui concerne nos relations avec Jean Malaurie. À la suite des premiers contacts et manifestations communes, des liens privilégiés entre nous deux s’établirent. Il me demanda d’écrire un portrait de lui, publié par les éditions du Chêne en 2005 sous le titre *Jean Malaurie, un homme singulier*, et j’ai l’honneur et le plaisir d’être toujours proche de lui à ce jour. En 2007, j’ai organisé avec lui le congrès international « Problèmes arctiques : environnement, sociétés et patrimoine » au Muséum national d’Histoire naturelle dont les travaux ont été publiés dans le numéro 21 de la revue *Inter-Nord* fondée par Jean Malaurie au cours des années 1960 au CNRS. En 2009, nous avons pu créer avec l’appui du CNRS et du Président de la République Nicolas Sarkozy un nouveau centre de recherche à l’Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines (UVSQ) consacré à l’Arctique, le laboratoire CEARC dont je fus le directeur jusqu’en 2015. En 2010, nous avons ouvert le master 2 « Arctic Studies » à l’UVSQ, formation interdisciplinaire rassemblant les sciences de l’environnement et les humanités arctiques, en écho aux travaux anthropo-géographiques de Jean Malaurie dans lesquels ce dernier s’engagea avec les encouragements de Lucien Febvre. Plus de cent étudiants ont été diplômés par cette formation interdisciplinaire internationale de haut niveau affiliée depuis 2015 avec l’université Paris-Saclay⁴. Plus récemment, Jean Malaurie m’a demandé de co-diriger le volume qui lui est consacré dans la prestigieuse collection *Les Cahiers de l’Herne*, puis d’être co-responsable éditorial et iconographe de son tout dernier ouvrage *De la pierre à l’âme*, paru chez Plon en 2022⁵. Enfin, il a bien voulu me charger de la Direction de l’Institut de recherches arctiques Jean Malaurie UVSQ-Monaco (IRAM) qui a été inauguré sous sa Présidence d’honneur et avec l’appui du Président de l’UVSQ Alain Bui en 2021. C’est désormais sur le site miarctic.org de l’institut que paraît en accord avec CNRS Éditions la revue *Inter-Nord* dont nous sommes heureux de mettre en ligne le numéro 22 aujourd’hui.

Jean Malaurie, qui est né à Mayence en 1922, a pu fêter le 22 décembre dernier ses cent ans en présence de S.A.S. le Prince Albert II de Monaco qui a généreusement accepté d’accueillir les collections arctiques de Jean Malaurie au sein de l’Institut océanographique/Fondation Albert I de Monaco. L’IRAM a été chargé d’accompagner la valorisation de ces

collections sur le plan scientifique, tout en développant des recherches sur l’œuvre malaurienne et les régions arctiques. Quoi de plus naturel que de consacrer un cahier spécial de la seule revue polaire française à son œuvre circumpolaire. Tous les membres de la rédaction se joignent à moi pour souhaiter à Jean Malaurie un bon anniversaire et pour le remercier chaleureusement de nous avoir transmis le flambeau ! Que les dieux du Nord nous soient favorables pour cette aventure éditoriale renouvelée !

Jan Borm, Directeur de l’IRAM
Versailles, le 4 avril 2023

¹ Jan Borm et Christophe Tournu (sous la direction de), *Vivre et communiquer sa foi à l’époque moderne : confessionnalisations, réveils et récits de vie – Hommage à Bernard Cottret*, Paris, Éditions Kimé, 2023.

² Bernard Cottret, « La statut de Glaucus », in Mauricette Berne et Jean-Marc Terrasse (sous la direction de), *Terre Humaine. Cinquante ans d’une collection. Hommages*, Paris, BnF, 2005, pp. 203-207, p. 203.

³ Jean Malaurie, *Hummocks*, 2 vols., Paris, Plon, coll. « Terre Humaine », 1999 ; une seule des quatre parties de ce récit a été traduite en anglais pour l’instant : *Hummocks. Journeys and Inquiries among the Canadian Inuit*, tr. Peter Feldstein, Montreal, Mc Gill – Queen’s University Press, 2007.

⁴ <https://www.universite-paris-saclay.fr/formation/master/etudes-du-developpement-et-de-lenvironnement/m2-arctic-studies>

⁵ Pierre Aurégan et Jan Borm (sous la direction de), *Cahier de l’Herne Jean Malaurie*, Paris, Éditions de l’Herne, 2021 ; Jean Malaurie, *De la pierre à l’âme*, Paris, Plon, coll. « Terre Humaine », 2022.



Opening of the exhibition "Arctic Twilight, pastels by Jean Malaurie" at the University of Greenland in Nuuk, 2 May 2023.
From left to right: Gitte Adler Reimer, Rector of the University of Greenland; Joanna Kodzik (MIARC), Jan Borm (MIARC), Catherine Billard, 1st Vice-President UVSQ; Alain Bui, President of UVSQ; Paneeraq Siegstad Munk, Bishop of Greenland.
© Jan Borm

The University of Greenland in Nuuk is hosting the exhibition "Arctic Twilight, pastels by Jean Malaurie", May 2 through June 30, 2023.

During her opening speech, Gitte Adler Reimer, Rector of Ilisimatusarfik, called Jean Malaurie "a very close friend of Greenland", reminding the audience that Malaurie was recipient of the Nersornaat Gold Medal from the Government of Greenland in 2009, adding:

"As the Rector of Ilisimatusarfik – University of Greenland – I am thrilled to have the opportunity to celebrate the one-hundredth birthday of such a distinguished person... This exhibition is the result of a collaboration between Ilisimatusarfik, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, and the Malaurie Institute of Arctic Research, Monaco-UVSQ. It is a true testament to the power of collaboration and the importance of celebrating the works of influential figures in the field of art and culture."



© Jan Borm

Rector Reimer concluded by welcoming the President of UVSQ Alain Bui.

In his speech, President Bui observed: "Your beautiful university reflects the essential place of education and science in society." He ended by thanking Rector Reimer "most heartily for hosting this exhibition which will give us a wonderful opportunity to strengthen the connections between our two universities."

The Director of MIARC, Prof. Jan Borm, then presented a brief outline of the long and exceptional career of Jean Malaurie, born in 1922.

The opening ended with a message from Jean Malaurie read by the Director of MIARC:

"Dear Rector Gitte Adler Reimer, I am truly honoured that an exhibition of my pastels is organized in your magnificent university. In my thoughts I am deeply attached to my friends in Thule. I would therefore like to send my best wishes to the people of Greenland to whom I remain intimately tied."

JAN BORM

Full Profesor in British Literature at UVSQ/University of Paris-Saclay, France,
Director of the Malaurie Institute of Arctic Research Monaco-UVSQ, UArctic Chair in Arctic Humanities,
Chief Editor of the journal Inter-Nord

My first meeting with Jean Malaurie in 2001 was decisive, not only in personal terms, but also as far as the development of common Arctic projects was concerned. It had been initiated by my distinguished colleague and friend, professor Bernard Cottret (1951-2020¹), at the moment when his *History of the Protestant Reformation* was published by Perrin, the Parisian publisher operating as joint venture with the publishing house Plon at the time : “I was quietly sitting behind the copies of my History of the Reformation published in January 2001 which I was signing for the press, when Jean Malaurie descended the majestic staircase of Plon-Perrin’s headquarters like destiny... I obviously offered him a copy of the book, both flattered by the interest he seemed to show in my work but also slightly concerned about the immediate understanding between us,” he remembers in his contribution to the volume in honour of the founder of the “Terre Humaine” book series, a collective volume published by Bibliothèque nationale de France in 2005 on the occasion of the 50th anniversary of the series, a landmark in French publishing². “What are your thoughts on meeting Jean Malaurie? » he asked me a few days later. I could not have been more surprised since I was reading at that very moment Jean Malaurie’s superb account of his 31 Arctic expeditions entitled *Hummocks* published by Plon in the “Terre Humaine” series in 1999³. This initial meeting was crucial in view of our future common projects. I can still remember the place where we met: the entrance hall of Hôtel Régina in Paris.

The years to come were very productive regarding my relations with Jean Malaurie. Following out first contacts and events organized together, our cooperation intensified steadily. He asked me to write a book about him which was published by Éditions du Chêne in 2005⁴ and I have the honour – and pleasure – to be still very close to him today. In 2007, we co-organized the international conference “Problèmes arctiques: environnement, sociétés et patrimoine” (“Arctic problems: environment, societies and heritage”) at the Museum of Natural History in Paris. The papers were published in issue no. 21 of the journal *Inter-Nord* which Jean Malaurie had founded during the 1960s at the French National Centre for Scientific Research (CNRS). In 2009, we were able to create a new Arctic research centre at the University of Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines (UVSQ) called CEARC thanks to letters of endorsement from the CNRS and the President of the Republic Nicolas Sarkozy. I was director of the centre until 2015. In 2010, we opened the Master 2 in Arctic Studies at UVSQ, a transdisciplinary international programme with courses in environment science and the Humanities inspired by Jean Malaurie’s anthropo-geographic research that the great French historian Lucien Febvre had encouraged him to engage in. More than 100 students have graduated from this high-level programme which has been affiliated with the leading French research university Paris-Saclay since 2015⁵. Jean Malaurie has asked me more recently to co-edit the volume dedicated to him in the prestigious series *Les Cahiers de l’Herne* and to be co-editor and iconographer of his latest book, *De la pierre à l’âme* (From Stone to the Soul), published by Plon in 2022⁶. To end, he wished to see me direct the Malaurie Institute of Arctic Research Moanco-UVSQ (MIARC) that was created under his Honorary Presidency and with the support of UVSQ’s President Alain Bui in 2021. It is on the institute’s website miarctic.org that the journal *Inter-Nord* will be published from now on in agreement with CNRS Éditions and we are happy to upload issue no. 22 presently.

Jean Malaurie, born 1922 in Mainz, Germany, celebrated his 100th birthday in the presence of Prince Albert II of Monaco on December 22. His Serene Highness has generously accepted to welcome Jean Malaurie’s Arctic collections at the Oceanographic Institute/Prince Albert I of Monaco Foundation. MIARC has been missioned to accompany the

valorisation of the collections at scientific level and to perform research on Malaurie’s œuvre and the Arctic regions. It therefore seemed natural to devote a special section in the new issue of the only French polar journal to his circumpolar work. All members of the editorial board raise their voice in unison to wish Jean Malaurie “Happy Birthday!” They would also like to thank him most heartily for passing on the torch! May the Gods of the North be favourable to this renewed endeavour of scientific publishing.

Jan Borm, Director of MIARC
Versailles, 4 April 2023

¹ Jan Borm and Christophe Tournu (eds.), *Vivre et communiquer sa foi à l’époque moderne : confessionnalisations, réveils et récits de vie – Hommage à Bernard Cottret*, Paris, Éditions Kimé, 2023.

² Bernard Cottret, « La statut de Glaucus », in Mauricette Berne and Jean-Marc Terrasse (eds.), *Terre Humaine. Cinquante ans d’une collection. Hommages*, Paris, BnF, 2005, pp. 203-207, p. 203.

³ Jean Malaurie, *Hummocks*, 2 vols., Paris, Plon, coll. « Terre Humaine », 1999 ; so far, only one of the four parts of this account has been translated into English: *Hummocks. Journeys and Inquiries among the Canadian Inuit*, tr. Peter Feldstein, Montreal, Mc Gill – Queen’s University Press, 2007.

⁴ Jan Borm, *Jean Malaurie, un homme singulier*, Paris, Éditions du Chêne, 2005.

⁵ <https://www.universite-paris-saclay.fr/en/education/master/development-and-environmental-studies/m2-arctic-studies>

⁶ Pierre Aurégan and Jan Borm (eds.), *Cahier de l’Herne Jean Malaurie*, Paris, Éditions de l’Herne, 2021 ; Jean Malaurie, *De la pierre à l’âme*, Paris, Plon, « Terre Humaine » book series, 2022.



© Jan Borm

Jean Malaurie et Jan Borm, Dieppe, 2022
© Jan Borm

*DOSSIER SPÉCIAL CENTENAIRE JEAN MALAURIE /
SPECIAL THEME JEAN MALAURIE CENTENARY*



Premiers hommes dans le Cosmos
Collection de pastels de Jean Malaurie intitulée "Réminiscences chamanes"
© Julien Prieur-Damecour

TRIBUTE TO JEAN MALAURIE

S.A.S. LE PRINCE ALBERT II DE MONACO

It is difficult for me to summarize in a few lines all that Jean Malaurie represents for me. There is of course the explorer with whom I had the privilege to travel to Greenland, and the chance and the pleasure to be able to exchange regularly on these projects of protection of the Polar Regions which bring us together, but also on many other questions.

There is also Jean Malaurie, the man of science, of so many sciences - geography, geomorphology, physics, or anthropology in particular, the rigorous researcher always in search of knowledge - of this knowledge without which action could not be relevant, and therefore effective.

There is Jean Malaurie the thinker, who was one of the first to grasp the complexity, importance and fragility of the Arctic regions and the importance of the link that humans have with nature, and who was one of the first to alert the world to the situation of the indigenous populations, to whom we owe so much.

There is Jean Malaurie the writer, whose pen has done so much for the causes he defends and has allowed so many of our contemporaries to better understand, to better feel and to better share his visions and his struggles.

There is Jean Malaurie, the man of action, capable of mobilizing political decision-makers and of substantially changing the status of the Arctic territories and their populations.

There is Jean Malaurie the man of progress, always convinced that action is possible, that intelligence and willpower can make things move forward, that humanity possesses the resources that will allow it to resolve difficulties, if it knows how to be open, generous and audacious.

And above all, there is Jean Malaurie, the model, the reference for all those who, like me, are mobilized for our Planet and its Poles, and know how to always find in him a precious example.

It is to all these men that we should pay homage, all these men who in reality are one: an exceptional man, Jean Malaurie¹.



Jean Malaurie et SAS le Prince Albert II de Monaco, le 22 décembre 2022 - jour des 100 ans de Jean Malaurie - à Dieppe
© Jan Borm

¹ This text was first published in French in the *Cahier de l'Herne* dedicated to Jean Malaurie (2021).

JEAN MALAURIE L’HOMME QUI PARLE AUX PIERRES

PARCOURS CROISÉS

ERIC NAVET

Membre du laboratoire SAGE (Sociétés, Acteurs, Gouvernement en Europe – UMR 7363 du CNRS) et Professeur émérite d’ethnologie à l’Université de Strasbourg
Member of the SAGE laboratory (Societies, Actors, Government in Europe - UMR 7363 of the CNRS) and Emeritus Full Professor of Ethnology at the University of Strasbourg, France

«*Mais je savais aussi qu’une civilisation ne meurt jamais tout entière, qu’elle continue d’alimenter en profondeur, comme une eau souterraine, les générations qui succèdent à son apparente mort et qu’elle resurgit, tôt ou tard, en source libre ou en fontaine canalisée.*»

(P. Jakez Hélias, 1975: 539)

La vie est faite de rencontres, sources ou écueils. Et nulle rencontre n’est vraiment fortuite. Si certaines sont fugaces, le temps d’un croisement, d’autres changent le cours de votre vie, l’enrichissent, lui donnent un *sens*. C’est bien le cas de celle(s) dont je veux vous parler. On ne me demande pas de raconter mon histoire, mais les ethnologues, dont je suis, ont bien conscience que les « histoires d’Autres »¹ (la formule est de Georges Balandier, l’un des auteurs de « Terre Humaine ») sont celles qui nous font ce que nous sommes. La rencontre avec les autres seule nous permet la rencontre, la compréhension de nous-même. On ne devient pas humain, et on ne mène pas une vie d’être humain, dans la solitude, dans l’isolement.

J’ai fait la connaissance du professeur Jean Malaurie dans les locaux du Centre d’Études arctiques, de l’École Pratique des Hautes Études

(EPHE), sis alors, et de façon éphémère, 12 rue Léonidas, à Paris dans le 14^{ème}, peu après un premier séjour en Guyane et avant un second voyage au Canada à l’automne 1972, voici donc juste un demi-siècle. J’étais alors titulaire d’une maîtrise spécialisée d’ethnologie obtenue à l’université de Paris 5-René Descartes, sous la direction du professeur Jean Guiart. C’est celui-ci, je crois bien, qui me conseilla d’aller voir le professeur Malaurie ; il pourrait, pensait-il, me guider dans les recherches que j’avais entreprises chez les Indiens Ojbwé de la région des Grands Lacs, au Canada. Jean Malaurie me reçut cordialement, il m’écouta, et me conseilla de revenir le voir lorsque j’aurai acquis plus d’expérience et avancé dans mes études.

À mon retour du Canada, je m’inscrivis assez rapidement aux cours de Jean Malaurie. Ils se déroulaient alors 6 rue de Tournon, dans le 6^{ème} arrondissement

de Paris, au cœur du Quartier Latin où j’ai poursuivi une bonne partie de mes études, entre la Sorbonne,² la rue Serpente (Institut de psychologie) et, donc, la rue de Tournon.³

Fidèle à l’esprit de l’École Pratique des Hautes Études (EPHE), dont la 6^{ème} section devait devenir, en 1975, École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), Jean Malaurie, « *personnalité intuitive et créatrice* » selon Jan Borm (2005 : 5), l’un de ses biographes, avait développé au Centre d’Études Arctiques qu’il avait créé en 1957, une ambiance propice au jaillissement des idées, aux initiatives novatrices, dynamisée, avec quelles compétences, par une équipe de secrétaires égéries qui n’ont jamais limité leur implication au fastidieux mais nécessaire travail administratif. Huguette Joffre, Arlette, Elizabeth, Sylvie, ont nomadisé avec « le Centre » – entre nous, on disait « le Centre » – de la rue de Tournon à la rue Amélie, dans le 7^{ème} arrondissement, puis boulevard Raspail.

Dans l’ancien hôtel particulier de la rue de Tournon qui hébergeait plusieurs sections de l’EHESS, puis rue Amélie, s’est pressée une foule bigarrée, une tribu provenant de tous les horizons géographiques et culturels, arrivant, partant, revenant, chacun, chacune, apportant son expérience, des points de vue, des approches originales, souvent nouveaux. Nous avons ainsi vu défiler des arpenteurs de glaces et de glaciers, un Indien du Mexique passionné de permafrost, des avocats de la cause autochtone, un trappeur, un spécialiste du phoque et de la culture des cucurbitacées, une hôtesse de l’air, un ami des ours polaires, un kayakiste des fjords, un ethno-photographe globe-trotter, sûrement des docteurs, et tant d’autres. Jean Malaurie, en maïeute, a su déceler chez les un(e)s et les autres, les qualités cachées, au-delà des personnalités complexes, des timidités, sollicitant toujours plus des jeunes et des moins jeunes venus à lui.

Très tôt, dès 1973, Jean Malaurie m’a fait confiance en me chargeant des « affaires indiennes », si j’ose dire,⁴ au « Centre ». À ce titre, j’eus l’honneur d’être associé à la tenue du symposium qu’il animait (*"Avenir des populations esquimaudes et indiennes"*) au 42^{ème} Congrès des Américanistes, à Paris en 1982 (voici quarante ans déjà !). Je fus aussi, deux ou trois

ans, chargé de cours, ma réflexion constamment enrichie par les enseignements vivifiants du professeur Malaurie et de ses invités, et alimentée par les nombreuses missions qu’il me permit d’effectuer sur le terrain : au Canada principalement, chez les Indiens Ojibwé, Innu, Cri, Blackfoot, Carrier et autres Déné, mais aussi aux États-Unis, chez les Sioux, les Cherokee, les Wampanoag, etc.

De 1977 à 1981, j’ai eu, comme Jean Malaurie, l’occasion de fréquenter le désert saharien alors que j’étais maître-assistant à l’Université d’Oran, en Algérie. Des années plus tard, j’eus même la chance de séjourner quelque peu au Niger, au pays des Touaregs, les « hommes bleus », grands résistants à la colonisation française, dont la fierté, la noblesse et l’hospitalité m’ont impressionné.

L’aboutissement normal de ce cheminement géographique autant qu’intellectuel et, j’ose le mot, sentimental, devait être la thèse d’État – fatalement un grand souvenir – que j’ai soutenue au Centre d’Études arctiques en 1989, sous la direction de Jean Malaurie.⁵ Avant d’être exilé à Strasbourg où j’ai obtenu un poste d’enseignant-chercheur (maître de conférences puis professeur) en ethnologie à l’université en 1985, j’ai eu aussi la chance de lire en avant-première quelques-uns des ouvrages de la magnifique collection « Terre humaine », créée en 1955 par Jean Malaurie, aux éditions Plon où je fus donc aussi lecteur. Autre « grand souvenir » : les moments passés avec Jean Malaurie, à son domicile, pour revoir la traduction défailante du beau et très édifiant récit de vie de l’ « homme-médecine », Tahca Ushte (avec la collaboration de Richard Erdoes) : *De mémoire indienne, la vie d’un sioux voyant et guérisseur*, paru dans la collection en 1977, et que le même Jean Malaurie aime à citer comme porteur de la sagesse et de l’humour amérindiens.

Le Centre d’Études arctiques, haut lieu de la pensée scientifique et de la pensée tout simplement, devait être aussi, avant tout peut-être, un lieu de rêve, car sans rêve il n’est pas de quête réelle, il n’est pas de curiosité, pas d’ouverture aux choses et aux gens, pas d’amour sans doute.

« *Heureux qui comme Ulysse...* », combien de voyages, d’expéditions dans les étendues sauvages,

² Conjointement avec le Musée de l’Homme.

³ Je peux préciser ici que, dans le même cadre de l’EHESS, j’ai aussi suivi les cours d’ethnopsychiatrie du professeur Georges Devereux ; deux ans au bout desquels je fus diplômé.

⁴ Au Canada, les trois populations reconnues comme autochtones : Inuit, Amérindiens et Métis, ont longtemps été administrées par un *Ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien*.

⁵ Le jury de ma thèse d’État comprenait, outre Jean Malaurie, Marc Augé, Jean Duvignaud, Christian Mériot, Henri Lavondes et Danièle Vazeilles.

¹ J’emprunte la formule à Georges Balandier (*Histoires d’Autres*, 1977), auteur, dans « Terre Humaine », de : *Afrique ambiguë*, 1957.

le *wilderness* des anglo-saxons, boisées ou glacées, ont été rêvés, conçus et préparés au Centre d'Études arctiques et, prolongements naturels de la convivialité, autour d'un thé offert par le maître dans son bureau, et... dans les cafés alentour !

S'il est un sentiment qui domine quand je pense aux années passées – parfois loin géographiquement mais jamais divorcé d'avec le « Centre » –, c'est bien la nostalgie, la précieuse fleur de nostalgie. De la tristesse aussi, puisque certains de ceux, de celles qui ont composé ce paysage du souvenir où les brumes du Nord et les soleils de minuit voguaient sur le pavé parisien, ont disparu. Trop tôt.

J'ai tenté, moi aussi, de suivre le chemin qui mène « de la pierre à l'homme », car je suis convaincu, comme l'auteur, entre autres, des *Derniers rois de Thulé* (1955) et d'*Hummocks* (1999), qu'on ne peut connaître les êtres humains si l'on ignore les sentiers qu'ils foulent, les paysages qui les entourent et qui marquent autant leur imaginaire qu'ils déterminent leur vie de tous les jours. Les Amérindiens disent d'ailleurs : « *Ne critique pas ton voisin avant d'avoir marché trente kilomètres dans ses mocassins* ». Il faut accepter aussi de boire et de manger comme eux, sinon avec délectation, du moins sans dégoût.

Bien sûr, comme Jean Malaurie, j'aime les voyages, organisés ou non, et les explorateurs qui nous ont fait découvrir de nouveaux mondes.⁶ Les façons de voyager sont multiples et le dépaysement n'est pas toujours fonction des distances parcourues. Et puis, il n'y a pas que ce monde concret, diurne, à visiter, il y a ceux du rêve et de la vision, indispensables lieux du sens et de l'évasion, au-delà de l'espace et du temps qui nous déterminent, qui nous limitent. Nulle surprise que les « peuples traditionnels » accordent la plus grande importance aux songes et à ce que les aborigènes australiens qualifient de « temps du rêve »,⁷ le temps des origines où les humains parlaient aux animaux et aux pierres.

Les peuples traditionnels sont des rêveurs, certes, mais ce sont aussi, nécessairement, des gens pragmatiques ; le milieu, toujours exigeant – plus particulièrement sans doute dans les déserts de sable ou

de glace – n'est jamais hostile⁸ pour qui fait l'effort de s'y fondre pour les mieux connaître, intimement, sensuellement. Et ce qui vaut pour les paysages vaut pour ceux qui l'habitent. Toute ethnologie est donc, avant tout, une écologie humaine, ou pour reprendre un concept malaurien une *anthropogéographie*.

En constatant et en écrivant que les êtres humains constitués en sociétés sont soumis aux mêmes lois que les autres systèmes vivants, en montrant – en géographe-géologue, sa formation première – qu'il y a une vie dans la roche, constamment soumise à des phénomènes de fragmentation, de délitement, de composition-décomposition, mue par de profondes forces telluriques, Jean Malaurie rejoint la pensée animiste, la pensée « sauvage », la pensée « primitive », ou encore « première », qui base sur ce constat une philosophie de la vie – non de la survie, comme on le pense couramment – respectueuse des êtres humains et non-humains, visibles et invisibles.

Pour comprendre, scientifiquement mais pas seulement, les êtres humains et les sociétés qu'ils constituent, il est donc nécessaire de faire appel, non seulement aux sciences dites « de l'homme » mais aussi aux sciences dites « naturelles ».⁹ N'oublions pas que le Centre d'Études arctiques est, dans les principes qui l'ont fondé en 1957, ouvert aux géographies physiques comme aux géographies humaines. Il n'y a pas si longtemps qu'en Occident, on a fait – erreur fatale – de la nature et de la culture des champs cloisonnés selon une dispersion qui est aussi amputation du savoir.

Jean Malaurie, géomorphologue et anthropologue, est donc aussi, et en toute certitude, un précurseur en matière d'interdisciplinarité, et des spécialistes, toujours brillants, venus de nombreux horizons : géographes, ethnologues, ethologues, psychologues, philosophes, simples voyageurs, etc., invités à s'exprimer au Centre d'Études arctiques, ont apporté leur contribution précieuse à l'élaboration de nos connaissances sur les peuples du Nord et les sociétés traditionnelles en général.

La proximité géographique des Amérindiens subarctiques, auxquels je m'intéressais (essentiellement Ojibwé et Innu au Canada) et des Inuit, dont nous



Le Jury de thèse d'Etat d'Eric Navet (ici de dos) :

Marc Augé, Christian Mériot, Jean Malaurie et Danièle Vazeilles. Centre d'Etudes Arctiques, juin 1989

© Eric Navet

parlait Jean Malaurie, n'impliquait pas nécessairement une proximité culturelle. Pourtant, à l'écouter, j'ai été frappé davantage par les convergences des modes d'être, de penser et d'agir de ces populations que par leurs dissemblances. Je prends des notes, des notes : « *Mais oui, c'est comme chez les... (Ojibwé, Têko)* ».

Certes, Inuit et Amérindiens, vivent, sauf peut-être aux confins de leurs territoires respectifs, dans des milieux très différents : la toundra pour les premiers, la taïga pour les seconds. Les uns sont (presque) exclusivement carnivores dans un paysage dénué de végétation (hors marine bien sûr) la plus grande partie de l'année, les autres trouvent dans les forêts les multiples ressources qu'elles offrent : animales, végétales, minérales. Mais n'en déplaise à Marx, l'économie n'est qu'une superstructure, elle ne détermine pas ce que j'ai appelé, dans mes enseignements comme dans mes écrits, un mode d'être, de penser et d'agir et, risquons le mot, une philosophie.

Sur le plan social, la qualification d'« *anarcho-communistes* » que Jean Malaurie attribue aux sociétés inuit s'applique bien, me semble-t-il, aux Amérindiens, et non seulement à ceux du Nord mais aussi à ceux

du Sud. De nombreux traits culturels sont communs à l'ensemble des Nations premières¹⁰ d'Amérique. Ce sont des sociétés du petit nombre où, dans chaque groupe local, chacun(e) connaît chacun(e) et entretient avec les autres membres de la communauté des relations d'alliance ou d'évitement, définies par des règles connues de tous et transmises par l'éducation. Il y a ceux ou celles avec qui l'on peut se marier ; ceux ou celles qui sont l'objet du fameux « tabou de l'inceste » qui, pour certains, fonde l'ethnologie ; ceux ou celles avec qui on entretient, au contraire, une relation privilégiée de dons réciproques, comme dans l'institution inuit de l'*idllertouana*, l'ami privilégié avec lequel on part chasser avant de partager le gibier, et auquel on doit assistance en toutes circonstances ; ceux ou celles avec lequel(le)s, on peut blaguer de façon crue (la « parenté à plaisanterie »), etc.

Jean Malaurie, avec ses mots, ne dit guère autre chose lorsqu'il écrit : « *Dans leur isolat, au fil des générations, sur la pente de leur histoire, les Inughuit¹¹ ont élaboré empiriquement un système d'organisation original et équilibré. Planifiant leurs mariages et les naissances pour éviter la consanguinité et un déséquilibre démographique*

¹⁰ Ainsi qu'elles-mêmes se définissent aujourd'hui.

¹¹ Les Inuit de Thulé au Groenland.

⁶ Je fais référence ici, bien sûr, à l'énigmatique phrase qui inaugure le fameux récit de Claude Lévi-Strauss *Tristes tropiques* (1955), deuxième ouvrage publié dans la collection « Terre Humaine » : « *Je hais les voyages et les explorateurs.* »

⁷ Il faut lire, à ce propos, le beau livre de Barbara Glowczewski : *Rêves en colère, Alliances aborigènes dans le nord-ouest australien*, paru dans la collection « Terre humaine » en 2004.

⁸ J. Malaurie écrit à ce propos : « *Contrairement à quelques-uns de mes illustres prédécesseurs, je n'ai pas senti la toundra comme hostile, peuplée de dieux mauvais...* » (1999 : 6).

⁹ Cette opposition théorique et institutionnelle entre sciences « humaines » et « naturelles » reflètent bien malheureusement, un a priori de la pensée occidentale qui exclut l'humain de la nature.

eu égard à l'écologie du moment. Autour du noyau des familles et de leurs alliés, s'est organisé le groupe égalitariste qui m'enveloppe de cercles concentriques toujours plus rapprochés, avec ses rites, ses interdits, son territoire, ses espaces neutres réservant à chacun des possibilités de retraite. » (Maurie, 1999 : 101).

Car le principe de base qui anime ces sociétés, à tous les niveaux de leurs cultures, c'est l'échange. Sur le plan économique, cela prend la forme de ce que J. Malaurie appelle une « péréquation des biens » ; je l'ai vu, et je le vois encore parfois fonctionner aussi bien chez les Indiens subarctiques que chez ceux de la forêt guyanaise.

J'ai vu aussi, chez les Amérindiens et surtout chez les subarctiques, opérer l'institution du *polâr* (*polârpounga*, « je te visite »), la visite rendue sans but précis apparent et « qui crée un réseau complexe de relations de visites et d'obligations de les rendre et qui se superpose aux autres relations du réseau de parenté. » (Maurie, 1989 : 228). Et il ne faut pas oublier non plus les liens avec les morts, plus forts encore si l'on porte le nom de l'aïeul(e) dont on a, par le fait, hérité la personnalité, le caractère.

Celui qui est aux commandes ne « commande » pas ; il n'est jamais un « petit chef », un caporal, encore moins, bien sûr, un despote ; il n'est pas non plus le plus riche, le mieux nanti, comme l'a montré Pierre Clastres dans *La société contre l'État* (1974) et son ouvrage de « Terre Humaine » : *Chronique des Indiens Guayaki* (1972). Mais il sait parler et incarne le groupe et ses vertus-maîtresses (partage, convivialité, compétences techniques et sociales, etc.). Son statut n'est jamais définitif : « En baie de Foxe, au Canada. Chez les Inuit, elle [l'autorité] est appelée isumataq. Isuma : la pensée. Isumataq : celui qui pense beaucoup, le sage. À Thulé, le naalagaq [...] Adroit chasseur, le naalagaq, l'isumataq est celui qui, par son autorité, son esprit de prévoyance et d'organisation assure au groupe des ressources régulières. La crainte de laisser place, si peu que ce soit, au processus inégalitaire conduit à n'accepter l'autorité qu'à titre temporaire pour des opérations précises et courtes. Le naalagaq, l'isumataq doit être, plus que les autres, modeste, calme, rieur, généreux et laconique. » (Maurie, 1989 : 167-168).

Chez les Ojibwé subarctiques et les Amérindiens du Canada en général, le système électif « moderne » reprend les mêmes principes ancestraux : les chefs sont élus pour deux ans seulement et soumis en

permanence au regard critique de la communauté qui peut, à tout moment, les démettre de leurs fonctions s'ils s'avèrent trop enclins à abuser de leur position pour en tirer des avantages personnels, fussent-ils simplement de prestige. Le chef coordonne, inspire, plus qu'il n'ordonne ; il est un exemple pour tous. Les décisions affectant la vie et l'avenir du groupe sont prises à l'unanimité après de longues délibérations par un conseil des anciens, les anciens (*Elders*) supposés, avec raison, avoir plus d'expérience, plus de sagesse.

Le règlement des conflits se fait par l'arbitrage de la communauté. Chez les Inuit comme chez certaines sociétés amazoniennes, les deux personnes qui ont un différend s'affrontent physiquement et le duel s'accompagne de quolibets visant à exposer les défauts et les torts de l'adversaire. D'une façon qui montre une extrême finesse psychologique, les rires de l'assistance font office de verdict.

Par ailleurs, il n'existe pas, sauf circonstances extraordinaires, de « sociétés closes ». Même là où l'autarcie semble presque obligatoire, les gens communiquent, échangent. C'est vrai pour les Inughuit de Thulé au Groenland comme pour les Utkuhikhalingmiut de Back River au Canada, ou encore les tribus « non contactées » d'Amazonie et les Papous des hautes-terres d'Iryan Jaya. Ces relations, donnant lieu à toutes sortes d'échanges, sont diplomatiques, économiques, guerrières, festives, cérémonielles, etc. Elles obéissent aux mêmes principes d'équité qui opèrent à l'intérieur de chaque groupe.

Nous sommes donc, sur le plan social, dans des sociétés égalitaires et libertaires (sociétés sans État). Sur le plan individuel, les sociétés dont nous parlons s'efforcent, par une éducation plus imitative que coercitive, de former des hommes et des femmes qui suivent la règle commune, seule capable, car forgée au cours de millénaires et ayant fait ses preuves, de former des personnes équilibrées, bien dans leur peau, de bonne compagnie. Chez les Ojibwé cette voie s'appelle *pimadaziwin*;¹² chez les Navajos, peuple déné (athapascan) venu du Nord, c'est la voie du *hozho*, la « voie de la beauté », beauté des formes mais aussi des comportements.

La beauté justement, tient aussi une place considérable dans ces sociétés. La tradition ojibwé, telle que rapportée par l'ethnologue, lui-même ojibwé, Basil Johnston, dit que Kitche Manitou, le Grand Esprit, voulut créer un monde « beau, ordonné et

harmonique » (1976 : 14), et qu'il est du devoir des humains de respecter et d'entretenir cet ordre, cette beauté et cette harmonie... Jean Malaurie écrit à ce propos, parlant des Inuit : « *Les Inuit sont un peuple artiste. La beauté n'est-elle pas une expression du sacré ?* » (Maurie, 2001 : 14).

L'éthique qui sous-tend ce mode d'être, de penser et d'agir s'applique aussi aux relations que les humains nouent avec leurs environnements naturels. Philippe Descola, un autre auteur de « Terre Humaine »¹³, écrit : « *Dans le Grand Nord comme en Amérique du Sud, la nature ne s'oppose pas à la culture, mais elle la prolonge et l'enrichit dans un cosmos où tout s'ordonne aux mesures de l'humanité.* » (Descola, 2005 : 33-34). La conséquence immédiate de ce constat est le respect dû à toutes les formes de vie non-humaines. Ça n'est pas le chasseur qui tue l'animal, c'est celui-ci qui s'offre au harpon, à la flèche ou à la balle qui le tue et l'homme lui manifeste sa gratitude : l'Inuit, comme l'Ojibwé, comme l'Aïnou¹⁴ font une prière auprès de la dépouille de l'animal qu'ils viennent de tuer et lui offrent un peu de tabac ou de nourriture. Sur ses territoires de chasse, évaluer les populations animales est la première tâche du chasseur arctique (inuit) ou subarctique (amérindien) et il ne tue qu'en fonction de l'évolution de la démographie animale, pas plus qu'il ne faut pour nourrir sa famille et partager lorsqu'il le peut. Ces sociétés sont, par devoir comme par nécessité, des sociétés écologiques.

Mais les environnements ne se limitent pas, nous l'avons vu, aux mondes visibles. Ces sociétés éminemment spirituelles ne croient pas que la mort du corps physique soit un anéantissement : il y a d'autres mondes peuplés d'« esprits » - *tupilak* inuit, *manido* algonquins, *kaluwat* teko, etc.- qui incarnent, par les voies du rêve et de la vision, nos angoisses, nos peurs et nos aspirations secrètes. C'est toujours dans un ailleurs idéalisé – la « Terre sans mal » des Tupi Guarani¹⁵ – que l'être humain, seul conscient de sa finitude, se projette et trouve réponse aux questions existentielles qu'il se pose. Les mythes, notamment les mythes d'origine et de création du monde – étrangement proches chez les uns et les autres¹⁶ – racontent comment l'être humain, déjà démuni physiquement, a aussi perdu à jamais, par sa faute, l'accès et

la jouissance d'un paradis. Et, de façon significative, ces mythes se terminent tous par l'intronisation du premier chamane, intercesseur nécessaire entre les mondes et les êtres visibles et invisibles.

Jean Malaurie s'est longuement intéressé, surtout dans ses plus récents écrits (2003 ; 2008), à ce personnage singulier : le chamane. Le chamane (*anggakok* chez les Inuit, *padze* chez les Teko, *djiskiu* ou *wabeno* chez les Ojibwé, etc.), personnage clé de voûte du modèle culturel, rétablit les équilibres perturbés et combat les désordres, ce pourquoi j'ai proposé de l'appeler « réparateur du désordre ». Le désordre, c'est la maladie, la mort, mais aussi ce qui affecte les cycles saisonniers (une température excessive, un froid qui se prolonge, etc.), un comportement animal étrange, un chasseur égaré, le gibier qui fuit le chasseur, etc., tout ce qui menace l'ordre, l'harmonie et la beauté du monde. Chez les Teko, en particulier en situation de crise, le *padze* cumule souvent les fonctions et les responsabilités de chef civil et de chef spirituel. Sa fonction régulatrice est alors multipliée et s'étend à tous les niveaux de la société.

Les sociétés amérindiennes et inuit semblent donc bien obéir, dans leurs grands principes, au souci constant de tendre, en permanence et à tous les niveaux, vers un triple équilibre : 1. celui des relations que les êtres humains constitués en sociétés entretiennent avec leurs environnements non humains, visibles (niveau écologique) et invisibles (niveau spirituel), présents et passés ; 2. celui des relations que les êtres humains entretiennent au sein de chaque groupe local (niveau sociographique) et entre les communautés qu'ils forment (niveau diplomatique) ; 3. celui de l'individu dans le sens où l'on peut effectivement le juger comme « équilibré » plutôt que « déséquilibré ».

C'est d'une homéostasie généralisée qu'il s'agit : celle des grands systèmes physiques, comme les éboulis étudiés par Jean Malaurie au Sahara et au Groenland, celui du corps social, celui des corps individuels. Équilibre et interdépendance sont les maîtres mots.

Mes expériences de terrain, chez les Ojibwé, les Innu, les Teko, les Kabyles, les Touaregs et mes rencontres avec bon nombre d'autres populations

¹³ Voir bibliographie.

¹⁴ Peuple autochtone du nord du Japon.

¹⁵ Voir, à ce propos, les ouvrages de Pierre (1974) et Hélène Clastres (1975), Alfred Métraux (1967), ainsi qu'un article (2002) que je consacre à ce thème.

¹⁶ Ils parlent tous d'un état édénique originel, puis d'une chute des humains après plusieurs catastrophes naturelles, dont l'une, le Déluge, paraît même universelle.

¹² A. Irving Hallowell (1960), grand connaisseur de la culture ojibwé, définit cette notion comme « *la vie dans son sens le plus plein, la vie dans le sens de longévité, santé et absence d'infortune.* » (cité par Martin, 1978 : 72).

traditionnelles, notamment lors de colloques,¹⁷ la lecture des ouvrages de mes collègues ethnologues et ceux de la collection « Terre Humaine », m’ont convaincu qu’il n’était pas abusif d’étendre cette définition à l’ensemble des peuples premiers, et que le problème était ainsi réglé de savoir qui est « traditionnel » et qui ne l’est pas. Ceci solutionne aussi, au passage, la question d’identifier les sociétés qui intéressent l’ethnologue. La tradition apparaît alors comme un socle de principes éthiques et pratiques dynamiques dont les modalités de réalisation peuvent s’adapter jusqu’au point où ce qui s’impose, ou tend à s’imposer, met en péril ces principes mêmes.

Une autre controverse classique dans le milieu ethnologique trouve aussi sa solution si l’on accepte ces propositions : la fonction chamannique et le personnage-clé du chamane, qu’on appelle celui-ci chamane, « homme- » ou « femme-médecine », guérisseur ou guérisseuse, *noaide* chez les Sâmes, *nganga* chez les Douala du Cameroun,¹⁸ *curandero* ou *curendera*, en Amérique dite « latine », sorciers-sorcières en Europe, etc., sont universels. Ils définissent même la « tradition » comme une morale fondant un mode d’être, de penser et d’agir qui détermine la nature et l’étendue des relations que nous devons entretenir avec toutes les autres créatures, humaines et non humaines, visibles et invisibles. Il n’est pas question d’une « mentalité primitive » à la façon de Lucien Lévy-Bruhl (1923), mais d’une potentialité humaine activée ou non par les sociétés.

Ma rencontre avec Jean Malaurie n’a pas été seulement intellectuelle, nous partageons plus que des idées et des expériences. D’abord, Jean Malaurie¹⁹ et moi sommes normands, lui du pays de Caux, moi du nord-Cotentin. Lui a, en Normandie, une maison-refuge qu’il aime évoquer dans ses écrits ; moi, j’habite, désormais en permanence, une vieille ferme achetée et rénovée par ma fille Sandra et son mari Nicolas,²⁰ dans le Val-de-Saire près de Cherbourg où, comme mon père, je suis né. Être

normand, cela veut dire un profond attachement à la mer qui n’est jamais très loin et à la terre qui est là, à portée de main, aux « câches »²¹ boueuses, aux brouillards et aux crachins matinaux que Malaurie rend si bien dans ses pastels. Beaucoup de retenue aussi dans l’expression, non-obligatoire, des sentiments.

J’aimerais citer ces lignes de Jean Malaurie dans lesquelles, avec seulement quelques transpositions de mots, je me retrouve largement : « *Double, je le suis ; dans la vie civile, comme chez les Inughuit. Proche d’eux, mais conscient d’être un qallunaaq, un Blanc. Avec eux et sans eux. Je vis aux confins de deux civilisations, avec une distance qui est comme intérieure. C’est ma manière d’être. J’ai la conviction que je ne peux vivre entièrement ni ici, ni là-bas. J’ai toujours été entre deux voyages. En France, je suis conscient de revivre presque quotidiennement des émotions, des chasses, des rites. Je n’ai jamais autant pensé à ces hommes et à ces femmes qu’en évoquant, moi à Paris, eux à Thulé, ces chers souvenirs. Par ailleurs, perdu dans un fjord, dans l’isolement d’une iglou, en route vers un campement à bord d’un oumiak, j’ai parfois, d’un coup de crayon ou dans un éclair fugitif, évoqué ma vieille maison normande et tous les miens. Sous nos latitudes tempérées, la vie commune, l’union très proche ont toujours pour moi – est-ce l’effet d’un tempérament britannique?²² – une connotation péjorative de « promiscuité ». Je reste – on ne me changera pas – un solitaire profond et je vis difficilement la présence des autres auxquels je suis néanmoins fidèlement lié. Autant se connaître. C’est la raison pour laquelle je me sens, en groupe, si mal à l’aise, je dirai même guindé et masqué. Chez eux, je suis très différent. Mais double : « Blanc-Esquimau. » Il y a du vrai. « Tu es timide avec nous ? m’a souvent dit Sakaeunnguaq. Prends donc. . . » L’Esquimau déteste être commandé, comme moi. Il devance le désir provoqué silencieusement. Beaucoup m’était concédé par eux. » (Malaurie, 1999 : 93-94).*

Moi aussi timide et solitaire, réfractaire à toute contrainte physique ou morale, qu’elle ait un son de bottes ou de machines, mes rêves de jeunesse me portaient plutôt vers les peuples indiens d’Amérique du Nord que je voyais évoluer, à cheval ou en canot d’écorce, dans les magazines de ma jeunesse et dans

¹⁷ Je faisais partie de la délégation française à la troisième rencontre bilatérale franco-soviétique consacrée aux « premières expressions de la religion chez les peuples arctiques » qui s’est déroulée à Léninegrad, en URSS, en novembre 1987. Étaient aussi présents, Jean Malaurie bien sûr, André-Dominique Nenna, Christian Mériot, Anne-Marie Bidaud et Arlette Fraysse.

¹⁸ Voir : Eric de Rosny, 1984.

¹⁹ Accessoirement nous avons la même taille (1,84 m) et, si je puis me permettre, des chevelures indisciplinées !

²⁰ Et la participation, modeste mais pleine de bonne volonté, de mes deux petits-fils : Eliott (8 ans) et Anatole (3 ans).

²¹ Les « câches » sont des chemins étroits entre les haies qui délimitent les clos de pommiers où paissent les vaches. Dans ses mémoires, *Le Horsain*, publiées dans « Terre Humaine » (1988), l’abbé Alexandre décrit fort bien ce Pays de Caux cher à Jean Malaurie.

²² Jean Malaurie aime aussi rappeler son ascendance maternelle écossaise.

les westerns que j’allais voir le jeudi dans les cinémas de quartier du 15ème arrondissement de Paris.²³

Après un premier séjour de deux mois dans la communauté ojibwé (« réserve indienne », disait-on alors) de Saugeen, dans l’Ontario, au Canada, l’été 1971,²⁴ l’occasion me fut donnée, la même année, de participer à un projet d’enseignement adapté aux populations tribales de Guyane française initié par Pierre et Françoise Grenand dans le contexte des études d’ethnologie que nous poursuivions à l’université de Paris 5-René Descartes et au Musée de l’Homme. Nous proposons une école dont le but ne serait plus une assimilation aveugle et brutale des populations tribales (Amérindiens et Bushinenge)²⁵ au mode de vie et aux valeurs occidentales. En finir, notamment, avec les homes catholiques où les enfants amérindiens étaient incités à abandonner leurs langues et leurs coutumes jugées « sauvages » pour adopter le christianisme et le consumérisme. J’ai donc enseigné comme « instituteur chargé de la direction de l’école mixte de Camopi », l’année scolaire 1971-1972. C’est une autre expérience que je partage avec Jean Malaurie qui fut instituteur volontaire à Clyde River, en Terre de Baffin au Canada, en 1987, puis en 1990, à Ouelen, en Tchoukotka, en Sibérie orientale.

Dans l’introduction à l’oeuvre de Jean Malaurie qu’il a publiée en 2014, Pierre Aurégan fait référence à cette expérience : « *Le professeur d’université deviendra instituteur volontaire remplaçant, il enseignera à des enfants de huit à douze ans et à des jeunes de seize à dix-neuf ans. Sur le terrain, au quotidien, il mesure l’ampleur des problèmes posés et l’urgence non seulement d’investir dans l’éducation mais surtout d’adapter la pédagogie aux mentalités autochtones. Car éduquer ne se limite pas à alphabétiser. Or la situation qu’il décrit est édifiante : un enseignement indifférent à la culture locale, construit sur le modèle occidental, dispensé uniquement*

en anglais, des maîtres ignorant la langue esquimaude, le résultat est à la mesure : aucun ingénieur, aucun médecin formé en cinquante ans ! » (Aurégan, 2014 : 179-180).

Le problème est bien que, tout en perdant leur culture de chasseurs, les jeunes n’acquièrent pas les outils qui leur permettraient d’avoir un avenir, une vie tout simplement. Les résultats sont ceux que Jean Malaurie décrit lorsqu’il retourne, des années après à Thulé, là où il s’est « *inuitisé* » comme il le dit, sur les lieux devenus, hélas, ceux du crime. Il ne peut que constater les dégâts : des jeunes désœuvrés errent dans des villages sans âme et sombrent dans l’alcool, la drogue, la violence, le suicide.

Dès 1954,²⁶ Jean Malaurie s’interroge : « *L’histoire de la civilisation occidentale impliquerait-elle donc dans son déroulement la destruction de ce qui lui est étranger ? Au nom de quoi, ou de qui ?* » (Malaurie, 1954 : 20). Et il constate : « *Il est symptomatique que le problème, avec des données différentes, se pose, selon des termes identiques, du désert tropical au désert polaire, des touaregs aux eskimos, de l’Indien d’Amazonie au Lapon. » (Ibid.).*

Effectivement, avec la même tristesse et la même révolte, j’observe en Guyane les mêmes effets destructeurs de l’ingérence étrangère, ici française, fruits amers d’un colonialisme sans frontières. Lorsque, après avoir remonté l’Oyapock, j’ai débarqué à Camopi – déjà commune française depuis 1969 - en octobre 1971, comme ethnologue et comme instituteur, j’y ai vu des Amérindiens, Wayâpi et Teko (on disait alors « Émerillons ») autonomes, vivant de chasse, de pêche, de collecte et d’agriculture sur brûlis,²⁷ se suffisant à eux-mêmes, les cheveux longs et portant tous le *calembé*²⁸ ou, pour les femmes, le *pagne (camisa)*, fier(e)s de ce qu’ils/elles étaient.

Qu’on me permette ici une anecdote qui en dit long sur ce qui s’est passé en un demi-siècle : peu d’années après mon premier séjour, alors que ma mission de

²³ J’y ai habité, avec quelques interruptions, dont certaines prolongées, jusqu’à l’âge de vingt-six ans.

²⁴ À l’origine de ce voyage, plus que mon intérêt de toujours pour les « Indiens », il y avait l’invitation d’une des filles du chef James Mason avec laquelle j’entretenais depuis plusieurs années une relation épistolaire plus qu’amicale.

²⁵ Six ethnies amérindiennes sont représentées en Guyane : les Teko (anciennement appelés "Émerillons"), les Wayâpi, les Wayana ("Roucouyennes"), les Kali’na ("Galibis"), les Lokono ("Arawaks"), et les Palikwene (Palikurs). Les Bushinenge, autrefois appelés "Noirs marrons", ou "Noirs réfugiés", sont des Africains victimes de l’odieux trafic des esclaves qui, fuyant les plantations du Surinam (ex-Guyane hollandaise), se réfugièrent dans l’actuelle Guyane. Ils comprennent plusieurs groupes dont les Aluku ("Bonis"), les Saramaka, les Paramaka et les Ndjuka ont des représentants et des communautés retribalisées en Guyane.

²⁶ Un an avant la parution des *Derniers rois de Thulé* !

²⁷ Cette technique consiste à défricher un pan de forêt, à brûler les chutes végétales et à planter entre les troncs calcinés, principalement du manioc amer, mais aussi des ignames, patates, douces, bananiers, etc.

²⁸ Vêtement masculin constitué d’une pièce de tissu rectangulaire, généralement rouge, passant entre les jambes et rabattue devant et derrière sur une ceinture en fil de coton.



Troisième colloque bilatéral franco-soviétique à Léninegrad du 11 au 15 novembre 1987 :

« Les premières expressions de la religion chez les peuples arctiques. »

De gauche à droite : Jean Malaurie, Christian Mériot, Anne Fraysse, Anne-Marie Bidaud, Eric Navet, André-Dominique Nenna

© Eric Navet

recherche s'achevait et que je m'apprêtais à quitter Camopi, je décidai, dans l'urgence du départ, de donner à un ancien (« *elder* » dit-on en Amérique du Nord) du matériel qui leur serait plus utile qu'à moi (lampes à pétrole, ustensiles de cuisine, sabre, couteaux...). Mon but était bien sûr, très naturellement – pour moi –, de lui faire plaisir ; pourtant, je remarquai immédiatement de la gêne chez celui qui avait été mon hôte les quelques mois passés. En effet, et je le compris un peu tard, comme je m'en allais et qu'il n'était pas sûr de me revoir,²⁹ il se demandait – et il me le fit savoir – comment me dédommager, quoi me donner en échange ! Dans la manière traditionnelle de voir les choses, un don suppose en effet un contre-don. Je le mis à l'aise et diminuait la tension en lui disant qu'on verrait cela à mon prochain voyage...

Un demi-siècle plus tard, début 2019, lors de mon dernier séjour à Camopi, je suis accueilli par des jeunes, certains en état d'ébriété, qui me demandent si j'ai amené ci et ça, ce que j'ai à leur donner ! Les anciens sont heureux de me revoir et déplorent cette évolution qui se traduit, globalement par la

dépendance économique et morale avec les mêmes conséquences que celles qu'observe Jean Malaurie chez les Inuit. Ceci au nom du « progrès » et du « développement » ! Ce qu'écrit Jean Malaurie à propos des Inuit, vaut, hélas, pour les Amérindiens de Guyane : « *Rançon du progrès : les premières maladies mentales – boulimie, schizophrénie, paranoïa, psychose maniaco-dépressive, débilité des nouveau-nés foetalement alcoolisés et « épidémies » de suicides – déciment ces communautés. Prison, hôpitaux psychiatriques ne sont pas loin ; nouvelles bornes de la « civilisation.* » (Malaurie, 1999 : 199). Mêmes causes, mêmes effets !

La première phase de l'ethnocide,³⁰ c'est la destruction des lieux de vie : « *Hier, ici même, une seule tente. Me frappant comme d'un coup de poing, aujourd'hui une sorte de ville minière : Quaanaaq, nouveau Thulé, un damier de cases carrées et colorées dont les toits plats, tronqués, donnent l'impression d'un je-ne-sais-quoi d'avorté. [...] À gauche de la route, deux énormes pustules de gros réservoir achèvent d'enlaidir le paysage. [...] Le sable est maculé de chiffons sales et de*

boîtes de conserve. » (Malaurie, 1989 : 595). Suivant le même processus colonial, à Camopi, commune amérindienne et française de Guyane, on a remplacé les toitures en feuilles des habitations amérindiennes par des tôles ondulées. Le matériau est certainement plus "moderne" et bon marché, mais il est aussi terriblement inadapté aux conditions climatiques locales. À la saison sèche, on s'y trouve comme dans un four. Et *last but not least*, enfin et surtout, la tôle est un matériau inesthétique et très bruyant quand il pleut,³¹ ce qui arrive souvent sous ces latitudes.³²

Toujours à Camopi, dans le cadre d'un projet dit d'"amélioration de l'habitat" au début des années 2000, dans le but de résorber un habitat jugé "insalubre", une entreprise a été chargée de construire un nouveau village selon les normes européennes : des maisons particulières avec des pièces séparées par des murs, comprenant des chambres, une cuisine comportant un équipement électroménager high-tech, en deux mots "le confort moderne". Plus de cases-cuisines, plus de carbets (habitations) communautaires pour les fêtes et cérémonies collectives, un accès difficile au fleuve, cet habitat contrarie en tous points le mode d'occupation de l'espace villageois traditionnel. Selon les propres mots du maire amérindien de l'époque : « *les gens ne sont pas heureux de rentrer dans ces logements.* »³³

Avec constance et application, l'État français a appliqué partout dans les territoires qu'il a, ou avait, sous sa coupe, les mêmes politiques d'assimilation, donc d'ethnocide. La destruction des habitats autochtones a été ainsi dénoncée, dès les années 1930, en Polynésie française par le navigateur Alain Gerbault, grand témoin des méfaits d'une « francisation » aveugle. Après avoir souligné le confort et l'adaptation des maisons traditionnelles, il constate les effets négatifs des changements imposés par le colon : « *Lorsque, le soir, à la rentrée du travail, les femmes viennent allumer le feu pour se chauffer et cuire le repas, la fumée monte et sort sous le toit. L'air constamment renouvelé reste pur. C'est certes une habitation parfaitement conçue et très supérieure aux habitations anti-hygiéniques des blancs. Pourquoi faut-il donc que tout ce qui est indigène soit décrié par les blancs qui, imbus d'une supériorité purement imaginaire, ont la manie de vouloir tout changer, tout diriger, tout modifier ? Et pourtant la vie de plein air est certes plus*

saine que la vie sédentaire. » (Gerbault, 1949 : 28). Plus loin, il a la tristesse de « *voir se construire deux maisons en pierre et en chaux de corail avec toits en tôle ondulée, pourvues seulement d'une porte et d'une étroite fenêtre, qui seront chaudes le jour en été, humides et froides la nuit, en hiver. Je sais que ces maisons sans revêtements intérieurs, sans cheminées pour allumer du feu, seront presque inhabitables.* » (Ibid. : 39).

Les premières figures de l'ethnocide et de la colonisation physique et mentale furent, comme en Amérique du Nord et partout ailleurs, les missionnaires chrétiens, auto-investis du « devoir d'évangélisation », persuadés qu'eux seuls détenaient la vérité, la vraie religion. La première forme de l'ethnocide, c'est le jugement porté contre des gens qui ne pensent pas comme vous et qui, *ipso facto*, sont considérés comme inférieurs. Jean Malaurie en donne maints exemples, citant d'abord le pasteur Hans Egede (1686-1759), évêque du Groenland : « *Mais quoique les angekutes soient des menteurs grossiers et que l'événement découvre leurs faiblesses et leurs mensonges, cependant [sic] ce peuple simple et stupide les croit et a de l'estime pour eux.* » (cité par J. Malaurie, 1999 : 152). Plus loin : « *Ayant affaire à des gens qui sont comme des enfants et des aveugles, je dirais même à des gens aussi stupides que des bêtes, il a fallu les traiter comme des enfants et leur inculquer, de la manière la plus simple, les vérités chrétiennes.* » (Ibid. : 167).

L'auteur cite ensuite le père Émile Petitot, missionnaire auprès des Indiens Déné et des Inuit, féru d'ethnologie, en 1865 : « *Je pars brisé. Que Dieu veuille bien donner sa grâce à ce peuple de voleurs, de cyniques et d'écumeurs de mer [...] Il y aura toujours un abîme entre les croyances d'un chrétien et toute adoration du vrai Dieu, et celles d'un fétichiste... Le second fait des animaux eux-mêmes ses protecteurs. Il reconnaît être inférieur aux Brutes.* » (cité par Malaurie, 1999 : 156). Puis l'inénarrable père Roger Buliard, oblat de Marie immaculée comme beaucoup de missionnaires catholiques du Grand Nord, en 1955 : « *En étudiant la rude physionomie des Esquimaux, en constatant l'état lamentable de leur moralité, une réflexion [...] s'impose à ma plume : ce peuple était sans Dieu [...] s'ils*

²⁹ Il devait effectivement décéder avant mon retour.

³⁰ Je rappelle que le concept d'« ethnocide » a été inventé par Georges Condominas mais que c'est Robert Jaulin (1926-1996) qui lui a donné sa pleine portée théorique.

³¹ Combien d'ethnologues travaillant en milieu tropical, dont moi-même, ont vu leurs enregistrements sonores rendus inaudibles à cause du vacarme de la pluie, sans parler des aboiements des chiens, des cocoricos des coqs, des stridulations des cigales, etc. Mais chacun, me direz-vous et j'en conviens, a le droit de s'exprimer selon sa nature.

³² L'entrepreneur qui a conçu ces logements ignore ces inconvénients car il n'y a jamais pénétré jamais, pas si bête.

³³ Voir Brailly, Navet, 2017.

reconnaissaient un dieu, où trouver trace d'un dogme, même simplifié, d'un culte, des prières faites à son adresse, des sacrifices qui lui étaient offerts ? Il n'y a absolument rien ! » (cité par Malaurie, 1999 : 158).

Ignorance, incompréhension, étroitesse d'esprit, intolérance, mépris, où sont donc la compassion, la mansuétude, l'humanité prônées par les prophètes chrétiens mais si rarement mises en application ?

En Guyane, et particulièrement là où se trouve désormais la commune française de Camopi, les jésuites créèrent en 1740, la mission Sainte-Foi-de-Camopi autour de laquelle ils forcèrent, par la persuasion, de nombreuses tribus à se rassembler et à se sédentariser. Les épidémies de maladies importées – sans doute, comme ce fut le cas en Nouvelle-France, par les missionnaires eux-mêmes – firent rapidement des coupes sombres dans cette population traditionnellement semi-nomade, au point que, c'est le géographe Jean Hurault qui l'écrit : « *Cinquante ans suffirent (1730-1780) pour anéantir presque totalement le peuplement indien du bassin de l'Oyapock.* » (Hurault, 1972 : 133). Ce n'est plus d'ethnocide qu'il faut parler mais de génocide.

Ceci est sans parler de la décadence morale. Je l'ai dit, une véritable éthique de vie structure le mode de vie des peuples traditionnels, et le chamane en incarne au plus haut les valeurs. Il n'est pas étonnant que les missionnaires, dont la volonté affichée était de détruire les cultures « païennes », s'en soient pris en priorité aux chamanes.³⁴ Aujourd'hui, les Amérindiens du Nord reprochent surtout aux « propagateurs de la vraie foi » de leur avoir inculqué, par une « persuasion clandestine »,³⁵ l'humilité et la soumission aux pouvoirs blancs et à ses « fausses valeurs » jugées mortifères. Et cela est particulièrement vrai en ce qui concerne l'expression la plus intime, la plus naturelle, de la vie de tout être humain : la sexualité. Jean Malaurie donne l'exemple des missionnaires de l'Église luthérienne au Groenland : « *Dès 1910, à Thulé, les missionnaires luthériens [...] se sont attachés, en disant la « bonne parole », à lutter contre des pratiques jugées inacceptables. Les fautes contre le Décalogue, bien sûr, et notamment d'ordre*

sexuel, le sexe état la cible privilégiée des missionnaires de toutes confessions chrétiennes, et la femme, la tentation et le péril permanents. » (Malaurie, 1999 : 156).

L'accusation de « sodomites » portée contre les Amérindiens, au Nord comme au Sud, fut l'un des principaux prétextes à une répression féroce où les « porteurs de la parole divine » projetèrent tous leurs refoulements, toutes leurs frustrations, jusqu'à commettre *eux-mêmes* les pires abominations.³⁶ Aujourd'hui, un peu partout dans le monde, les sectes chrétiennes – et une mention particulière doit être faite de l'Église évangélique – continuent leur travail de sape auprès des Peuples premiers.

Les administrations coloniales, en incluant les peuples traditionnels dans un système de valeurs étranger, ne font que poursuivre la même entreprise d'assimilation, non plus tant au nom de la religion qu'à celui du sacro-saint développement ! Il n'y aurait donc qu'un seul modèle de société possible ? L'école républicaine et laïque a pris le relai des missions pour inculquer un mode d'être, de penser et d'agir étranger et destructeur aux enfants amérindiens embrigadés. Jean Malaurie a bien raison d'écrire : « *C'est la finalité du système scolaire qui serait à revoir. L'école, principal agent ethnocidaire, n'est que la projection de l'école occidentale qui participe d'un système de développement et d'une « économie de marché », d'une vue rationnelle des choses, qui ne peut avoir de prise ici qu'en traduisant au préalable l'originalité de ces esprits. Éducation, éducation, est-il dit partout par souci de bonne conscience. Éducation, progrès ? Mais dans quelle finalité ? Est-il prévu que l'autochtone éduque l'éducateur – généralement un Blanc – ignorant le génie de la culture qu'il est chargé d'enseigner ? Issue, nourrie par le lieu même, une culture est, par définition, l'égale de toute autre culture et, à moins de faire preuve de racisme culturel, l'éducateur se doit de faciliter, à tout prix, l'échange, le dialogue entre sa culture et celle dont il est chargé de vivifier les forces au travers de ses enfants. Éduquer et non détruire : les peuples hyperboréens, par leur intelligence instinctive, par leur appréhension particulière de*

l'espace et du temps, par leur sagesse ont beaucoup à apprendre à la société occidentale. Sur de nombreux plans [...], ils sont très en avance sur nous. Ils ont gardé en fait, par respect et intimité avec la nature, la compréhension sensorielle de l'univers et l'esprit communautaire, ces qualités que nous avons perdues et qui, dans le nouveau monde de demain, s'avèreront indispensables. » (Malaurie, 1989 : 525-526).

Malheureusement, ce n'est pas la culture locale que les enseignants sont chargés d'enseigner, car l'école demeure viscéralement l'instrument privilégié d'une pensée et d'une action qui restent dominantes et s'avèrent éminemment destructrices sans vraiment proposer d'alternative. L'ethnocide ne se fait plus au nom de l'évolution – quoi que – mais à celui du progrès, du « développement » ! L'école, organe *officiel* d'une administration *officielle* peut-elle s'adapter ? Peut-elle simplement changer ? Il faudrait pour cela redéfinir sur d'autres bases les finalités de la scolarisation, qu'elle vise à autre chose qu'à former ce que l'écrivain politique et philosophe amérindien Cri Harold Cardinal (1970) appellent des « *petits hommes blancs bronzés* ».

Au tout début des années 1970, nous propositions, Pierre et Françoise Grenand et moi-même, d'en finir avec l'école coloniale qui a souvent pris le relai des missionnaires. Nos voulions changer l'école ! Nous préconisons une école souple, à mi-temps, afin de laisser aux enfants et aux jeunes le temps d'apprendre de leurs parents, de leur communauté, des choses que nous ne pouvions leur enseigner : chasser, pêcher, travailler aux abattis, confectionner les objets du quotidien dont ceux, si vitaux, qui se rapportent à la culture et à la consommation du manioc. Une école ouverte, construite en matériaux traditionnels, où les générations pourraient se mêler à leur convenue. Apprendre à écrire, à compter pour s'adapter à une culture envahissante et autoritaire, certes, mais admettre aussi selon le principe de « réciprocité éducative » développée par mon collègue de Strasbourg Jean-Marie Labelle (1996), que nous avons autant, sinon plus, à apprendre³⁷ qu'à enseigner.

En Guyane, nous ne pûmes changer la mentalité coloniale³⁸ qui fait dire, par exemple, à un haut fonctionnaire de la république, parlant des Amérindiens : « *Ces gens ne savent jamais ce qu'ils veulent...* » ; « *Les Indiens n'ont pas encore acquis le sens de l'esthétique* ».

On doit donc décider à leur place et l'on substitue un habitat moderne, totalement inadapté, aux maisons traditionnelles ; on leur distribue de l'argent (allocations familiales, retraites...) pour leur faire oublier qu'on tue leur culture. Quelle politique, quelle école, peut-on fonder sur un tel mépris et une telle ignorance ?

Je partage aussi la conception de Malaurie et de quelques autres d'une ethnologie *appliquée* : mettre son savoir et son expérience au service des autres, et *engagée* : changer l'ordre colonial par des actions concrètes, mais aussi dénoncer les méfaits de toutes les formes de colonialisme. Lorsque l'ethnologue Ralph Jenny écrit : « *Il est, à mon avis, urgent de considérer maintenant ce que nous pouvons faire, car je pense que tous les efforts de l'ethnologie sont sans effet si les peuples concernés n'en ont pas le bénéfice pratique.* » (Jenny, 1972 : 257), il répond à l'injonction du sioux Vine Deloria qui, lui, déclare : « *La compilation de connaissances inutiles « pour l'amour de l'art » doit être complètement rejetée. Nous ne voulons plus être des objets d'observation pour des gens qui ne font rien pour nous aider.* » (Deloria, 1972 : 115).

L'ethnologie, comme les autres sciences lorsqu'elles sont réellement *humaines*, n'est jamais neutre. Pendant longtemps, les ethnologues, comme les missionnaires de toutes obédiences, ont fait, avec les meilleures intentions du monde, le jeu du colonialisme. Ils se sont ainsi attirés les foudres des militants autochtones qui restent très critiques vis-à-vis de notre discipline... ou de notre indisciplinisme. Aujourd'hui, il n'y a pas d'autre possibilité que de choisir son camp. Il y a longtemps que nous avons fait ce choix : comme Jean Malaurie, dans les jardins de notre enfance, lorsque nous jouions aux Indiens et aux cow-boys, j'étais l'Indien !

Mais l'envie ne suffit pas, on ne devient pas Indien ou Inuit, ou Papou, comme ça sur un coup de tête. Ça se mérite, il y a une longue initiation, on est mis à l'épreuve, il faut faire ses preuves... Si l'on a vécu à la campagne plutôt qu'à la ville, et si l'on sait suivre une trace animale, si l'on est bon tireur, l'épreuve sera plus courte si l'on fréquente une population de chasseurs sylvicole ou arctique. Mais d'abord, il faut faire l'effort d'apprendre la

³⁴ Pour connaître les effets de l'évangélisation sur les sociétés sâmes (Lapons) ; on peut se référer aux travaux de C. Mériot (1980) et de K. Hoffmann-Schickel (2016).

³⁵ Cette expression est le titre d'un ouvrage du sociologue américain Vance Packard (1964) qui l'applique à la publicité mais qui vaut pour toute forme de propagande

³⁶ Je fais référence ici au crime de pédophilie dont se rendirent coupables nombre de religieux auxquels les gouvernements abandonnèrent l'éducation des enfants autochtones, notamment dans les pensionnats au Canada et aux États-Unis. Face à de tels crimes, j'ai du mal à partager, c'est un rare point de désaccord, l'admiration exprimée par Jean Malaurie envers certains de ces « porteurs de la parole divine ».

³⁷ Je note ici le double-sens du mot « apprendre » qui est à la fois « donner » et « recevoir » des connaissances. La réciprocité est aussi dans un mot comme « hôte » qui signifie aussi bien « celui qui reçoit » que « celui qui est reçu », un terme, donc, qui s'applique bien, lui aussi, aux sociétés traditionnelles.

³⁸ Après mon départ – mon renvoi, devrais-je dire – de Camopi en juillet 1972, on revint rapidement à l'école coloniale classique.

langue, car on ne communique bien, pleinement, que dans sa langue ; apprendre celle de l’autre, c’est aller vers lui avec sincérité, faire la preuve qu’on est vraiment prêt à l’écouter. Ensuite, montrer qu’on n’est pas de passage et que, comme les oiseaux migrateurs, on revient aux lieux d’origine après de longs voyages. Apprendre à entendre, à ne pas interrompre celui ou celle qui tient le bâton de parole,³⁹ fut-il symbolique ; ne pas parler pour ne rien dire, rester modeste en toutes circonstances, et avoir de l’humour;⁴⁰ être endurant et tenace, voilà des qualités appréciées par les peuples traditionnels auxquelles une éducation occidentale nous prépare fort mal ! Jean Malaurie a passé ces examens haut la main !

Et puis parfois, après des années à essayer de convaincre de ses bonnes intentions, de façon inattendue, on gagne la confiance, voire beaucoup mieux l’amitié et, pourquoi pas, l’amour de ceux dont on partage la vie. On se sent écouté, accepté non plus seulement comme un visiteur mais comme membre, acteur de la communauté que l’on cesse alors d’ « étudier » pour la « vivre »...

J’ai ainsi gagné mes plus beaux galons d’ethnologue lorsque plusieurs personnes de la famille ojbwé, celle d’Hellen et James Mason, avec laquelle je vis épisodiquement depuis un demi-siècle, m’a officiellement fait membre de la famille et de la communauté de Saugeen en me confiant, par l’intermédiaire d’un « *medicine-man* », la garde d’une plume d’aigle très ancienne qui doit me protéger moi et les gens que j’aime.

Face aux multiples agressions dont ils sont l’objet, on peut s’étonner comme l’ethnologue Pierre Grenand que les peuples traditionnels soient encore debout pour défendre ce à quoi ils croient, ce à quoi ils tiennent : « *L’intérêt majeur que je porte aux Amérindiens et plus particulièrement à ceux de Guyane [...] est dû – cela peut paraître une boutade – à leur immense capacité de survie culturelle. Si l’on observe tant soit peu de près l’histoire d’une population amérindienne, on est effaré par le poids écrasant des processus destructeurs, tant politiques que matériels, auxquels elle a été – et est encore souvent – soumise. On peut, devant de telles situations, se demander si nos sociétés seraient porteuses de telles aptitudes à la résistance.* » (Grenand, 1982 : 1).

Non, ces peuples ne sont pas condamnés par l’histoire – quelle histoire, la nôtre ? celle que nous voulons

imposer au monde ? -, ils ne sont pas, pas nécessairement en tout cas, « en voie de disparition », comme le pensent beaucoup, y compris quelques ethnologues des plus fameux qu’on ne citera pas ici. C’est encore faire preuve de beaucoup de mépris, ou, pour le moins, d’aveuglement, que d’ignorer ou de tenir pour sursauts d’agonie, combats d’arrière-garde, les multiples façons dont les voix autochtones se font entendre, dont les voies autochtones s’ouvrent à nous, si nous voulons entendre, si nous voulons et si nous pouvons encore sauver la vie sur cette petite planète d’eau et – pour combien de temps encore ? – de glace.

L’un des événements majeurs du dernier demi-siècle, me paraît être, en effet, la prise de parole et de plume des représentants des quelque 300 à 400.000 représentants des peuples traditionnels, ou « Peuples premiers » comme ils s’appellent eux-mêmes parfois. Pas un forum, pas une rencontre internationale où leurs voix ne se fassent entendre !

Mais, pour que les choses bougent, il faudra une révolution des esprits de la part des Occidentaux. « Adaptation » est, encore une fois, le maître-mot, mais comment s’adapter à quelque chose qui vous nie ? comment concilier une « tradition » et une « modernité » que presque tout oppose ? une modernité qui menace tous les équilibres, humains, écologiques et spirituels qui fondent le mode d’être, de penser et d’agir traditionnel ? Nous, Occidentaux, « civilisés », « développés », « modernes » qui sommes en train de détruire cette planète unique et ceux qui l’habitent, nous devrions méditer ces paroles d’une amie ojbwé : « *Nous étions là lorsque l’homme blanc est arrivé, nous y serons encore lorsqu’il aura disparu.* »

L’un des derniers ouvrages en date de Jean Malaurie : *Oser, résister* (2018) plaide à la fois pour l’avenir des peuples premiers, mais aussi pour celui des sciences « humaines », pourvu qu’elles le deviennent vraiment. Nous, les ethnologues sommes les *kuyare*, les obligés des peuples qui nous font vivre. Nous avons une dette envers eux. Le souci constant de Jean Malaurie, qui est aussi le mien, est de restituer. Restituer chacun à sa façon, avec ses moyens, tout ce que les Inuit, les Amérindiens, nous ont donné. Restituer n’est peut-être pas le mot exact, rendre le « *pour ce* » pour user d’une expression qu’un explorateur du 17^{ème} siècle employait à propos des amérindiens : donner l’équivalent

³⁹ Ce sont les Indiens d’Amérique du Nord qui ont inventé le « bâton de parole ». Il s’agit, comme son nom l’indique, d’un bâton ; il est orné d’attributs symboliques, et celui ou celle qui le tient, lors d’une réunion, peut s’exprimer et argumenter aussi longtemps qu’il/elle le souhaite, avant de le passer à un autre orateur. Une pratique qu’on aimerait voir introduite dans nos milieux politiques et universitaires !

⁴⁰ Une qualité bien sous-estimée chez les Amérindiens comme chez les Inuit qui en usent sans chercher à humilier ou à rabaisser l’autre et dont on accepte, bien sûr, la réciprocité.

de ce que l’on reçoit. L’anthropologue, le philosophe, le voyageur peut le faire en étant le grand témoin de ce qu’il a eu la chance d’observer, de voir, d’entendre.

Oui, comme le déclare Jean Malaurie, « *la situation de témoin implique des devoirs* », et nous pouvons payer notre dette, justement, en témoignant, comme il le fait, par la parole, par l’écrit, par le film. Et en engageant des actions comme il le fait aussi, aux côtés de ces peuples, particulièrement les jeunes auxquels il s’adresse (2016) pour parvenir à une Terre sinon « sans mal » du moins meilleure et généreuse.

Dans une longue citation donnée plus haut, Jean Malaurie, écrit qu’il est – comme je le suis - fidèle en amitié, et il me l’a prouvé. Bon nombre de collègues et d’étudiants de l’Institut d’Ethnologie de l’Université étaient présents à l’Hôtel de ville de Strasbourg le 23 mai 2013 lorsqu’il reçut, des mains du maire, Roland Ries, la Grande Médaille de la ville et prononça son désormais célèbre « discours de Strasbourg ».⁴¹ Alors que, fatigué après plusieurs heures de parole, Jean Malaurie s’apprêtait à quitter la salle, deux de mes étudiants, Colette Riehl et Julien Mathis, devenus des amis, trouvèrent l’audace

BIBLIOGRAPHIE :

Alexandre Bernard, 1988 : *Le Horsain, Vivre et survivre en Pays de Caux*, Paris, Plon (« Terre Humaine »).

Aurégan Pierre, 2014 : *Jean Malaurie, une introduction*, Paris, Pocket (coll. « Agora »).

Balandier Georges, 1957 : *Afrique ambiguë*, Paris, Plon (« Terre Humaine »).

Balandier Georges, 1977 : *Histoires d’Autres*, Paris, Stock.

Borm Jan, 2005 : *Jean Malaurie, un homme singulier*, Paris, Éditions du Chêne.

Brailly Vincent, Navet Eric, 2017 : « Les Amérindiens de la commune de Camopi (Teko et Wayâpi) et la mise en place du Parc Amazonien de Guyane », dans : *Résistances culturelles et revendications territoriales*, Paris, Éd. Connaissances et savoirs, p. 237-266.

Cardinal Harold, 1970 : *La tragédie des Indiens du Canada*, Montréal, Éditions du Jour.

Clastres Hélène, 1975 : *La Terre sans mal, Le prophétisme tupi-guarani*, Paris, Le Seuil.

⁴¹ Ce discours est reproduit dans : Aurégan, 2014 ; Malaurie, 2018.

⁴² Je remercie mon ami Jean-Luc Maze de la lecture érudite qu’il a faite de cet article.

et le courage d’aller solliciter de sa part la préface d’un ouvrage que nous achevions autour de la venue à Strasbourg d’une délégation de 21 Indiens Teko de Guyane : la compagnie *Téko Makan* venue pour la première fois en France montrer la vitalité d’une culture qui résiste. Cette préface, il l’a écrite et c’est ici l’occasion de l’en remercier chaleureusement. Dans ce petit texte il réaffirme la nécessité de l’engagement et la responsabilité du chercheur. En voici un extrait : « *Le colonialisme est un malheur et l’Occident, dans sa volonté de conquête, considère les peuples autochtones comme un obstacle [...] Assurément il faut éduquer, mais dans quel esprit et à quel prix ? La ruine d’une tradition ? [...] Développer ? Assurément, mais à condition de respecter l’identité d’un peuple et le mystère de son histoire. C’est un très vaste problème que l’ethnologue connaît bien.* » (Malaurie in Riehl, 2015 : 9).

Et, puisqu’il faut bien conclure, je laisserai la parole, une dernière fois, à Jean Malaurie, convaincu comme je le suis que : « *Les minorités sont appelées à jouer un rôle souterrain, capital en tant que peuple premier [...]. Ils sont peut-être le deuxième souffle de l’humanité qui ne cesse de se construire.* » (Malaurie, 2018 : 17).⁴²

Clastres Pierre, 1972 : *Chronique des Indiens Guayaki, Ce que savent les Aché, chasseurs nomades du Paraguay*, Paris, Plon (« Terre Humaine »).

Clastres Pierre, 1974 : *La société contre l’État, Recherches d’anthropologie politique*, Paris, Éditions de Minuit.

Clastres Pierre, 1974 : *Le grand parler, Mythes et chants sacrés des Indiens Guarani*, Paris, Éditions du Seuil.

Condominas Georges, 1966 : *L’exotique est quotidien, Sar Luk, Viernam central*, Paris, Plon (« Terre Humaine »).

Deloria jr. Vine, 1972 : *Peau-rouge*, Paris, Édition spéciale.

Descola Philippe, 1994 : *Les lances du crépuscule, Relations jivaro, Haute-Amazone*, Paris, Plon (« Terre Humaine »).

Descola Philippe, 2005 : *Par-delà nature et culture*, Paris, Éditions Gallimard.

Egede Hans, 1763 : *Description et histoire naturelle du Groenland*, Copenhague.

Gerbault Alain, 1932 : *L’évangile du soleil, En marge des traversées*, Paris, Éditions Fasquelle.

Gerbault Alain, 1949 : *Un paradis se meurt*, Paris, Éditions Self.

Glowczewski Barbara, 2004 : *Rêves en colère, Alliances aborigènes dans le nord-ouest australien*, Paris, Plon (« Terre Humaine »).

Grenand Pierre, 1982 : Ainsi parlaient nos ancêtres, Essai d’ethnohistoire « Wayâpi », Paris, Éditions de l’ORSTOM.

Hoffmann-Schickel Karen, 2016 : « Le laestadianisme, syncrétisme culturel entre chamanisme et luthéranisme chez les Sâmes d’Europe du Nord », dans : *L’Arctique en mutation* (sous la dir. de Daniel Joly), Dinard-Paris, *Les mémoires du laboratoire de géomorphologie*, vol. 46, EPHE, 2016, p. 165-176.

Hallowell A. Irving, 1960 : « Ojibwa Ontology, Behavior, and World View », dans : *Culture in History : Essays in Honor of Paul Radin* (S. Diamond éd.), New York, Columbia University Press, p. 19-52.

Hurault Jean-Marcel, 1972 : *Français et Indiens en Guyane (1604-1972)*, Paris, Union générale d’éditions (10-18).

Jakez Hélias Pierre, 1975 : *Le cheval d’orgueil, Mémoires d’un breton du pays bigouden*, Paris, Plon (« Terre Humaine »).

Jaulin Robert, 1967 : *La mort Sara, L’ordre de la vie ou la pensée de la mort au Tchad*, Paris, Plon (« Terre Humaine »).

Jaulin Robert, 1970 : *La paix blanche, introduction à l’ethnocide*, Paris, Éditions du Seuil.

Jenny Ralph, 1972 : « L’Indien nord-américain et sa terre », *De l’ethnocide*, Paris, Union générale d’éditions (coll. 10-18), p. 235-257.

Johnston Basil, 1976 : *Ojibwa Heritage*, Toronto, McClelland and Stewart.

Labelle Jean-Marie, 1996 : *La réciprocité éducative* (1^{ère} éd.), Paris: Presses universitaires de France.

Lévi-Strauss Claude, 1955 : *Tristes tropiques*, Plon (« Terre Humaine »).

Lévy-Bruhl Lucien, 1922 : *La mentalité primitive*, Paris, Presses Universitaires de France.

Malaurie Jean, 1954 : *Hoggar, Touaregs, derniers seigneurs*, Paris, Fernand Nathan.

Malaurie Jean, 1989 : *Les derniers rois de Thulé, Avec les Esquimaux*

polaires face à leur destin, 5^{ème} éd., Paris, Plon (« Terre Humaine »).

Malaurie Jean, 1999 : *Hummocks, Relief de mémoire, Nord Groenland, Arctique central canadien*, Paris, Plon (« Terre Humaine »).

Malaurie Jean, 2001 : *L’Appel du Nord : une ethnophotographie des Inuit, du Groenland à la Sibérie, 1950-2000*, Paris, La Martinière.

Malaurie Jean, 2003 : *L’Allée des baleines*, Paris, Éd. Mille et une nuits.

Malaurie Jean, 2008 : *Terre mère*, Paris Éd. du CNRS.

Malaurie Jean, 2016 : *Lettre à un Inuit de 2022, Un regard angoissé sur le destin d’un peuple*, Paris, Fayard.

Malaurie Jean, 2018 : *Oser, résister*, Paris, CNRS Éditions.

Martin Calvin, 1978 : *Keepers of the Game, Indian-Animal Relationships and the Fur Trade*, Berkeley, University of California Press.

Mathis Julien, Riehl Olivier, 2015 : *Teko, Ethnologues & Cie*, DVD (accompagne l’ouvrage : *Guerrier de la Paix, les Teko de Guyane...*).

Mériot Christian, 1980 : *Les Lapons et leur société, Étude d’ethnologie historique*, Toulouse, Privat.

Métraux Alfred, 1967 : *Religions et magies indiennes d’Amérique du Sud*, Paris, Gallimard.

Navet Eric, 2002 : « La quête de la « Terre sans mal » chez les peuples traditionnels : l’exemple des Tupi-Guarani (Amérique du Sud) », *Le portique*, n°10, 2^{ème} semestre 2002, p. 111-132.

Navet Eric, 2007 : *L’Occident barbare et la philosophie sauvage, Essai sur le mode d’être et de penser des Indiens Ojibwé du Canada*, Paris, Éditions Homnisphère.

Packard Vance, 1957 : *La persuasion clandestine*, Paris, Calmann-Lévy.

Riehl Olivier Colette (sous la dir. de), 2015 : *Guerriers de la paix, Les Teko de Guyane, Éric Navet, 40 ans d’ethnologie*, Préface de Jean Malaurie, Borealia-Association d’Ethnologie de l’Université de Strasbourg.

Rosny Eric de, 1981 : *Les yeux de ma chèvre, Sur les pas des maîtres de la nuit en pays Douala (Cameroun)*, Paris, Plon (« Terre Humaine »).

Tahca Ushte, Erdoes Richard, 1977 : *De mémoire indienne, La vie d’un sioux voyant et guérisseur*, Paris, Plon (« Terre Humaine »).

LA GENÈSE DES *LANCES DU CRÉPUSCULE* ET LE RÔLE DE L’ETHNOGRAPHE

PHILIPPE DESCOLA

Anthropologue, Professeur honoraire au Collège de France
Anthropologist, Honorary Professor at the Collège de France, Paris, France

Les *Lances du crépuscule*¹ est un livre de commande, c’est-à-dire résultant de la rencontre et de l’accommodement de deux intentions². En 1980, alors qu’Anne Christine Taylor et moi revenions d’un séjour de près de trois ans chez les Achuar, un groupe d’Indiens Jivaros de l’Amazonie équatorienne, Jean Malaurie me demanda d’écrire un ouvrage sur ma mission ethnographique pour la collection « Terre Humaine » qu’il dirigeait chez Plon. Je ne cacherai pas que cette proposition me plongea dans un mélange d’exaltation et d’angoisse : flatté qu’on me demande à moi, jeune chercheur inconnu et à peine débarqué du terrain, d’écrire pour une collection aussi prestigieuse, j’étais en même temps pétrifié à l’idée de devoir mesurer mon talent à l’aune de celui déjà déployé par quelques-uns des plus grands maîtres de l’anthropologie française. Je rédigeais à l’époque ma thèse de doctorat, et c’est l’abîme que je constatais entre la diversité touffue d’une expérience ethnographique encore toute fraîche et l’exercice codifié auquel je me livrais pour gagner mon grade dans la profession qui me fit accepter la commande de « Terre Humaine ». Sans renier en aucune façon la fécondité d’une démarche scientifique dont je continue de me réclamer, j’étais saisi par l’existence d’un résidu, d’un trop-plein de sens et d’implications personnelle auquel l’orthodoxie de mon travail ne permettait pas d’offrir un débouché. Les règles de l’écriture monographique sont en effet fixées depuis plus de soixante ans et contraignent tout ethnologue qui aspire à se faire

reconnaître par ses pairs à un mode d’expression dont il s’imprègne très tôt dans sa carrière. Fruits d’un consensus implicite, ces conventions d’écriture n’apparaissent pas toujours comme telles aux jeunes néophytes dans la profession : tout imprégnés encore de la lecture de leurs aînés, ils tendent à adopter de manière quasi spontanée un style et des règles de composition qu’ils identifient à un savoir-faire désirable. Ce processus de reproduction des compétences engendre une certaine standardisation des formes de description, l’usage des catégories analytiques communément admises et l’effacement du sujet connaissant derrière l’anonymat du sens commun scientifique. Il n’est pas douteux qu’une telle normalisation a contribué à l’efficacité d’une discipline qui vise à produire des généralisations valides en comparant des données issues de cultures fort différentes. Qu’elle soit inductive ou déductive, la démarche anthropologique n’est possible que si les éléments d’information qu’elle construit en systèmes sont eux-mêmes déjà découpés de manière homogène dans la littérature ethnographique.

En proscrivant toute référence ouverte à sa subjectivité, l’ethnologue se condamne toutefois à laisser dans l’ombre ce qui fait la particularité de sa démarche au sein des autres sciences humaines, c’est-à-dire un savoir fondé sur la relation personnelle et continue d’un individu singulier avec d’autres individus singuliers, savoir issu d’un concours de circonstances à chaque fois différent, et qui n’est donc strictement comparable à aucun autre, pas même

à celui forgé par ses prédécesseurs au contact de la même population. L’atelier de l’ethnologue c’est lui-même et les rapports qu’il a su établir avec quelques membres d’une société où il a choisi de vivre ; les renseignements qu’il rapporte sont indissociables des situations où le hasard l’a placé, du rôle qu’on lui a fait jouer, parfois à son insu, dans la politique locale, de sa dépendance éventuelle vis-à-vis de divers personnages qui sont devenus ses principales sources d’information ; ils témoignent aussi de son caractère, de son éducation et de son histoire personnelle, qui contribuèrent à orienter son écoute et à définir ses préférences. De ce constat banal, mais souvent escamoté, il ressort que la connaissance ethnographique n’est pas reproductible, car fondée sur une intersubjectivité dont les conditions ne sont jamais identiques. À la différence de l’historien et du sociologue, qui font parler les morts ou les vivants selon des protocoles expérimentaux que chacun peut répéter et interpréter à sa guise, l’ethnologue demande en effet qu’on lui fasse crédit de sa bonne foi lorsqu’il prétend tirer d’une expérience unique un ensemble de connaissances dont il demande à tous d’accepter la validité. Un tel privilège devient exorbitant s’il n’est pas tempéré par le souci d’exposer les situations qui ont rendu possible l’éclosion d’un savoir aussi particularisé. Or c’est précisément cela que les préceptes de l’écriture monographique obligent à passer sous silence. Terrorisé à l’idée qu’on puisse le soupçonner de complaisance narcissique, l’ethnographe hésite d’ordinaire à se mettre en scène autrement que par des indications liminaires de date et de lieu, parfois accompagnées d’une évaluation de ses compétences linguistiques, automatismes de convention qui n’ont pas pour fonction de restituer une expérience singulière, mais bien d’étalonner la qualité des informations obtenues à la mesure des critères implicitement en vigueur dans la profession. Hormis cette clause de style, l’évocation des conditions du « terrain » ne transparait plus dans la suite du texte que sous des formes allusives, comme autant de petites failles ménagées çà et là dans la cuirasse du sujet transcendantal qui préside désormais à la narration.

Écrire pour un public plus large offrait l’occasion de réagir contre cet état de fait en s’adaptant à des exigences nouvelles. Rendre à la littérature ethnologique le détail d’un cheminement subjectif qu’un lecteur ordinaire n’aurait pas su reconstituer par lui-même devenait désormais possible, et même inévitable. Alors que notre discipline semblait avoir déserté les débats contemporains, c’était l’occasion de rappeler, après d’autres, qu’elle pouvait à la fois instruire, édifier et distraire, faire œuvre scientifique

et s’interroger sur ses conditions d’exercice, retracer un itinéraire personnel et donner à connaître toute la richesse d’une culture inconnue. Il est vrai qu’un tel pari s’appuyait sur quelques précédents remarquables : les livres que Claude Lévi-Strauss, Georges Condominas, Georges Balandier ou Pierre Clastres avaient déjà publiés dans la même collection légitimaient mon projet en offrant la preuve que l’expression d’une sensibilité personnelle ou d’un point de vue militant n’étaient pas incompatibles avec la rigueur théorique. Le problème ne se posait donc pas sous la forme d’une alternative élémentaire entre *Geisteswissenschaften* et *Naturwissenschaften*, comme c’est le cas à l’heure actuelle dans l’anthropologie nord-américaine, mais bien d’un choix des modes d’expression selon les questions abordées et l’intention recherchée. Au demeurant, la tradition française de l’essayisme permet depuis longtemps aux hommes de science de s’accommoder d’un double langage : celui des paradigmes et des concepts de leur discipline, instruments d’un savoir spécialisé en constante régénération, et celui des implications philosophiques et critiques de leur travail, outils d’une mise en perspective des valeurs et des principes qui organisent nos comportements. *Tristes tropiques* n’est pas contradictoire avec *Les Structures élémentaires de la parenté*, de même que *LAfrique fantôme* ne saurait être dissocié des livres savants que Michel Leiris a consacrés à la langue secrète des Dogon ou aux cultures de possession éthiopiens. Les deux catégories d’ouvrages sont nécessaires et il faut une certaine naïveté pour croire, à l’instar des apôtres de la postmodernité, que les premiers pourront survivre longtemps à la disparition des seconds.

C’est dans cet état d’esprit que j’entreprenais la rédaction des *Lances du crépuscule*. Mon objectif était double : d’une part, écrire sur un peuple d’Amazonie qui m’était cher une monographie accessible au plus grand nombre sans verser pour autant dans la simplification, et, d’autre part, amener les profanes à comprendre comment se construit le savoir d’un ethnographe sur une société exotique. Le premier objectif relève d’une préoccupation qu’éprouve tout ethnologue. Car notre métier nous fait encourir une double responsabilité sociale : vis-à-vis d’un peuple qui nous a accordé sa confiance durant plusieurs années et dont nous pouvons célébrer l’originalité avec plus de justesse que les professionnels de l’aventure exotique, et vis-à-vis de nos propres concitoyens qui, en finançant nos recherches par leurs impôts, peuvent au moins attendre de nous que nous leur en fassions mesurer l’intérêt. Le devoir de l’ethnologue à l’égard de ces deux communautés rend d’ailleurs son

¹ Philippe Descola, *Les Lances du crépuscule. Relations jivaros, Haute-Amazonie*, Paris, Plon ("Terre Humaine"), 1992 ; Philippe Descola, *The Spears of Twilight: life and death in the Amazon jungle*, tr. Janet Lloyd, London, Harper Collins, 1996.

² Le présent article est une version raccourcie de l’article de Philippe Descola, « Rétrospections », in *Gradhiva. Revue d’histoire et d’archives de l’anthropologie*, n°16, 1994, dossier « Ethnologie et taumachie », p. 15-27. Nous remercions Philippe Descola et Maïra Muchnik pour leur aimable autorisation à le republier sous cette forme à l’occasion du centenaire de Jean Malaurie.



Réception à l'Élysée le 15 février 2005 à l'occasion des 50 ans de la collection « Terre Humaine ». Philippe Descola est le deuxième à gauche ; Jean Malaurie et Bruce Jackson se trouvent respectivement à gauche et à droite du Président de la République Jacques Chirac. © Droits réservés

travail malaisé, les attentes des uns ne correspondant pas toujours à celles des autres. Les gens chez lesquels il a vécu souhaitent que leur existence soit reconnue par une société dominante, voire légitimée par la caution d'un livre, que leur culture soit traduite avec fidélité, et même préservée du déclin par la magie de l'écriture. Mais ils ne sauraient évidemment admettre que soient trahis leurs secrets ou révélés avec trop de crudité certains aspects déplaisants de leurs conduites sociales. Grâce aux progrès de la scolarisation dans les langues véhiculaires, il en est même qui pourront vérifier *de visu* si l'ethnographe a bien rempli le contrat implicite qui le liait à eux. Gare à lui s'il a trahi leur confiance ! Non seulement tout retour lui sera impossible, mais, dans une époque où les minorités tribales ont heureusement acquis les moyens de se faire entendre dans les forums internationaux, la nouvelle de son indécatesse se répandra rapidement parmi ses pairs, suscitant l'opprobre et l'ostracisme. Le public occidental éprouve, en revanche, quelque peine à dépasser les stéréotypes exotiques qui ont formé son jugement et qu'il s'attend à retrouver dans un livre qui lui est explicitement adressé. Il faut alors d'innombrables précautions pour contextualiser des institutions et des coutumes étranges, et prévenir ainsi les risques de malentendus. Ces

exigences contradictoires imposent un ton juste, ni complaisant ni condescendant, ambition difficile à laquelle toute monographie ethnologique se doit certes d'aspirer, mais dont la nécessité se fait ici d'autant plus impérieuse que le nombre et la diversité des lecteurs multiplient les risques de quiproquo.

Mon deuxième objectif – donner un aperçu de la manière dont un ethnographe acquiert au fil du temps l'intelligibilité d'une culture – visait à éclairer ce qui est, sans nul doute, le grand angle aveugle de notre discipline. Il est né d'un malaise que je ressentais déjà lorsque je commençais à étudier l'ethnologie et que je retrouve à présent chez mes propres étudiants : à la veille de partir sur le terrain, personne n'est capable d'expliquer au néophyte ce qu'il doit faire au juste. Une fois que l'on s'est assuré qu'il sait recueillir une généalogie, tenir un journal avec soin, établir un recensement et un plan de village, noter les tons ou les coups de glotte, il est livré à ses propres expédients. Que répondre à des étudiants qui vous demandent pourquoi il est indispensable d'avoir fait du terrain avant de se lancer dans l'anthropologie théorique et comparative ? Qu'il faut avoir fait soi-même l'expérience de l'apprentissage d'une culture particulière pour décrypter avec sûreté les écrits des collègues sur d'autres cultures

et en mesurer ainsi la pertinence, de la même façon qu'un historien procède à une critique des sources ? Sous doute, mais d'où vient ce flair, cette intuition que nous appliquons à la lecture des autres pour les avoir expérimentés nous-mêmes ? C'est la question que sociologues et historiens ne cessent à bon droit de nous poser : entre l'observation participante et la monographie, quels sont les filtres dont vous vous servez ? Quelles garanties de vérification apportez-vous ? Par quels mécanismes vous sentez-vous autorisés à passer du singulier au général ? Ma propre expérience de terrain m'a convaincu qu'il était impossible d'apporter une réponse formelle à ce genre d'interrogation, chaque ethnologue bricolant son savoir dans son atelier solitaire avec les éléments disparates que les circonstances lui proposent.

Il fallait donc biaiser, c'est-à-dire particulariser. Autrement dit, donner une idée des astuces auxquelles le bricoleur recourt, en retraçant les tenants et les aboutissants de quelques temps forts de ce processus de découverte que l'enquête ethnographique met en branle. J'étais d'ailleurs surpris qu'on l'ait jusqu'à présent si peu tenté. Les mémoires de terrain que les anglo-saxons ont su élever à la hauteur d'un genre fourmillent de notations pertinentes et ironiques sur les erreurs, les insuffisances et les quiproquos du narrateur, mais s'attardent rarement sur l'enchaînement de hasards, d'intuitions et de ruses qui permet à l'ethnographe de se forger la compréhension d'un événement, d'un comportement, d'une institution ou d'une pratique³. Les récits d'échec – tel *Un riche cannibale* de Jean Monod – sont, à ce titre, plus instructifs : en explicitant les incompatibilités et les malentendus, ils tracent *a contrario* les conditions d'un cheminement intellectuel. Faire visiter notre atelier et faire apprécier de tous l'intérêt des modèles que nous nous efforçons de dépeindre : deux buts à atteindre, donc, qui ouvraient devant moi un vaste chantier traversé d'embûches.

Pour mener à bien un chantier, il faut non seulement une image claire de l'édifice à construire, mais aussi quelques trucs de fabrication ; dans mon cas ils proviennent plutôt des souvenirs d'une éducation littéraire que de la théorie anthropologique. *Les Lances du crépuscule* sont divisées en trois parties de dimensions inégales. La première est un long prologue écrit au passé qui retrace de façon succincte les circonstances qui m'ont conduit à passer une

petite portion de mon existence avec une tribu quasi inconnue d'Amazonie. Il contient les quelques informations sur ma formation et mon tempérament que j'ai jugé nécessaires à la compréhension par le lecteur de mon comportement sur le terrain. Mais il retrace aussi les étapes de mon approche, décrit la périphérie bâtarde de la forêt amazonienne et constitue, en quelque sorte, une invitation au voyage en même temps qu'un modèle d'identification rassurante pour le lecteur : on y voit que l'ethnologue n'est guère mieux préparé que quiconque à s'enfouir au fond de la jungle.

Suivent vingt-quatre chapitres écrits au présent, organisés selon l'ordre chronologique et divisés en trois parties à peu près égales. Chacun des chapitres répond à la règle des trois unités inspirée de la *Poétique* d'Aristote : unité de temps (la journée), unité d'action ou d'intérêt (un seul événement et les diverses situations qui lui sont thématiquement subordonnées) et unité de lieu. L'emploi du présent et du canon classique représentent un artifice pour découper le récit selon les critères de l'action théâtrale et lui donner ainsi une tonalité immédiate homologue à celle d'un journal de terrain ; c'est aussi une manière un peu parodique de restituer le fameux « présent ethnographique ». Chaque chapitre est donc construit autour d'une ou deux vignettes brossant le tableau d'un événement (une visite, une partie de chasse, un raid, un rituel, une conversation, ou même une simple plaisanterie) qui fournit le prétexte à un développement par dérivation logique à partir du thème principal, de manière à éviter que le principe d'unité d'action n'introduise une rigidité excessive dans le découpage des contenus et n'aboutisse ainsi à les appauvrir dans le carcan d'une segmentation *a priori*, trop étanche ou trop restrictive. De la même façon, les contraintes imposées par l'unité de temps et l'unité de lieu sont circonvenues par un large usage du *flash-back* qui permet de mettre le moment présent en parallèle avec des situations passées, où une interaction analogue introduisait néanmoins à une interprétation ou à un message différents. L'ouvrage se termine par un épilogue proposant une manière de clef de lecture rétrospective de l'ouvrage, en même temps qu'une réflexion plus générale sur les enseignements qu'une expérience ethnologique de ce type peut apporter à l'intelligence des problèmes de la modernité. J'y aborde plusieurs questions

³ Je pense ici tout particulièrement à Nigel Barley (*Un anthropologue en déroute*, Paris, Payot, 1992 ; édition anglaise 1983) ; Elenore Smith Bowen (*Return to Laughter*, New York, Doubleday, 1964) ; Francis Huxley (*Aimables sauvages*, Paris, Plon, « Terre Humaine », 1960 ; édition anglaise 1956) et David Maybury-Lewis (*The Savage and the Innocent*, Londres, Evans, 1965).

méthodologiques et épistémologiques posées par l’écriture ethnographique : le décalage entre le temps de l’action et le temps du récit – propre à toutes les monographies ethnologiques, mais amplifié ici par la relation au présent d’événements qui se sont déroulés seize ans auparavant ; la traduction du réel vécu en un réel recomposé et interprété par l’écriture, traduction qui introduit une dimension fictive dans toute entreprise ethnographique et la situe sur le plan de la vraisemblance plutôt que de la vérité ; la question, enfin, des vertus scientifiques du décentrement exotique, entendu comme une expérience de pensée par laquelle l’ethnographe prend simultanément conscience d’une double relativité – de la culture qui l’a façonné et de celle qu’il est en train d’étudier –, première étape réflexive de toute démarche comparative⁴.

La construction est donc assez classique, notamment dans l’organisation du contenu des trois parties qui divisent le corps principal de l’ouvrage. La première (« Apprivoiser la forêt ») retrace mon apprentissage dans un même groupe local des usages de la vie quotidienne, de l’espace vécu et des modes de socialisation de la nature. Sous le titre « Histoire d’affinité », la deuxième partie inaugure la période des déplacements dans d’autres groupes locaux – et donc les premières tentatives de généralisation par comparaison ; elle porte, pour l’essentiel, sur la vie sociale et politique et sur la codification culturelle des sentiments : les liens de parenté et d’amitié ritu

elle, l’amour et la séduction, la guerre et la vendetta, l’autorité morale et les ressorts du lien social, les conceptions de l’infortune et de l’identité ethnique, etc. Intitulée « Visions », la dernière partie s’attaque aux représentations cosmologiques, aux théories de la personne et de la connaissance et, de façon plus générale, à l’expérience visionnaire telle qu’elle transparait dans la transe du chamane et dans les rencontres, sous hallucinogènes, des fantômes et de l’âme des ancêtres. On aura reconnu là une manière de transposition du plan conventionnel qui ordonnait les anciennes monographies en trois parties successives : l’économie, la société, la religion. Ces découpages d’une société en trois étages autonomes et fonctionnels ont été critiqués à juste titre : il est vrai qu’aucun secteur de la vie sociale ne saurait être considéré indépendamment des autres et qu’une sédimentation selon les grandes catégories de la sociologie descriptive rend à peu près impossible autant l’appréhension d’une culture comme totalité que la mise en lumière des principes d’ordre et des systèmes de valeur qui font son originalité⁵. Mais je mesure mieux à présent, pour en avoir moi-même éprouvé la force d’évidence, qu’une telle économie narrative ne reflétait pas tant des préjugés théoriques que le simple cheminement chronologique de l’enquête ethnographique, travesti sous les espèces d’une division analytique.

⁴ Certains des développements du présent essai sont d’ailleurs inspirés de l’épilogue des *Lances du crépuscule*.

⁵ C’est précisément parce que je considérais caducs de tels découpages que j’ai tenté, dans un précédent livre (*La Nature domestique. Symbolisme et praxis dans l’écologie des Achuar*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l’homme, 1986) d’analyser dans un même mouvement l’écologie des Achuar et la manière dont ils se la représentent, sans accorder plus de priorité au déterminisme technique qu’au déterminisme culturel.

IN THE ARCTIC WITH MALAURIE

BRUCE JACKSON

Professeur émérite distingué en Études américaines culturelles, Université d'État de New York, Buffalo, États-Unis
SUNY Distinguished Professor, James Agee Professor of American Culture, State University of New York, Buffalo, USA

Bring Gloves

I came home one Sunday in mid-September 1997 to a message on the answering machine from Jean Malaurie suggesting I meet him in Nome a few weeks hence¹. He said I shouldn't bother calling back because he was leaving in minutes "to go with Chirac for a meeting in Moscow with Boris Nicolaevitch," after which he'd be going to St. Petersburg for work at the Polar Academy. He said he would call when he got back to Paris on the thirtieth.

For years, he'd been suggesting I come along on one of his trips to the Arctic. He'd say things like, "You'll love it. Everyone does. The people, the tundra, the Arctic night!"

Malaurie is best known for his magisterial *Les derniers rois de Thulé* (The Last Kings of Thule, expanded four times since it was first published in 1956 and now translated into twenty-three languages) and for *Collection Terre Humaine*, his 110-volume series of translations and original works of humanistic anthropology and sociology.

He began as a geomorphologist: he studied rocks and made maps. After an early trip to the Arctic, his first major work was in the Sahara. The rest of his career has been on the ice: northern Greenland, Alaska, northern Canada, and Siberia. After he saw the terrible impact on the Greenland Inuit of the secret American nuclear airbase in Thule in 1951, his concern incorporated not only the land, but also the people who inhabited it.

I once asked how he could go from the extreme heat of the desert to the extreme cold of the far North. "They're both deserts," he said, "places where

very small changes in environmental conditions have huge consequences for the land and for the people and animals living there. The Sahara and the Arctic have the same rainfall.

The only difference is one is hot and the other is cold. You dress for that."

When he made that telephone call from Paris in September 1997, he was seventy-four years old and retired from the university. He was still vigorous and engaged: he had a short time before completed the first edition of *Hummocks*, a thousand-page ethnographic and autobiographical work about his years in the Arctic; he continued to expand *Terre Humaine*; and he had been serving as president of the Polar Academy.

When he next called, he said the meeting with Yeltsin had been fruitful and the Academy was doing well. Then: "So are you meeting me in Nome?"

"Of course," I said. "What are we going to be doing there?"

He said there was to be an international conference at the Polar Academy in 1999 focusing on a wide range of social and economic problems and attempts to deal with them. He hoped to find people who might join the conversations.

"So we'll look and see what we can learn. You're the sociologist, I'm the anthropologist. Together we're Colombo: we ask questions and maybe we can learn something useful."

I asked if his office was making hotel reservations for us. "Reservations? Bruce: we're adventurers. Adventurers don't need reservations. But there is one thing."



Jean Malaurie, Norton Peninsula, Alaska

© Bruce Jackson

"What?"

"Bring gloves."

I found the Nome home page on the Internet. There seemed to be only two hotels: the Nome Nugget Inn, where each room had a phone and bathroom, and the Polaris, where the phone was in the lobby and bathrooms were in the corridor. I called the Nugget and made reservations for both of us. The clerk, whose accent was distinctive and who I would later learn was an Eskimo from Anchorage who had moved to Nome as a boy, asked how long we would be staying. "I'm not sure," I said. "Does it matter?"

"Not this time of year," he said.

Malaurie as a George Segal

Every morning before dawn, when I looked out the window of my room at the Nome Nugget Hotel, I would see Malaurie seated on the bench of the public deck atop the seawall. He would be there whether the day was clear, rainy, or snowing. From a distance, he might have been a George Segal sculpture of a man, or a man mostly frozen in place. If the wind was blowing that morning, the ear flaps of his fur hat would be down; if the air was calm, the flaps were up. Only his head and his right hand moved. The head went up a bit, then down again,

up a bit, then down again; the handmade small darting movements.

After twenty minutes at most, he would gather up his things from the bench or the four-foot diameter table, made of a heavy-cable core, cross the narrow puddled road paralleling the seawall, and enter the building. A few minutes later I would hear the door of his room—next to mine—open and close.

Sometimes he showed me the pastel he had done of that morning's Arctic dawn, sometimes he didn't. I have one of them.

The shoreline above which he worked was littered with a dazzling variety of driftwood: entire tree trunks, some of which seemed only recently freed of their bark skins, others of which seemed to have been in water for eons. When, days later, I drove deep eastward along Norton Sound, I saw that same variety of wood on the beaches everywhere. You could have built splendid houses with them, or created abstract sculptures of whatever size you wished.

Someone in a restaurant told me, "They get here on the currents. Some from down the Pacific coast, where there are trees. Some maybe from Siberia. Who knows?" She nodded toward the Bering Strait; Siberia was about a hundred miles away. "The only trees around here are in the mountains, nowhere near the water. None of that wood is from here."

¹ Cet article fut publié pour la première fois dans *American Anthropologist*, Vol. 100, No. 2 (Jun., 1998), p. 275-282. Nous remercions Bruce Jackson pour son aimable autorisation à le republier à l'occasion du centenaire de Jean Malaurie.

After breakfast our workday began: we met with people, visited agencies, looked at what was happening on the streets. Some places and people we visited together (such as the Kawerak Native corporation, the XYZ Senior Citizen's Center, the house of the Little Sisters of Jesus, the Battered Women's Shelter, three churches); others we visited independently (Maurie went to the hospital and he had conversations with the two Mormon missionaries working the town; I went to the court and to Anvil Mountain Correctional Center).

My shadow

I took nearly a thousand photographs while we were working in and around Nome, and one element of many of them was my shadow, or Maurie's shadow and my shadow.

That time of year, the sun in Nome comes almost straight up in the morning. It does not rise very high. It moves almost laterally toward the sea, and then drops almost straight down into it.

So shadows of people, whatever their height and girth, are long and thin. They track you everywhere. My shadow moved ahead of me through the day, mine, but wholly unlike me. I am not tall; my shadow was tall. I was then very overweight; my shadow was thin as a rail. It began at the front of my boots, but it inhabited a different world.

It was, in a way, like memory: part of me, but constantly changing, wholly dependent on the moment. Shadows, like memory, have no physical substance and exist only in the present.

I usually try to keep my shadow out of photographs, because they are an intrusion on what I am photographing. But in the October Nome light, they seemed integral to it.

Flare

I also try to avoid flare. Flare is streaks of color or roundish shapes that have nothing to do with what is being photographed, but which are, rather, a result of light bouncing around inside the lens barrel. Modern lenses contain several elements, so extraneous light in there introduces to the image things caused by the lens itself. The light that causes flare also reduces image contrast.

Every professional quality lens has a shade specific designed for its internal geometry. The purpose of that shade is to avoid or minimize flare.

Several of the images here have flare. But I don't mind them. They are not only an artifact of the

structure of the lens, but a function of the low path of the sun in the October sky. If you turn in place, you will, for at least a third of that rotation, have the sun in your field of vision. It does things to what you see. Colors wash out and people become silhouettes. And dust shimmers in the air.

Flare is the manifestation on film of that physical fact of life in the North. For that reason, rather than being a defect in the photographs, it is an essential part of them.

Driving to Teller

One Friday we drove to the village of Teller, on Point Clarence Bay, seventy-two miles northwest of Nome.

Just past the Sinuk River, Maurie said, "Pull over. Let's walk on the tundra."

The spongy surface was deceptive for me, but not for him. Not far below was permafrost, a world that was forever frozen. Your feet think they are sinking, as if in mud or quicksand, but very soon they stop. We'd passed some knee-high willow bushes a few miles back, but where we were, nothing grew more than a few inches above the ground.

"Look at this," Maurie said. I saw nothing other than beige and brown vegetation. His index finger traced a widening pattern in the surface. I saw the pattern repeating itself in larger and larger forms, radiating beyond us. He told me it was caused by action of the deep permafrost. "From the air"—he pointed at two ravens heading toward the Kiguaik mountains to the east—"you can see it even better."

He looked at the distant peaks covered in snow, ahead along the gravel road we'd follow to Teller, west toward the Bering Strait, and then back to the ground again. "I love the tundra," he said.

Teller

We saw few people in Teller: two men walking down a dirt road; two others, pulling a small hunting boat onto land; a hunter who yelled at me because I was photographing his dogs and seal kill without having asked permission.

Maurie wanted to show me the marker for Umberto Nobile, the Arctic explorer who piloted the first airship to reach the North Pole and who was, in 1926, the first person to fly an airship across the Polar ice cap from Europe to America. Nobile's intention in that latter flight was to land at Nome, but the weather was against him, so he set down in Teller. It really

Raymond

As we were heading back to Nome late that afternoon, we picked up a hitchhiker. He told us his name was Raymond and that he was going to Nome where he would spend the night with friends before catching the early morning plane to Anchorage, 540 miles south. His sister was in the hospital there, dying of cancer, and he was anxious to see her one last time.

In the warmth of the car—heater on, windows closed—Raymond exuded a sour whiskey odor. He asked if he could smoke. Neither of us responded, so he said, "Just one?" Maurie said, "Just one" and I asked Raymond to open his window. I opened mine as well.

Raymond and Maurie tried their Inupiak dialects on one another. Maurie had spent time with Eskimos in Alaska, but he'd spent far more time with Inuit in Greenland and northern Canada. The language, like varieties of Latin in the south of Europe, was everywhere around the Pole. The circumpolar world has a coherence not only in climate but in language, no matter which country to the south lays claim to whatever part of it.

Raymond and Maurie each understood a good deal of what each other was saying in Inupiak and both reverted to English whenever neither of their dialects worked. After a while, the two sang a song they both knew and both laughed about it.

Beargotim

We passed a shack missing most of one wall. It was on a hill overlooking Teller. Earlier that day, Maurie and I had explored the place. Not far away were some ugly holes where the land had been torn up by miners many years ago. In that area, damaged surface can take a century to repair itself, and junk lingered forever. The countryside was littered with abandoned shacks, sheds, pieces of houses, gold mining dredges, large rusted iron objects of a hundred different shapes, and even, on the Council road, a train partly nosed into a river where it had been stopped for a century.

Maurie pointed and asked, "A miner's shack?"

"Yes," Raymond said.

"What happened to it?"

"Bear got him," Raymond said. It was one word with three syllables: beargotim.

"A bear wrecked the cabin?"

"The miner. Bear got him."

Arctic Water

For the next twenty minutes, we saw only one car heading toward Teller from Nome. I had to pay careful attention to the road because the surface had turned slick and treacherous in the afternoon sun.

When I next looked in the rearview mirror, I didn't see Raymond. I said, "Where are you?" He came up from below the seatback, looking a little sheepish, a cigarette in his mouth. He grinned and tossed it out the window.

As we approached the Tisuk River bridge, Malaurie said, "Let's get a drink of water." He turned to Raymond and said, "You want to get a drink of water?"

"Sure," Raymond said. "Why not?"

I stopped the white Ford Bronco. Raymond went down the steep embankment to the right of the bridge; Malaurie went down a longer but less precipitous path on the left. Raymond was back soon. He stood with me, smoking. We talked about salmon. After a while, we crossed the road and looked for Malaurie. He was still down at the river, flat on his stomach, his hands in the water, his head just above the surface. He was splashing water on himself. After a while he got up, shook the water out of his hair, put his jacket back on, and climbed up to where we stood.

"Arctic water is the best water in the world," he said.

Raymond lit another cigarette, took two quick drags and flipped it away as we got into the Bronco.

Front Street

About ten the next morning I was taking photographs on Front Street when someone said "Hello" over my shoulder. It was Raymond.

"What are you doing here?" I said.

"I missed the plane. Somebody rolled me last night in the Polaris. Can you lend me ten dollars?"

"All right." I reached for my wallet.

"How about twenty?" he said.

"Ten."

"Okay. I'll pay you back sometime when I see you."

"Okay," I said.

Not many people were moving along Front Street on foot. The kids were in school. Trucks and vans (many with cracked windshields from the

gravel roads) headed out toward the villages. Three men spent the entire morning and much of the afternoon unloading cases of beer from a yellow seaborne shipping container into the Bering Sea Saloon. (A day later, three men did the same thing at another bar a little further down the street.)

As the afternoon progressed, more and more people were walking on the street, many with that peculiar walk drunks have: it's a wooden kind of motion and if you watch it you get a sensation in your own knees of too much pressure being applied with each step. Drunk-walk lacks fluidity.

"Who's going to hold my hand?"

A woman of about fifty—I saw her every afternoon and evening on Front Street—always wore a green jacket, green cap, and black stretch pants. With one exception, she'd been slightly, moderately, or very drunk every time I'd seen her.

The exception was election day afternoon when she crossed over from the other side of the street a few yards ahead of me, walking more steadily than usual. She was with a man about her age and a girl in her early teens. "Who's going to hold my hand?" the woman in green said.

She looked at the man but he ignored her. "Who's going to hold my hand?" she said again. The man continued to ignore her but the young girl, without turning her head, reached out her hand. With her left hand the woman in green held the young girl's hand and she put her right hand in the back pocket of her stretch pants.

Late that night, long after the polls had closed and the bars had opened, I saw her walking with two men I hadn't seen before, their steps equally uneven and their balance equally tentative.

A Family Conversation

In the Board of Trade bar at 5:30 in the afternoon a woman said to the man standing next to her, "You can't tell me what to do. You can't tell me what to do. Who do you think I am, your sister? You can't tell me what to do."

Both of her elbows were on the bar. She lifted her bottle of beer from the bar and drank from it without moving her elbows.

The man next to her, who also had both his elbows on the bar, was silent for a while, then he said, looking into the bar mirror, "You are my sister."

She was silent for a moment, then said, "That's right, I'm your sister. I'm your fucken sister. I'm your sister. You can't tell me what to do."

Christian Darts

A woman who worked at the Battered Women's Shelter talked about the missionaries suppressing native language and customs:

Right now what they're saying is, "We're sorry we did what we did to you. We shouldn't have done that to you. We were wrong to believe and to think that there were certain things you had to stop doing. We are sorry we did that to you. We acknowledge that. We will no longer try to take away from you your culture anymore. We will not determine what's evil or not anymore." That's the approach that they are taking now....

This is what people in the village like to say: there was a map of the Bering Strait region and each church had a dart and they threw their darts and that's how they divided our region. There's a cluster of villages that are predominantly Lutheran, a cluster of villages that are predominantly Catholic, and a cluster of villages that are Protestant. Those are the three primary churches around here.

The Blonde Eskimo

"You ever hear about the blonde Eskimo?" a silver-haired woman who worked in the Senior Citizen's Center asked us. I thought she was going to tell a dumb-blonde joke, which had been all the rage in the lower 48 a few years earlier.

"No, I haven't," I said.

"It's me. My mother was half Danish and half Eskimo, my father was half Norwegian and half Eskimo. They're from the same village. That's how come I'm blonde. I'm the blonde Eskimo."

She had grown up in a village east of Nome on Norton Sound. When she was a child and came into Nome to go to the movies in the 1940s, the Eskimos had to sit in the balcony, the half-Eskimos sat on the left side of the aisle, the whites on the right. Sometimes she came in with her sisters or cousins and the ushers would tell her to sit on the right side of the aisle. "I'd say 'No. I'm with them.' They'd say, 'But you have to sit over there.' I'd say, 'I'm an Eskimo.' They'd look at my hair and wouldn't believe me but it was true. I spoke Eskimo and I knew how to hunt roots."

Court

There were two courtrooms on the second floor of the New Federal building on Front Street. The big courtroom was for Federal trials and major state trials. To the left of the bench was a furled U.S. flag, to the right a furled Alaskan flag. On the wall over and behind

the judge was an object probably unique to Alaskan courtrooms, perhaps unique to that one: a bleached walrus skull with two long tusks curving down toward the top of the judge's head.

The smaller courtroom in the back corner of the building—the district court presided over by Judge Bradley M. Gator—was where you met ordinary people having ordinary problems. Judge Gator's court handled arraignments, pleadings, hearings, and minor trials. Because the courtroom was so small, the judge's bench was at an angle in the corner to the right of the door as you come in.

While we were waiting for Judge Gator, I took out my cell phone. The prosecutor, who was sitting in the row in front of me, turned around and said, "That won't help you here, sonny. You want to use that, go to Fairbanks or Anchorage."

Every weekday afternoon at one p.m. a state police van pulled up at the side of the building with prisoners from the Anvil Mountain Correctional Center (which everyone in the area referred to as "AMCC") a few miles north of town. After the prisoners in their Day-Glo orange and mustard jumpsuits were brought up, seated in the jury box and had their handcuffs removed, the district attorney and the lawyers arrived. The accused's lawyers were always public defenders because, just like Outside ("Outside" is a word many Alaskans then used for the lower-forty-eight) most people handled by this court were poor, and poor people cannot afford to hire lawyers.

One young man asked the judge to let him remain free while awaiting trial. His sister asked the judge to make it a condition of his release that he not visit his parents' house. The judge asked why.

"Because they're worse drunks than he is," the public defender said.

The next case concerned twenty-seven-year-old Jerry Bunhart, who was charged with second-degree murder because, while drunk, he killed thirty-year-old Russel Apatiki with his green Ford Bronco on East Front Street late Saturday night. Bunhart had several character witnesses, one of whom was both the mayor of Nome and a high official of the Alaska Gold Company, one of Nome's major employers. They told the judge that he was a reliable worker and never once showed up for work drunk.

Bail was set at \$10,000. Bunhart and a young woman grinned at one another and hugged. The lawyer told the woman that Bunhart would go back to AMCC for processing, then would be released, and that she could pick him up there later that afternoon.

During all of this, the trooper who ferried the prisoners to and from AMCC, sat without moving in a chair just to the right of the door. On her thick black leather belt was an enormous automatic pistol, two extra magazines of ammunition, a great ring of keys and several closed leather cases. During one long colloquy between the judge and the attorneys, she opened an envelope that was on the chair next to her and took out a group of four-by-six-inch color photographs. She looked at them one by one, smiling from time to time.

After Bunhart and the other prisoners of the day were taken out, the public defender told me that alcohol or other drugs were a factor in about ninety percent of his cases. He said the dead man had been picked up twice on the streets earlier Saturday evening for being drunk. "If they'd locked him up like they're supposed to, he'd be alive now."

He was referring to the law that allowed police to put drunks in AMCC for twelve hours without formal charge. After the twelve hours were up, they'd be released. If there was a car going to town or if they had family with a car or if they had money for a taxi, they got to ride; otherwise, they would walk the three miles back to town.

AMCC is the only American prison I've ever seen that houses nearly every category of prisoner: men, women, people doing long sentences for major felonies, people doing short sentences for minor offenses, federal prisoners awaiting trial or sentencing, people awaiting arraignment or awaiting or undergoing trial, and ordinary falling-down drunks getting sober enough to be cut loose in the morning without being a danger to themselves or anyone else. The only two prisoner categories it doesn't have are prisoners under sentences of death (the State of Alaska never had a death penalty) and prisoners serving Federal time (there are no Federal prisons in Alaska).

The first case on Thursday, two days later, was a young man who wanted to be furloughed from AMCC so he could go to the funeral of his cousin in the village of Gambell on St. Lawrence Island. His lawyer told the judge that the cousin had been killed by a drunk driver on East Front Street Saturday night and the body was still in Anchorage where it had been sent for autopsy. The judge asked if the body would be in Gambell in time for the funeral. The lawyer repeated the question to his client.

The man said, "We don't know for sure when he's getting there."

The judge looked at the dossier and said that because of the man's record he wouldn't release him. The man looked puzzled through much of this.

When everyone was quiet for a moment, the prisoner asked the public defender whether or not he was going to be released.

The lawyer said, "He says no."

"Why?"

"Because you've screwed up so much."

"Oh. Okay."

The Fire on the Beach

Early one morning, I saw from my hotel room firelight flickering through spaces below the public deck built atop the seawall. I could hear nothing over the surf and wind, but I could see what seemed to be the silhouettes of people moving between the flame and the stone. Later, I asked the blonde woman who was the daytime desk clerk about it. She seemed disinterested so I asked her a second time. "Probably people having a cookout," she said. "At five in the morning?" I asked. "Oh, they do that sometimes," she said and turned back to her papers.

Later that day, the state trooper in court said, "Have you met our homeless people yet?" I said I hadn't. "When the tide's out, go down behind the chainsaw sculptures in the park by the visitor's center, the other side of the seawall. You'll see them there. And further up the beach toward the Roadhouse, past where the seawall ends."

I told her about the flames in the early morning. "That was them," she said. I told her what the concierge said. "Yeah, they'd say that," the state trooper said. "They don't like to think about the homeless people."

I said that this must be a very difficult place to be without shelter in the winter. "It's worse that you could imagine," she said. She finished handcuffing her prisoners and led them down to the van with the state insignia on the door and drove them back to Anvil Mountain Correctional Center.

The Man Whose Father Could Fly

Malaurie and I went to a house where Nicky, a man Malaurie had known on Little Diomed Island in the Bering Strait twenty years ago, was living with one of his granddaughters. The house was on the eastern end of town, near the school. Like many houses in Nome, it was built a few feet above the ground. If you built a house with heating right on the ground, the permafrost would melt and the house would sink into it. None of the houses I saw had basements and nearly all the streets were unpaved.

This house had five steps up to the small porch by the front door. A woman in her twenties let us in. Four or five children and two other grownups were watching television. One of the women led us to a room in the back of the house.

Nicky was lying in bed. There were no lights on in the room and the shades were drawn. His wife, who sat in a chair at the foot of the bed, told us he was blind and deaf now.

Jean said hello and asked if Nicky remembered him; Nicky said of course he did. He sat up and turned toward us. Jean introduced me. I put out my hand and Nicky shook it. I said I was pleased to meet him. He said it was nice to meet me.

Nicky and Jean talked about people in the village: who was alive and who was not, who was living in Nome and who was still on the island, what was still the same and what was not.

Nicky said to me, "They say there is one man who could walk on water but there were three." One of the three, he said, was his grandfather, who one time was returning with some other hunters on the ice and they got near the shore where the ice was soft and so his grandfather kept poking at it with his stick to make sure it was strong enough to support their weight. Then he got to a place—Nicky mimed the action with his hand—where the stick went deep into the water, which meant there was no ice there at all.

"But my grandfather kept walking anyway. He did that."

I never learned who the third man who could walk on water was because Nicky then remembered and told us about a time when his father and a friend were returning to their village. Nicky was ninety-one years old when we met, and at the time of the story his father and the friend were young men, so this happened long ago.

There was a river that had to be forded ten miles from the village. Ordinarily, if you knew where the stones and high places in the riverbed were, you could just walk across and the water in those places was never deeper than your boots. But that day, because of the spring rains and meltings, it was impossible to walk across even if you knew the location of every high place, every submerged boulder.

"My father," Nicky said, "he could fly, so it was okay."

"He what?" I said.

"My father, he could fly. That day he could. A wind came and it lifted him and his friend and it put them down just like that ten miles the other side of the river. So he flew, my father did. On that wind. Other people, they had to walk those ten miles if they

wanted to get from that place to the village, but my father, he flew it."

He paused, then said, "That was before the white man came. Things are different now."

He opened his shirt and showed us a lump over his left breast. "It's a good thing you're here today. Next week, I have to go on the airplane to Anchorage to get a new pacemaker. I've had this one fourteen years." He tapped it with vigorous confidence. I wanted to tell him that pointing would suffice.

His wife said, "They said it was only good for eight years, but he's had it in there for fourteen."

Nicky grinned. "Jesus is my pacemaker." He tapped his chest again. "Jesus is my pacemaker, right?" "Right," I said.

"Fourteen years!" his wife said.

Contrails

Jean and I left a little while later and walked to the breakwater near the chainsaw sculptures. There are two figures, a prospector and an Eskimo. Between them is a horizontal carved sign saying, "Welcome to the city of NOME Alaska."

A boy came by on a bicycle and sped to the edge, almost as if he were going into the sea. He stopped at the last possible moment, and turned away.

The late afternoon sun danced on the waves and we talked about how the world had changed in Nicky's father's lifetime, in Nicky's lifetime, in our fathers' lifetimes, in our lifetimes.

I told Jean that in 1909, the year my father was born, there were only fourteen miles of paved road in all of the United States. He reminded me that he had been the first European to reach the magnetic North Pole on a dogsled, which was the only way to do it in 1951.

We sat there talking about Nicky while late afternoon contrails traced Great Circles forty thousand feet above us.

Job

Job was, when I met him in the XYZ Senior Citizens' Center, eighty years old. He had been born in Solomon, a fishing village on Norton Sound about thirty miles to the east of Nome. It is said that Job's grandfather killed a bear with his hands. He told me that, and so did several other people. Job's father wanted him to be a seal hunter.

When he was a boy he learned those ways, but, he told me, he knew those ways wouldn't last

so he learned how to operate heavy machinery. In World War II he was a heavy equipment operator in the Air Force, stationed at an airbase in the Aleutians. "I'd watch the planes go out and I'd count them; then I'd watch them come back and I'd count them." His eyes filled with tears for the planes that didn't come back more than a half century ago. "There's a lot of dead men out there," he said, nodding toward the Strait.

A young schoolteacher said of Job: "The amount of change that Job has seen from when he was a teenager to now is incredible. He is a respected elder in Nome. I know that as an elder, he has seen through his eyes the transformation of a whole world. From dogsled to jets. From word of mouth to the cell phone to the Internet. The change from a subsistence lifestyle to depending on the western lifestyle of living, a cash economy. To the changes in religion. And there's many more changes. You put those all together that have happened in the last fifty to sixty years and what do you get? You get frustrated individuals, dysfunctional groups, because of all the change that's happened. And you're getting pressure from the religious side saying 'No you can't do this, it's wrong for you to speak in your native tongue.'"

Job told me that he and a friend were going out that afternoon to hunt berries and gather roots. I asked if I might go with them. He shrugged. "There is only room in the pickup for two people."

I said I could sit in the truck. Job shrugged, and said again, "There is only room in the pickup for two people."

Malaurie told me later, "That wasn't it. He and his friend have places where they pick berries and gather roots. Why would they show them to us? We would have to be here a long time before they'd take us with them when they went to the places where they go for berries and roots."

Shamans

Malaurie was having endless conversations with people and sometimes I wished he'd stop. My idea of fieldwork is not having conversations, but only seeming to have them. In fieldwork, we have to listen far more than we talk because we're there to learn rather than participate in or have an influence upon ordinary life. Participation and influence—those are other kinds of activity entirely.

One day the director of the senior citizens' center said she had seen alcohol destroy people and that many people were in denial about it. She

started to describe the denial, whereupon Jean started talking about something going on in Europe. She looked at him, puzzled.

Later, we were walking on Front Street and Jean said he was very bothered about what is happening in France now, that his conversations that day with several people had gotten him thinking about the long-term implications of the Euro negotiations.

I said, "You come here to find what's wrong with the Eskimo and you find what's wrong with you?"

"That's what the work is all about," he said. "We look at the other and we find ourselves." (He put it more elegantly in Hummocks: "L'étude d'un peuple est pour moi une aventure intérieure.")

That night, in the Mexican restaurant on Front Street run by a Vietnamese family from Saigon, he talked about the place of shamans in the world, about their place in the present world, about how they've been displaced by things that do not replace them.

"They need their shamans," he said, "they maybe don't know it, but they do. Shamans have a knowledge nothing has replaced."

At that moment, it occurred to me that my friend Malaurie was not simply scientist and observer, but also a participant in the world of the Polar Eskimo, and that his impassioned talks at moments when I would be professionally silent represented his refusal or inability simply to observe. He was a French academic, editor of one of the world's most honored ethnographic book series, recipient of honors from a dozen governments—but at heart, like his friend Chilingarov, like Nobile—it was the North that was his ultimate home.

The last time I saw him—in 2010, when Diane Christian and I spent a few days with him and his wife Monique at their home in Dieppe—he told me he wanted to be buried on Little Diomed Island in the Bering Strait. Little Diomed is in the United States; Big Diomed, two miles away, is in Russia. The international dateline, as imaginary as borders, is the only thing, other than water, that separates them. In winter, you can walk on the ice from one island to the other, from one continent to another.

When we made our visit to Nome in 1997, he was compelled to use what he had learned in his half-century in the Arctic to help, to participate in that boreal world about which he feels so passionately, on behalf of these people he truly loves. He had started on the path when he returned from the ice

in 1951 and saw how the American nuclear airbase at Thule had destroyed the balanced native world he had left only a year earlier. It was that year on the ice and what he found at the end of it that led to Les derniers rois de Thulé.

He couldn't stop talking because there was so much he needed to say.

Losing it on the road to Council

We had breakfast the morning after our conversation about shamans at the Lucky Swede, a coffee and trinket shop next to the Nugget (named in honor of the ethnicity of one of the three men said to have first discovered gold in Nome). I told Malaurie I was going to drive up to Council, an abandoned gold mining town on the Niukluk River northeast of town. He asked what time we were going.

"I'm going," I said.

"Ah," he said. "I'll walk in the tundra. I've been wanting to do that."

As we walked back to the hotel he remarked on the two young women who had been at the table next to us in the Lucky Swede. He said they seemed very nice but he wondered why they hadn't been in school at this hour.

"They're whores," I said. He looked puzzled. "Whores. Schoolgirls around here don't dress like that. They service the guys who work the Russian ships that come over here from Chukotka. They were having breakfast before going to sleep."

"I thought they were schoolgirls," he said.

"Well, I said, I can't read the tundra and you can."

The road from Nome to Council is formally called the "Nome-Council Highway." It is two lanes, with a gravel bed. It runs seventy-three miles east along the Seward Peninsula beaches and wetlands, then veers north into high tundra.

The section of that road along the water passes fishing shacks and a few abandoned gold dredges that tilt along stream and riverbeds like beached Mississippi River steamboats.

Thirty-three miles east of Nome, just to the right of a bulletpocked sign saying "Bonanza Channel," three rusting railroad engines (which began life in New York City as part of the New York Elevated rail system) and some flatcars are embedded in the water and ground.

When I first saw them I thought, "I can't be seeing that." Steam engines in wetlands and tundra? But I was; they were real. I stopped the Bronco.

Local people call the whole rusting mess "The Last Train to Nowhere." It is what remains of the Council City and Solomon City Railroad, which operated from 1903 to 1907. It was originally supposed to be part of a network of rail lines connecting all the mining camps, Council (which at one time had as many as 15,000 residents), Nome, and other places. But it didn't pan out, and the rail line was abandoned. What remained of it was mostly destroyed in storms in 1913.

Not far from the ghostly steam engines, the road cuts away from the water and runs along some low tundra. Then there are hills. And then the hills are very high on the right and the valley floor drops very deep on the left.

And that is where I freaked out.

The two-lane gravel road shimmered in the morning sun. I couldn't tell if it was merely wet or if it was coated with a carapace of ice. My foot rose higher and higher on the accelerator until the car was barely moving. I went from thirty to twenty to ten to five miles per hour to two miles per hour. I thought: "It will take me forever to get to Council now. And how can I get back?"

I imagined hitting ice slick and the white Bronco veering off to the left, then plunging down the steep side into the flats below.

I had seen only one other vehicle in the past thirty minutes, and that was before I'd gotten up to the highlands. If I went off and were still alive when the car stopped, I couldn't use my cell phone to call for help. That prosecutor had said, it wouldn't work in the Federal courthouse in Nome, so it surely wouldn't work on the downside of a mountain two-thirds of the way to Council. No one would find me unless some moose hunters wandered by and went to look at the rusting SUV hulk and found inside my bones—assuming the bears hadn't dragged me off, in which case they wouldn't find anything at all. Save my useless cell phone.

I stopped the car and cut the engine. I thought: there is nothing to my right but that mountain, and nothing to my left until you reach the North Pole. I knew it was quite crazy, but knowing what you are thinking is crazy does not help you stop thinking crazily. I knew I was experiencing agoraphobia, which I had never experienced previously. Again, knowing that was no help dealing with it. Putting a name on terror doesn't expunge terror; it just gives terror a name. The fact that it was almost two thousand miles from where I was to the North Pole and that there were lots of Eskimo and Inuit villages between where the Bronco was parked and

the Pole and there did nothing to extinguish my vision of that rusted Bronco, down on the flat, upside down and wrecked, with or without what remained of me inside it.

Where the hell was the ever-talking Jean Malaurie? A human voice would have made that all go away in an instant, and I knew it.

After a long while, I got out of the Bronco. It was not easy getting out, at first. I turned in the seat and put both feet on the ground. Then I stood. Then I stepped away from the car and shut the door.

The ground was wet, not icy. There was no wind, no sound. I noticed for the first time that the hill rising to my right was covered by trees. These were the first living trees I'd seen since arriving in Nome. Around town, and on the way to Teller, I'd seen nothing taller than knee-high bush, and often not even that.

I looked across the other side of the road, beyond the large expanse of flatland below to a mountain range to the north, capped in snow. I saw a single raven flying below me, then rising higher, and finally rising out of sight. The raven's easy motion through that infinite expanse of air, the distant capped mountains, were, in the Arctic silence, breathtakingly beautiful.

I remembered Malaurie saying on the way to Teller, "The raven doesn't migrate. The raven is always here. Even in the darkest part of winter, the raven is here."

My heart stopped pounding in my chest, my breathing rate slowed; I was back in time, back the world. I got back in the Bronco and drove on to Council.

When I got there, the road ended. A sign announced that. There was a small river, beyond which the road continued into the town. A chain on the other side denied entrance. I'd been told that some people summered there but no one lived there this time of year or in winter; there was no electricity and no telephone lines. The streets of Nome were framed and cluttered by power and telephone poles and wires everywhere: what lives underground in the lower forty-eight must be in the air in Nome because of the ever-present permafrost and water. But in Council there was nothing other than houses, the other side of that small river I did not know how to cross.

An SUV came up near where I had parked and, without pause, drove into the river. The SUV moved left and right, obviously following an

underwater route its driver knew perfectly well, then came out where the road continued. The driver got out, undid the chain, and drove on. I had not a doubt that, if you did not know where to turn left and right while fording that small river, you would be in serious difficulty, even with a four-wheel drive vehicle.

I got back into the Bronco and drove back to Nome, going fifty or sixty miles an hour the entire way. It was colder than when I'd come up, and the shiny spots on the road now probably were ice, but I knew that did not matter at all. The car could handle it perfectly well, as could I.

A ferret

That night, Malaurie and I had dinner at the Fort Davis roadhouse, the closest thing to fancy you could find in Nome that time of year. Only a few other patrons were in the restaurant.

"You were angry this morning," he said, "but you're not angry now."

"I needed some quiet," I said.

"Did you find it?"

"Yes."

"On expeditions," he said, "you never want to go out by yourself; you can go crazy. But you don't want to go out with just two people either. Sometimes you have to, but you shouldn't. With two people, when anger starts it just gets worse. One of them maybe kills the other one. If there are three, two bond against one, they vent their anger, and then things are okay. But with two, sometimes bad things happen."

As he spoke, I sensed a motion on the periphery of my field of vision. I turned to look, but nothing was there except the salad bar twenty feet away. We continued talking and I again sensed the motion. I looked, and still nothing was there.

So, while Malaurie and I continued our conversation, I just kept on looking. After a few minutes, a ferret appeared at the base of the salad bar. It stood on its hind legs, looked left and right, then hopped up, grabbed something, and went off with it. It came back a few minutes later and did the same thing again.

I beckoned the waitress. "I think I just saw a ferret at the salad bar," I said.

She shrugged. "You did. We don't know how he gets in and out. We looked, but we just can't find it. He won't bother you. He never bothers anybody."

"He's here a lot?" I said.

"Every day," she said. "He likes the salad."

A school meeting

Someone at the community center had said, while Jean and I were watching some of the elders playing drums and teaching kids how to do traditional narrative dances, "You're both schoolteachers. You should come to the school meeting tonight."

We did. No one seemed to mind that two strangers joined the kids and adults sitting in those little chair-desks, the desk part of which, fortunately, was hinged, hence could be moved out of the way.

I saw Job there, sitting alone in the back, and a few other people I'd met or seen around town. Maybe thirty-five people in all, ranging from Job's age down to very young kids. As they talked, I realized some of the adults were parents, some were teachers, some were school administrators, and some were all three.

They discussed class offerings, truancy problems, budget needs, and more. I thought the meeting was not unlike ANCC: a place in which things that Outside would be handled by a wide variety of agencies and groups was here being handled by one, and somehow, they all fit. The meeting was at once a school board meeting, a PTA meeting, a teacher's meeting, a student engagement meeting, a meeting between school officials and local politicians.

They took votes, sometimes argued, sometimes speechified. Malaurie made a speech about education and the modern world and traditional ways. If anyone was bothered by it or thought there was anything improper about a French outsider who had arrived in town a week or two before carrying on about the town's school system, I saw no evidence of it. If you were there, it was because you were concerned, so you could talk and people would listen.

After the last vote was taken, everyone got ready to go home. It wasn't winter yet, but it was cold. Mukluks and parkas were put on, gloves were put on, hats were put on. Adults and children stood up, started milling, began moving toward the door.

Then Job, who had not put on his boots, his jacket, his hat or his gloves, said, in a voice no louder than ordinary conversation-level: "Now I will speak."

Without a word from anyone else—parent, child, teacher, administrator—the garments came off. Parkas were draped over the backs of chairs; mukluks stood empty on the floor. Hats and gloves were tucked into pockets.

Job said he thought the meeting had been a very good one, but there were two things he thought hadn't been completed, or hadn't been decided

correctly. He wasn't telling them what they should do; he was only saying what he thought. The two issues—I no longer remember what they were—had both received extended discussion and a serious vote in the previous few hours. Job's voice remained even; I don't recall him making eye-contact with anyone in particular. He wasn't avoiding eye-contact; rather, he was addressing the room.

When he was done, a man who had introduced and argued passionately for one side of one of the issues Job raised said he wanted to introduce a new resolution. The resolution he introduced was exactly the opposite of the resolution he had introduced and for which he had argued a short while earlier. It was almost a perfect reformulation of what Job had just said.

They voted immediately: it passed without dissent. The same thing happened with the second issue.

When they were done, Job smiled, everyone else smiled, the kids got noisy again, and once again, the mukluks, parkas, hats and gloves went on, only this time, everyone left the room, left the building, and went home.

Things I wonder about

In the villages, the ones you can get to only by boat or small plane, people now use email. They learn and share things on the Internet. They visit with Facetime. Jet planes take people like Nicky to distant cities where microelectronic devices are fitted inside their bodies and they continue to live a while longer. Television sets show programs from Outside. The village life as it was being gone and it will always be gone.

There are subsistence villages still, but they will never again be whatever they were before the white man came with technology, alcohol, Christianity, and the economies of gold and oil, and, more recently, the incessant flow of information.

Malaurie writes in Hummocks, "La vie est mouvement et contact." Life is movement and contact. There's no point mourning the new; it's as much a fact of life as the garnet gold-bearing sands on the Nome beaches, the huge rusted dredge buckets that now serve as public petunia flowerpots all over town, and the radiating patterns in the tundra caused by action of the permafrost. Human cultures are always in a condition of change, a state of flux, a mode of adaptation. So is the world.

But what is the cost of losing a language that worked perfectly well for thousands of years?

How can you say in a new language the important things that must be said or tell the stories that must be told? What is the cost of getting more stories from television than the voices of the storytellers? What happens when you move from cyclical time to chronological time, from the time of the stars and the seasons to the time of airlines and governments? What happens when you move from a world in which you get what you need from hunting, fishing and bartering to a world in which you get what you need by working for money or from a government agency? What happens when there is no Job who is empowered to say, “Now I will speak” and people who will fall silent and listen? Where are shamans to do their work and the elders provide their wisdom if there are no communities in which their work has meaning or their words have a forum? What is to be done about alcoholism and children who have learned to sniff anything volatile, even gasoline fumes?

Some things have been lost; some things have faded. But Eskimo culture is very much alive; it reinvents itself every day. It is vital and energetic. It is not what it once was, but what else is? Even the tundra is not what it was a mere few decades ago.

A bear

At a dinner in Buffalo a decade later, Malaurie spoke of how, for the Inuit, everything is alive, even stones. When a whale or seal is hunted, and killed, he said, the hunter is successful not only because of his virtue and skill, but because the animal agrees to be caught, agrees to provide food and clothing and ivory to the people, which is why the hunter always returns part of the animal to the sea, so that it may go home and then return again. Nothing is unrelated, nothing is unconnected.

One time, Malaurie said, he was alone on the ice, but then he was not alone: a large bear was next to him. The two stood together a while, then they exchanged spirits: the bear was Jean Malaurie and Jean Malaurie was the bear. He stood there, feeling not his bones, but the bones of the bear. After a while, each spirit returned to its body, and then the bear went away.

He learned something from that experience, he said, that could not be expressed in words. That was, he said, because not all the things that could be known could be known in words.

Malaurie’s books

Jean Malaurie has written many books about the Arctic, about his experiences there and about the experiences of other outsiders there, but the most important remains the first, *The Last Kings of Thule*: with the Polar Eskimos as they face their Destiny. Each edition has grown larger and richer. It is an amalgam of scientific report, personal narrative, written history, oral history, folkways, ethnography, photographs, poetry, drawings by Malaurie, drawings by Inuit, information about the past, information about what was the present when the first edition was written, information that Malaurie has acquired in the years since, and projections into the future.

It is, in other words, a book that enacts what shamans do every day. It brings together all the available knowledge of this world and other worlds, this time and other times, and tries to say what is really going on. If Malaurie had time, I do not doubt that there would be more editions. It is a book, like the life experience he writes about, that cannot ever be completed. Nor should it be.

Curtains and ribbons

The moon at midnight my last night in Nome was near the horizon, southwest and below Aquarius, leaking white rinsings across a flat sea.

The downtown part of Front Street is less than a mile long and the lighted houses and buildings give out not much beyond that. After the town bypass, there are no more lights except the Fort Davis roadhouse and occasional oncoming cars rounding the headland at Cape Nome eleven miles away. I turned left onto a dirt road, turned off the lights and engine, stepped out of the car and looked north.

Nome is a border town, a border of the whole world town.

The yellow-green and blue-white ribbon of light started in the northwest at Draco, crossed over both Bears and ended just under Orion on the far eastern rim of the sky. For a while the ribbon arced north at both ends, as if it were trying to clasp the Pole in its arms, then the right end folded down toward me and undulated toward Cassiopeia in the middle. The left side dissolved entirely into the black sky and brilliant stars, then rebuilt itself, but this time as diaphanous sheets rising to the top of the world.

Malaurie and I had early meetings in the morning before my plane to Anchorage, so after

a while I drove slowly back to town, picking out constellations over the sea: Cygnus, Lyra, Pegasus, Pisces. The sky was as clear as a stellar map; it lacked only the lines connecting the stars and the labels. Like all the outsiders who had come here looking for something, I saw with designs formulated elsewhere. All the names I had for stars and constellations are Roman and Greek. The Eskimos had lived here at least three thousand years; some say more than ten thousand years. Their names for the figures in the sky predate those of the Romans and the Homeric Greeks. The lines they imagined are older than any I knew.

I went to bed, but sleep did not come. I kept thinking about the diaphanous sheets and ribbons draping themselves around those undrawn lines. At three a.m. I dressed and went downstairs.

In the hotel lobby, the nightclerk, an Eskimo from Anchorage who moved to Nome as a boy, told me that he had looked at the aurora in the night sky for as long as he could remember anything and he still loved to look at it as much as ever, finds it as tranquilizing and mysterious as ever. "You look up

there and you imagine things, you know?" he said.

Even before I was out of the sodium-vapor light of Front Street I knew it was not going to be any good. I drove to the dirt road again and once again killed the headlights and engine, but the aurora was done for this night: it was just the stars now, maybe even more brilliant and numerous than before but it wasn't stars I was seeking in that dark hour.

As I drove back to town I saw that Pegasus and Aquarius and Pisces had all shifted south and the moon had disappeared into Siberia. On Front Street, all the bars were dark save one. Four people spilled from its door into the street, stumbling and shouting at one another. None of them looked to see if my car had slowed or swerved to avoid them.

Further on, glowing in the headlights of an oncoming truck, I saw Raymond walking unevenly toward the Polaris Hotel. The truck passed him and for a moment he was enveloped in a swirl of dust.

In the lobby of my hotel two drunks argued with the night clerk about something I could not understand.

SOUVENIRS D’UNE RENCONTRE À YAKUTSK AU COURS DES ANNÉES 1970

OLGA MELCHIUK

Professeur au département de Français, Université Fédérale du Nord-Est de la Russie à Yakutsk
Professor of French Studies, North-Eastern Federal University in Yakutsk, Russian Federation

C'était en 1975 ou 1976, j'étais étudiante au Département de français de la Faculté de langues étrangères de l'Université d'État Yakoute¹. C'était l'époque du « rideau de fer », et peut-être pouvait-on rencontrer des étrangers en Russie centrale, mais en Yakoutie c'était très rare. C'est pourquoi, quand on nous a annoncé qu'il y aurait une rencontre avec un voyageur venu de France, tous étaient émus. On ne savait pas qu'il était aussi écrivain. Quand M. Malaurie est entré dans la salle, nous étions presque choqués, car nous avions l'habitude de porter un costume officiel pour ce type de rencontres publiques. M. Malaurie portait des jeans, un chandail vert et il avait de longs cheveux gris. En tout cas, j'ai cette image dans ma mémoire jusqu'à aujourd'hui. Je ne me souviens pas de ce qu'il nous a dit. Nous avions préparé des questions d'avance pour les poser avec une bonne prononciation française. Cet événement est resté dans ma mémoire parce que M. Malaurie a été le premier français que j'aie vu de mes propres yeux.

¹ Aujourd'hui Université fédérale du nord-est de la Russie M.K. Ammosov (NDLR).

JEAN MALAURIE ET LE PARCOURS DES ÂMES

JOËLLE ROSTKOWSKI

Consultante à l'UNESCO, Enseignante à l'EHESS
Consultant at UNESCO, Teaching Fellow at EHESS in Paris, France

*La tranquille affirmation de l'acte pictural,
où le souffle des ténèbres, le drame, se résolvent en chant de lumière.*
in André Verdet, *Georges Braque, le solitaire*¹

Jean Malaurie, éditeur singulier, « apprenti chaman », découvreur de talents, est allé chercher au-delà de sa propre culture - européenne, académique et chrétienne - le souffle de l'ailleurs, les harmonies qui réchauffèrent son âme. Comme il le rappelle dans ses Mémoires,² parus le 20 octobre 2022, année de ses cent ans, son parcours existentiel l'a conduit « De la pierre à l'âme ». Il a parcouru le monde, d'un continent à l'autre, de l'Afrique aux confins nordiques de l'Europe, des steppes de Sibérie jusqu'à l'allée des baleines de la Tchoukotka. Les Inuit l'ont fasciné et il a entrepris de les défendre. Il a connu l'osmose avec leur environnement de mer et de glace. À la faveur d'un enseignement silencieux, d'une initiation par l'exemple, ils lui ont donné accès à leur perception sensorielle du monde, leur alliance avec l'univers. À leur côté il a découvert les luminescences des paysages arctiques, les révélations cachées de leurs cieux profonds.

Ces cieux nordiques ont inspiré la vocation secrète de Jean Malaurie, son souhait de figurer l'infini, d'ajouter l'expression visuelle à l'écrit, au delà de la photographie³ et de sa filmographie. Il a voulu capter les éclairs de lumière dans l'obscurité, rêver de nefs imaginaires portant les âmes vers l'au-delà, projeter

ses rêves vers le cosmos. Les Inuit, devinant sa quête existentielle, lui ont mis dans les mains les craies qui devinrent ses compagnons de voyage. Pendant plusieurs décennies, elles l'ont accompagné. Dans les moments de solitude, il a esquissé les épiphanies qui accompagnaient ses expéditions lointaines.

Ce regard porté vers l'ailleurs, les anthropologues l'ont en partage. Chacun d'entre eux aime à découvrir - au-delà de sa propre culture - ce qui fait l'essence d'une autre civilisation, d'un autre paysage, d'une autre perception de l'univers. Jean Malaurie, en tant qu'éditeur, a voulu recueillir, à travers les textes des divers auteurs qui ont contribué à la collection « Terre Humaine », la sève de multiples méditations sur les façons d'être au monde. Il a fait partager à ses lecteurs des parcours de vie en confiant à chaque auteur la mission de s'inscrire en opposition avec les idées reçues. En mettant le « je » au centre de l'écriture, il a bousculé les canons de l'objectivité scientifique. « Terre Humaine », comme il le rappelle dans ses Mémoires « *a le souci de mettre sur le même plan un philosophe réputé et Don C. Talayesva, un Indien hopi, un chaman brésilien comme Davi Kopenawa, dans ses voyages au sein de la forêt amazonienne et dialoguant avec les oiseaux, une paria des Indes analphabète près*

de Pondichéry ou un jésuite chaman à Douala, capitale du Cameroun!...!⁴

En tant qu'enseignant, il savait déceler parmi les étudiants les forces et les faiblesses qui feraient d'eux des doctorants, des collaborateurs, des créateurs, des aventuriers ou, parfois même, de simples amateurs, des rêveurs et des marginaux. Chercheur éclectique et atypique, il ne dispensait pas une formation disciplinaire stricte. Géomorphologue par formation, éditeur par vocation et anthropologue par profession, il s'inscrit pour la postérité avant tout comme un écrivain, un conteur et un défenseur des « peuples premiers ». Il a contribué à démontrer que l'ethnologie est, comme le soulignait Claude Lévi-Strauss, l'une des nombreuses manières de comprendre le monde, mais aussi, dans le meilleur des cas, quête philosophique et œuvre littéraire.

Un regard renouvelé sur l'œuvre de Jean Malaurie s'esquisse, maintenant que ses Mémoires apportent une contribution passionnante au déroulement de sa vie, qu'il décrit rétrospectivement comme guidée par une sorte d'intuition, une « prescience » constante. L'éclairage que je propose dans cet article est fondé sur les interactions nombreuses mais intermittentes que nous avons eues au fil des années. Je retiens tout particulièrement sa contribution singulière à la défense des autochtones, puisque c'est ainsi que sont aujourd'hui désignés les « peuples premiers », autrefois dits « primitifs ». Je souhaite aussi évoquer l'importance de son activité de pastelliste dans son cheminement personnel.

La défense des autochtones * "Terre Humaine" à l'avant-garde

Dès la publication des *Derniers rois de Thulé*,⁵ son premier ouvrage, texte fondateur de la collection « Terre Humaine », Jean Malaurie se distingue, tant par son écriture que par son engagement, des publications de la plupart des anthropologues. Il s'agit pour lui, comme il le réaffirme dans ses Mémoires, de proposer une anthropologie réflexive et narrative. Mais sa démarche consiste surtout à dépasser « l'entre soi » académique, à témoigner et à protester,

en s'adressant à un large public, afin d'exprimer une indignation devant les menaces qui pèsent sur les Inuit du Groenland. D'emblée, dès les années 1950, il tient par ce premier ouvrage à se démarquer des « experts », des règles universitaires, de la rigueur scientifique qui exclue « l'appréhension sensible ». À propos des *Derniers rois de Thulé*, il écrit : « *Je veux témoigner dans les délais les plus brefs contre la création d'une base américaine monstrueuse, ultra- secrète, au cœur du territoire des Esquimaux polaires, peuple le plus septentrional de la terre* ». ⁶

Cette ethnologie engagée guide aussi ses choix éditoriaux, qui mettent l'accent sur le terrain, l'expérience vécue et l'originalité du regard de l'auteur. Il sait aussi identifier, au moment opportun, les chercheurs confirmés qui traversent des moments difficiles. C'est ainsi qu'il sollicite Claude Lévi-Strauss et qu'il le pousse à écrire *Tristes tropiques*. Dans ce chef d'œuvre atypique, Lévi-Strauss accepte de dire « je » (*je hais les voyages et les explorateurs*), de s'écarter de l'objectivité scientifique et il se révèle écrivain autant qu'anthropologue. La dédicace qu'il fit à Malaurie sur son exemplaire de *Tristes Tropiques* exprime admirablement, en peu de mots, le dialogue complexe qui s'était engagé entre eux à propos de ce livre : « *À Jean Malaurie, à qui je suis obligé de m'avoir obligé à écrire ce livre* ». ⁷

Jacques Soustelle figure aussi parmi les auteurs fondateurs de « Terre Humaine ». Par ses recherches au Mexique chez les Lacandons et sa passion pour les Olmèques, Soustelle avait mis l'accent sur « le terrain » et privilégiait une approche ethnohistorique. Alors ostracisé pour son rôle politique pendant la guerre d'Algérie, il écrivit pour « Terre Humaine » *Les Quatre Soleils*, ouvrage de référence, dans lequel il s'interroge « sur l'essence de la culture humaine et l'avenir des civilisations ». ⁸ On reconnaît là, au delà des coteries politiques, la dimension philosophique des ouvrages choisis par Jean Malaurie, leurs interrogations sur l'humanité. Ces questions existentielles interviennent en filigrane dans le choix des auteurs. Nombre d'ouvrages publiés dans la collection « Terre Humaine » sont des voyages philosophiques.

En tant que directeur de collection, Jean Malaurie donna aussi la parole à des inconnus, comme Bernard

¹ Éditions XXe siècle/Hazan, Paris 1959, page 8.
² Jean Malaurie, *De la pierre à l'âme, la prescience sauvage. Mémoires*, Paris, Plon, 2022.
³ Notamment le très bel ouvrage intitulé Jean Malaurie, *L'Appel du Nord. Une ethnographie des Inuit du Groenland à la Sibérie : 1950-2000*, Paris, Éditions de La Martinière, 2001.

⁴ Jean Malaurie, *De la pierre à l'âme*, Plon, 2022, p. 85.
⁵ Jean Malaurie, *Les Derniers rois de Thulé*, Paris, Plon (« Terre Humaine »), 1955.
⁶ *Le livre Terre Humaine*, Plon, 1993, Préface de Jean Malaurie, p.12.
⁷ Cité in *De la pierre à l'âme*, p. 16.
⁸ *Le livre Terre Humaine, Ibid.*, p. 240.



L'univers se crée
Collection de pastels de Jean Malaurie intitulée "Réminiscences chamanes"
© Julien Prieur-Damecour

Alexandre avec *Le Horsain, Vivre et survivre en pays de Caux*,⁹ journal d'un curé de campagne, qui dessine le déclin de l'église traditionnelle (« métier d'curé, métier foutu ») ou Augustin Viseux, avec *Mineur de Fond*,¹⁰ qui met en lumière le mérite des gueules noires qui ont contribué, au péril de leur santé, à établir la France comme puissance industrielle.

Cet éclectisme et cette interdisciplinarité constituèrent aussi des obstacles. À l'étranger, tout particulièrement aux États-Unis, où l'anthropologie était considérée comme une discipline avant tout scientifique, guidée par les orientations de l'éminente Smithsonian Institution, la singularité de « Terre Humaine » semblait en décalage avec les impératifs universitaires. Or l'hégémonie scientifique des États-Unis, que contestait Jean Malaurie, et des méthodes de travail anglo-saxonnes, s'imposaient progressivement. La dimension littéraire et philosophique des ouvrages publiés dans la collection « Terre Humaine » rendait difficilement compréhensible son originalité pour les ethnographes états-uniens qui, comme certains universitaires français, la considéraient comme destinée surtout au grand public, avec une tendance au subjectif et à la « vulgarisation ». Héritiers de « l'anthropologie de sauvetage », qui s'était développée aux États-Unis dans la deuxième partie du dix-neuvième siècle, les anthropologues américains demeuraient fidèles aux principes fondateurs de la discipline. Leur mission consistait à préserver la mémoire des peuples amérindiens, dont les cultures étaient toujours décrites comme « en voie de disparition ». Il s'agissait de mettre en archives ces cultures, de documenter leurs rituels et d'en rendre compte, à l'issue d'un travail ethnographique de terrain scrupuleux. On allait solliciter des « informateurs », souvent les plus âgés, détenteurs des traditions, et on collectait et classait les artefacts les plus représentatifs et les plus authentiques. Dans cette perspective rigoureuse mais de moins en moins ouverte à l'international, peu d'ouvrages non anglophones étaient d'ailleurs consultés ou appréciés.

J'étais Américaniste, engagée dans un doctorat d'Etat commencé avec Jacques Soustelle, interrompu par son décès et repris sous la direction de Jean Malaurie à l'EHESS. Au cours de ces années 1990, alors que la discipline anthropologique était

en pleine reconsidération, la collection « Terre Humaine » demeurait périphérique par rapport aux ouvrages universitaires anglophones de référence. Pour les chercheurs dont le terrain se situait aux États-Unis, il était difficile de réconcilier les priorités de « Terre Humaine » avec les pratiques de la vénérable Smithsonian Institution, qui coordonnait de Washington, avec des équipes prestigieuses, la somme monumentale que constituait les différents volumes de la série *Handbook of North American Indians*. Ordonnés en aires culturelles, ils s'inscrivaient dans la lignée de l'œuvre des premiers grands maîtres de l'anthropologie américaine, Lewis Henry Morgan et Franz Boas, et ils constituaient alors le modèle et le summum de la recherche anthropologique.

Mais la collection « Terre Humaine » possédait déjà quelques perles dans le domaine des études amérindiennes. *Soleil Hopi, autobiographie d'un Indien Hopi* (Don C. Talayesva), est un précieux document, préfacé par Claude Lévi-Strauss.¹¹ Cet ouvrage, fondé sur le témoignage recueilli par un sociologue américain, L.W. Simpson, mais supervisé par Talayesva lui-même, Indien traditionaliste mais instruit, est un témoignage sur une culture vue de l'intérieur. C'est aujourd'hui un classique de l'anthropologie. Quand au truculent *De Mémoire indienne, la vie d'un Sioux voyant et guérisseur*, de Tahca Ushte, il a fait résonner, dès les années 1970, la voix des autochtones avec originalité, profondeur et une verve décapante.¹²

L'histoire de « Terre Humaine » est donc imbriquée dans celle de l'évolution de la discipline anthropologique et les mutations du monde éditorial. Aujourd'hui la parole autochtone est privilégiée, les musées se sont métamorphosés au point d'avoir intégré dans leurs équipes et souvent placé à leur tête des chercheurs autochtones. Le terme même « d'autochtone » qui s'est généralisé à la suite de l'adoption de la *Déclaration sur les droits des peuples autochtones aux Nations Unies* en 2007, a remplacé « indigène » trop connoté par l'histoire coloniale. Et, si l'on parle encore parfois « d'arts primitifs » on n'entend que rarement parler de « peuples primitifs ».

Rétrospectivement, on constate à quel point la collection « Terre Humaine » a bousculé les critères éditoriaux de l'après-guerre. La perspective consistant

⁹ Terre Humaine, 1988.

¹⁰ Terre Humaine, 1991.

¹¹ Terre Humaine, Plon, 1959.

¹² Terre Humaine, Plon, 1977.

à dépasser le cercle des chercheurs, à donner la parole aux humbles, à recueillir la parole des autochtones était alors d'avant-garde. La notion même de « défense des droits des autochtones », associée à la contestation des pratiques coloniales d'appropriation et de marchandisation, est en phase avec les perspectives contemporaines. De nombreuses maisons d'édition ont été créées, en France comme à l'étranger, qui ont lancé des collections consacrées à l'histoire, aux cultures et aux écrivains autochtones. L'oralité a été prise en compte dans les musées comme par les chercheurs non autochtones.

« Terre Humaine », avant beaucoup d'autres projets éditoriaux, était allé au delà du regard surplombant encore fondé sur l'évolutionnisme et la hiérarchie des cultures. Les étudiants du séminaire de Jean Malaurie avaient la chance, à l'EHESS, d'être au cœur des débats qui transformaient la discipline anthropologique, les institutions muséales et le paysage éditorial. Ils recueillaient ensemble les échos de ces évolutions du regard. Et ces séminaires, qui réunissaient au maximum une vingtaine de personnes, se prêtaient à des échanges animés et stimulants. Chacun pouvait y prendre spontanément la parole. L'expérience vécue l'emportait sur la théorisation¹³.

* Je n'enseigne pas, je raconte¹⁴

Des échos de « Terre Humaine » parvenaient jusqu'au séminaire. Certains ouvrages étaient en gestation, et il arrivait que Jean Malaurie en parle aux doctorants. Ainsi de l'ouvrage *Les Naufragés : avec les clochards de Paris*, de Patrick Declerck, publié en 2002. Ce psychanalyste belge, qui venait occasionnellement au séminaire, apporta par ce livre une contribution marquante à la perception et à la compréhension de la désocialisation. Ce texte dur, saisissant, fondé sur l'intime côtoiement avec ceux qu'il décrits, implique son auteur dans l'écriture, selon des priorités de « Terre Humaine ».

Être indirectement associé collectivement à la réflexion qui conduisit à la publication de cet ouvrage, comme à celui de Josiane et Jean Racine sur les parias de l'Inde (*Une vie paria, le rire des asservis*¹⁵),

transformait le séminaire en lieu de débat sur la condition humaine, la question de l'exclusion, au sens le plus large du terme. Même si ces questionnements étaient éloignés de la recherche sur les populations autochtones des Amériques, elles mêmes vouées à l'exclusion par la colonisation, il nous permettait d'approfondir les perspectives sur lesquelles étaient fondés nos séjours de terrain et nos travaux en cours. D'autres tragédies humaines furent aussi évoquées au séminaire, notamment la deuxième guerre mondiale et les crimes nazis.

Jean Malaurie évoquait occasionnellement son engagement de résistant et il nous parla un jour d'un manuscrit en attente dans les bureaux de « Terre Humaine ». Il s'agissait d'un texte soumis par Hillel Seidman, qui portait sur le ghetto de Varsovie. L'auteur, responsable des archives de la communauté juive de la capitale polonaise, avait tenu un Journal pendant la guerre dans lequel il avait consigné ses observations sur la vie dans le ghetto. Document capital, connu seulement des spécialistes, tombé dans l'oubli. Nous eûmes l'occasion, Jean Malaurie et moi, d'en parler dans l'autobus au retour de l'EHESS. J'évoquais brièvement le rôle de ceux qui, à Varsovie, avaient risqué leur vie pour sauver celle des habitants du ghetto et notamment le rôle de Ludwik Rostkowski, jeune étudiant en médecine de vingt-trois ans qui allait dans le ghetto quotidiennement sous le prétexte d'effectuer des travaux liés à l'hygiène et à la dératization et fournissait des documents dits « aryens » permettant aux juifs du ghetto d'en sortir. Lié avec l'organisation Zegota, le jeune Ludwik contribua, avec son père, le Docteur Ludwik Rostkowski Sr à construire une filière qui permit de sauver de nombreuses vies. Je connaissais son histoire car il était mon beau-père. Ludwik Rostkowski Jr a depuis reçu le titre de « Juste » et son père est honoré au Musée Mémorial de l'Holocauste à Washington. Son rôle est d'autant plus marquant qu'il fit aussi œuvre de « lanceur d'alerte » en faisant paraître clandestinement, à la fin de l'année 1942, dans un Journal médical, un article dans lequel il fut parmi les premiers à dénoncer la « solution finale » à venir. Prenant connaissance du parcours de ce « juste », Jean Malaurie, voulut immédiatement découvrir cet article, le faire traduire et l'intégrer à l'ouvrage de Hillel Seidman¹⁶.



Les frontières du Nord du Groenland
Collection de pastels de Jean Malaurie intitulée "Réminiscences chamanes"
© Julien Prieur-Damecour

¹³ Voir l'ouvrage collectif coordonné par Dominique Sewane, *De la Vérité en Ethnologie : séminaire de Jean Malaurie, 2000-2001*, Paris, Économica, 2002.

¹⁴ *De la pierre à l'âme*, p. 133.

¹⁵ *Terre Humaine*, Plon, 2014.

¹⁶ *Du fond de l'abîme*, Hillel Seidman, 1998.



Dans la tête d'un Chaman : la découverte de l'aube
Collection de pastels de Jean Malaurie intitulée "Réminiscences chamanes"
© Julien Prieur-Damecour

Nous étions donc, au séminaire, en prise directe avec les coups de cœur ou les indignations qui accompagnaient certains projets éditoriaux. Nous apprenions par l'écoute et le débat plutôt que par un cours magistral. Ma thèse, qui portait sur les relations entre les missionnaires et les Indiens des États-Unis, et plus spécifiquement les Pueblos et les Sioux Lakotas, touchait à un sujet qui intéressait beaucoup Jean Malaurie, mais elle traitait de populations extérieures au Grand Nord, sa région de prédilection. Il me laissait donc assez libre de mener mes recherches comme je l'entendais. Comme il partageait librement avec nous, de temps à autre, des souvenirs d'enfance, je savais que sa relation avec le christianisme était complexe. Il évoquait souvent le jansénisme et semblait avoir été marqué par les austères Christs jansénistes, aux bras relevés presque à la verticale. Cette position des bras du Christ était censée signifier que, pour les Jansénistes, il n'y a qu'un petit nombre d'élus. Cette exclusion l'indignait.

Parmi les Inuit il avait dénoncé le rôle des missionnaires luthériens qui, au Groenland, avaient combattu l'animisme autochtone, tarissant la source même de leur perception traditionnelle du monde. Nous étions donc engagés dans une réflexion commune et confrontions parfois nos points de vue. Dans la collection « Terre Humaine » était paru un livre extraordinaire, écrit par le jésuite Eric De Rosny, intitulé : *Les yeux de ma chèvre sur les pas des maîtres de la nuit en pays douala*¹⁷. L'auteur avait vécu pendant quatorze ans au Cameroun où il assumait à Yaoundé les fonctions d'aumônier auprès des étudiants. Dans cette autobiographie captivante il raconte comment il s'est initié aux rituels de guérison camerounais. J'étais moi-même en pleine réflexion sur les missions créées par les missionnaires jésuites en territoire sioux, dans le Dakota du Sud, à un moment où certains prêtres progressistes prônaient « l'inculturation » et s'initiaient eux-mêmes aux rituels traditionnels des Indiens des Plaines, longtemps interdits, notamment la danse du soleil. J'étais frappée par le fait que des prêtres, comme quelques explorateurs et certains chercheurs, s'indianisaient progressivement au contact des Amérindiens. Le livre d'Eric de Rosny me permit de mettre en perspective ces parcours spirituels.

Quand ma thèse fut défendue, je savais qu'elle ne s'inscrirait pas dans le moule de la collection « Terre Humaine » car je tenais aussi à répondre aux critères anglo-saxons, notamment ceux de la Smithsonian Institution, qui avait facilité mes recherches. D'ailleurs, ma réserve naturelle était un obstacle au placement du « moi » au centre de la recherche ethnologique. Le livre tiré de ma thèse fut donc publié par les éditions Albin Michel, sous le titre *La Conversion inachevée, les Indiens et le christianisme*. Il parut dans la nouvelle collection « Terre indienne », créée par Francis Geffard, jeune éditeur féru de cultures indiennes et passionné d'Amérique, fondateur du Festival America de Vincennes. Jean Malaurie en écrivit la préface¹⁸.

La réflexion sur l'animisme face à la colonisation devint de plus en plus prégnante dans les méditations personnelles de Jean Malaurie. En 1992, quand l'UNESCO entreprit de réunir des chercheurs internationaux pour reconsidérer la Conquête et la colonisation du Nouveau Monde, nous avions participé ensemble, à la publication d'un ouvrage collectif de référence intitulé *Destins croisés, cinq siècles de rencontre avec les Amérindiens*¹⁹ et à l'organisation d'une exposition sur le même thème. Le projet avait été mené avec l'équipe du Centre d'études arctiques, en particulier Sylvie Devers, coresponsable de la coordination, ainsi qu'avec la Smithsonian Institution, représentée par le Professeur Wilcomb E. Washburn, et l'Ambassadeur du Mexique, Miguel Leon Portilla, lui-même chercheur. Cet ouvrage, traduit en espagnol, était devenu un livre de référence. Les liens entre Jean Malaurie et l'UNESCO s'en trouvèrent renforcés et il en devint Ambassadeur de bonne volonté. Il aimait à dire : « Je suis un patriote de l'UNESCO ».

La dernière décennie du vingtième et le début du vingt-et-unième furent marqués par une profonde reconsidération du regard porté sur les populations autochtones. Aux États-Unis une mission de préfiguration d'un nouveau Musée des Indiens d'Amérique (*Museum of the American Indian*), était mise en place pour repenser la représentation des cultures amérindiennes et inuit. Cette nouvelle institution muséale, placée sous la direction d'un autochtone, le juriste W. Richard

¹⁷ *Terre Humaine*, Plon, 1996.

¹⁸ Joëlle Rostkowski, *La Conversion inachevée. Les Indiens et le christianisme*, Albin Michel (« Terre indienne »), 1998, préface de Jean Malaurie.

¹⁹ *Destins croisés, Cinq siècles de rencontres avec les Amérindiens*, Albin Michel/ UNESCO, 1992. Traduit en espagnol sous le titre : *Destinos Cruzados, cinco siglos de encuentros con los Amerindios*, sous la direction de Joëlle Rostkowski & Sylvie Devers, 1996.

West Jr (Cheyenne) ouvrit ses portes en 2004. En France, le Musée de l’Homme s’efforçait de faire peau neuve. Des débats houleux entourèrent l’ouverture du Pavillon des Sessions au printemps 2000 au Musée du Louvre, qui exposait plus de cent chefs d’œuvre d’Afrique, d’Asie, d’Océanie et des Amériques. Son objectif annoncé était de faire reconnaître les « arts premiers » comme riches en œuvres universelles. L’ouverture du Pavillon des Sessions marquait un tournant dans l’histoire du regard occidental sur les arts extra-européens. Dans ses Mémoires, Jean Malaurie mentionne la réticence que suscita ce projet, défendu par Jacques Chirac et auquel il était lui-même très favorable. Jacques Chirac lui aurait alors confié que : « *Ces messieurs les conservateurs refusent d’accorder à ces sociétés le statut qui leur est dû* » et il aurait ajouté, à propos de la qualité des œuvres exposées: « *Ce sont pourtant les égaux des grands artistes qui font le prestige de ce musée* »²⁰. Dans les années qui ont suivi, et jusqu’à l’ouverture du Musée du Quai Branly, en 2006, de vives polémiques accompagnèrent le transfert des collections du Musée de l’Homme du Trocadéro de l’autre côté de la Seine, au sein du nouveau Musée. L’appellation même de « peuples premiers » était contestée et beaucoup de chercheurs dénoncèrent le « Quai Branly » comme trop lié à Jacques Chirac et en rupture avec la vocation des musées d’ethnographie noblement illustrée par le Musée de l’Homme. Certains voyaient même dans ce nouveau musée une menace aux fondements du savoir anthropologique. Mais Jean Malaurie avait choisi son camp. Un tel choix, alors perçu comme surprenant, reflétait pourtant ses convictions profondes. Il ne fallait pas simplement étudier les autres peuples, mais aussi les écouter. Accepter de s’instruire auprès d’eux, d’être transformé par eux, comme lui-même l’avait été par son long dialogue et sa « réelle intimité » avec les « peuples racines » du Grand Nord.

Progressivement, au delà des oppositions entre « vieille garde » et militants des droits des autochtones, certains des postulats sur lesquels reposait la création de la collection « Terre Humaine » furent mis à l’ordre du jour. La perception du monde des peuples « naturés », tels que les décrivait Jean Malaurie, se métamorphosait. On repensait

les concepts de Nature et Culture. Alors même que la collection « Terre Humaine » perdait du terrain face à la profusion de nouveaux éditeurs et de nouveaux auteurs, souvent autochtones, il apparaissait toutefois que le regard porté sur les « peuples premiers » s’infléchissait à mesure que les inquiétudes écologiques se multipliaient. Bientôt les « peuples premiers » furent perçus comme les « gardiens de la terre ».

Jean Malaurie poursuivait son cheminement personnel en accentuant ses contacts avec la Russie et le monde sibérien. Il avait fondé une Académie polaire à Saint Petersburg et établi d’excellentes relations de coopération avec les chercheurs russes jusqu’au moment où, en 1990, au retour d’une expédition en Tchoukotka patronnée par Mikhaïl Gorbatchev et son conseiller culturel Dmitri Likhatchev, il fut soumis à un questionnement policier par le KGB. L’interrogatoire hostile des policiers qui mettaient en doute l’intérêt scientifique de sa mission, la peur d’une arrestation et d’un emprisonnement, furent révélateurs du gouffre d’incompréhension qui séparait des mondes étrangers l’un à l’autre. D’un côté sa découverte de l’Allée des Baleines, berceau boréal des Inuit, qu’il décrivait comme le Delphes de l’Arctique²¹ mais en lequel les policiers ne voyaient que des ossements relevant de la sorcellerie. De l’autre la réalité politique d’un pays totalitaire dont l’étau se resserrait, alors même que Gorbatchev était en train de perdre le pouvoir.

Ébranlé par cette expérience qu’il associe dans ses Mémoires à la crise personnelle qui s’ensuivit et aux problèmes de santé qu’il surmonta à la fin des années 1990, il poursuivit son parcours intellectuel en prônant une anthropologie sensorielle à l’écoute des peuples premiers. *De la pierre à l’âme* fait courir un fil rouge entre ses premières expériences de géomorphologue, alors qu’il était surnommé par les Inuit « l’homme qui parle aux pierres » et son intérêt croissant pour son « imaginaire enfoui » sous-tendu et réactivé par les infinies variations de perception du vivant des peuples autochtones et la spiritualité inhérente à l’animisme. « *De la pierre à l’âme est le récit d’un vécu /.../ ce livre décrit la naissance de l’homme primitif que j’étais, remontant à des gènes inconnus où ma personnalité profonde, enfin, se révélait* »²².

²⁰ *De la pierre à l’âme*, p. 90.

²¹ Jean Malaurie, *L’Allée des Baleines*, Paris, Éditions Fayard, coll. "Mille et Une Nuits", 2008.

²² *De la pierre à l’âme*, p. 394.



La découverte des couleurs du grand Nord
Collection de pastels de Jean Malaurie intitulée "Réminiscences chamanes"
© Julien Prieur-Damecour



La couleur du feu face à l'omniprésence du froid
Collection de pastels de Jean Malaurie intitulée "Réminiscences chamanes"
© Julien Prieur-Damecour

Les pastels de la nuit polaire

*** Ecrire n'est pas décrire, peindre
n'est pas dépeindre²³**

Dans ses Mémoires Jean Malaurie cite cette phrase de Georges Braque, qui explicite le mystère et la complexité de sa vocation secrète. Il parlait souvent au séminaire de l'obstacle que constituait l'immense admiration qu'il éprouvait pour les grands artistes. Il fallut que les Inuit - dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres - l'incitent à « oser ». Oser représenter le monde qu'il contemplait avec eux et parmi eux. Oser figurer la voûte céleste, les remous sombres des « vagues glacées noires à teinte bleutée, dont les crêtes se brisent avec de fines paillettes argentées »²⁴. Pendant quarante ans ses pastels l'accompagnèrent dans ses expéditions et devinrent le mode d'expression intime de ses méditations solitaires. Il lui fallait non pas « décrire » le Grand Nord par ses pastels mais capter les vibrations de cet univers de glace, évoquer et communiquer l'émotion ressentie devant l'immensité changeante des cieux, le surgissement d'un iceberg, les soudains flamboiements des crépuscules. « Tenter de représenter les forces de la nature, leurs contradictions, cette énergie interne faite d'une tension compulsive entre la lumière solaire, la nuit lunaire et l'environnement minéral et glaciaire.²⁵ »

J'avais gardé en mémoire quelques remarques jetées au détour de phrases amicales. De celles qui importent mais sont mentionnées comme par hasard. Nos rencontres étaient alors devenues plus occasionnelles car il avait mis fin à son enseignement à l'EHESS et j'avais moi-même commencé à y animer un séminaire avec Marie Mauze (CNRS), spécialiste des cultures autochtones de la côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord. Mais les liens demeuraient forts entre tous ceux qui avaient fréquenté le Centre d'études arctiques. Nous continuions à nous croiser, notamment à l'UNESCO. Alors que je travaillais en 2004 sur un dossier qui conduirait à la distinction d'un grand écrivain et artiste amérindien, N. Scott Momaday, qui fut nommé Artiste pour la Paix par l'UNESCO, je fus frappée par les points

communs entre ces doubles vocations - écriture et art.

Momaday, Indien Kiowa, doyen de la nouvelle littérature amérindienne, qui avait reçu le prix Pulitzer pour son très beau roman, *House Made of Dawn* (*Une Maison faite d'aube*²⁶) avait commencé à peindre tardivement, à l'âge de 40 ans, mu par un besoin irrépensible de représenter visuellement ce qu'il avait si éloquemment exprimé par écrit. Le parallèle me frappa entre sa démarche et celle de Jean Malaurie. Pour l'un et l'autre l'expression écrite et l'expression visuelle étaient ressenties comme complémentaires. Ils nous faisaient comprendre que les lieux où se déroulent les événements marquants de notre existence imprègnent notre conscience à jamais. Tous deux avaient établi des liens avec d'autres peuples autochtones et ils avaient voyagé en Sibérie, où ils avaient été fascinés par les rituels associés au culte de l'ours (*L'ours est un animal dangereux !.../ Il sait tout et entend tout ce que disent les hommes*²⁷). Tous deux s'étaient interrogés sur la résilience de l'animisme face aux monothéismes et sur le pouvoir de la spiritualité autochtone.

En 2008, l'ouverture d'Orenda Art International²⁸, galerie d'art contemporain et espace culturel conçu pour faire découvrir la diversité des représentations du monde, fut l'occasion de réunir le travail visuel de ces deux grands auteurs. J'envoyais régulièrement les invitations à Jean Malaurie, qui vivait retiré à Dieppe mais restait très actif comme éditeur et comme auteur. C'est ainsi que s'engagea un dialogue nouveau, passionnant, à distance, quand il commença à me téléphoner pour me parler de ses pastels. Je croyais en leur pouvoir expressif, en leur complémentarité dans son œuvre. Je lui parlais des Sioux pour lesquels les âmes s'envolent sur le parcours de la voie lactée tandis qu'il évoquait les Inuit qui tiennent à donner le nom des défunts aux nouveaux-nés qui prendront leur place sur terre.

En juin 2018, l'exposition intitulée *l'Appel des Grands espaces* réunit à la Galerie Orenda, à travers leurs œuvres, Momaday et Malaurie, entourés d'œuvres autochtones du Grand Nord. L'UNESCO consacra des articles à cette exposition, qui honorait un

²³ *Ibid.* p. 392.

²⁴ *Ibid.*, p. 397.

²⁵ *Ibid.*, p. 589.

²⁶ *Une Maison faite d'aube*, Albin Michel, 2020. Nouvelle traduction par Joëlle Rostkowski.

²⁷ Parole d'Inuit. Citée dans *De la pierre à l'âme*, p. 550.

²⁸ La Galerie Orenda, galerie internationale d'art contemporain fondée par Nicolas et Joëlle Rostkowski, ouvre ses portes deux fois par an aux artistes amérindiens et Inuit. C'est un lieu d'échanges culturels, où sont aussi organisés des lectures et débats.

Artiste pour la Paix (Momaday) et un Ambassadeur de bonne volonté (Maurie), unis par leur adhésion aux valeurs de dialogue entre les cultures. Les pastels de Jean Malaurie retinrent l’attention d’un éditeur, qui les publia sous le titre de *Crépuscules arctiques* en 2020²⁹. Plusieurs musées commencèrent à exprimer de l’intérêt pour ces pastels, en France et à l’étranger. Notre dialogue se poursuivait à propos de leur avenir, de leur diffusion et de leur préservation. Jean Malaurie s’en préoccupait mais la « passion pastel », malgré son grand âge, lui inspira une nouvelle série, intitulée « Réminiscences chamanes », associée aux lieux et moments clés qui avaient jalonné sa vie et nourri ses rêves. Une sélection de cette nouvelle série fut exposée à la Galerie Orenda en octobre/novembre 2022, prélude à son envoi dans sa totalité pour une exposition au Musée Océanographique de Monaco³⁰.

L’exploration de l’intime, l’émotion-source, ressort de la création, fait partie intégrante des Mémoires de Jean Malaurie, dans lesquels il évoque en termes inspirés, à propos de ses pastels, sa perception des couleurs, sa propre vision du noir ainsi que la valorisation différenciée des couleurs par les Inuit.

Le noir et sa lumière

Insondable est le mystère de cette nuit polaire mystique que chacun, selon son âge et ses dispositions, appréhende ou espère. C’est le noir des millénaires de la Genèse ou des temps de l’âge foetal. La lumière incertaine devient crépusculaire ; avec une certaine courtoisie, l’hiver s’installe »³¹.

La matière noire du ciel, de l’air, est omniprésente dans les pastels de Jean Malaurie. Il rappelle dans ses Mémoires que, pour les Inuit, ce noir est une « expression du temps primordial où l’homme est né dans une obscurité frémissante de vitalité. C’est un noir fécond, fertile³². Son ressenti, aux côtés des Inuit est de l’avoir perçu comme « un noir très chaud, alors que l’air était particulièrement froid. C’est le noir matriciel des origines³³ ». La palette de couleurs de ses

pastels est réduite à quelques variations de dégradés de noirs, de blancs, de bleus pâles et de quelques rares flamboiements de rouges. Le noir, avec ses infinies variations, semble réchauffer la blancheur du désert de glace. Parfois, le blanc s’anime, inspiré par la brume *vaporeuse, blanche cotonneuse* qui s’élève à l’aube, de grand matin. Les touches blanches se concentrent, s’intensifient, se densifient, pour évoquer la présence humaine, le cercle des igloos, autour desquels quelques formes humaines à peine esquissées, semblent légères, incertaines, passagères.

C’est à Quaanaaq/Thulé, devant le détroit de la baleine que Jean Malaurie a réalisé ses premiers pastels. Il avait soixante-cinq ans. C’était l’automne. Il évoque ces premières émotions de pastelliste et les moments choisis, quand s’opèrent les passages et les métamorphoses : *je m’attache à l’aube, au crépuscule et même, avec la jubilation du jeune disciple, à la nuit. Je découvre qu’il y a, à ce temps de l’année, un sens brahm-sien du rayonnement de la lumière »/.../ Je m’attache aux dégradés, à des couleurs intermédiaires³⁴ ».*

La palette de couleurs des pastels de Jean Malaurie est en phase avec les couleurs qu’il définit comme « essentielles » pour les peuples du Grand Nord. « Chez les Inughuit, le jaune, le bleu, le vert ne sont pas perçus. Le noir, le blanc et le rouge, par contre, jouent un rôle essentiel dans le choix des lieux d’inspiration pour les chamans et les lieux de transes³⁵ ». Mais le pastelliste préserve sa perception personnelle de la couleur vitale des plantes, des verts, des jaunes, qui ponctuent la toundra. « La toundra se colore de tâches qui verdissent jour après jour /.../ le vert de la chlorophylle enlumine les feuilles rousses des végétaux³⁶ »...

Dans le premier volume de pastels de Jean Malaurie, intitulé *Crépuscules arctiques*, les noirs et les anthracites, opaques ou brillants, traversés de coulées laiteuses, prédominent. « Je joue sur le noir, le noir du noir, en cherchant à protéger cette vie fragile qui est en train de naître » écrit-il dans *Les Cahiers de l’Herne* à propos du « Temps des pastels » et de l’aube du monde.³⁷ Les quelques flamboiements de rouge

²⁹ *Crépuscules arctiques*, Paris, Éditions El Viso, 2020.
³⁰ Intitulée « Arctic Twilight », l’exposition se tint au Musée océanographique du 15 décembre 2022 au 24 janvier 2023. Une courte vidéo a été consacrée à l’exposition par Édith-Laure Rostkowski. Voir: <https://www.youtube.com/watch?app=desktop&v=NzYKl07OjOk>
³¹ *De la pierre à l’âme*, p. 417.
³² *Ibid.*, p. 141
³³ *Ibid.*, p. 141
³⁴ In *Cahier de l’Herne Jean Malaurie*, « Méditer par delà/.../une craie à la main », article inédit de Jean Malaurie, p. 171.
³⁵ *De la pierre à l’âme*, p. 409.
³⁶ *De la pierre à l’âme*, p. 409.
³⁷ In *Cahier de l’Herne Jean Malaurie* « Méditer par delà/.../une craie à la main », article inédit de Jean Malaurie, p. 171.



Les âmes Inuit flottant dans le ciel arctique
Collection de pastels de Jean Malaurie intitulée "Réminiscences chamanes"
© Julien Prieur-Damecour.

carmin sont associés à la tombée du jour, l’heure où la nature va se couler dans la profondeur de la nuit polaire.

Dans la deuxième série, intitulée *Réminiscences chamanes*, l’association aux lieux est encore plus explicitement mise en évidence. L’espace-temps, les moments clés, les instants décisifs de l’expérience vécue deviennent sel de la mémoire, hiérophanies. Les titres des pastels, tels que *L’univers se crée, Découverte de l’aube dans la tête d’un chaman, Les frontières du Nord du Groenland, La couleur du feu face à l’omniprésence du froid, Les couleurs du Grand Nord* et *Les âmes inuit flottant dans le ciel arctique* sont autant de références aux méditations de l’auteur sur la Nature et le chamanisme. Ses contemplations solitaires deviennent inspirations visuelles, transcendées en représentations de l’énergie de la matière, explorations des réalités cachées de l’univers vivant et des forces spirituelles qui l’animent.

* **L’esprit de la nature**

*C’est surtout dans la nuit polaire, avec mes chiens que, m’étant arrêté, j’ai ressenti une force de lévitation. Mon corps était léger, comme aspiré par le vide. Ce furent des instants tout à fait extraordinaires qui m’ont apporté la paix de l’âme. La divine nature me recevait en son sein et me parlait. Je rends grâce à mes compagnons inuit d’avoir été les choristes de ces moments exceptionnels.*³⁸

Avant de prendre les craies, Jean Malaurie passe des heures devant la feuille blanche « à tenter de se représenter le reflet des falaises sur l’eau, la fugacité et la profondeur de cet océan d’eau libre, noir bleu, puis noir d’ivoire, à une encablure d’une banquise blanche et grise, tachetée de blanc argent, la toundra étant de teinte rouille avec des taches ocre rouge »³⁹. Omniprésence de la nature comme source d’inspiration, fugacité des tonalités de cette nature changeante et volonté de saisir et de faire comprendre « la majesté, le mystère surnaturel de cette puissante nature émergée au glaciaire »⁴⁰. Le regard du géographe pointe derrière le pastelliste en devenir et la contemplation de la Nature se transforme en méditation sur sa force « sur-naturelle ». Le jeu de l’ombre et de la lumière, du révélé et du caché, du paysage exposé et de la réalité secrète sous-jacente conduit à une prise de conscience et à une interrogation. D’où vient la lumière ?

³⁸ De la pierre à l’âme, p. 602.

³⁹ In *Cahier de l’Herne Jean Malaurie*, Ibid., p. 170.

⁴⁰ Ibid., p. 171.

⁴¹ Ibid.

⁴² De la pierre à l’âme, p. 238.

⁴³ Ibid., p. 261.

* **Une étreinte de l’homme avec la Nature**

La lumière, pour le pastelliste Jean Malaurie, est derrière le pastel, dans le papier même, elle provient du lien entre l’homme et la Nature, qui va conduire la main qui trace le trait. « Ce qui domine c’est d’abord le ciel, la mer, naturellement l’eau, la glace ; une lumière qui est pour moi derrière le pastel, dans le papier même, une émanation de forces immanentes à cette étreinte de l’homme avec la nature »⁴¹.

La Nature, comme son travail avec les pierres le lui a révélé, n’est pas inerte. Elle ne l’est que pour ceux qui n’en perçoivent pas les vibrations, les pulsations, les appels. « La matière est vivante. Elle ne peut pas parler parce ce que ceux qui l’écoutent n’ont pas les moyens d’entendre ce qu’elle a à dire. La tragédie est d’autant plus grande qu’elle n’est pas inerte. Alors qu’est-ce qu’elle est ? De longue date, eux le savent par des pratiques chamaniques : des exercices répétés de vide intérieur et d’écoute les forment à cette perception d’un ordre naturel.»⁴² L’animisme révélateur, associé aux pratiques chamaniques, a permis au géocryologue d’aller au delà de son savoir scientifique pour se mettre pleinement en résonance avec les pierres, les plantes et la faune sauvage.

Lors de ce qu’il appelle son « raid initiatique », qui a failli lui coûter la vie au début des années 1950, alors qu’il s’était lancé sans beaucoup d’expérience avec un attelage de chiens dans une expédition solitaire, il plonge encore plus profondément dans les infinies variations des noirs de l’Arctique. *La nuit est moins noire /.../que je ne l’escomptais. Ce n’est pas le noir de Soulages, le noir de la nuit du chaos mais, en le respirant, un noir de grain fin, mystérieusement dispersé ; il est d’une luminescence interstitielle*⁴³. Il hume la nuit polaire, ressent aux côtés de ses chiens l’exaltation de cette osmose avec la Nature mais perd sa route, effacée par le blizzard. *Miracle*, écrit-il, *trois chiens, dont Paapa viennent à mon aide. Ils ont flairé la piste enfouie de ceux qui m’ont précédé*. Il évoque son protecteur, Paapa, le chien de tête, celui qui a mené son attelage et l’a sauvé de l’engloutissement dans les eaux glacées. Ses chiens ne l’ont pas lâché, même quand sa propre volonté vacillait devant le danger. Ils ont partagé l’exaltation de l’aventure, la peur de l’attaque de l’ours, ils ont été ses alliés.

L’animal, écrit-il, n’est pas « l’animal-machine » défini jusqu’au XVIIe siècle par Descartes et Bossuet. Il évoque les récits et les mythes des peuples premiers, qui nous racontent que l’homme et l’animal partagent une même essence, descendent de la Mère Nature. Et il ajoute : *Cette idée, pour l’Inuit est une réalité qui a été vécu à des moments précis de sa vie*⁴⁴. La « pensée sauvage » ne cesse de s’interroger sur les rapports de l’Homme et de l’animal mais aussi sur les rapports entre l’homme et la Nature nourricière.

*J’ai toujours eu l’âme panthéiste*⁴⁵ écrit Jean Malaurie. Il est convaincu que nous pouvons puiser auprès des peuples premiers cette sagesse oubliée par les civilisations éloignées des sources même de la vie, enfermées dans la conviction que la Nature doit être exploitée et dominée. Le rôle de l’anthropologue, de l’artiste consiste alors à éveiller sa perception d’un univers animé, d’une Nature pensante. C’est ainsi que survient *l’expérience concrète du mystique, le sentiment de participation entre lui-même et tel ou tel objet de la nature ou surnature*⁴⁶. Il faut guetter le silence, faire le vide intérieur et se « naturer ». C’est le fruit de ces méditations silencieuses qu’il a exprimé dans ses pastels. Et il rappelle dans ses Mémoires la formulation de la mystique selon Henri Bergson : *l’âme s’arrête, comme si elle écoutait une voix qui l’appelle. Puis elle se laisse porter, droit en avant. Elle ne perçoit pas directement la force qui la meut, mais elle en sent l’indéfinissable présence*⁴⁷. Ainsi voguent les âmes, guettant les signes fugitifs et indéfinis d’une présence invisible, en quête d’un voyage ou d’un apaisement. « *L’âme du grand mystique ne s’arrête pas à l’extase comme au terme d’un voyage, c’est bien le repos, si l’on veut, mais le mouvement se continuant en ébranlement sur place dans l’attente d’un nouveau bond en avant* »⁴⁸.

Quand il « pastellise » Jean Malaurie est seul, il revit le temps privilégié où, dans l’environnement exceptionnel de Thulé, il croyait « *s’approcher de l’unité originelle* ». C’est à Dieppe aujourd’hui qu’il se remémore ses marches et ses méditations et qu’il se concentre sur ses pastels, construisant un pont entre l’ici et l’au-delà. Quand un pastel lui semble presque achevé, il en reprend les détails : « *je repasse avec un ou deux doigts une ombre de gris bleuté, ajoute de nouveau un trait de lumière, un éclair avec le rebord aigu de la craie blanche puis je dramatise avec ma craie noire, noire d’ivoire, craie bleutée, bleu acier ou de cobalt, bref, je redonne vie à ce qui, sur quelques centimètres carrés, me paraît devoir être éclairé de l’intérieur* »⁴⁹.

Les Mémoires de Jean Malaurie s’achèvent sur l’expression de sa reconnaissance profonde à l’égard des Inuit : « *Auprès d’eux j’ai connu l’allégresse de vivre. Certes, se sont des hommes sombres mais, à travers la musique et le rythme, ils cherchent à opposer au tragique de leur condition une expression de gratitude* ». Ce sont eux, encore, qui lui ont appris à s’absorber dans une méditation ininterrompue face à une pierre comme pour se pénétrer de ses forces vives. Ces forces vives, de la pierre à l’homme, il les a recherchées en une quête inlassable. Il les a trouvées dans l’inspiration des auteurs qu’il a publiés, des étudiants qu’il a côtoyés, des paysages qui l’ont inspiré. De la pierre à l’âme il a suivi la feuille de route qui lui était dictée par cette prescience mystérieuse qui a orienté ses choix et l’a accompagné. Au soir de sa vie il a pu atteindre une sérénité qui lui fait écrire : *La vie est une grâce ; la nature, si l’homme discipliné en respecte les lois, se montrera bienveillante et généreuse dans un délai indéfnissable, alors l’homme, en bon fils, recevra les clés de l’éternité*⁵⁰.

⁴⁴ Ibid., p. 558.

⁴⁵ Ibid., p. 47.

⁴⁶ Ibid., p. 558

⁴⁷ Ibid., p. 601

⁴⁸ Ibid., p. 601.

⁴⁹ Ibid., p. 604.

⁵⁰ Ibid., p. 595.

LETTER TO PROF. JEAN MALAURIE AND PROF. JAN BORM

Sent from
Siorapaluk
3971 Qaanaaq
Greenland
Denmark
Dear Prof. Jan Borm:

Thank you very much for your letter which I had early February. In former years, I used to send him a short letter once a year or so. But for several years I haven't done so, because of idleness in old age. I'm already 75 years old. Last spring, I went to the Aunnartoq area for a two-week trip. It was my last dog sledge travel on my own. There was a cold southern wind (below -40°C) most of the time and I was so tired, with no enjoyment. So, this year I only have 6 dog-team and to not go very far. This winter, I had only small games such as foxes (about 100) and hares (about 10). There are only 30 or so in Siorapaluk now and only 3 pupils in the school. There are 8 professional hunters in the village. They hunt by dog-sledge and speed boat. Big games caught in Siorapaluk last season were: 1 Canadian wolf, 2 polar-bears, 6 or 7 narwhales and (3?) belugas, about 20 walruses; there were many seals and about 10 muskoxen (in Etah). Reindeer disappeared after wolves came from Ellesmere-Island a couple of years ago (in the Etah area). But in the Qaanaaq Fjord, there are still reindeers.

Life in Siorapaluk has become much more modern. We have electricity and water supply throughout the year, a service-house for baths, washing, skin-work, and a medicine deposit. Walrus hunting on new ice has become very difficult on unsteady sea ice. Here I will write about hunters in Qaanaaq. The most remarkable change is their halibut fishing in the winter in the past three or four years. Last year, they sold more than two hundred tons of halibut to the factory. The price is 16 to 20kr/kg and so, there are no more poor people. In the summertime, they hunt narwhales by kayak in the fjord. The taste of Greenland, "Mattaq" (skin of beluga and narwhale) is mostly sent to towns in the south and costs 150-250kr/kg. They got more than 80 narwhales last season. Thanks to this income, the hunters are equipped with speed boats and snow-scooters (used for transport of halibut on ice).

In Siorapaluk, we still do bird-catching of "Appaliassuk" in summer camps; and make "kiviaq" (fermented appaliassuk in seal skin bags). In MacCormick Fjord (Iterlassuaq), belugas disappeared many years ago, but so, the Arctic char (Egaluk) has become numerous and bigger. A few days of net-fishing suffice so that we can enjoy the taste of char all year long.

About seal skins: we can only sell wet (or frozen) skins without blubber to the skin-factory, but not many in the last years. The selling of fox-skins to the factory has stopped.

This year, they got coronavirus in Qaanaaq and Savissivik but not yet in Siorapaluk.

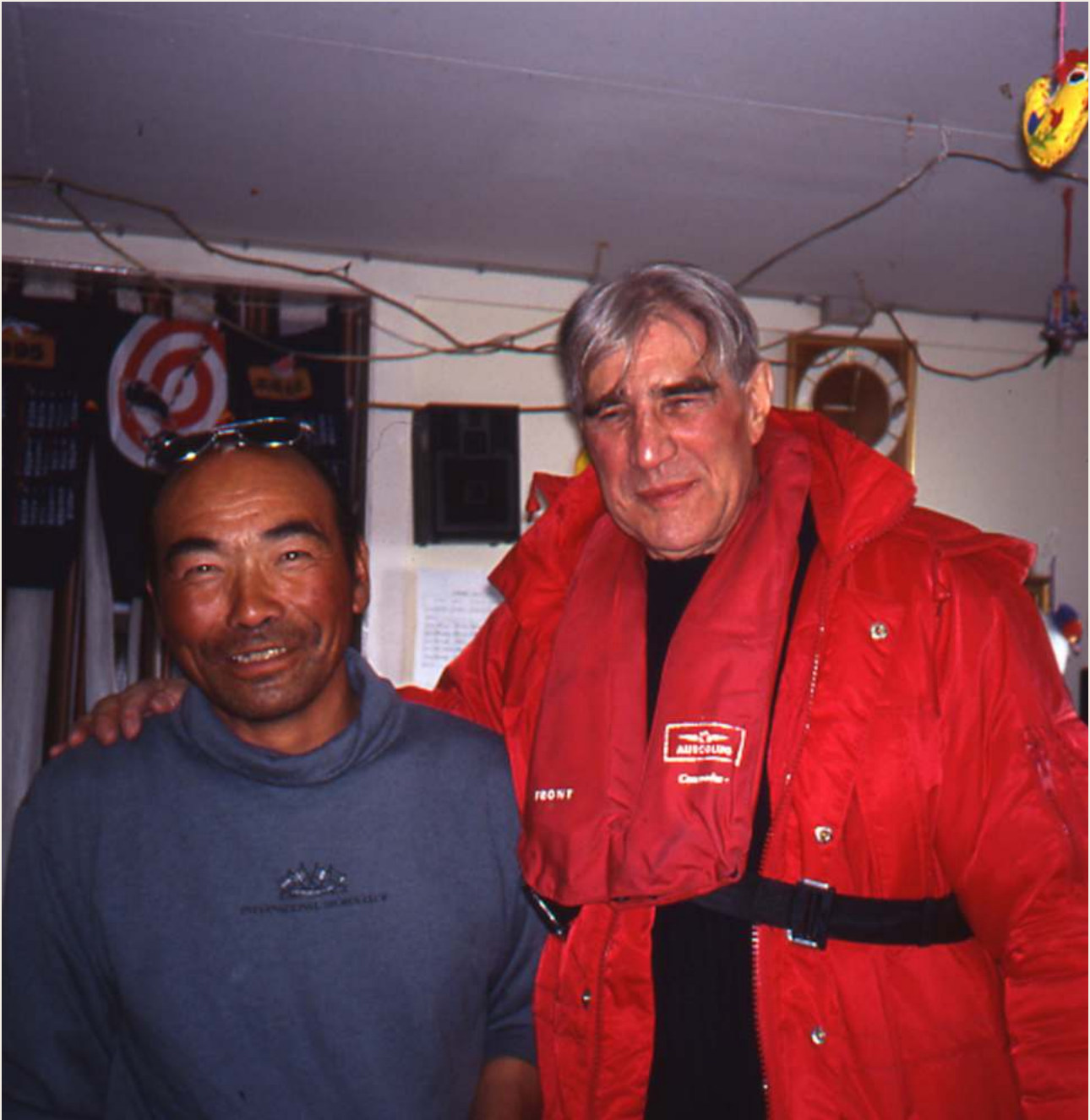
Lastly, I with the people of Avanersuaq want to send our congratulation to our friend Prof. Jean Malaurie of his 100th years birthday. We wish his health and happiness.
"Ukionik 100.nissaani Inuvisiornissaanik Kamangapisunik Pilluarsamaari!"

Inulluari!

Ikuo-mik
Malaurie-muk.

So long: yours

Ikuo Oshima. Siorapaluk



Ikuo Oshima et Jean Malaurie
© Jean Malaurie

IKUO OSHIMA

Ingénieur et chasseur professionnel d'origine japonaise, habitant de Siorapaluk, Nord-Ouest du Groenland
Engineer and professional hunter of Japanese origin, resident of Siorapaluk, Northwest Greenland

JEAN MALAURIE ET L'ÉBOULISATION AU REGARD DE LA RECHERCHE ACTUELLE

DENIS MERCIER

Professeur des universités en géographie physique, Laboratoire de Géographie physique : environnements quaternaires et actuels, UMR 8591 du CNRS, Sorbonne Université
Professor of Physical Geography, Laboratory of Physical Geography: Quaternary and Current Environments, UMR 8591 of the CNRS, Sorbonne University, France

« Plus haut, la pente devient plus raisonnable, on chemine près du lit du torrent, entre deux versants d'éboulis et Malaurie se réjouit à la pensée d'en mesurer bientôt les pentes »

André de Cayeux (1949, p. 85)

Dans sa thèse magistrale soutenue à la Sorbonne le 9 avril 1962 et intitulée *Thèmes de recherche géomorphologique dans le nord-ouest du Groenland*, publiée ensuite aux éditions du CNRS en 1968, Jean Malaurie porte une attention centrale à la dynamique des versants et notamment à l'ébouilisation. Comme il l'a écrit lui-même dans *Arctica 1*, « Je suis en fait, en 1950-1951, sur tous ces thèmes de géomorphogénie et cryopédologie, le premier géographe-physicien ayant opéré à ces hautes latitudes du nord-ouest du Groenland » et d'ajouter « Je l'ai découvert et passionnément étudié : les éboulis (ujarassuit), ignorés par les maîtres de la géographie générale, ils tapissent les grands versants des falaises groenlandaises et leur étude, m'a, en vérité, obsédé » (Malaurie, 2016, p. 10). Préalablement à ses recherches personnelles dans l'extrême nord-ouest du Groenland, Jean Malaurie avait été accompagné par le géologue André de Cayeux lors d'une expédition à Skansen sur l'île de Disko au Groenland occidental (69° N) dans le cadre des Expéditions françaises polaires conduites par Paul-Émile Victor (Cayeux, 1949).

L'ébouilisation peut être définie comme la combinaison de processus, allant de la gélifraction des roches dans les parois sous l'effet des alternances de gel et de dégel conduisant à la chute des fragments (gélifrac) par l'appel au vide et les

lois fondamentales de la gravité, qui concourent à la formation de dépôts sédimentaires de bas de versants appelés éboulis. Un ébouil étant défini par Jean Malaurie (1968, p. 253, fig. 1) : « Un ébouil au sens strict est essentiellement le résultat du détachement successif de pierres d'une paroi. Celles-ci, tombant en chute libre, au pied du mur, se calent les unes contre les autres. Elles constituent des amas au précaire équilibre dont le mouvement est l'effet de la force de la gravité réduite par les frictions que les pierres exercent les unes contre les autres ». L'ébouilisation est par conséquent un processus qui nécessite une combinaison de paramètres morphostructuraux particuliers (discontinuités dans les parois liés aux failles, aux diaclases ou aux plans de stratification et surtout fonction de la porosité des roches pour la pénétration de l'eau), de paramètres topographiques (présence d'une paroi et d'une dénivellation pour que s'exercent les lois de la gravité) et de paramètres morphoclimatiques spécifiques (combinaison d'humidité et d'alternances de gel et de dégel pour la fragmentation de la roche). Aussi, l'ébouilisation et la construction des éboulis corrélatifs se rencontrent essentiellement dans les environnements froids de la planète, aux hautes latitudes, chères à Jean Malaurie, et dans les hautes altitudes des différentes chaînes de montagne de la planète où ses conditions morpho-climatiques se rencontrent. Ces éboulis se retrouvent également sous

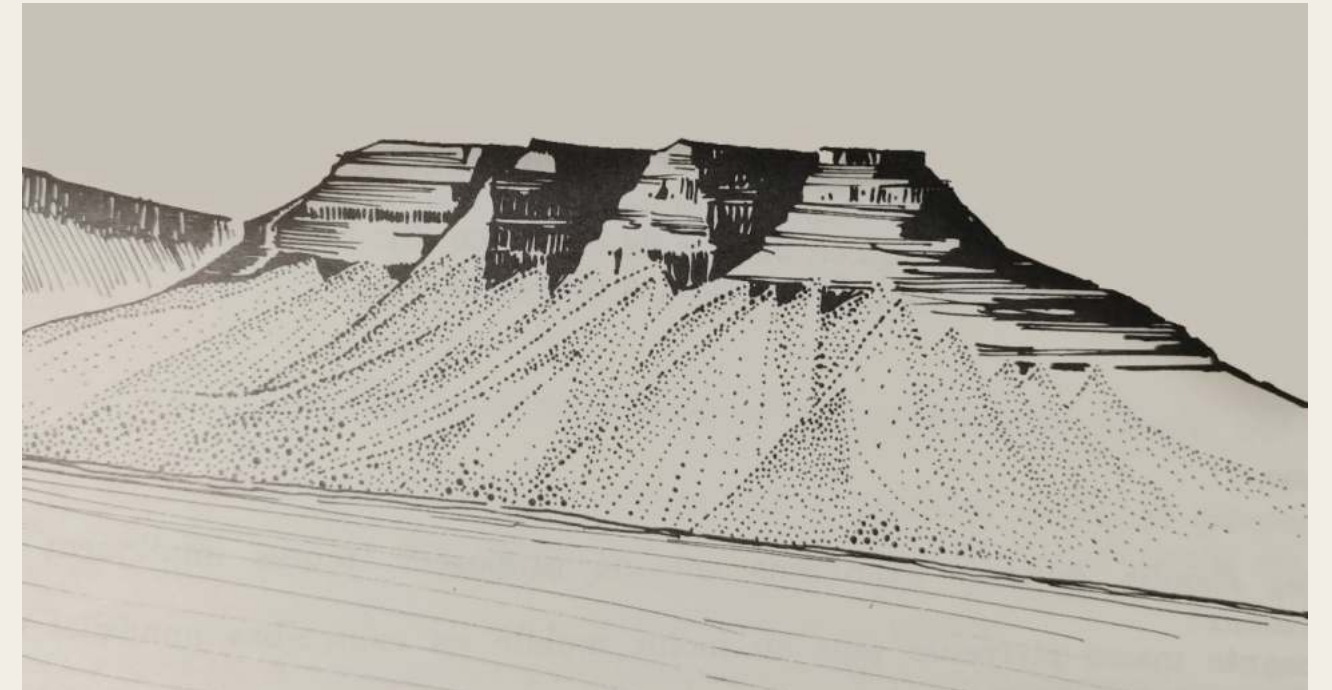


Figure 1 : Versants basaltiques de Gothavn sur l'île de Disko sur la côte ouest du Groenland
 © Jean Malaurie, 1968, p. 251

forme de dépôts hérités dans des environnements ayant connus des processus périglaciaires lors de séquences climatiques passées, notamment au cours des périodes froides du Pléistocène à des latitudes moyennes par exemple. Ainsi, ces environnements périglaciaires couvrent encore aujourd'hui 25 % de la surface terrestre auxquelles il faut ajouter 20 à 25 % de surfaces supplémentaires qui ont connu des conditions périglaciaires au cours des séquences froides du Quaternaire (Ballantyne, 2018).

Six décennies après la soutenance de sa thèse, la relecture de l'œuvre de Jean Malaurie sur l'ébouilisation permet d'en retenir les grands enseignements, de voir ce qu'il en dit lui-même dans *Arctica* (Malaurie, 2016) et de tenter de synthétiser ce que la science d'aujourd'hui apporte à cette question de l'ébouilisation et de la dynamique des versants dans les milieux froids.

1. L'ébouilisation selon Jean Malaurie

Comme l'a écrit Paul Fénelon (1971, p. 533) dans sa recension de la thèse de Jean Malaurie, « il s'agissait en effet pour Jean Malaurie de savoir s'il y avait vraiment un modèle arctique spécifique du relief, selon la structure sans doute, mais surtout selon les processus d'érosion, de transport et d'accumulation

sous les paléoclimats et les climats actuels des régions polaires ». Pour Paul Veyret (1971, p. 150), la thèse de Jean Malaurie « apporte une contribution de valeur générale puisqu'elle renouvelle les fondements de notre connaissance scientifique des hautes latitudes ».

Dans la première partie de sa thèse, Jean Malaurie (1968) étudie notamment le rôle de la gélifraction, à la fois par des observations sur le terrain et par des expériences en laboratoire. Il insiste sur la complexité des processus à l'œuvre et sur le rôle central de l'imprégnation de l'eau dans les roches, de la porosité des roches pour l'accomplissement de la fragmentation par les alternances du gel et du dégel. Par des expériences, il montre que le schiste, la craie et le calcaire représentent les roches les plus à même de se fragmenter. Certaines roches massives du Nord-Ouest du Groenland ne sont pas propices à la fragmentation. Le cadre climatique favorable à la gélifraction dans la région de Thulé se limite au printemps. Jean Malaurie écrit (1968, p. 122), « la gélifraction est un processus essentiellement desquamatoire ». Au-delà des facteurs de prédisposition lithologiques, Jean Malaurie montre également que les secteurs les plus favorables à la gélifraction sont « les versants sarqaqs [adrets] encore enneigés après le dégel, au Sud de la Terre d'Inglefield, les versants alan-goqs [ubacs] au Nord ; les berges, les rives, les fonds



Figure 2 : Gorges d'Arak (exposition Est) dans le Massif du Hoggar, Sahara, janvier 1949
© Jean Malaurie, 1968, p. 283

de rivières et de lacs et les littoraux ». La conclusion de son analyse du processus de gélifraction a pu surprendre ses contemporains lorsqu'il écrit : « Les gels et dégels répétés ne feraient en somme qu'achever dans nombre de cas une fragmentation préparée de longue date par tout un complexe d'agents » (1968, p. 123).

Dans le livre III consacré aux talus d'éboulis, avec une étude comparée du massif du Hoggar et du Groenland, Jean Malaurie rappelle « il n'est d'éboulis que dans une topographie nettement différenciée (abrupt, vallée encaissée, falaise) offrant des conditions favorables de structure, de lithologie et de morphologie » (1968, p. 251). Pour Jean Malaurie (1968, p. 254), « passé une certaine épaisseur, l'éboulis groenlandais, gelé en permanence, est protecteur du substrat ; en-deçà, sa matrice – si matrice il y a – peut concourir à sa comminution ». La morphologie des éboulis fait l'objet de nombreuses observations rassemblées dans le chapitre IV de sa thèse (pages 295 à 313) et dans le chapitre V sur les pentes d'éboulis (pages 315 à 327). À propos des angles de ces formes d'accumulation, Jean Malaurie écrit à la page 324 « Quel que soit le climat considéré, l'angle d'un talus s'établit entre 39° et 14°. Au-dessus de 39°, la pierre ne « tient » pas ; au-dessous de 14°, l'action de la pesanteur n'opère plus isolément sur la

mobilité ; d'un éboulis vif, on passe à un éboulis mort ou à un organisme solifluant. Cette pente critique, au Groenland, s'établit en bas de pente aux alentours de 20 à 28° » (figures 2 et 3).

Jean Malaurie étudie également l'âge et l'évolution des éboulis. Page 309, il écrit « initialement, l'éboulis est au principal de gravité. Au stade terminal, la solifluxion devient l'agent essentiel. L'éboulis passe de proche en proche au glacier rocheux. » et page 327 : « féconde pour l'analyse morphométrique nous est apparue enfin la notion d'âge d'éboulis. À l'éboulis jeune, relativement bien calibré et aux constituants mûs par la pesanteur, s'oppose l'éboulis évolué groenlandais au profil irrégulier, localement aplati par le gel ou la solifluxion et apparenté par sa dynamique aux glaciers rocheux ; on distingue l'éboulis très évolué dont le profil tend à se régulariser. »

2. Quelques enseignements sur l'éboulisation depuis les recherches pionnières de Jean Malaurie

Soixante ans après la soutenance de la thèse de Jean Malaurie (1962), de très nombreux travaux ont été conduits sur la dynamique des versants dans les milieux froids et notamment sur les emblématiques

cônes et talus d'éboulis, à la fois pour comprendre l'éboulisation et la combinaison des processus en action, sur les modèles corrélatifs eux-mêmes, et sur leurs significations morphodynamiques et paléo-environnementales.

2.1. - Les processus de fragmentation des roches

À la suite des travaux de Jean Malaurie, de nombreuses études ont porté sur les processus à la fois *in situ*, mais surtout en laboratoire et par modélisation numérique, pour comprendre les facteurs de contrôle de la gélifraction (propriétés des roches, alternances gel-dégel) qui produisent des fragments anguleux nommés gélifrac (Lautridou et Ozouf, 1978 ; Matsuoka, 2001 ; Matsuoka et Murton, 2008).

Théoriquement, la pression maximale créée par la congélation de l'eau est de 2100 kg/cm² à une température de -22°C, même si dans les faits, ce

maximum n'est que rarement atteint (French, 2018). Les principaux enseignements sur ces paramètres thermiques des roches et des sols sont résumés dans une synthèse récente sur la géomorphologie périglaciaire (Ballantyne, 2018). Le taux de transfert de chaleur dans la roche est déterminé par sa diffusivité thermique (conductivité thermique divisée par la capacité thermique volumétrique), mais cela est compliqué par les effets de la chaleur latente, de sorte que le gel et le dégel peuvent temporairement s'arrêter à 0°C (« zero curtain effect » (Ballantyne, 2018)). Il n'existe pas de température unique à laquelle l'eau gèle dans les roches, mais la proportion d'eau non gelée présente diminue à mesure que la température descend en dessous de 0°C. L'eau liquide présente dans la roche à des températures inférieures à 0°C, appelée "eau pré-fondue", existe en raison des effets de tension superficielle, de la présence d'impuretés dissoutes qui abaissent le point de congélation de l'eau et des effets de capillarité et d'adsorption. En laboratoire, les expériences



Figure 3 : Cône d'éboulis torrentiel, versant basaltique de Godhavn, île de Disko, août 1949
© Jean Malaurie, 1968, p. 297



Figure 4 : Sensibilité à la gélifraction des falaises calcaires dès le niveau de la mer sur la presqu'île de Brøgger (Ny-Ålesund, Spitsberg nord-occidental, 78°55'N, 11°55'E)
© Denis Mercier, 2016

menées notamment à Caen, ont montré l'influence de la vitesse de congélation, plus que l'intensité du refroidissement (Lautridou et Ozouf, 1978). La fracturation mécanique des roches soumises au stress lié à l'augmentation volumétrique de 9 % lorsque l'eau passe de l'état liquide à l'état solide dépend largement des discontinuités de la roche à différentes échelles (pores, fissures, joints...). La force de la liaison intergranulaire détermine aussi la résistance à la traction des roches intactes, et donc leur sensibilité à la fracturation ou à la désagrégation, mais elle varie fortement entre les types de roches. Les roches ignées, comme les granites ou les basaltes, et métamorphiques, comme les quartzites, pour lesquelles les grains sont soudés entre eux, sont très résistantes alors que les roches sédimentaires, comme les calcaires ou les grès, pour lesquelles les grains sont seulement cimentés ensemble, la résistance à la cryoclastie est plus faible (fig. 4). La porosité des roches varie de l'une à l'autre et ce paramètre détermine la quantité d'eau qu'une roche peut contenir. Si les roches magmatiques présentent souvent une porosité inférieure à 2 %, les roches sédimentaires peuvent atteindre 30 %. Or, pour un type de roche donné, la résistance à la traction a tendance à diminuer lorsque la porosité augmente. De plus, la porosité d'une roche

influence sa perméabilité, c'est-à-dire la rapidité avec laquelle elle absorbe l'eau (Ballantyne, 2018). La température à laquelle la glace de ségrégation provoque la microgélivation, varie de manière significative avec la lithologie et est comprise entre -1°C dans des roches très poreuses (> 20 %) et -4°C dans des roches faiblement poreuses (< 5 %). Elle peut également se manifester dans des roches non saturées au départ quand un gel lent (saisonnier) est capable d'induire une migration prolongée de l'eau depuis une source d'humidité extérieure. Cette même microgélifraction se produit lors d'un gel rapide (diurne) si la roche présente un degré de saturation supérieur à 80 % (Matsuoka, 2001). Par ailleurs, des études en laboratoire ont montré que des variations thermiques de l'ordre de 2°C par minute pouvaient générer des chocs thermiques et contribuer à la fragmentation des roches, sans faire appel à des alternances de gel et de dégel et sans apport d'humidité (French, 2018).

Les observations de terrain ont précisé le calendrier de l'ébouilisation qui dépend des environnements morphoclimatiques. Le printemps et l'automne sont souvent les périodes d'intensité maximale de ce processus au Spitsberg (Rapp, 1960), dans les Rocheuses (Gardner, 1971 ; Luckman, 1976), dans les Alpes (Francou, 1982).

Des approches par dendrochronologie permettent aussi de connaître le calendrier et la fréquence des chutes de pierres le long des versants boisés des chaînes de montagne. Ainsi, dans les Alpes suisses, Stoffel et al. (2005) montrent que l'activité de chutes de pierres est plus importante en avril et en mai. Les chutes de pierres le long des versants peuvent également être déclenchées par des tremblements de terre, des pluies intenses, une fonte rapide de la neige, le déplacement de la faune qui participent également à l'accumulation des fragments en bas des versants (Dorren, 2003).

2.2. - Les formes produites par l'ébouilisation : talus et cônes d'ébouilisation

Comme dans la thèse de Jean Malaurie, des études ont été menées sur les formes avec une reconnaissance des relations entre processus et modèles (Jahn, 1960 ; Rapp, 1960 ; Statham, 1976 ; Åkerman, 1984 ; Francou, 1987 ; André, 1991 ; Mercier, 2001 ; Sellier, 2002).

La thèse de Bernard Francou (1987) est un jalon remarquable dans la connaissance des dynamiques gravitaires. En comparant deux milieux de haute montagne que l'auteur a beaucoup parcourus, les

Andes centrales du Pérou sèches où le gel est fréquent, et les Alpes du Briançonnais où la neige peut rester au sol neuf mois, Bernard Francou analyse les granoclasses longitudinales croissantes vers l'aval en relation avec les lois de la gravité, les coulées de débris liées au ruissellement qui viennent perturber les granoclasses gravitaires, le rôle majeur de la neige dans le transfert des gélifractions, la notion de pente limite. Par des mesures de profils des cônes d'ébouilisation, Bernard Francou (1987) montre que les ébouilisations alpines ont un profil tendu dans la zone amont d'accumulation-transit et des profils concaves dans la zone distale d'accumulation pure. Il distingue une zone d'ébouilisation proximale avec un fort gradient de pente (33-41°) associée à l'accumulation et au transport et une zone d'ébouilisation distale d'accumulation seulement. Les deux parties de ces ébouilisations sont séparées par une rupture dynamique (modèle biphasé).

Dans sa volumineuse thèse d'État sur les versants quartzitiques dans les montagnes de l'Europe du Nord-Ouest (Irlande, Écosse, Norvège) soutenue le 3 mai 2002, Dominique Sellier consacre une large part de son étude à l'ébouilisation. En effet, si les roches quartzitiques sont résistantes à l'érosion chimique du fait de la recristallisation de cette roche métamorphique siliceuse, elles sont très



Figure 5 : Cônes et talus d'ébouilisation développés à la base de parois quartzitiques du Rondslottet dans le massif des Rondane en Norvège (61°55'N, 9°52'E entre 1450 et 2000 m d'altitude)
© Denis Mercier, 1989



Figure 6 : Versant basaltique en cours de régularisation en Islande de l'ouest (64°21'N, 21°86'W)
© Denis Mercier, 2022

sensibles à l'érosion mécanique périglaciaire, notamment vis-à-vis de la macro-gélifraction à cause de l'abondance des discontinuités dont les plans de stratification (fig. 5). À l'aide de transects topo-sédimentologiques, Dominique Sellier montre toute la variété des cônes d'éboulis et des dynamiques à l'œuvre, depuis les éboulis liés à la gravité pure, jusqu'au éboulis remaniés par le ruissellement, les avalanches ou le fluage. Dans son analyse des temporalités, il montre le rôle majeur des processus de décohesion des parois suite au départ des glaciers et la mise en place des éboulis dans les tous premiers temps de la déglaciation. Son analyse des versants réglés, témoignant de l'aboutissement et de l'arrêt du processus d'éboulisation, propose une mise en place rapide dans les roches quartzitiques, dans les seuls temps post-glaciaires au moins pour ceux développés dans les cirques (Sellier et Kerguillec, 2019 ; fig. 6).

Aux profils pentus des cônes d'éboulis liés à la gravité, étudiés par Jean Malaurie, s'opposent désormais des profils des dépôts moindres associés à des processus de remobilisation des cônes, par le ruissellement notamment (Mercier, 2001 ; 2002 ; Mercier et al., 2009 ; Decaulne et Sæmundsson, 2010) ou des avalanches (Jomelli et Francou, 2000). Des recherches récentes font le lien entre

cet abaissement des profils longitudinaux des cônes et le changement climatique contemporain (Senderak et al., 2017). Au cours des 25 dernières années, le dégel du pergélisol, l'augmentation des précipitations liquides et l'accélération de la dégradation de la couverture neigeuse dans la région du Hornsund au Spitsberg sud-occidental, sont jugés responsables de processus de solifluxion et de l'abaissement des profils des cônes d'éboulis (Dolnicki et Grabiec, 2022). Ces mêmes paramètres morphoclimatiques jouent en faveur du développement des cônes de déjection analysés récemment dans la région centrale du Spitsberg par Tomczyk (2021).

2.3. - Les vitesses de l'éboulisation

Des recherches ont également porté sur les vitesses d'érosion en estimant les volumes construits par l'éboulisation, le volume des cônes, le calcul de la marge d'erreur de l'estimation du vide interstitiel au sein du dépôt, l'estimation du profil caché de la base du versant sous le dépôt (Sass, 2006). À ce propos, Jean Malaurie écrit « *faute de coupes naturelles, il m'est impossible de savoir comment était le contact entre l'éboulis et le socle sur lequel la masse des pierres, par gravité, glisse ou*

roule. Des échosondes portatives, de nos jours, le permettraient » (Malaurie, 2016, p. 11). Au Spitsberg dans la région du Hornsund, une étude récente a utilisé des profils radar (*Ground Penetrating Radar* ou *GPR*) le long des axes des talus et permettent de connaître une épaisseur maximale des dépôts de débris de 25 à 30 mètres, épaisseur qui augmente logiquement vers la partie distale du cône d'éboulis (Dolnicki & Grabiec, 2022). Toujours au Spitsberg, mais dans la région centrale de Longyearbyen, les dépôts de pente ont été mesurés à l'aide d'un tomographe électrique (*electrical resistivity tomography* (*ERT*)) et donne comme résultat une épaisseur de plusieurs dizaines de mètres dans la partie médiane du cône (de 26 à 42 m) et seulement de quelques mètres à l'apex (Siewert et al., 2012). Les taux de dénudation proposés pour l'évolution holocène de ces parois oscillent entre 0,33 et 1,96 mm par an pour les cônes d'éboulis (Siewert et al., 2012).

Pour ce qui concerne la vitesse de l'érosion, Jean Malaurie conclue sa thèse sur le Groenland par ces phrases « *L'érosion est lente, aussi lente que nous l'avions jugée sur les granites et grès des montagnes sahariennes du Hoggar. D'Îta à Thulé, en des secteurs de roches dures parfaitement datables,*

l'érosion depuis un siècle n'a pas révélé de recul cartographiable. Des esquilles, des écornages et écaillages : guère plus. L'expérience montre, au reste, que l'imprégnation en eau et la gélifraction d'une roche consolidée ne sont pas des opérations aisées » (1968, page 447).

Dans ses travaux de thèse de doctorat d'État sur les versants du Spitsberg, soutenue le 8 novembre 1991, dont Jean Malaurie fut président du jury, Marie-Françoise André (1991) analyse notamment des vitesses d'érosion à partir de calage chronologique basée sur l'utilisation de la lichénométrie. Les taux de recul des parois du Svalbard proposés par Marie-Françoise André vont de 0 à 1 580 mm par millier d'années. Dans le nord-ouest et le centre du Spitsberg, un recul des parois rocheuses à trois vitesses est suggéré (André, 1997). Pour les deux derniers millénaires : un écaillage biogénique très lent (2 mm ka⁻¹), un recul modéré dû à l'éclatement par le gel (100 mm ka⁻¹) et un recul rapide associé à la relaxation des contraintes postglaciaires (environ 1 000 mm ka⁻¹). L'examen de la répartition des divers processus indique que le recul holocène de la plupart des parois rocheuses n'a pas dépassé un ou deux mètres. Les données lithologiques des roches



Figure 7 : Cônes d'éboulis partiellement fossilisés, cônes torrentiels et coulées de débris actives sur un versant basaltique du Tindastól dans la région du Skagafjörður en Islande (65°78'N, 19°61'W)

© Denis Mercier, 2012

métamorphiques étudiées semblent être le principal contrôle des taux de recul. Des taux plus rapides sont généralement associés à la relaxation des contraintes glaciaires ou à la susceptibilité locale au gel du substratum rocheux, souvent là où les affleurements présentent une forte densité de discontinuités. Ainsi, les dynamiques para-glaciaires et les contraintes morphostructurales semblent jouer un plus grand rôle pour la construction des dépôts de pente que l'ébouilisation *stricto sensu*. Il en est de même en Écosse où Hinchliffe et Ballantyne (2009) et Ballantyne (2019) démontrent que les talus et les cônes à la base des versants ne résultent pas des seuls processus d'ébouilisation mais aussi de l'activité paraglaciale et de la météorisation et que leur formation se place dès le début de la déglaciation des versants écossais. La plupart de ces talus et cônes se sont mis en place lors de la période Tardiglaciaire, au cours des cinq millénaires qui ont suivi la déglaciation de l'Écosse. Des conclusions similaires sur l'importance des premiers temps de la déglaciation dans l'édification des dépôts de pente au regard des dynamiques actuelles se retrouvent dans différents environnements froids (Mercier, 2011 ; Scapozza, 2016, Veilleux et al., 2019).

Aujourd'hui, en utilisant les datations cosmogéniques, des chercheurs proposent des taux de dénudation des parois de montagne sur des milliers d'années. Dans les Alpes suisses, les taux de dénudation sont élevés dans tout l'Eiger et varient de 45 ± 9 cm kyr⁻¹ à 356 ± 137 cm kyr⁻¹ pour les derniers siècles à millénaires. Ces taux élevés sont interprétés comme le résultat d'une dénudation accomplie par des chutes de roches fréquentes à l'échelle centimétrique, associées à la dissolution chimique du calcaire (Mair et al., 2019). Toujours dans les Alpes, l'utilisation des datations cosmogéniques permet de démontrer le poids de la gélifraction dans les taux de dénudation de douze bassins versants situés dans le massif des Écrins-Pelvoux, à des altitudes allant de 1700 à 2800 m, dans un contexte de déglaciation (Delunel et al., 2010). Les taux de dénudation moyens varient de $0,27 \pm 0,05$ à $1,07 \pm 0,20$ mm/an sur des échelles de temps millénaires. Les résultats montrent une corrélation ($p_2 = 0,56$) entre le taux de dénudation et l'élévation moyenne du bassin-versant, en l'absence de corrélation significative avec d'autres paramètres morphométriques (relief, pente, taille du bassin-versant, hypsométrie, etc). L'augmentation du taux d'érosion avec l'altitude est interprétée comme l'effet de processus contrôlés par le gel (Delunel et al., 2010).

2.4. – Le changement climatique contemporain, l'ébouilisation et les risques induits

Dans le contexte actuel du réchauffement climatique contemporain, où les milieux polaires et les régions de hautes montagnes enregistrent des augmentations de températures supérieures à la moyenne mondiale (Mercier, 2021), les recherches sur les dynamiques des versants cherchent à comprendre l'impact de ces nouvelles conditions thermiques pour les chutes de pierres (Knoflach et al., 2021). À propos des changements climatiques, Jean Malaurie écrit dès 1968 : « *Les formes du terrain permettent de déceler elles aussi une sensibilité égale des forces d'érosion aux moindres fluctuations de ce milieu total. Visiblement, les seuils critiques des forces actuellement en présence sont proches et les reliefs contemporains sont eux-mêmes le résultat d'un équilibre qu'un réchauffement de quelques degrés, une plus grande humidité contribuerait à rompre irrémédiablement* » (page 445).

Des mesures précises des chutes de pierres sont réalisées à partir de suivis des parois par scanner laser terrestre ou par mesures lidar, avec une résolution de l'ordre du centimètre ou du décimètre selon les cas. Sur la face est de la Tour Ronde à 3792 m d'altitude dans le massif du Mont Blanc, la comparaison des modèles réalisés à partir des mesures de juillet 2005 et juillet 2006 a permis de quantifier les chutes de pierres. Le volume a atteint un total de 536 m³ sur la zone balayée, ce qui correspond à un taux d'érosion de 8,4 mm par an. Ce résultat est interprété comme la conséquence de la dégradation du pergélisol dans cette paroi rocheuse (Rabatel et al., 2008).

Dans le contexte actuel du réchauffement climatique et de l'augmentation de la fréquentation de la haute montagne, les impacts des chutes de pierre sont parfois dangereux pour l'Homme. À cette fin, des approches par modélisation cherchent à prédire les zones d'instabilité et les zones à risque pour les hommes et les infrastructures (Dorren, 2003). Amorcée avec la fin du Petit Âge Glaciaire, la fonte contemporaine des glaciers déstabilise l'équilibre des versants (Fischer et al., 2006 ; Deline et al., 2012 ; Knoflach et al., 2021). Celle du pergélisol de parois est responsable de l'accroissement des écroulements rocheux comme l'ont très bien démontré les études réalisées dans le Massif du Mont Blanc (Ravanel et Deline, 2015 ; Ravanel et al., 2013, 2017). Au-delà de ces deux phénomènes d'ampleur qui rendent plus difficiles techniquement et plus dangereuses certaines courses d'alpinisme (Mourey et al., 2019a et 2019b),



Figure 8 : Les chutes de pierres, sur un versant basaltique dans l'axe d'un cône torrentiel (dont la partie distale est visible à gauche du cliché), et l'érosion littorale ont conduit les autorités islandaises à fermer la route côtière permettant de relier Ísafjörður et Bolungarvík dans la région des Westfjords. Un tunnel creusé dans la montagne permet depuis 2010 de relier les deux localités distantes d'une quinzaine de kilomètres (66°05'N, 23°09'W)

© Denis Mercier, 2022

des chercheurs se sont penchés sur les chutes de pierres dans la traversée du Grand Couloir du Goûter à 3270 m et la montée jusqu'à l'aiguille du Goûter (3863 m), sur la route de l'ascension au mythique Mont Blanc (Mourey et al., 2018). Les chutes de pierres sont les plus fréquentes entre 10h et 16h avec un pic entre 11h et 11h30. Pour mener à bien ses suivis, les chercheurs ont mis en place une batterie d'outils à partir de l'été 2016. Des capteurs de température du sol ont été installés pour caractériser l'état thermique du pergélisol, des appareils photographiques automatiques pour étudier l'enneigement, des capteurs sismiques pour mesurer l'occurrence et l'intensité des chutes de pierres et un capteur de fréquentation pour comptabiliser le nombre et la direction des alpinistes (Mourey 2019). L'inventaire exhaustif et l'étude détaillée des procès-verbaux rédigés par les secouristes à la suite de chaque intervention ont permis de mieux comprendre les accidents (Mourey et al. 2018). Ainsi, de 1990 à 2017, 102 personnes sont décédées, 230 ont été blessées et 55 sont sorties indemnes sur un total de 387 personnes secourues (347 opérations de secours). 84 % des personnes victimes d'un accident sont des amateurs non encadrés par un professionnel. Dans les gneiss très fracturés et

des pentes fortes (> 40°), la fonte du pergélisol et la fonte de la neige rendent plus fréquentes les chutes de pierres qui expliquent directement au moins 29 % des accidents et sont impliquées pour partie dans les dévissages qui sont à l'origine de 50 % des accidents. L'étude montre également que l'accroissement de la fréquentation de la haute montagne et le profil des alpinistes plus ou moins préparés sont des facteurs d'explication de cet accroissement de la dangerosité de cette ascension (Mourey et al. 2018).

Le long des axes de circulation, notamment pour ceux qui ont été construits au pied des parois rocheuses des environnements de montagne et dans les milieux froids, l'ébouilisation produit des fragments qui se retrouvent sur les routes et peuvent provoquer des dommages (fig. 8).

Pionnier dans l'étude de l'ébouilisation, Jean Malaurie a incontestablement apporté à la connaissance de cette dynamique des versants dans les milieux froids. Depuis la soutenance de sa thèse en 1962, les géomorphologues ont continué, et poursuivent encore aujourd'hui, l'étude de l'ébouilisation. L'approche fondamentale demeure privilégiée pour la connaissance des processus à l'œuvre dans un contexte de changement climatique qui concourt à

la modification des paramètres climatiques au sein des parois (fonte du pergélisol, fonte de la neige, modification des calendriers des processus de gel et de dégel). Cependant, les recherches sur l'éboulisement se veulent aussi appliquées dans un contexte où l'augmentation de la fréquence de la pratique de la haute montagne s'avère parfois mortelles pour les alpinistes. Ainsi, à partir de l'étude des processus de l'éboulisement, Jean Malaurie et ceux qui continuent d'étudier ses effets ont participé et poursuivent la connaissance des principaux paramètres qui régissent l'évolution des versants des milieux froids des hautes latitudes et des hautes altitudes, les lois mécaniques de la fragmentation des roches, le contrôle par le contexte morphostructural et celui par le contexte climatique.

« *L'incertitude qui environne le chercheur dépasse les*

BIBLIOGRAPHIE :

Åkerman, H.J., (1984) - Notes on talus morphology and processes in Spitsbergen. *Geografiska Annaler Serie A Physical Geography*, 66, 4, pp. 267–284. <https://doi.org/10.2307/520850>

André M.F (1991) - *Dynamique actuelle et évolution holocène des versants du Spitsberg : Kongsfjord-Wijdefjord, 79° Nord*, Thèse d'État, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 653 p.

André M-F (1997) - Holocene rockwall retreat in Svalbard: a triple-rate evolution. *Earth Surface Processes and Landforms*, 22, 5, pp. 423–440. [https://doi.org/10.1002/\(SICI\)1096-9837\(199705\)22:5<423::AID-ESP706>3.0.CO;2-6](https://doi.org/10.1002/(SICI)1096-9837(199705)22:5<423::AID-ESP706>3.0.CO;2-6)

Aurégan P., Borm J. (2021), *Malaurie*, Paris, Éditions de l'Herne, 272 p.

Ballantyne, C. K. (2018) - *Periglacial geomorphology*, John Wiley & Sons Ltd, Oxford. 454 p.

Ballantyne, C.K. (2019) - *Scotland's Mountain Landscapes. A geomorphological perspective*, Dunedin Academic Press, Edinburgh & London, 183 p.

Cayeux A. de (1949) - *Terre arctique : avec l'expédition française au Groenland*, Paris, Éditions Arthaud, 230 p.

Decaulne, A., Sæmundsson, Þ. (2010) - Distribution and frequency of snow-avalanche debris transfer in the distal part of colluvial cones in central north Iceland. *Geografiska Annaler Serie A Physical Geography*, 92, 2, pp. 177–187. <https://doi.org/10.1111/j.1468-0459.2010.00388.x>

Deline P., Gardent M., Magnin F., Ravel L. (2012) - The morphodynamics of the Mont Blanc massif in a changing cryosphere: A comprehensive review. *Geografiska Annaler: Series A, Physical*

normes communes. Il sait peut-être quelle graine il sème, mais il ignore quel arbre elle donnera. Le chercheur d'or sait qu'il cherche de l'or. Le chercheur scientifique ne sait pas ce qu'il cherche. Car s'il le savait, il ne le chercherait pas » (Cayeux, 1949, p. 53). Au cours de ces décennies de recherche, Jean Malaurie a semé de nombreuses graines et de nombreux arbres ont poussé, que ce soit dans les domaines de la littérature (Aurégan et Borm, 2021) avec la collection « Terre Humaine » éditée par Plon depuis 1955 et son célèbre ouvrage *Les derniers rois de Thulé* et dans le domaine de la géomorphologie avec ses recherches pionnières sur l'éboulisement au Groenland et dans le massif du Hoggar au Sahara, dont les travaux contemporains, sept décennies plus tard, essaient encore d'apporter des éléments de réponse.

Geography, 94, 2, pp. 265–283. <https://doi.org/10.1111/j.1468-0459.2012.00467.x>

Delunel R., Peter A. Van der Beek P.A., Carcaillet J., Bourlès D.L., Valla P.G. (2010) - Frost-cracking control on catchment denudation rates: Insights from in situ produced 10 Be concentrations in stream sediments (Ecrins–Pelvoux massif, French Western Alps). *Earth and Planetary Science Letters* 293, pp. 72–83. doi:10.1016/j.epsl.2010.02.020

Dolnicki, P., Grabiec, M. (2022) - The thickness of talus deposits in the periglacial area of SW Spitsbergen (Fugleberget Mountain side) in the light of slope development theories. *Land*, 11, 209. <https://doi.org/10.3390/land11020209>

Dorren L.K.A. (2003) - A review of rockfall mechanics and modelling approaches, *Progress in Physical Geography*, 27,1, pp. 69–87. DOI: 10.1191/0309133303pp359ra

Fénelon P. (1971) - Jean Malaurie. Thèmes de recherche géomorphologique dans le Nord-Ouest du Groenland. *Norvis*, 71, pp. 533-534. https://www.persee.fr/doc/noroi_0029-182x_1971_num_71_1_1873_t1_0533_0000_1

Fischer L., Kaab A., Huggel C., Noetzlieology J. (2006) - Glacier retreat and permafrost degradation as controlling factors of slope instabilities in a high-mountain rock wall: the Monte Rosa east face. *Natural Hazards and Earth System Sciences*, 6, pp. 761-772. www.nat-hazards-earth-syst-sci.net/6/761/2006

Franco B. (1982) - Chutes de pierres et éboulisement dans les parois de l'étage périglaciaire, *Revue de géographie alpine*, 70, 3, pp. 279-300, <https://doi.org/10.3406/rga.1982.2508>

Franco B., (1987) – *L'éboulisement en haute montagne : contribution à l'étude du système corniche-éboulis en milieu périglaciaire*. Thèse d'État, Université Paris VII, 689 p.

French, H.M. (2018) - *The Periglacial Environment*, 4th ed.; John Wiley & Sons: Hoboken, NJ, USA; Chichester, UK, 515 p.

Gardner J.S. (1971) - A note on rockfalls and north faces in the Lake Louise area. *American Alpine Journal*, p. 317-318.

Hinchliffe D., Ballantyne C.K. (2009) – Talus structure and evolution on sandstone mountains in NW Scotland. *The Holocene*, 19, 3, pp. 477-486. <https://doi.org/10.1177/0959683608101396>

Jahn, A., (1960) - Some remarks on evolution of slopes on Spitsbergen. *Zeitschrift für Geomorphologie*, Suppl. 1, pp. 49–58.

Jomelli, V., Franco, B. (2000) - Comparing the characteristics of rockfall talus and snow avalanche landforms in an Alpine environment using a new methodological approach: Massif des Ecrins, French Alps. *Geomorphology*, 35, 3, pp. 181–92. [https://doi.org/10.1016/S0169-555X\(00\)00035-0](https://doi.org/10.1016/S0169-555X(00)00035-0)

Knoflach B., Tussetschläger H., Sailer R., Meißl G., Störter J. (2021) - High mountain rockfall dynamics: rockfall activity and runoff assessment under the aspect of a changing cryosphere, *Geografiska Annaler: Series A, Physical Geography*, 103, 1, pp. 83-102. <https://doi.org/10.1080/04353676.2020.1864947>

Lautridou J.P., Ozouf J.C. (1978) - Relations entre la gélivité et les propriétés physiques (porosité, ascension capillaire) des roches calcaires, *Coll. Int. Altération et protection des monuments en pierre*, Paris.

Luckman B.H. (1976) - Rockfalls and rockfall inventory data : some observations from Surprise Valley, Jasper National Park, Canada, *Earth surface processes*, vol. 1, p. 287-298. <https://doi.org/10.1002/esp.3290010309>

Mair D., Lechmann A., Yesilyurt S., Tikhomirov D., Delunel R., Vockenhuber C., Akçar N., Schlunegger F. (2019) - Fast long-term denudation rate of steep alpine headwalls inferred from cosmogenic 36 Cl depth profiles. *Scientific Reports*, <https://doi.org/10.1038/s41598-019-46969-0>

Malaurie J. (1955) - *Les derniers rois de Thulé*, Paris, Plon, 325 p.

Malaurie J. (1968) - *Thèmes de recherche géomorphologique dans le nord-ouest du Groenland*, Paris, CNRS Editions, 495 p.

Malaurie J. (2016) - *Arctica. Œuvres I, Ecosystème arctique en haute latitude*, Paris, CNRS Editions, 455 p.

Matsuoka N. (2001) - Microgelivation versus macrogelivation: towards bridging the gap between laboratory and field frost weathering. *Permafrost Periglacial Processes*. 12, pp. 299–313. DOI: 10.1002/ppp.393

Matsuoka N., Murton J. (2008) - Frost weathering : recent advances and future directions. *Permafrost and Periglacial Processes*, 19, pp. 195-210. <https://doi.org/10.1002/ppp.620>

Mercier D. (2001) - *Le ruissellement au Spitsberg. Le monde polaire face aux changements climatiques*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, Collection Nature et Sociétés, 278 p.

Mercier D. (2002) - La dynamique paraglaciale des versants du Svalbard, *Zeitschrift für Geomorphologie*, 46, 2, pp. 203-222. DOI: 10.1127/zfg/46/2002/203

Mercier D. (2011) - *La géomorphologie paraglaciale. Changements climatiques, fonte des glaciers et crises érosives associées*, Sarrebruck, Éditions universitaires européennes, 256 p.

Mercier D. (dir) (2021) – *Les impacts spatiaux du changement climatique*, Londres, ISTE, 321 p.

Mercier D., Étienne S., Sellier D., André M.-F. (2009) - Paraglacial gullyng of sediment mantled slopes: a case study of Colletthøgda, Kongsfjorden area, West Spitsbergen (Svalbard), *Earth Surface Processes and Landforms*, 34, pp. 1772-1789. <https://doi.org/10.1002/esp.1862>

Mourey J. (2019) - *L'alpinisme à l'épreuve du changement climatique : Évolution géomorphologique des itinéraires, impacts sur la pratique estivale et outils d'aide à la décision dans le massif du Mont Blanc*. Thèse de l'Université Grenoble Alpes, 332 p.

Mourey J., Marcuzzi M., Ravel L., Pallandre F. (2019a) - Effects of climate change on high Alpine mountain environments: Evolution of mountaineering routes in the Mont Blanc massif (Western Alps) over half a century, *Arctic, Antarctic, and Alpine Research*, 51, 1, pp. 176-189, DOI: 10.1080/15230430.2019.1612216

Mourey J., Moret O., Descamps P., Bozon S. (2018) - Accidentology of the normal route up Mont Blanc between 1990 and 2017, *Fondation Petzl* www.fondation-petzl.org

Mourey J., Ravel L., Lambiel C., Strecker J., Piccardi M. (2019b) - Access routes to high mountain huts facing climate-induced environmental changes and adaptive strategies in the Western Alps since the 1990s, *Norsk Geografisk Tidsskrift - Norwegian Journal of Geography*, DOI: 10.1080/00291951.2019.1689163

Rabatel A., Deline P., Jaillat S., Ravel L. (2008) - Rock falls in high-alpine rock walls quantified by terrestrial lidar measurements: A case study in the Mont Blanc area. *Geophysical Research Letter*. 35, <https://doi.org/10.1029/2008GL033424>

Rapp A. (1960) - Talus slopes and mountain walls at Tempelfjorden, Spitsbergen. *Norsk Polarinstitutt Skrifter* 119, pp. 1–96.

Ravel L., Deline P. (2015) - Rockfall hazard in the Mont Blanc massif increased by current atmospheric warming. *Engineering Geology for Society and Territory*. 1, pp. 425–428. DOI: 10.1007/978-3-319-09300-0_81

Ravel L., Deline P., Lambiel C., Vincent C. (2013) - Instability of a high alpine rock ridge: The lower Arête des Cosmiques, Mont Blanc Massif, France. *Geografiska Annaler: Series A, Physical Geography*, 95, pp. 51–66. <https://doi.org/10.1111/geoa.12000>

Ravanel L., Magnin F., Deline P. (2017) - Impacts of the 2003 and 2015 summer heatwaves on permafrost-affected rock-walls in the Mont Blanc massif. *Science of the Total Environment* 609, pp. 132–43. <https://doi.org/10.1016/j.scitotenv.2017.07.055>

Sass O. (2006) - Determination of the internal structure of alpine talus deposits using different geophysical methods (Lechtaler Alps, Austria). *Geomorphology*, 80, pp. 45–58. <https://doi.org/10.1016/j.geomorph.2005.09.006>

Scapoza C. (2016) - Evidence of paraglacial and paraperiglacial crisis in Alpine sediment transfer since the last glaciation (Ticino, Switzerland), *Quaternaire*, 27, 2, pp. 139-155. <https://doi.org/10.4000/quaternaire.7805>

Sellier D. (2002) - *Géomorphologie des versants quartzitiques en milieux froids : l'exemple des montagnes de l'Europe du nord-ouest*, Thèse d'État, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 1 888 p.

Sellier D., Kerguillec R. (2019) - Characterization of scree slopes in the Rondane Mountains (South-Central Norway), in Beylich A. (ed.) *Landscapes and landforms of Norway*, pp. 203-223. DOI: 10.1007/978-3-030-52563-7_9

Senderak K., Kondracka M., Gadek B. (2017) - Talus slope evolution under the influence of glaciers with the example of slopes near the Hans Glacier, SW Spitsbergen, Norway. *Geomorphology*, 285, pp. 225–234. <https://doi.org/10.1016/j.geomorph.2017.02.023>

Siewert M.B., Krautblatter M., Christiansen H.H., Eckerstorfer M. (2012) - Arctic rockwall retreat rates estimated using laboratory-calibrated ERT measurements of talus cones in Longyear dalen, Svalbard. *Earth Surface Processes and Landforms*, DOI: 10.1002/esp.3297

Statham I., (1976) - A scree slope rockfall model. *Earth Surface Processes*, 1, 1, pp. 43-62. <https://doi.org/10.1002/esp.3290010106>

Stoffel M., Lièvre I., Monbaron M., Perret S. (2005) - Seasonal timing of rockfall activity on a forested slope at Täschgufer (Swiss Alps) - a dendrochronological approach, *Zeitschrift für Geomorphologie*, vol. 49, 1, pp. 89-106.

Tomczyk A.M. (2021) - Morphometry and morphology of fan-shaped landforms in the high-Arctic settings of central Spitsbergen, Svalbard, *Geomorphology*, vol. 392. <https://doi.org/10.1016/j.geomorph.2021.107899>

Veilleux S., Bhiry N., Decaulne A. (2019) - Talus slope characterization in Tasiapik Valley (subarctic Québec): Evidence of past and present slope processes. *Geomorphology*, 349, pp.106911. DOI : 10.1016/j.geomorph.2019.106911

Veyret P. (1971) - Malaurie (J.). - Thèmes de recherche géomorphologique dans le Nord-Ouest du Groenland. *Revue de géographie alpine*, tome 59, n°1, pp. 149-150. https://www.persee.fr/doc/rga_0035-1121_1971_num_59_1_1217_t1_0149_0000_1

LA VALEUR DES FILMS DE JEAN MALAURIE POUR LE PEUPLE INUIT AUJOURD’HUI

LE RÔLE DU CINÉMA ET DE LA PHOTOGRAPHIE DANS LES REVENDICATIONS IDENTITAIRES DES MINORITÉS

DR. ROSA THORISDOTTIR

Docteure en anthropologie visuelle, auteure d’une thèse intitulée « L’Arctique en images : l’analyse des films de Jean Malaurie et la question de la valeur des documents visuels » (dir. Pascal Dibie, professeur, Université Paris VII Denis-Diderot)
PdD in visual anthropology, author of a thesis entitled “The Arctic in images: the analysis of Jean Malaurie’s films and the question of the value of visual documents”, (supervisor: Prof. Pascal Dibie, Universty of Paris VII Denis-Diderot) France

Au cours des cinquante dernières années, les Inuit dans toute la région circumpolaire ont dû faire face aux changements les plus rapides qu’ils aient jamais connus: changement des conditions environnementales, comme le réchauffement de la planète, des conditions sociales liées à la colonisation et à l’occidentalisation, ainsi qu’aux phénomènes de la vie moderne tels que l’urbanisation rapide, les migrations massives et l’industrialisation.

Le géographe français et ethnologue de cœur Jean Malaurie se trouvait au Groenland au début de ces mutations. Fasciné par le peuple de l’Arctique, leur mode de vie, leurs histoires, leur savoir-faire et traditions, il s’intéresse de plus en plus à l’homme. Après sa grande œuvre, *Les Derniers Rois de Thulé*, publié en 1955, il ne lâche plus et décide de témoigner sur cette crise culturelle de la perte d’identité et de l’acculturation des peuples inuit.

Jean Malaurie réalisera à Thulé en 1969 un film de 120 minutes pour la télévision française intitulé *Les Derniers Rois de Thulé*. Le film compte deux épisodes. 1^{re} partie : *L’Esquimau polaire, le chasseur*. 2^e partie : *L’Esquimau chômeur et imprévisible*.¹

Malaurie ne s’arrête pas là et réalise, entre 1974 et 1980, la série *Inuit* pour la chaîne Antenne 2. Sept films qui composent une fresque circumpolaire sur le peuple Inuit d’Alaska via le Canada et le Groenland jusqu’à la Sibérie : (7 films 16mm couleur).

Le Cri universel du peuple esquimau. 1 h 27 min
Les Groenlandais et le Danemark. *Nunarput (Notre Terre)*. 55 min
Les Groenlandais et le Danemark : le Groenland se lève. 55 min
Les Esquimaux et le Canada : l’incommunicabilité. 55 min
Les Esquimaux alaskiens et les États-Unis d’Amérique : les fils de la baleine. 55 min
Les Esquimaux alaskiens et les États-Unis d’Amérique : pétrodollars et pouvoir. 55 min
Les Esquimaux d’Asie et l’Union soviétique : aux sources de l’histoire inuit. 55 min

En 1993 sort un film résumé de la série en rajoutant quelques segments, intitulé *Haiṇak-Inuit, le cri universel du peuple esquimau* qui fait 52 min. La totalité de ses 10 fims seront réédités en 2007. Le coffret collection de quatre films de 52 minutes s’appelle *La Saga des Inuit*.

À première vue, la singularité des films de Jean Malaurie tient au fait qu’ils sont l’unique œuvre d’un seul ethnologue qui porte sur les cultures des *Inuit* répartis sur différents continents et territoires placés sous l’autorité de divers gouvernements pendant une période précise. Le résultat : huit heures de documents filmés sur des peuples de même origine, dispersés sur un territoire gigantesque² de 12 172 000km². En effet, quatre de ses films ont été tournés au Groenland, un au Canada, un dans l’Arctique soviétique et deux en Alaska³.

A l’époque où Malaurie tournait ses films, l’ethnographie s’intéressait surtout à un passé idéalisé, pré-européen. Les ethnologues/réalisateurs avaient tendance à rapporter des représentations statiques des peuples et des cultures, guidés par l’idée de capturer « l’exotique » avant sa disparition⁴. La série *Inuit* de Jean Malaurie, quant à elle, attirait l’attention sur la dynamique d’un présent politique très tendu. Un moment confus et compliqué pour tous. La situation politique et les rapports des autochtones avec les gouvernements étaient complexes, voire confus. Les témoignages de Jean Malaurie, pris au moment même où ils avaient lieu, sont par conséquence unique.

L’œil de Malaurie

Jean Malaurie est toujours très direct dans ses films et ne cache jamais ses propres opinions. Il nous donne son propre point de vue et nous livre ses analyses singulières. Il nous décrit son propre regard sur les Inuit. Il expose ses pensées personnelles et ses inquiétudes. Cela est également très rare dans les films documentaires ou ethnographiques et suscite un questionnement sur cet homme, sur son style cinématographique et sur les raisons qui l’ont conduit à réaliser ces films.

Avec son livre, *Les Derniers rois de Thulé*, Jean Malaurie nous invite à le suivre dans l’Arctique. Dans ses films, il fait de même. Avec leur autorisation, il nous invite chez les Inuit. Devenu leur ami, ses interlocuteurs lui font confiance et s’expriment ouvertement devant lui et sa caméra. Ils lui parlent

de sujets intimes et lui ouvrent la porte de leurs vies quotidiennes. Jean Malaurie devient très proche des Inuit, participant à leurs discours et actions politiques, pour réclamer un droit de parole, un juste prix pour la peau de phoque, et ainsi assurer la viabilité du rendement du chasseur, ce qui mettra les Danois sur la défensive. C’était assez singulier à l’époque puisque jusque dans les années 1970, l’ethnologue était supposé garder ses distances vis-à-vis de la société qu’il étudiait. Se faire des amis et rejoindre les autochtones n’a pas toujours été bien perçu⁵.

Cette confiance, ce respect mutuel et ces relations privilégiées et amicales sont très palpables dans ses films. *Les esquimaux d’Asie et l’Union Soviétique : aux sources de l’histoire inuit*⁶, de la série *Inuit*, est le seul film qui fasse exception car, suite à des problèmes administratifs dûs à la législation en vigueur dans les anciens pays soviétiques (ex-URSS) à l’époque, Jean Malaurie ne pouvait se déplacer librement pour tourner lui-même.

Comme on peut le constater, Jean Malaurie ne cherche pas à se cacher derrière une objectivité supposée. Il dit qu’il n’existe pas une vérité objective puisque l’observateur fait toujours partie de ce qu’il observe. Il y a forcément dans le regard de l’un sur l’autre un transfert, dit Jean Malaurie, et pour approcher cette vérité il faut se confesser, il faut tout dire.

« Ma conviction est souvent si forte que ma rationalité pourrait l’handicaper, et je cherche à ce qu’aucune censure par le rationnel ne me retarde dans cet itinéraire. J’ai le souci que l’esprit critique ne s’exerce pas devant cette impulsion et ce n’est que peu à peu, à l’analyse, que je trouve les raisons justifiantes de cette approche ; ce n’est pas autrement que je puisse justifier, par exemple, cet appel du nord, et cette recherche pendant plus de cinquante ans. Ma vie s’est fondée sur des déterminations, dont les raisons, ainsi que je l’ai dit, ne m’étaient pas données initialement ; elles pouvaient même les détruire »⁷.

À l’époque du tournage, une telle subjectivité, déclarée par Jean Malaurie, n’était pas acceptée par

¹ En 2002, une version restaurée et rééditée du film a été co-produite par les Films du Village/Zarafa et France 5, INA, sous la direction de Jean Malaurie. La durée de la nouvelle version est de 52 minutes.

² Selon Niels Einarsson, Joan Nymand Larsen, Annika Nilsson, Oran R. Young (eds.) *Arctic Human Development Report*, Akureyri : Stefansson Arctic Institute, la surface des territoires arctiques s’étale sur 12,575,000 kilomètres carrés.

³ Les bases de données sont les six films de la série *Inuit* tournée de 1974 à 1976 et les deux épisodes des « Derniers rois de Thulé » tournés en 1969.

⁴ Mydin, 1992, *op.cit.*.

⁵ Pat Caplan (ed.), 2003, *The ethics of Anthropology: debates and dilemmas*, London: Routledge.

⁶ Jean Malaurie, 1976c, *op.cit.*.

⁷ Jean Malaurie, 2002c, « Pas à pas vers les *Inuit* » dans Dominique Sewane (coord.) *De la vérité en ethnologie...*, Paris, Economica, p. 107-149, p. 141.

tous. Géomorphologue de formation, il ignore pourtant totalement l’objectivité du reste prétendue mais presque obligatoire à l’époque en ethnologie. Ses actes et opinions sont souvent discutés en France où il s’est fait des opposants. Encore aujourd’hui, les savants ont peur d’être jugés comme mauvais scientifiques s’ils se mêlent trop à l’actualité des peuples qu’ils étudient⁸. Or c’est justement cette présence, cette sincérité et cette honnêteté dans ses films, et le respect qu’il porte aux Inuit, qui font la valeur de son travail cinématographique. Tout cela constitue notamment une richesse pour certains chercheurs groenlandais qui commencent à se rendre compte de l’intérêt spécifique que représente un regard non-danois, dans le cadre de leurs propres recherches sur des peuples inuit.

La valeur des films

Quant à la valeur de ces films au regard du réveil culturel que le peuple inuit a pu connaître depuis quelques décennies, leur plus grande valeur est sans aucun doute leur existence-même, le fait qu’elles ont été tournées à l’époque et que les organismes occidentaux tels que l’INA les ont préservées dans de bonnes conditions, de telle sorte qu’elles peuvent encore à ce jour être vues et utilisées pour enrichir nos connaissances actuelles des cultures du monde. Le fait d’avoir filmé la naissance de la résistance Inuit est extraordinaire et cela constitue aujourd’hui un document historique unique, notamment pour les Groenlandais qui continuent la lutte pour leur reconnaissance et leur indépendance. Ce qui aujourd’hui rend les œuvres de Jean Malaurie singulières dans le discours des revendications identitaires des minorités c’est justement qu’elles sont des œuvres d’une époque. Elles ont été tournées au cœur de ces changements et ne sont pas une interprétation faite de nos jours, dépendante de nos mémoires. En parlant avec des Inuit militants, Jean Malaurie tente de trouver une solution, ou du moins, en les filmant, de donner une valeur à ce qu’ils représentent. Il les interroge pour voir si l’esprit inuit est toujours vivant après toutes ces années de soumission. Le message de Jean Malaurie est complexe, il a envie d’encourager les Inuit tout en essayant de se convaincre, lui et les autres, qu’il existe un futur prospère propre aux Inuit.

Jean Malaurie dit lui-même que le grand mérite de la série vient du fait qu’elle a été produite avec l’enthousiasme de la population inuit qui se trouvait dans un moment de crise politique. C’était la première fois qu’ils participaient vraiment à un film. Bien que ce soit leur première expérience, les autochtones, de l’Alaska au Groenland, en passant par le Canada, s’expriment avec beaucoup de liberté et de force, affirme Jean Malaurie⁹. Leurs témoignages portent beaucoup sur l’injustice et les problèmes d’identité inuit, toujours d’actualité au sein de ces communautés qui montrent de plus en plus leur volonté de gérer et de prendre en main leur propre destin.

Comme il a admiré les Inuit en général pour ce qu’ils étaient, Jean Malaurie déplore ce qu’ils sont devenus. Le message qu’il fait passer dans ses films atteste de la crise culturelle inuit, comme il l’appelle, précipitée selon lui par trois facteurs principaux. Premièrement, par la colonisation et la redoutable assimilation culturelle forcée et systématique à laquelle les Inuit ont été soumis, comme le christianisme et les pensionnats pour Autochtones au Canada qui sont la cause de la perte des langues inuit et de leurs traditions. Deuxièmement, par la perte de leurs moyens traditionnels de subsistance, d’où la dévalorisation de la chasse, c’est-à-dire la perte d’une des raisons d’être Inuit. Et finalement, par l’impuissance des Inuit qui sont sans pouvoir représentatif politique face aux Occidentaux et la loi du marché mondial. Dans ses films, Jean Malaurie juxtapose son hymne à l’Inuk fort, indépendant et débrouillard et sa dénonciation de l’Inuk faible, soumis et sans lucidité. Jean Malaurie se sent obligé de témoigner de cette injustice et de ce massacre culturel dans les régions arctiques parmi les Inuit et que le reste de monde continu à ignorer. Toujours vue comme une légende par les pays occidentaux, la véritable situation a été cachée par des gouvernements qui donnaient le sentiment de protéger les Inuit alors que, comme Jean Malaurie le montre avec ses films, ils les exploitaient. Au lieu de protéger et de favoriser le développement, leur âme et leur culture étaient détruites. Le Canada et le Danemark n’étaient pas aussi sympathiques et généreux qu’ils voulaient nous le faire croire.

En étudiant les films de Jean Malaurie, j’ai également compris l’importance du partage. Il dit lui-même avoir fait ses films sur les peuples inuit, avec eux, et guidés par eux¹⁰. A propos de son premier film

⁸ Magnús Þorkell Bernharðsson, 2005, « Er þögn sama og samþykki? » *Skýrnir*, 179: 399-414 [en islandais].

⁹ Malaurie, 2005, op.cit. ; 2007f, op.cit..

¹⁰ Jean Malaurie, 2006, lors d’une séance de projection de ses films à l'EHESS, le 11.02.06.

Les Derniers rois de Thulé, il déclare : « Je puis dire que ce film est tout autant le leur que le mien. Chaque plan était choisi avec eux. Nous en discussions le soir avec l’équipe des Inuit »¹¹.

Jean Malaurie lui-même affirmait que c’est le contrat de complicité entre le photographe et le photographié qui fait toute la valeur d’une image¹². L’originalité de ses images est indiscutable. Ce sont surtout les liens amicaux et la collaboration que Jean Malaurie a pu avoir avec le peuple inuit qui donnent à son travail toute sa dimension exceptionnelle.

Les peuples premiers sont souvent et jusqu’à récemment, beaucoup plus présents dans l’oral et le visuel que dans l’écrit. Jean Malaurie nous en fournit un bel exemple dans son film, *Les Esquimaux d’Asie et l’Union Soviétique : aux sources de l’histoire inuit*. Il nous montre comment une histoire est inscrite et gravée dans l’ivoire, agrémentée d’images complexes et presque chaotiques. Il nous raconte, à l’occasion, qu’en 1930 ce peuple, jusque-là sans écriture, transcrivait sur l’ivoire de morse certaines des cent-vingt-cinq légendes de son passé¹³. Le peuple inuit, entraîné depuis toujours à lire et à décoder des données visuelles, se retrouve aujourd’hui plutôt dans les médias visuels que littéraires. Les technologies modernes visuelles sont plus faciles à utiliser et à comprendre que les textes dont les Inuit disent qu’ils passent souvent à côté du sujet principal¹⁴. En Alaska par exemple, un programme de photographie et de tournage extra-scolaire, a remporté un vif succès auprès des étudiants autochtones. Ce programme appelé MEDIK s’est révélé une grande réussite entre autres parce que les enfants qui y participent s’expriment souvent plus facilement visuellement que par le texte. L’enseignement visuel et ciblé plutôt sur l’oral rentre de plus en plus dans le système scolaire des régions habitées par les peuples premiers en Alaska et cela, selon Kevin Tripp, un spécialiste et archiviste des données audiovisuelles en Alaska, avec de bons résultats.

Les regards

A l’origine, l’objectif premier des images ethnographiques était de prouver l’existence et d’expliquer certaines cultures, rites ou cérémonies¹⁵. Par

¹¹ Jean Malaurie, 1989, op.cit. p. 648.

¹² Malaurie, 1999a, op.cit. p. 22.

¹³ Malaurie, 1976c, op.cit. min. 35:00.

¹⁴ Egde Lynge, 2007b, op.cit. ; Walsh, 2006, op.cit..

¹⁵ Grimshaw, 2001, op.cit..



La Saga des Inuit
© INA

conséquent, elles gardent de surcroît une valeur historique pour les peuples étudiés. Les images, notamment les images ethnographiques, montrent souvent en détail les habitudes et conditions de vie des personnes qu’elles étudient. La plupart des premiers photographes travaillant dans l’Arctique n’ont pas pensé à la façon dont les Inuit pourraient utiliser ou interpréter les images faites d’eux-mêmes, de leurs maisons et de leurs territoires. Les films comme *Nanook of the North* de Flaherty de 1922, *Les Noces de Palo Palladium* de Knud Rasmussen de 1933, et la série *Netsilik* d’Asen Balikci demeurent des sources de connaissance précieuses pour les Inuit aujourd’hui. *Les Noces de Palo Palladium* montrent entre autres, même si mis en scène pour le tournage, comment des disputes étaient résolues par un duel au tambour entre deux rivaux. Dans ce film, on découvre par ailleurs les coutumes d’Angakok, l’habillement de l’époque, sans parler de sa valeur sentimentale en tant qu’album photos de la famille.

Bien que la série des *Netsilik Eskimo* ait reçu de nombreuses félicitations lors de sa sortie en 1969, un contrecoup se produisit plus tard. Des parents d’élèves dirent que leurs enfants étaient terrorisés en voyant les tueurs de phoques et en découvrant les Inuit en train de manger de la viande crue. De ce fait, la série a été retirée du système scolaire des Etats-Unis en 1976 et la réputation d’Asen Balikci a été en partie ruinée¹⁶. Ces dernières années, la série a principalement circulé dans des festivals de films, jusqu’à sa mort en 2019. Sa valeur pour les Inuit du Canada aujourd’hui et pour le système scolaire de Nunavut est évidente. Pourtant, aucune des écoles que j’ai contactées affirme n’avoir utilisé ni cette série ni aucun des autres films dans leur enseignement. Cela est dû principalement aux difficultés d’accès à ces documents et à l’ignorance de leur existence sans doute dû à la dévalorisation générale des données visuelles qui pendant longtemps n’étaient pas considérées comme des documents sérieux.

Les photos et les films n’ont pas un seul regard. Critiqués par les uns, ils ont une valeur inestimable pour les autres. Le cinéaste documentariste Barry Hampe¹⁷ dit à son tour que le cœur de la question n'est pas l'image elle-même, mais l'être humain qui regarde ces données visuelles et reconnaît des personnages, des endroits et peut évoquer des souvenirs qui y sont liés. Sans le public, les images ne valent rien. Les images sont une grande aide à la compilation de l’histoire orale, aux études généalogiques et à la stimulation de la conscience culturelle dans les communautés inuit¹⁸. George Quvia Qulaut, un chasseur d’Igloodik qui a travaillé pendant de nombreuses années pour l’institut de recherches du Nunavut, souligne que les images ont une grande valeur pour les Inuit d’aujourd’hui. Qu’elles les ont aidés à comprendre toute l’importance de leur culture. De même, Stern souligne que les images historiques, qui peuvent toujours intéresser des universitaires et autres chercheurs, tirent souvent leur plus grande valeur de leur utilité pour les gens figurant sur ces images et leurs descendants¹⁹.

Jean Malaurie a compris qu’une photographie pouvait être regardée de cent façons. Une fois,

au cours d'une discussion avec lui, il me proposa son interprétation d’une séquence de son film *Les Esquimaux d'Asie et l'Union Soviétique : aux sources de l'histoire inuit* de 1976, quand un orchestre joue du Vivaldi sur le bord du détroit de Bering pour le peuple qui l’habite :

« Cette image, nous pouvons la regarder de trois façons ; ou bien c’est la supériorité blanche, Soviétique, face aux Eskimos qui écoutent ; voilà : nous allons vous apprendre Vivaldi. Ou bien, si vous regardez bien les images, j’ai failli faire arrêter l’image sur un visage. Il est contre. Je pense qu’il n’est pas content qu’on l’oblige à y être et à écouter ces messieurs. Ça l’embête. Et en fait il ne les entend pas. Si vous regardez bien, il y a un Eskimo, il y a un enfant puis il y a un autre Eskimo, ils sont fermés, ils sont là et ça ne les intéresse pas, ça se voit. Troisième analyse, c’est que c’est là la vérité. C’est leur donner une chance d’entendre Vivaldi. La chance leur est offerte d’aimer ou pas. L’image a un sens pour la personne photographiée et un autre pour la personne qui l’a prise. C’est un document aussi important qu’un témoignage oral et le film - encore plus »²⁰.

La présentation des images change beaucoup selon l’intention qui préside à leur utilisation. Les photos, les films peuvent donner des informations différentes s’ils sont classés avec d’autres œuvres réalisées dans la même région mais pas par le même auteur. La valeur des images dépend en grande partie de celui qui les regarde, de la manière dont il les regarde et pourquoi il les regarde.

Le message de Malaurie

Il y a cependant certains thèmes que nous pouvons remarquer. Les films de Jean Malaurie sont d’abord des documents historiques, notamment sur le plan politique ; ils peuvent ainsi permettre de clarifier la situation complexe dans laquelle se trouvent les divers groupes inuit aujourd’hui. Ils ont également leur valeur sentimentale, ethnographique, et peuvent servir à fortifier l’identité inuit, point que nous allons aborder maintenant.

¹⁶ Mark Turin, 2003, entretien avec Asen Balikci, Gaytok, Sikkim, Inde [consulté le 16.03.11] http://www.alanmacfarlane.com/DO/filmshow/balikci3_fast.htm.
¹⁷ Hampe, 1997, *op.cit.*.
¹⁸ Ross, 1990, *op.cit.*.
¹⁹ Stern, 1998, *op.cit.* p. 52.
²⁰ Malaurie, 2005, *op.cit.*.

Le discours de Jean Malaurie sur la crise culturelle des Inuit et sur tout ce qu’ils ont perdu tient inévitablement de ses descriptions de l’identité inuit, son hymne à l’Inuk fort. Cependant, il est évident que nous ne pouvons pas parler de l’identité inuit comme de quelque chose de constant ni d’identique pour tous. L’Arctique est vaste et, bien que les Inuit viennent tous de la même famille culturelle, leur diversité est grande. Le Groenland par exemple, un pays très étendu où le déplacement entre les régions reste toujours difficile, contient une diversité culturelle énorme pour une seule population. Normalement nous parlons du Groenland du Sud, Nord, Est et Ouest. Le Sud et l’Ouest sont les plus peuplés avec de grands villages groenlandais comme Sisimiut et Qaqortoq dans le Sud, et la capitale Nuuk située sur la côte Ouest. Toutes ces villes ont un système routier²¹, elles disposent d’établissement d’enseignement primaire, secondaire, voire supérieur, de restaurants et d’activités culturelles multiples. Puis, il y a l’Est, le dos du Groenland comme l’appellent les Groenlandais, *Tunu*, avec ses petits villages, Ittoqqortoormit, Tasiilaq et Kulusuk, toujours sans voiture ni système routier. En plus de son aéroport international et son héliport pour des vols régionaux, le moyen transport principal d’hiver est le traîneau à chiens ou les motoneiges. Leur histoire des communications vers l’Occident ne date que d’une centaine d’années mais, avec le tourisme occidental qui submerge ces lieux chaque été ainsi qu’avec les paraboles accrochées à la plupart des maisons, offrant aux habitants de la côte Est du Groenland le monde entier en direct dans leurs salons, les choses ont changé.

Finalement, tout au Nord, il y a des villages, Qaanaaq (Thulé) et, plus au Sud, Uummannaq et une trentaine de toutes petites communes où la chasse au phoque était la source la plus importante de revenu pour une grande partie de la population. Ces communes sont souvent mal loties en établissements de santé et autres facilités, ce qui met en péril l’existence de beaucoup d’entre elles aujourd’hui.

Par conséquent, les différences entre les régions sont multiples. D’abord il y a une différence de climat, dans le Sud et la plupart de l’Ouest on ne se sert pas d’un traîneau à chiens car il n’y a pas assez de neige. Ensuite, la faune et la flore sont très différentes, ce qui affecte directement les comportements alimentaires dans ces régions. Dans le Sud, nous trouvons les

caribous et dans le Nord, le phoque. L’alimentation, comme nous allons l’évoquer, joue un grand rôle dans les éléments qui composent l’identité inuit.

Jean Malaurie explique également combien le peuple groenlandais s’est métissé physiquement et culturellement au contact des baleiniers, marchands, explorateurs et administrateurs danois qui se sont installés au Groenland. Aujourd’hui, d’ailleurs, ce peuple ne se nomme plus Inuit mais *Kallasit*, « Groenlandais ».

Le sujet de l’identité inuit présenté dans les films de Jean Malaurie, décrit avec ses mots propres, est encore plus visuel. Afin d’évoquer l’identité inuit vue par Jean Malaurie, il n’y a pas uniquement des images, mais également ce qu’elle évoquent. La richesse des données purement visuelles comme les traits des visages, la manière de vivre, les villages, le vaste paysage, même une montagne enneigée procurent une connaissance visuelle de ce qui était autrefois. La mode, ou le style d’habillement, sont pareillement remarquables. Les films de Jean Malaurie offrent une valeur incontestable à la population inuit à différents niveaux : les gestes, les comportements alimentaires, la famille et les femmes, la vie partagée, les vêtements, les loisirs et les liens entre les Inuit et les animaux et la nature qui caractérisaient l’Arctique à l’époque du tournage. Il est certain que les Inuit aujourd’hui peuvent se servir de ces images de multiples façons, leur valeur comme documents de l’histoire politique des Inuit et comme données qui peuvent éclairer leur situation actuelle.

Mais avant tout, la valeur de ces films est sentimentale, car ils sont souvent les seuls documents visuels préservés de certains individus, comme des données personnelles qui composent un album de famille. Ils gardent l’image et donc la mémoire de ce qu’était la vie à l’époque où ces personnes ont vécu, montrent comment étaient les gens, les maisons, les détails vestimentaires et décoratifs, comment les gens passaient leur temps libre, quels étaient leurs loisirs et leur habitudes alimentaires, leurs gestes et leur vie partagée avec les autres.

Pour les Inuit d'aujourd'hui, les anciennes images de leur propre région, village, famille ont une valeur, non seulement sur le plan ethnographique. Les informations acquises et enregistrées par des ethnologues qui craignaient la disparition de tribus, donc de la connaissance de leur existence, représentent aujourd'hui des données historiques et personnelles

²¹ Le système routier n’est pas développé au Groenland et les villages ne sont donc pas connectés entre eux. Le mode de voyage régional est restreint à la mer ou l’air.

dans le regard de ce peuple. De même, le travail, présenté tout au long des films de Jean Malaurie, les techniques de chasse par exemple, leur confère une autre valeur importante. La complicité des relations entre les animaux et des hommes apparaît de façons différentes, notamment entre l'homme et ses chiens mais aussi par rapport à la baleine, à laquelle Jean Malaurie consacre une grande partie de l'ensemble de ses films. L'Inuk, le chasseur, joue, à son tour, un des rôles principaux de ses films.

Ces films peuvent facilement être vus comme une leçon d'histoire. Leur singularité par rapport aux autres leçons d'histoire est qu'elle est présentée par quelqu'un qui ne fait pas partie d'un pays ou d'une idéologie de colonisateur. Les films dans leur totalité sont précieux du point de vue de l'histoire politique puisqu'ils ont été tournés au moment même où la population inuit traversait une crise politique majeure. Ils peuvent ainsi permettre de clarifier la situation complexe dans laquelle se trouvent les divers groupes inuit aujourd'hui. Ils peuvent aider les Inuit à comprendre comment « les autres », les Occidentaux, ont parlé d'eux et comment ces derniers sont perçus. Nous avons remarqué que les films de Jean Malaurie pouvaient permettre aux Inuit d'examiner un autre regard que celui de leurs colonisateurs. Certains de ses films parlent même de sujets que les Danois évitent d'aborder, comme la dégradation sociale après l'arri

vée de l'alcool ou la soumission générale d'un peuple à un régime qui n'est pas le sien et qui ne représente ni ses valeurs ni sa culture. L'étude de ces phénomènes pourrait aider les Inuit à envisager leur propre situation sous une nouvelle perspective et éventuellement, à se révolter contre l'idéologie occidentale, présente partout dans l'Arctique d'aujourd'hui.

Quant à la valeur de ces images et la façon dont elles peuvent servir aux Inuit, il est difficile d'en faire une liste exhaustive. Si les images sont des représentations personnelles de ce que le réalisateur voit, chacun les regarde à sa façon et elles ont une valeur différente pour chacun d'entre nous. Ainsi, les informations des films de Jean Malaurie sont aussi nombreuses que les yeux qui les regardent. Je pourrais à mon tour exposer ce que j'ai appris grâce à ces films et ce que les gens avec lesquels j'ai discuté estiment pouvoir en apprendre. Mais rien de plus. Je ne peux pas imaginer les innombrables valeurs que chaque spectateur pourrait y trouver. Ce qui n'est pas grave, puisque de toute façon, une telle énumération nous apporterait le même résultat, à savoir que les films de Jean Malaurie ont une grande valeur pour la population inuit et pour les chercheurs inuit qui ont pour objectif à présent de se débarrasser de l'idéologie dominante installée depuis déjà trop longtemps aussi bien dans leurs universités que dans leur vie quotidienne.

FILMOGRAPHIE :

Les Derniers Rois de Thulé (Nord Groenland). Réalisation et commentaire.

Film 16 mm couleur de 120 min. ORTF (Télévision Paris), 1970 : 1re partie : *L'Esquimau polaire, le chasseur*.

2e partie : *L'Esquimau chômeur et imprévisible*.

Film remonté, 52 min, et restauré avec les couleurs originales, sous la direction de Jean Malaurie, production des Films du Village/ Zarafa et France 5, INA, Paris, en 2002. Éditions groenlandaise et américaine.

Inuit (Groenland, Canada, Alaska, Sibérie). Sept films 16 mm couleur. Tournage 1974,1976. Antenne 2 (TV Paris), 1980. Réalisation et commentaire. INA, Paris.

Le Cri universel du peuple esquimau. 1h 27 min

Les Groenlandais et le Danemark. Nunarput (Notre Terre). 55 min

Les Groenlandais et le Danemark : le Groenland se lève. 55 min

Les Esquimaux et le Canada : l'incommunicabilité. 55 min

Les Esquimaux alaskiens et les États-Unis d'Amérique : les fils de la baleine. 55 min

Les Esquimaux alaskiens et les États-Unis d'Amérique : pétrodollars et pouvoir. 55 min

Les Esquimaux d'Asie et l'Union soviétique : aux sources de l'histoire inuit. 55 min

Hâinak-Inuit, le cri universel du peuple esquimau. Nouvelle version à partir de l'émission de 1980. 52 min. Réalisation, commentaire et images nouvelles actualisant les sept films de la série Inuit. INA, 1993 (France 5 : diffusé en décembre 1995).

La Saga des Inuit. Quatre films de 52 min réalisés à partir des 10 films de Jean Malaurie, suivis d'un long entretien-portrait.

Production INA, diffusion France 5, 2007. Rediffusion en 2008.
Coffret DVD INA, Paris, 2007.

Un peuple légendaire

Vers le meilleur des mondes ? (Groenland, Canada)

Le futur a déjà commencé (Alaska, Tchoukotka sibérienne)

Le Souffle du Grand Nord (entretien/portrait)

ON THE 100TH BIRTHDAY OF JEAN MALAURIE

ALEXANDER PETROV

Docteur en philologie, Professeur enseignant les langues, le folklore et la littérature de l'Altai à l'université pédagogique d'État Herzen de Saint-Petersbourg, Travailleur honoraire de l'éducation de la Fédération Fédération de Russie, Scientifique distingué de la République de Sakha (Yakoutie)
Doctor of Philological Sciences, Professor of Altai Languages, Folklore and Literature at the Herzen State Pedagogical University in St. Petersburg, Honorary Worker of Education of the Russian Federation, Honored Scientist of the Republic of Sakha (Yakutia)

Professor Jean Malaurie, Director of the Centrefor Arctic Studies at the École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) in Paris and Director of Research at the French National Centre of Scientific Research (CNRS), visited St. Petersburg in the early 1990s. At that time, the new Russian leadership for the first time allowed foreign scientists to enter and conduct research in areas densely populated by Indigenous minorities of the North, Siberia, and the Far East. Jean Malaurie was already known in our country as a major scientist-eskimologist, author of many scientific monographs and popular books on the life of Arctic peoples. He knew thoroughly and practically everything about the Inuit Eskimos of Greenland, Canada and Alaska, but so far, he had never been to the Asian Eskimos of Chukotka.

At that time, I worked as Deputy Dean of the Faculty of Peoples of the Far North (FNKS) at the Herzen State Pedagogical Institute of Leningrad (now the Institute of the Peoples of the North). The Dean was Associate Professor Vladimir Alexandrovich Shvarev, PhD in Pedagogy. The staff was happy to hear that the famous French polar explorer J. Malaurie wanted to visit our faculty. And here he was, together with the young translator Azarguet Tarbaievna Chaukenbaeva; he familiarized himself with the activities of our faculty, basic research orientations and work-in-progress of FNKS. Students and teachers were keenly interested in his mission to study the peoples of the North, the contribution of the Centre for Arctic Studies to the preservation of languages and cultures of Indigenous peoples of the world. As a result of the meeting and a sign of his special merits, it was decided unanimously to bestow on Jean Malaurie the title of Honorary Dean of the Faculty of the Peoples of the Far North of the Herzen State Pedagogical University in St. Petersburg. The scientist expressed his desire to go to Chukotka to become acquainted with the life and activities of the Indigenous peoples of northeast Russia. On his return from this expedition, the first Franco-Soviet expedition, Jean Malaurie decided to open in the city on the Neva, in the recognized Centre of Northern Studies of the Russian Federation, an educational institution of a new type for the training of highly qualified personnel. The graduates, he was deeply convinced, were to become managers and staff members of the municipal governments in the territories from among the Indigenous peoples of the North, Siberia, and the Far East. And this idea was later successfully realized by him. The Polar Academy was opened in St. Petersburg, with the famous scientist as its President and Honorary President. Later on, thanks to state accreditation in 1997, the university got the official status of State Polar Academy of Saint-Peterburg, the Rector of which for a long time was A.T. Chaukenbaeva.

Many graduates of our FNKS underwent training in France and later successfully graduated from the Polar Academy. Among them it is possible to name known scientists, public figures, heads of structural divisions of the state establishments: the Khanty Tatiana Georgievna Nikolayeva (the present Head of the Department of Executive Management of the Russian Geographical Society at its Headquarters in St. Petersburg); the Dolgan Anna Alexeyevna Barbolina (nowadays a Chief Researcher of the Taymyr House of Folk Art, the Honorary

Citizen of Dudinka); the Evenki Lydia Pavlovna Rekhlyasova (Deputy Minister of the Republic of Sakha – Yakutia- , at present an English teacher at School No.5 in Yakutsk), etc.
J. Malaurie has made a great personal contribution to the study of the Arctic. He is a major scientist-historian of the northern world. It is therefore not by chance that he was elected a foreign member of the Russian Academy of Sciences (1996).
On the day of his very special jubilee, we wish a glorious son of France good health, good spirits and further success in scientific research and the preserving of the languages and traditional culture of the peoples of the Arctic.

Regards, A.A.Petrov



Aleksandr Aleksandrovich Petrov - Candidate of Pedagogical Sciences, Associate Professor, Deputy Dean for Academic Work of FNKS,
Vladimir Alexandrovich Shvarev - Candidate of Pedagogical Sciences, Associate Professor, Dean of FNKS, Matryona Pankrat'evna
Balandina-Vakhrusheva - Candidate of Physical Sciences, Associate Professor at FNKS, the first Mansi poetess and prose writer.

© Alexander Petrov



Tatiana Nikolaeva and Jean Malaurie. State Polar Academy 1996.

© Alexander Petrov



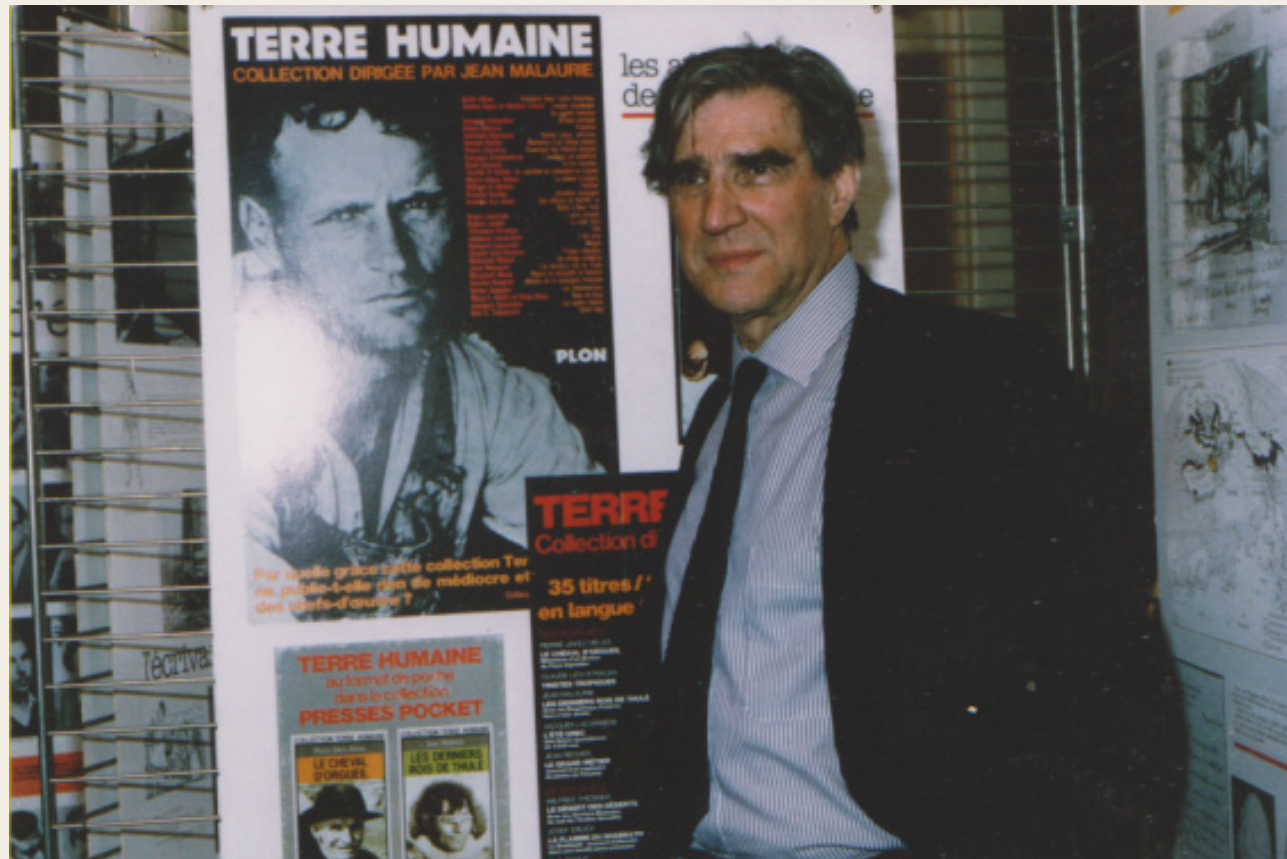
Students and teachers of the FNKS Faculty at Herten University. September 1 - the Day of Knowledge. In the centre: Dean of FNKS,
Doctor of Philosophy, Professor A.A. Petrov, Candidate of Philosophy, Honorary Professor of A.I. Herten, Maria Yakovlevna Barmich,
Candidate of Philosophy, Associate Professor Diana Vasilievna Gerasimova.

© Alexander Petrov

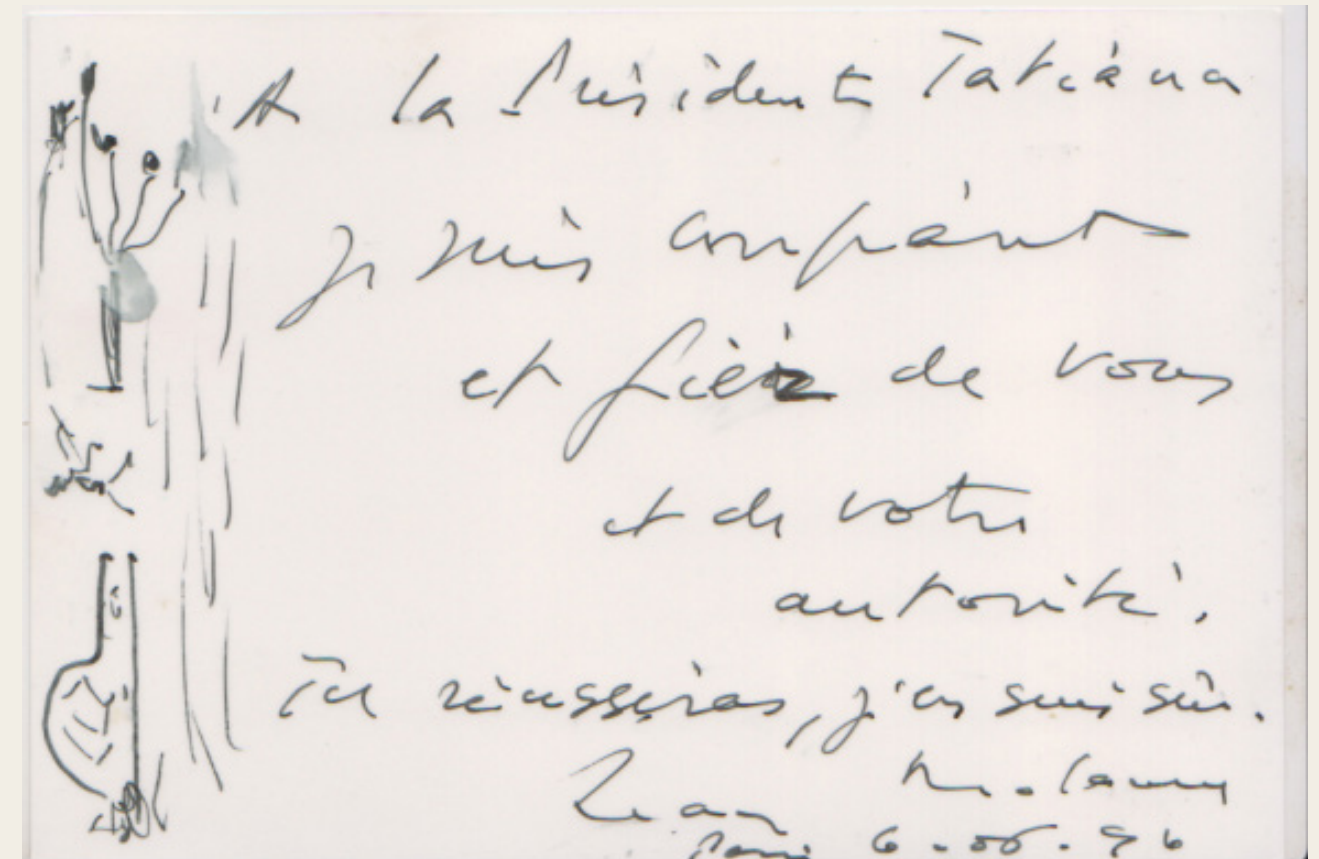


Paris. J. Malaurie's meeting with the trainees of the Polar Academy. February 1995.

© Alexander Petrov



© Jean Malaurie



Gift autograph of Jean Malaurie on the photo, presented by T.G. Nikolaeva, a graduate of the FNKS of the Russian State Pedagogical University named after A.I. Herzen and the State Polar Academy. The inscription reads: "To President Tatiana, I am confident and proud of you and your authority. You will succeed, I'm certain. Jean Malaurie, Paris, 6.05.96."

© Alexander Petrov



La solitude n'est pas
Collection de pastels de Jean Malaurie intitulée "Réminiscences chamanes"
© Julien Prieur-Damecour

LA FABRIQUE DE L’ARCTIQUE (XVI^E - XIX^E SIÈCLE)

MURIEL BROT

Chargée de recherche au CNRS, UMR 8599 du CNRS et de l’université Paris-Sorbonne
Research Fellow at the French National Centre for Scientific Research, UMR 8599 of the CNRS/University Paris-Sorbonne, France

Lointain, inconnu, étrange et hostile, idéalisé ou décrié, aiguisant la curiosité et la convoitise des grandes nations européennes, l’Arctique a longtemps nourri des rêves et des mythes, soulevé des interrogations qui ne trouvèrent de réponse qu’au cours des siècles. C’est ainsi que la localisation de Thulé varia de l’Antiquité au XIXe siècle, au gré des auteurs et des prétentions nationales, oscillant entre l’Islande, les îles Shetland et la Scandinavie¹. Représenté pour la première fois sur la carte établie en 1427 par le géographe danois Claudius Clavus, le Groenland figure rarement sur les cartes des XVe et XVIe siècles. Il faut attendre la *Carta gothica*, ou *Carta marina* réalisée de 1527 à 1539 par le Suédois Olaus Magnus, archevêque catholique d’Uppsala, pour faire évoluer la cartographie du Nord de l’Europe. Consacrée aux mers et aux rivages, la *Carta marina* représente aussi l’intérieur des terres de Suède, de Finlande et de Norvège, ainsi que le Danemark, la Russie, la Pologne, l’Allemagne et la Hollande². Certains peuples, ce fut le cas des Islandais, furent longtemps exclus de la scène du monde³. Il est vrai que les voyages au Nord étaient moins nombreux que les relations au Sud⁴. Cependant, malgré ce retard, la connaissance du Nord progresse, stimulée par une curiosité croissante qui se renforce au XVIIIe siècle. Se constituant au fil du temps grâce à la succession des expéditions et des recherches, l’Arctique devient un domaine spécifique du savoir, un objet d’étude parmi d’autres. S’ajoutant

aux explorations sur le terrain, des travaux scientifiques et des réflexions philosophiques menés en cabinet par des savants de grande valeur structurent peu à peu cette connaissance en une science du Nord qui se développe pour elle-même tout en devenant une branche de la science générale capable d’éclairer des recherches parallèles. Consacrée à la genèse et à la structuration des connaissances sur l’Arctique, cette étude entend donner un aperçu des acteurs et des réseaux, esquisser les grandes lignes des événements et des débats qui ont favorisé l’acquisition et la diffusion des informations, œuvrant ainsi à la construction progressive d’une science arctique.

Liée à une prise de conscience de l’étendue de l’oekoumène engendrant un élargissement du monde, la découverte de l’Arctique débute avec l’histoire de son exploration. Elle doit beaucoup aux expéditions terrestres et maritimes qui s’y rendirent du XVIe au XIXe siècle lorsque les grandes nations européennes entreprirent de chercher une route septentrionale qui les conduirait aux richesses de l’Inde, de la Chine et du Japon que leur avaient fait miroiter les récits de Marco Polo. Pressentant les avantages maritimes, économiques et politiques que leur procurerait cette route par le Nord, qu’ils espéraient plus courte et plus sûre que la navigation par le Cap de Bonne Espérance sous domination portugaise, monarques européens et compagnies de commerce lancèrent des expéditions à la recherche

des passages du Nord-Ouest et du Nord-Est qui permettraient de relier l’Atlantique et le Pacifique⁵. Inutiles pour la découverte des passages maritimes, les expéditions des XVIe au XVIIIe siècles, celles de Martin Frobisher en 1576-1578, de John Davis en 1585-1587, de Willem Barents en 1594-1596, d’Henry Hudson en 1609-1611, de Jens Munk en 1619, de Jean-François de La Pérouse en 1785, pour s’en tenir aux exemples les plus célèbres, furent déterminantes pour la connaissance de l’Arctique. Conduisant l’expédition de 1585 à la recherche du passage du Nord-Ouest, John Davis prend de nombreuses notes sur la flore et la faune des côtes groenlandaises qu’il publie en 1594 dans *The Seaman’s Secrets* qui fut l’une des premières études du milieu arctique. Cherchant le passage du Nord-Est, Willem Barents rencontre les Samoyèdes et en donne une description qui fit longtemps autorité. Lancée en 1785 à la recherche du passage du Nord-Ouest, l’expédition La Pérouse fut conçue comme un voyage de découverte géographique et ethnographique. Conforme à l’esprit encyclopédique des Lumières, conduite selon des directives si nombreuses et si détaillées qu’elles formaient un volume d’*Instructions* de 500 pages, l’entreprise annonçait les grandes explorations spécialisées du XIXe siècle⁶. Les découvertes s’enchaînent au XIXe siècle lorsque le capitaine anglais John Ross, négligeant de s’engager dans le détroit de Smith qui lui aurait ouvert la route du Nord, rencontre en août 1818 un peuple inconnu, le plus septentrional de la terre : les Inughuit⁷. Les nombreuses missions de secours lancées à la recherche de l’expédition conduite par John Franklin, disparue dans le nord canadien en 1849, infructueuses sur ce point, permirent de cartographier le dédale de chenaux et d’îles de l’Arctique central canadien et de découvrir les îles du Roi-Guillaume, l’île Victoria et l’île Banks⁸. Si les expéditions échouaient dans la recherche des passages, elles n’en étaient pas moins utiles, rapportant une moisson d’informations scientifiques dont témoignent les tableaux de mesures ainsi que les listes de minéraux, de végétaux et d’animaux placés dans les appendices des relations. Ces documents montrent

en outre que la collecte et l’analyse des données, qui constituent la base des recherches scientifiques actuelles, étaient déjà au cœur des préoccupations. Dégagé de la recherche des passages, l’un des premiers voyages purement scientifiques sur les côtes du Spitzberg fut réalisé en 1773 par l’explorateur et naturaliste anglais Constantine John Phipps. L’expédition, à laquelle contribuait l’astronome Israel Lyons, devait approcher le plus possible du pôle boréal en effectuant des observations météorologiques régulières qui permettraient de perfectionner la navigation et la connaissance du milieu. Publiée en anglais en 1774⁹, traduite en français dès 1775 en raison de son grand intérêt scientifique, la relation de Phipps comprenait un journal circonstancié du voyage, une liste illustrée des animaux et des végétaux de la région, assortis du détail des observations et des expériences. John Phipps est l’auteur d’une étude réputée de l’ours blanc et du morse. Baleiniers et morutiers ont également contribué à la découverte de l’Arctique même si la plupart d’entre eux se souciaient moins d’éclairer la science que d’exploiter la richesse maritime¹⁰. Quelques témoignages furent très utiles. Médecin engagé en 1671 sur un baleinier hambourgeois, Frédéric Martens donna en 1675 une relation bien informée de la région du Spitzberg qui décrivait les rituels de la pêche et proposait des pages essentielles sur la géographie, la faune et la flore de la région. Il publia notamment une étude du *beluga*, ou baleine blanche, que Georges Frédéric Cuvier commenta en 1836 dans son *Histoire naturelle des cétacés*. Célèbre baleinier du XIXe siècle, William Scoresby fit de nombreux voyages au Spitzberg et s’illustra par la qualité de ses travaux scientifiques. Les observations de ses derniers voyages, réalisés de 1807 à 1818, furent publiés en 1820 dans un ouvrage intitulé *An Account of the Arctic Regions and Northern Whale Fishery*, tableau détaillé des mers et des glaces du Spitzberg, de son climat et de ses productions naturelles. Charles Frédéric Martins, qui était lui-même un savant rigoureux, surnomma Scoresby le « Saussure des mers arctiques » considérant que son livre constituerait toujours « le

¹ Monique Mund-Dopchie, *Ultima Thulé. Histoire d’un lieu et genèse d’un mythe*, Genève, Droz, 2009, 494 p.
² Olaus Magnus, *Carta marina, 1539*, éd. par Elena Balzamo, Paris, José Corti, collection « Merveilleux » n° 26, 2005.
³ Éric Schnakenbourg, « L’île des confins : les représentations de l’Islande et des Islandais dans la France moderne (XVIIe-XVIIIe siècles) », *Histoire, économie & société*, 2010, n° 1, p. 24-38.
⁴ Numa Broc, *La géographie de la Renaissance*, Paris, Éditions du C. T. H. S., 1986, p. 137-138.

⁵ Voir Muriel Brot, *Destination Arctique. Sur la représentation des glaces polaires du XVIe au XIXe siècle*, Préface de Jean Malaurie, Paris, Éditions Hermann, 2015, 322 p.
⁶ Numa Broc, *La Géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Paris, Éditions Ophrys, 1975, p. 296-297.
⁷ Jean Malaurie, *Ultima Thulé. De la découverte à l’invasion*, Éditions du Chêne, 2000, p. 21-30.
⁸ *Ibid.*, p. 51.
⁹ Constantine John Phipps, *A Voyage towards the North Pole: undertaken by His Majesty’s command, 1773*, London, J. Nourse, 1774, 253 p.
¹⁰ Jean Malaurie, *Ultima Thulé, op. cit.*, p. 61-71.

point de départ de toute recherche scientifique dans les mers arctiques »¹¹.

Journaux de bord et récits de voyage ont d'autant plus contribué à la connaissance de l'Arctique que les navigateurs préparaient leurs expéditions en s'appuyant sur les témoignages de leurs prédécesseurs, témoignages qu'ils mentionnaient ensuite dans leurs relations. Les récits portent la trace de ces lectures, signes d'une imbrication de l'expérience et de la connaissance. Barents emporte en 1594 une traduction hollandaise du journal de bord des capitaines anglais Arthur Pet et Charles Jackman naviguant en 1580 au large de la Nouvelle-Zemble¹². Constantine John Phipps se réfère aux observations de ses compatriotes Robert Fotherby et William Baffin. Charles Frédéric Martins renvoie aux découvertes de John Phipps, de William Edward Parry et de William Scoresby. Le Capitaine John Ross s'inspire des rapport de William Scoresby¹³. Les relations de voyage ne sont pas indépendantes les unes des autres. Elles se suivent et s'enchaînent, se copient et se réfutent, se complètent et se modifient, profitant de l'expérience et du savoir acquis pour faire le point sur les connaissances. Abordant des thèmes récurrents, suivant des plans similaires et négligeant rarement l'historique des expéditions arctiques — autant de structures et de thèmes communs qui renforcent leur appartenance à la même catégorie textuelle —, elles s'inscrivent dans une filiation assumée et forment une chaîne scientifique.

Parallèlement aux navigations engagées dans la recherche des passages maritimes, plusieurs explorations terrestres furent envoyées en Arctique aux XVIIIe et XIXe siècles. C'est le cas de l'expédition conduite en 1736 par le mathématicien Pierre-Louis Moreau de Maupertuis qui se rendit en Laponie suédoise pour déterminer la forme de la terre, ronde comme une sphère, oblongue comme un citron ou aplatie aux pôles comme une mandarine¹⁴. C'est encore le cas de l'exploration systématique de la Sibérie réalisée en 1761 par l'astronome français Jean Chappe d'Auteroche chargé d'observer le passage de

Vénus à Tobolsk¹⁵. Centrées sur une investigation particulière, ces missions scientifiques permirent de collecter des informations qui dépassaient largement leurs objectifs astronomiques et géodésiques. Publiée dans la *Relation d'un voyage au fond de la Laponie* (1756) de Maupertuis et dans le *Journal d'un voyage au Nord, en 1736, et 1737* (1744) de l'abbé Reginald Outhier, aumônier de l'expédition, dans le *Voyage en Sibérie fait par ordre du Roi en 1761* (1768) de Chappe d'Auteroche, cette documentation constituait un véritable fonds pluridisciplinaire éclairant aussi bien la géographie et l'astronomie que les sciences humaines et naturelles.

Les expéditions de Maupertuis et de Chappe d'Auteroche étant en outre commandées par l'Académie des sciences de Paris, il importe de souligner le rôle des sociétés savantes dans l'exploration de l'Arctique et la diffusion des résultats. Comme Jean-Jacques d'Ortous de Mairan publiant en 1733 un *Traité physique et historique de l'aurore boréale*, ou comme Buffon intégrant l'influence des glaces polaires dans son histoire de l'évolution de la Terre¹⁶, plusieurs membres de l'Académie des sciences étudient les phénomènes polaires pour qu'une connaissance approfondie, fondamentale en elle-même, éclaire aussi d'autres sciences de la nature. Les recherches polaires aiguisant les rivalités nationales, particulièrement vives en matière de découverte des territoires et des passages maritimes, le géographe Philippe Buache présenta sa *Carte des nouvelles découvertes au Nord de la Mer du Sud, tant à l'Est de la Sibérie et du Kamtchatka, qu'à l'Ouest de la Nouvelle France* dans la séance du 8 avril 1750 de l'Académie des sciences de Paris, carte qu'il avait établie d'après des informations secrètes de la plus haute importance que lui avait révélées l'astronome français Joseph-Nicolas Delisle, membre depuis 1725 de l'Académie des sciences de Russie. C'est au vu de ces résultats rapportés clandestinement en France et divulgués contre les intérêts russes, Delisle les ayant obtenus en participant à la deuxième expédition de Vitus Béring commanditée par Pierre le Grand, que Philippe Buache put

présenter une nouvelle carte du Nord à l'Académie des sciences de Paris¹⁷.

Commandées par les Académies et destinées en priorité aux membres de la communauté savante, certaines études ne se limitaient pas à ce public de spécialistes. Mathématicien élu à l'Académie des sciences en 1723, Maupertuis produit plusieurs versions de son travail, en distribue des copies dans toute l'Europe savante et mondaine, adopte une écriture susceptible de toucher des lecteurs de sensibilité différente. Étudiant la « stratégie de communication » de Maupertuis, Anouchka Vasak montre comment une certaine « écriture de salon », s'inspirant des motifs de la littérature de voyage, privilégiant la recherche du « scoop » et de « l'effet dramatique », lui permet d'intéresser un public mondain, essentiellement aristocratique, de faire connaître son expédition et de diffuser les connaissances sur l'Arctique bien au-delà du cercle fermé des savants¹⁸.

Les rivalités territoriales et scientifiques des pays européens, leur désir d'étendre leur renommée étant à l'origine de nombreuses expéditions, la politique internationale est un autre élément de la fabrique de l'Arctique. Exemple des tentatives de la France essayant de reprendre une suprématie fortement affaiblie par le Traité de Paris signé en 1763, l'expédition conduite en 1785 par La Pérouse s'inscrit dans la rivalité franco-britannique de la fin du XVIIIe siècle. Portant une vive critique des mœurs et des institutions russes qui présentait la Russie comme un pays arriéré, le *Voyage en Sibérie* de Chappe d'Auteroche scandalisa Catherine II qui y répondit en demandant à l'Académie de Saint-Petersbourg d'organiser une série de grands voyages témoignant de l'avancement et de la modernité de la Russie, voyages qui satisfaisaient aussi sa volonté de découvrir des régions inconnues, d'étendre son territoire et son influence. Dirigées de 1768 à 1774 par le médecin allemand Pierre Simon Pallas, regroupées sous le nom de *Seconde Expédition Académique*, ces explorations systématiques débouchèrent sur la publication en 1776 du *Voyage du Professeur Pallas dans différentes parties de la Russie et dans l'Asie septentrionale*, ouvrage fondamental pour la connaissance de l'Arctique russe, traduit en français par Gautier de la Peyronie dans les années 1788-1793¹⁹.

Il faut enfin mentionner les trois expéditions réalisées de 1838 à 1840 par la Commission scientifique du Nord qui lançait la première grande coopération de recherche internationale, scientifique et interdisciplinaire, dirigée par la France²⁰. Commanditées par le roi Louis-Philippe et l'amiral Claude du Campe de Rosamel, ministre de la marine et des colonies, ces navigations estivales dans les eaux situées entre le Svalbard et le nord de la Scandinavie, assorties d'un hivernage à Bossekop en 1838-1839, devaient procéder à des observations scientifiques approfondies. La Commission était chargée d'explorer les trente degrés de latitude qui séparent la pointe méridionale du Danemark des glaces du Spitzberg pour que la France figurât, avec l'Angleterre, la Hollande et la Russie, au nombre des nations engagées dans les expéditions arctiques. Quoique les intérêts politiques ne fussent pas absents de ses objectifs, la mission de la Commission était essentiellement documentaire et scientifique. Elle était d'ailleurs dirigée par le naturaliste et médecin naval Paul Gaimard.

Exposé dans une lettre que Gaimard adressa le 29 mars 1838 au chimiste suédois Jöns Jakob Berzelius²¹, membre de l'Académie royale des sciences de Suède, le programme de recherche de la Commission du Nord témoigne d'une volonté d'approfondir de nombreux domaines, les expériences et les études projetées relevant aussi bien de la physique générale que de la géologie et de la minéralogie, de la zoologie, de la botanique et de l'agriculture, de la physiologie et de la médecine. Ce programme encyclopédique ne négligeant pas les sciences humaines et sociales, devant notamment décrire les populations autochtones et étudier l'homme physique dans son rapport à l'homme moral, la Commission avait confié des recherches sur la population, l'histoire, la langue et la littérature sames au futur académicien Xavier Marmier. Les travaux de la Commission constituent l'une des premières sommes scientifiques modernes sur l'Arctique : intitulé *Voyages de la Commission scientifique du Nord, en Scandinavie, en Laponie, au Spitzberg et aux Féroé, pendant les années 1838, 1839 et 1840 sur la corvette La Recherche, commandée par M. Fabvre, publiés par ordre du gouvernement sous la direction de M. Paul Gaimard, Président de la Commission scientifique du Nord*, composé de seize volumes, l'ouvrage parut à Paris, chez Arthus Bertrand, de 1842 à 1855.

¹¹ Charles Frédéric Martins, *Du Spitzberg au Sahara. Étapes d'un naturaliste au Spitzberg, en Laponie, en Écosse, en Suisse, en France, en Italie, en Orient, en Égypte et en Algérie*, Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1866, p. 63.

¹² Laurence Patrick Kirwan, *Histoire des explorations polaires des Vikings à Fuchs*, traduit de l'anglais par René Jouan, Paris, Payot, 1961, p. 33.

¹³ Jean Malaurie, *Ultima Thulé, op. cit.*, p. 22.

¹⁴ Osmo Pekonen et Anouchka Vasak, *Maupertuis en Laponie. À la recherche de la figure de la Terre*, Préface d'Élisabeth Badinter, Postface de Jean-Pierre Martin, Paris, Éditions Hermann, collection « Météos », 2014, 236 p.

¹⁵ Jean Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, éd. de Michel Mervaud et Madeleine Pinault Sørensen, Oxford, Voltaire Foundation, SVEC, 2004, 2 vol.

¹⁶ Frédérique Rémy, *Histoire des pôles. Mythes et réalités polaires, 17e-18e siècles*, Paris, Éditions Desjonquères, 2009, p. 67-72, 118-124.

¹⁷ Numa Broc, *La Géographie des philosophes, op. cit.*, p. 160-163.

¹⁸ Osmo Pekonen et Anouchka Vasak, *Maupertuis en Laponie, op. cit.*, p. 61-70, 83.

¹⁹ Numa Broc, *La Géographie des philosophes, op. cit.*, p. 386-387.

²⁰ Voir Muriel Brot, *Destination Arctique, op. cit.*, p. 26-32.

²¹ Paul Gaimard, *Voyage en Islande et au Groenland*, Paris, Arthus Bertrand, 1838, p. V-XIV.

Dès le XVI^e siècle, le commerce des livres a également joué un rôle déterminant dans la fabrique de l'Arctique. Publiée en 1555, description approfondie des régions et des populations scandinaves, l'*Historia de gentibus septentrionalibus* d'Olaus Magnus témoigne d'une soif de savoir caractéristique de la Renaissance doublée d'une volonté d'éclairer un domaine largement inconnu²². Autre autorité en la matière, Isaac de Lapeyrère, en mission diplomatique en Scandinavie, publie en 1647 une *Relation du Groenland*, suivie en 1663 d'une *Relation d'Islande*, également nourries de son expérience sur le terrain comme de ses relations avec les érudits scandinaves²³. Bien qu'il s'interroge sur l'existence du passage du Nord-Ouest, Lapeyrère donne une étude qui excède largement ce point de géographie et produit « un travail de mise à disposition du public français de connaissances jusqu'alors inaccessibles, assorti d'un véritable examen critique »²⁴.

La librairie a également soutenu l'intérêt des lecteurs pour le Nord en multipliant les rééditions et les traductions des ouvrages sur l'Arctique, en proposant des collections spécialisées qui favorisaient la circulation des textes et des informations. C'est grâce à leurs nombreuses rééditions et traductions que la monumentale *Historia de gentibus septentrionalibus* d'Olaus Magnus, la *Relation du Groenland* de Lapeyrère, ainsi que les ouvrages sur l'Islande du négociant allemand Jean Anderson et du juriste danois Niels Horrebow restèrent longtemps des sources essentielles. Autre exemple de l'importance des traductions dans la constitution d'un large public européen : missionnaire danois envoyé au Groenland pour y établir une colonie de luthériens au cas où ses habitants seraient restés catholiques après la Réforme danoise, Hans Poulsen Egede donne en 1729 une *Description et histoire naturelle du Groenland* qui fut traduite en plusieurs langues, notamment en anglais et en français en 1745 et 1763.

Diffusant en Europe une information commune à une génération de savants et de lecteurs, relations et traductions furent tôt rassemblées dans des collections qui facilitaient l'accès aux textes. Publiée en 1589 par le géographe anglais Richard Hakluyt,

The Principal Navigations, Voyages, Traffiques, and Discoveries of the English Nation traduit en anglais le récit de voyage de Jacques Cartier, initialement donné en italien, en 1556, dans les *Navigazioni e Viaggi* du Vénitien Giovanni Battista Ramusio²⁵. L'Anglais Samuel Purchas publie ensuite, à partir de 1613, une série de volumes consacrés aux récits de voyages. Intitulée *Purchas his Pilgrimage, or, Relations of the World and the Religions observed in all Ages and Places discovered*, cette nouvelle collection fut en partie établie sur des manuscrits que Richard Hakluyt n'avait pas eu le temps d'exploiter. Les grandes compilations de récits de voyages se multiplièrent aux XVIII^e et XIX^e siècles. L'abbé Prévost publia de 1746 à 1759 une *Histoire générale des voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les nations connues*, dont les volumes sur le Nord joueront un rôle déterminant en rassemblant en un même lieu des récits difficilement accessibles. Quelques collections se spécialisèrent dans les expéditions nordiques. C'est le cas des dix volumes du *Recueil de voyages au Nord, contenant divers mémoires très utiles au commerce et à la navigation* publié à Amsterdam de 1715 à 1728 par le libraire huguenot Jean-Frédéric Bernard. Faisant une large place au Groenland, à la Moscovie et à la Laponie, Bernard propose, en plus des récits de voyage, des exposés sur le Spitzberg, des cartes du Groenland et des gravures d'animaux polaires. Publiée en 1788 par le naturaliste allemand Johann Reinhold Forster, traduite en français par Pierre Marie Auguste Broussonet, l'*Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord* témoigne de la persistance de cet intérêt tout au long du siècle et de la volonté d'organiser les connaissances pour rendre à chaque nation les précieuses découvertes qu'elle est en droit de revendiquer. Il faut également mentionner l'*Histoire chronologique des voyages vers le pôle arctique, entrepris pour découvrir un passage entre l'océan Atlantique et le grand Océan, depuis les premières navigations des scandinaves jusqu'à l'expédition faite, en 1818, sous les ordres des capitaines Ross et Buchan*. Publiés en 1819, les deux volumes de cet ouvrage réalisé par John Barrow, membre de la

prestigieuse Royal Society et grand promoteur des explorations arctiques, attestent de l'intérêt des lecteurs pour les expéditions polaires, mais aussi du souci des auteurs de rassembler la grande histoire de l'Arctique pour la constituer en objet intellectuel et culturel.

Chaque expédition étant souvent présentée dans le plus grand détail car les compilateurs ne négligeaient aucune étape de la longue découverte de l'Arctique, c'est grâce à ces compilations, rééditions et traductions, que les voyageurs pouvaient organiser et diriger leur périple. C'est par exemple dans la collection Hakluyt que Barents trouvât la traduction hollandaise du journal de Pet et Jackman naviguant en mer de Kara²⁶.

Outre l'audience que leur assurent collections, rééditions et traductions, les ouvrages sur l'Arctique bénéficient du soutien de la presse périodique qui en publie de larges extraits²⁷. On ne doit pas non plus négliger le rôle des dictionnaires et des encyclopédies. Samuel Formey citant un extrait de la relation de Maupertuis dans son article AURORE BORÉALE ou LUMIERE SEPTENTRIONALE de l'*Encyclopédie*, le chevalier de Jaucourt copiant un passage de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* de Voltaire dans son article LAPONIE²⁸, favorisent également la circulation des connaissances, savants et philosophes puisant souvent dans les collections et les dictionnaires les matériaux nécessaires à leurs controverses.

Bien que le Nord ne soit pas toujours l'enjeu des discussions, son émergence dans le paysage intellectuel européen a également bénéficié des grands débats des XVIII^e et XIX^e siècles. Liée aux balbutiements de l'anthropologie et de l'ethnologie, l'étude des populations arctiques est un élément récurrent dans la réflexion générale sur l'espèce humaine construite sur une opposition radicale entre peuples sauvages et nations civilisées, l'infériorité

supposée des peuples du Nord justifiant une hiérarchie des races où l'Européen s'octroie la plus haute place²⁹. Soulignant la saleté, la laideur, la stupidité et la superstition des populations arctiques, plusieurs articles de l'*Encyclopédie* se font l'écho de ce partage ethnocentrique de l'humanité où, qualifiés de « sauvages des sauvages », les Esquimaux occupent le bas de l'échelle³⁰. Considérant que l'enseignement du christianisme ne peut civiliser les peuples primitifs, ne peut améliorer leurs facultés individuelles et leurs comportements collectifs, et encore moins perfectionner leurs institutions et leurs arts, Arthur de Gobineau s'appuie sur l'exemple des Sames et des Esquimaux, restés « dans l'état de barbarie de leurs ancêtres, bien que, depuis des siècles, les doctrines salutaires de l'Évangile leur aient été apportées », pour démontrer ce qui, selon lui, constitue l'immuable inégalité des races humaines³¹.

Quand elles n'illustrent pas une hiérarchie des races qui les dégrade, les populations arctiques sont convoquées dans des discussions anthropologiques et théologiques sur l'origine du genre humain, sur l'unicité ou la pluralité des races. Cette configuration rhétorique, où l'image péjorative des peuples arctiques sert un débat qui les dépasse, est particulièrement évidente dans l'article LAPONIE de l'*Encyclopédie* démontrant que « les Lapons sont une nouvelle espèce d'hommes » qui ne peut descendre d'Adam et Eve³². Copiant Voltaire partisan du polygénisme, thèse issue de la théorie pré-adamite d'Isaac de Lapeyrère, le chevalier de Jaucourt prend l'exemple des Sames pour démontrer que les races sont indépendantes les unes des autres et réfuter le monogénisme de la Bible soutenu par Buffon.

Comme Voltaire et Jaucourt, Bernardin de Saint-Pierre convoque des réalités arctiques pour soutenir la théodicée développée dans ses *Études sur*

²⁶ Voir ci-dessus note 12.

²⁷ Voir Anne-Marie Chouillet, « Rôle de la presse périodique de langue française dans la diffusion des informations concernant les missions en Laponie ou sous l'Équateur », *La figure de la Terre du XVIII^e siècle à l'ère spatiale*, H. Lacombe et P. Costable (sous la direction de), Paris, Gauthier-Villard, 1998, p. 176-191 ; et Jean Malaurie, *Ultima Thulé, op. cit.*, p. 21, 33, 85, 90.

²⁸ *Encyclopédie*, 1751, t. I, p. 888-889, et 1765, t. IX, p. 288.

²⁹ Sur ce débat, voir Éric Schnakenbourg, « Humanité des marges et marges de l'humanité : la figure du Lapon dans le paysage anthropologique du XVIII^e siècle », *Figures du Nord. Scandinavie, Groenland, Sibérie. Perceptions et représentations des espaces septentrionaux du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Éric Schnakenbourg (sous la direction de), Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 135-160.

³⁰ Marc Belissa, « La Sibérie et les peuples sibériens dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert », p. 161-171 ; Giulia Bogliolo-Bruna, « Les Esquimaux des Lumières : archéologie d'un regard entravé », *Annuaire*, vol. 3, n° 1, 2014, p. 1-19.

³¹ Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races*, [1853], *Œuvres*, Jean Gaulmier (sous la direction de), Paris, Éditions Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1983, pp. 200, 204.

³² Article LAPONIE, la ou LAPPONIE, *Encyclopédie*, 1765, t. IX, p. 288.

²² Olaus Magnus, *Historia de gentibus septentrionalibus, earumque diversis statibus, conditionibus, moribus, ritibus, superstitionibus, disciplinis, exercitiis, regimine, victu, bellis, structuris, instrumentis, ac mineris metallicis, & rebus mirabilibus, nec non universis pene animalibus in Septentrione degentibus, eorumque natura Romæ*, Rome, 1555, 815 p., in-fol. Voir *Histoire et description des peuples du Nord*, traduit du latin et présenté par Jean-Marie Tâillefer, Paris, Les Belles Lettres, Classiques du Nord, 2004.

²³ *Le Groenland retrouvé. La Relation du Groenland d'Isaac de Lapeyrère*, éd. de Fabienne Queyroux, Toulouse, Anacharsis, 2014, 171 p.

²⁴ *Ibid.*, p. 135.

²⁵ Fernand Braudel, *Le Monde de Jacques Cartier. L'aventure au XVI^e siècle*, Montréal/Paris, Libre Expression/Berger Levrault, 1984, p. 294.

la nature publiées en 1784³³. L'ouvrage mentionne à plusieurs reprises les populations, la faune et la flore nordiques, et se penche tout particulièrement sur les phénomènes naturels spécifiques tels que les aurores boréales et les glaces polaires. Son propos général étant pour partie théologique puisqu'il s'agit de répondre « aux objections faites contre la providence »³⁴, l'une de ses démonstrations visant à expliquer scientifiquement le déluge universel, Bernardin de Saint-Pierre s'appuie sur l'effusion des glaces polaires pour justifier la possibilité de cette submersion et décrire sa cause. S'appuyant sur les témoignages de plusieurs explorateurs, Henri Ellis, Frédéric Martens, Jean Hugues de Linschoten et Willem Barents, étudiant leurs observations du cours des marées³⁵, Bernardin de Saint-Pierre démontre que la fonte des glaces arctiques ayant subitement grossi le cours des fleuves et des océans, perturbé les mouvements des mers et les phénomènes des marées, ce débordement a pu entraîner un déferlement tel que celui que décrit la Genèse.

« Nous venons de voir que les simples effusions alternatives d'une partie des glaces polaires étaient suffisantes pour renouveler toutes les eaux de l'océan, opérer tous les phénomènes des marées, et produire le balancement de la terre dans l'écliptique. Nous les croyons capables d'inonder le globe en entier, si elles venaient à s'écouler toutes à la fois. »³⁶

En fondant sa cosmogonie sur les glaces polaires, en associant l'Arctique à son analyse géodésique, Bernardin de Saint Pierre témoigne de l'intégration du Nord dans la réflexion scientifique et philosophique de la fin du XVIIIe siècle. En 1784, malgré la persistance de nombreuses zones d'ombre, l'Arctique n'est plus un domaine totalement étrange et inconnu, c'est aussi une matière suffisamment maîtrisée, source d'exemples susceptibles d'éclairer des questions générales liées à de plus vastes débats.

Cette utilisation des connaissances est fréquente sous la plume des philosophes de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Elle se trouve aussi bien dans les études scientifiques que dans les discours

politiques. Démontrant que les hommes doivent vivre en société, seule configuration capable de soutenir l'agriculture et d'assurer leur indispensable subsistance, le physiocrate Pierre-Paul Le Mercier de La Rivière convoque l'organisation sociale des Sames, montrant ainsi au passage que les populations arctiques, qui font partie des références économiques des réformateurs, peuvent être des figures exemplaires.

« L'exemple des Lapons qui ne cultivent point, ne peut pas m'être objecté : chez eux la rigueur du climat s'oppose à la multiplication des hommes, parce qu'il s'oppose à la culture : aussi sont-ils très peu nombreux. Mais quelque foible que soit leur population, elle ne seroit point ce qu'elle est, et elle ne pourroit se conserver dans le même état, si la société qui s'est établie parmi eux, ne leur assuroit la propriété de leurs troupeaux, et la liberté de les faire pâturer. »³⁷

L'objectif de Bernardin de Saint-Pierre étant plus théologique, scientifique et philosophique que documentaire, ses *Études de la nature* considèrent moins l'Arctique pour lui-même qu'elles ne l'utilisent pour trancher des débats d'un autre ordre. Fondées sur des sources qui faisaient autorité, la richesse et la précision de sa démonstration favorisèrent néanmoins la diffusion des connaissances. Lorsqu'il traite de « la fécondité des terres du nord, pour détruire le préjugé qui n'attribue le principe de la vie dans les plantes et dans les animaux qu'à la chaleur du midi »³⁸, Bernardin de Saint-Pierre s'appuie sur des sources traditionnelles telles l'*Histoire de la Laponie* de Johan Scheffer (publiée en latin en 1673, traduite en français en 1678) et l'*Histoire naturelle de Norvège* d'Érik Pontoppidan (1752), sur des mémoires anciens et modernes de pêcheurs, sur des journaux contemporains comme la *Gazette de France* d'octobre 1782. Ayant voyagé en Hollande, en Finlande et en Russie dans les années 1762-1764, Bernardin de Saint-Pierre éclaire ses sources traditionnelles de son propre

³³ Bernardin de Saint-Pierre, éd. par Colas Dufflo, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2007, p. 54.

³⁴ *Ibid.*, p. 66.

³⁵ *Ibid.*, p. 114-116.

³⁶ *Ibid.*, p. 127.

³⁷ Pierre-Paul Le Mercier de La Rivière, *L'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, [1767], Paris, Fayard, 2001, p. 21.

³⁸ Bernardin de Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 163.

témoignage³⁹. Documentées, précises, ses pages font circuler les connaissances, les mobilisent dans des raisonnements qui soulignent leur intérêt et leurs ramifications. Sa conviction que tous les hommes dispersés sur la surface de la terre forment « une véritable famille », son désir de démontrer que l'homme appartient à « un genre qui n'a ni classes ni espèces, et qui a mérité par excellence le nom de genre humain », l'amènent à considérer la petite taille des Sames, non plus comme un stéréotype péjoratif illustrant la thèse polygéniste, mais comme un trait physique particulier caractéristique d'un mode de vie spécifique.

« La taille un peu raccourcie des Lapons, est, à ce que je présume, un effet de leur vie trop sédentaire ; car j'ai observé parmi nous le même raccourcissement dans les hommes de certains métiers qui demandent peu d'exercice. »⁴⁰

Rapportée à un mode de vie original, dégagée des critères esthétiques européens, la petite taille des Sames n'est plus un défaut esthétique mais une différence parmi d'autres dont il ne convient pas de tirer une hiérarchie des populations. Aux antipodes de l'ethnocentrisme européen, dans un esprit humaniste qui doit autant à ses convictions religieuses qu'à sa philosophie morale et à sa méthode scientifique, Bernardin de Saint-Pierre dénonce les fausses vues qui ont terni l'image des peuples arctiques.

« les premiers voyageurs qui ont parlé [des Lapons et des Patagons], ont beaucoup exagéré la petitesse des uns et la grandeur des autres, parce qu'ils ont vu les premiers accroupis dans leurs cabanes enfumées, et les autres dans une position qui agrandit tous les objets, c'est-à-dire, de loin, sur les hauteurs de leurs rivages où ils accourent dès qu'ils voient des vaisseaux, et à travers les brumes qui sont si fréquentes dans leurs climats, et qui, comme on sait, agrandissent tous les corps, surtout ceux qui sont à l'horizon, en réarrangeant la lumière qui les environne. »⁴¹

³⁹ *Ibid.*, p. 163-164, p. 153-154.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 76.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Éric Schnakenbourg, « Humanité des marges et marges de l'humanité : la figure du Lapon dans le paysage anthropologique du XVIIIe siècle », p. 153.

⁴³ Yves Joseph de Kerguelen de Trémarec, *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux côtes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Shetland, des Orcades & de Norwège ; fait en 1767 & 1768*, Paris, Prault, 1771, p. 113-114.

Loin de la dépréciation ou de l'idéalisation des peuples arctiques, Bernardin de Saint-Pierre incrimine une méthode d'observation déficiente et rejoint les savants qui entendaient produire une description exempte de jugement de valeur, portant la précision jusqu'à dénoncer les erreurs, les affabulations et les stigmatisations de leurs prédécesseurs.

Situant vers 1760 cette inflexion du discours, ce passage d'une vision péjorative à une forme de neutralité, Érik Schnakenbourg donne en exemple la *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux côtes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Shetland, des Orcades & de Norwège ; fait en 1767 & 1768*, d'Yves Joseph de Kerguelen de Trémarec qui dénonce les descriptions fautives et les fables puériles débitées sur les peuples du Nord⁴².

« On ne manque pas de relations détaillées sur les Lapons & les Samoïèdes, mais elles s'accordent si peu, que le lecteur ne sait à quoi s'en tenir ; elles sont d'ailleurs mêlées d'un si grand nombre de fables puériles, que je crois rendre service au public en le désabusant de tout ce qu'on a jusqu'ici rapporté de faux, & même de douteux sur ces peuples sauvages. »⁴³

Antidote à ces affabulations, Kerguelen de Trémarec propose en 1771 une description exacte dont l'utilité ethnologique éclairera également la connaissance de l'homme primitif qui intéresse l'anthropologie et la philosophie.

« Rien n'est si important pour l'Histoire naturelle du genre humain, que d'avoir des notions précises de ces nations boréales, auxquels on reconnoit encore des traits originaux de l'homme dans son état primitif & naturel, afin de pouvoir calculer les progrès de l'éducation, & apprécier les fruits de la société. »

Motif récurrent dans la pensée philosophique du siècle, l'idée que les peuples sauvages témoignent de l'enfance des peuples civilisés, que

les premiers donnent à voir la situation originelle des seconds, peignent leur état avant que les progrès de la civilisation ne les élèvent à un stade supérieur, véhicule encore une hiérarchie des peuples qui résistera longtemps à la volonté scientifique et morale de produire des descriptions exactes et respectueuses, au désir de rétablir une vérité trop longtemps bafouée qui se développent au XIXe siècle parallèlement à la vision raciste qui ne porte pas sur les seules populations du Nord.

Professeur et traducteur des langues et littératures scandinaves, ethnologue de la Commission du Nord, Xavier Marmier note à propos des femmes sames :

« La plupart sont laides. Leur type de figure est celui qui a été souvent décrit par les historiens : la face plate, les joues creuses, les pommettes saillantes. Mais elles ne sont ni si laides, ni si petites, ni si sales qu'on l'a dit, et, parmi celles que j'ai vues à Hvalsund, il y en avait plusieurs remarquables par la finesse de leurs traits et la douce expression de leur visage.

[...] En général, les pauvres Lapons ont été durement calomniés. Les voyageurs qui n'ont fait que voir de loin les sombres demeures où ils vivent, leur ont prêté bien des vices dont ils sont, pour la plupart du moins, très-innocents. Il suffit de rester quelque temps parmi eux, de les suivre dans les diverses situations de la vie, pour être touché de ce qu'il y a de bon, de simple et d'honnête dans leur nature. »⁴⁴

Plus fréquente à partir du milieu du XVIII^e siècle où elle est inspirée par le *topos* du *bon sauvage*, cette valorisation des populations arctiques apparaît dans des notes de Carl von Linné prises sur le vif lors de ses voyages en Laponie réalisés entre 1732 et 1749. Linné ne publia jamais ces notes dont le propos encyclopédique, établi par la Société royale des lettres et sciences de Stockholm, était « d'instruire l'histoire naturelle de Laponie concernant les pierres, les terres, les eaux, les herbes, les arbres, les céréales, les mousses, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons et les insectes, ainsi que les maladies, la

santé, la diététique, les mœurs et la manière de vivre des hommes »⁴⁵. Linné traverse des villages, rencontre les habitants, observe leurs mœurs, s'étonne parfois de leurs coutumes, mais ne les juge pas. Le ton est neutre, la démarche descriptive : Linné présente sans les décrier des comportements qui choquaient habituellement les Européens.

« On est couché de part et d'autre du feu ; les gens se couchent tout nus avec seulement une peau de renne sur eux, hommes et femmes ne se gênent pas, ils se lèvent nus et s'habillent. »⁴⁶

À la différence d'Olaus Magnus condamnant « les égarements et la stupide idolâtrie des peuples septentrionaux, errements inspirés à ces hommes par la perfidie des esprits diaboliques auxquels ils étaient exposés dans leur antique naïveté »⁴⁷, condamnation souvent reprise au XVII^e et XVIII^e siècle, y compris dans l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, Linné sourit des superstitions.

« Je vis avec amusement comment les Lapons avant de boire de l'eau-de-vie, quand ils ont le flacon en main, trempent *digitum indigatorium* dedans, s'en mettent un peu sur le front et au milieu du *sternum* ; quand j'interrogeais : la cause était qu'ainsi la tête et la poitrine ne seraient pas importunées. »⁴⁸

Il n'est pas rare que la description des objets usuels et des pratiques quotidiennes tourne à la louange des Sames dont Linné souligne le bon sens et la qualité de vie, ridiculisant au passage les habitudes des citadins.

« J'ai couché [dans une couette de mousse] avec admiration. »

« Jamais dans la vie, je n'ai vécu plus sainement que maintenant. »

« Jamais je ne vis un peuple avoir de si bons jours que les Lapons. »

« Aussitôt arrivé en Västerbotten je vis que tout le monde avait au pied une sorte de chaussure appelée bottine. J'étais d'abord

⁴⁴ Xavier Marmier, *Lettres sur le Nord. Danemark, Suède, Norvège, Laponie, Spitzberg*, Paris, Hachette, 1857, p. 325.

⁴⁵ Carl von Linné, *Voyage en Laponie*, éd. par Turid Wadstein-Gette et Paul-Armand Gette, Paris, La Différence, 1983, p. 39.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 113-114.

⁴⁷ Olaus Magnus, *Histoire et description des peuples du Nord*, op. cit., p. 95.

⁴⁸ Linné, *Voyage en Laponie*, op. cit., p. 257.

persuadé qu'elles n'étaient pas souples, puis je m'aperçus qu'avec elles on pouvait marcher beaucoup plus facilement qu'avec aucune autre sorte, sans compter qu'elles ne laissaient jamais passer l'eau, oui, même si celle-ci montait jusque vers le haut. De plus la couture ne se découd pas comme sur d'autres, avec on n'a pas besoin de boucles, elles servent aussi bien de bottes que de chaussures, ainsi celui qui laboure n'a pas besoin d'acheter des bottes en plus. Le prix des bottes ordinaires est d'au moins 9 dalers, pour les norvégiennes 5 dalers, mais celles-ci peuvent être achetées pour 2 dalers, oui, tout cuir découpé pour semelles et rassemblé ici. Le fond épais de 3 ou 4 couches de cuir est inutile. Des talons ne sont pas nécessaires car la nature, que personne n'a encore pu maîtriser, n'a pas mis des talons sur les gens. Par ceci on voit qu'ils marchent aussi légèrement aussi agilement avec celles-ci qu'avec les pieds nus. »⁴⁹

Plus adaptées à la conformation de l'homme et à la nature du terrain, de bonnes bottines valent mieux que d'aristocratiques talons. Favorable aux Sames, Linné ne dénigre pas ces populations arctiques et dénonce au contraire l'injustice et les obligations religieuses que leur infligent les autorités, la brutalité et la stupidité des pasteurs et des instituteurs auxquels on les confie⁵⁰. Ce renversement des valeurs culmine lorsqu'il déclare, dans un esprit rousseauiste opposant les vices des villes aux vertus des campagnes, que les défauts des Sames proviennent de leurs relations avec les citadins.

« Les Lapons montagnards sont plus joyeux et plus doux que les Lapons forestiers

qui sont plus *sylvestres* (rustres), fripouilles, éduqués par les gens des villes à pratiquer la tromperie. »⁵¹

Évoquant en 1840, dans la préface à ses *Lettres sur le Nord*, ses rencontres avec les populations scandinaves, Xavier Marmier dit aussi combien il a été touché par « tous ces habitants de la ville et des campagnes à l'âme franche, au regard candide, qui venaient à [lui] avec tant de cordialité, et semblaient si joyeux et si touchés [de l'entendre] parler leur langue »⁵². Comme Linné, Marmier exprime à plusieurs reprises sa sympathie pour les populations arctiques : il célèbre la santé, la douceur et la beauté des habitants des Féroë⁵³. Linné et Marmier rencontrèrent les habitants de l'Arctique dans un esprit de découverte et d'étude. Ils les observèrent avec un regard qui, malgré ses inévitables filtres culturels, cherchait à percer, autant que possible, l'opacité des écrans produits par les ambitions religieuses, économiques et politiques. Réalisés à un siècle d'intervalle, leurs travaux témoignent d'un réel intérêt et d'une sincère tolérance qui émergèrent peu à peu, en pointillé, dans le paysage intellectuel européen.

La découverte de l'Arctique, l'élaboration des connaissances jusqu'à la constitution d'un domaine spécifique montrent comment l'émergence et la construction d'un savoir, conditionnées au départ par des objectifs indépendants de leur objet scientifique, peuvent in fine se dégager de cette gangue initiale. D'abord étudié pour servir les appétits économiques et politiques des grandes nations européennes, puis exemple parmi d'autres forgé pour les débats scientifiques et philosophiques de l'Europe savante, l'Arctique finit par s'imposer comme un domaine original, objet d'étude à part entière.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 137, 168, 235, 91-92. Voir aussi p. 93-94, 203, 232.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 129, 131, 177-178.

⁵¹ *Ibid.*, p. 244.

⁵² Xavier Marmier, *Lettres sur le Nord*, op. cit., p. V.

⁵³ *Ibid.*, p. 405, 422-423.

CONSTRUTIONS OF THE ARCTIC IN MORAVIAN EARLY TRAVEL DIARIES TO GREENLAND

JOANNA KODZIK

Professeure Junior en Humanités arctiques, Institut de recherches arctiques Jean Malaurie Monaco-UVSQ/
Université Paris-Saclay

*Junior Full Professor in Arctic Humanities, Malaurie Institute of Arctic Research Monaco-UVSQ/University
of Paris-Saclay, France*

Jean Malaurie about the Moravians and their mission in Greenland¹ (2020):

“The history of the Moravians is not sufficiently known. One usually contents oneself with general statements although they play a central role in Arctic history, especially in Greenland and Labrador. (...)

The Moravians’ work in Greenland started in the 1730s, after Hans Egede had begun to convert heathen Greenlanders to Lutheranism in the Nuuk region from 1721 on. The Moravians joined the effort, initially in competition with Egede’s Lutheran beliefs somewhat simplified for the sake of these Greenlandic heathen. What does that mean? Simplified or complexified? The question needs to be looked at from a theological point-of-view. Greenlandic shamanism, which the ‘pagan’ Greenlanders were adhering to so adamantly at the time – despite the endeavours of those fervent Moravian evangelists, has not been sufficiently studied as far as its perception by the Moravians is concerned. Who were these Brethren, Lutheran pietists who spent almost two centuries converting the Greenlanders of the South-West?

First of all: knowledge is power; these readings of Moravian sources have no doubt benefited from the expertise of the analysts. Who are they? Analysts and schools of thought need to define their philosophical approach and choices.

In relation to research about the Moravians, I would like to know how one can theorize as far as the biology, psychology and social development of the nations under study are concerned if one does not have all the elements to be considered at one’s disposal, be they Western or Asian, and Chinese in particular in our context.

And this is where we come to the central question I would like to raise: did the Christianization of the Inuit by the Moravians lead to Christian practice among them? We are told that they had been converted but what does that mean? Do these converted Christians, these Protestants share their goods with the poorest? They certainly don’t. There would not have been any development.”

Jean Malaurie, 2020, “Preface”, in Jan Borm & Kodzik Joanna, (eds.), *German Representations of the Far North (17th- 19th Centuries): Writing the Arctic*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, pp. vii-xviii.

¹ Jean Malaurie, *Lettre à un Inuit de 2022 : un regard angoissé sur le destin d’un peuple*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2019, p. 59 and pp. 81-90; Jean Malaurie, *De la pierre à l’âme. Mémoires*, Paris, Plon, 2022; Jean Malaurie, *Arctica. Oeuvres III - Nunavut, Nunavik - Arctique central canadien et nord le peuple inuit prend en main son destin*, CNRS Éditions, Paris, 2020; Jean Malaurie, *Arctica - Oeuvres II, Tchoukotka 1990. De Lénine à la Pérestroïka : la première expédition franco-soviétique en Tchoukotka*, CNRS Éditions, Paris, 2019; Jean Malaurie, *Oser, résister*, CNRS Éditions, Paris, 2018.

Constructions of the Arctic in Moravian earliest travel diaries to Greenland

“The unconverted natural people actually belong under the Son”² – this idea, expressed by Count Ludwig von Zinzendorf (1700-1760), the leader and bishop of the renewed Unity of Brethren called Moravian Church (or *Herrnhuter* in German), reflects the essence of the Moravians’ missionary theology developed by this protestant religious group to spread the gospel to far reaches such as Greenland in order to establish mission stations there.³ This article is dedicated to Moravian earliest travel diaries from Greenland written in German in 1733 by the first Moravian missionaries sent there - Christian David (1692-1751), Mathäus Stach (1711-1787) and Christian Stach and published one year later by the lawyer and publicist Johann Jakob Moser (1701-1785), in his journal *Altes und Neues aus dem Reich Gottes*⁴.

I’m going to discuss the constructions of the Arctic in their missionary travel writing and indicate some differences to missionary writings from other regions. My main point is that the Moravians’ early views of the Arctic were influenced by their missionary intentions and expectations which impacted their mode of writing. My analyses will principally focus on the Moravians’ first encounters with Greenlanders and their earliest descriptions of the Greenlandic environment.

Intentions of the Moravian mission in Greenland

In 1733, Count Ludwig von Zinzendorf sent the first Moravians to Greenland to help the Danish-Norwegian missionary Hans Egede (1686-1758) in his efforts to christianise the Indigenous population. Zinzendorf’s idea to have the Moravian Church engage in missions arose from reports of the Tranquebar Mission (Dänisch-Englisch-Hallesche Mission) written by missionaries sent from the centre of Pietism in Halle (Germany)⁵ as well as inspiration he gained by talking to converted Indigenous personalities during the coronation ceremony of his cousin Marie Magdalene Brandenburg-Kulmbach (1700-1770), Queen of Denmark, and her husband King Christian VI (1699-1746), in Copenhagen in 1731.⁶ At the time of sending the first Moravian missionaries to the Caribbean islands (1732) and Greenland (1733), Zinzendorf’s ideas about missions were neither well elaborated, nor communicated in writings. He developed them in practice as a reaction to problems that occurred in the missionary fields.⁷

The earliest written testimonies of Moravian ideas about their missions - being at the same time a concept of humans and their relationship with the environment – were expressed by Zinzendorf in a letter to Johann Ernst Geister, the Pietist missionary in Madras, in 1732⁸ and extended in the instructions for Moravian missionaries to Lapland in

² See Nikolaus Ludwig von Zinzendorf „Berthelsdorfer Reden“ [Speeches from Berthelsdorf] edited by Otto Uttendörfer, 1913, *Die wichtigsten Missionsinstruktionen Zinzendorfs*, Herrnhut, 1913 (all translations from German are mine unless otherwise indicated).

³ David A. Schattschneider, 1975, “The Missionary Theologies of Zinzendorf and Spangenberg”, *Transactions of the Moravian Historical Society*, 22 (3), p. 213-233.

⁴ See: Christian Stach, 1734, „Extract Einer Reis=Beschreibung Unter die Grönländische Heyden dreier Zimmerleute aus Herrnhuth“, *Altes und Neues aus dem Reich Gottes und der übrigen guten und bösen Geister*, vol. 2, Siebender Theil, pp. 1-23; Mathäus Stach, Christian David and Christian Stach, 1734, „Grönländisches II. Ferneres Tag=Register Der Zu Bekehrung der Heyden nach Grönland gegangenen Herrnhutischen Zimmerleute“, *Altes und Neues aus dem Reich Gottes und der übrigen guten und bösen Geister*, vol. 2, Siebender Theil, pp. 24-33; [Christian David], 1734, „Schreiben eines nach Grönland zu Bekehrung der Heyden gegangenen Herrenhuthischen Zimmermanns“, *Altes und Neues aus dem Reich Gottes und der übrigen guten und bösen Geister*, Neunter Theil, pp. 80-83.

⁵ Heike Liebau, 2017, “Controlled Transparency: The Hallesche Berichte and Neue Hallesche Berichte between 1710 and 1848”, in Markus Friedrich & Alexander Schunka (eds.), *Reporting Christian Missions in the Eighteenth Century: Communication, Culture of Knowledge and Regular Publication in a Cross-confessional Perspective*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, pp. 133-148; Otto Teigeler, 2017, *Zinzendorf als Schüler in Halle 1710–1716: persönliches Ergehen und Präformation eines Axioms*, [Halle (Saale)], Verlag der Franckeschen Stiftungen Halle.

⁶ Jørgen Bøyter, 2000, “Zinzendorf und Dänemark”, in *Graf ohne Grenzen. Leben und Werk von Nikolaus Ludwig Graf von Zinzendorf*, Herrnhut, Herrnhuter Verlag, pp. 73-81.

⁷ Helmut Bintz, (ed.), 1979, *Texte zur Mission*, Hamburg, Friedrich-Wittig-Verlag, p. 21.

⁸ *Ibid.*, pp. 35-38.

1736.⁹ In opposition to the Pietists from the centre in Halle, Zinzendorf acted on the fundamental assumption of his Christian anthropological views, based on the understanding of humanity as a personal experience of God's grace which is possible "through the incarnation of God in Christ" – to borrow an expression used by Katherine Faull.¹⁰ This vision of the redeemed nature of creation led Zinzendorf to advocate a form of religious tolerance – as Faull notes – postulating racial equality. According to Rowena McClinton, his own philosophy consisted in "promoting the worth of all humanity", allowing him thus "to conceptualize the 'heathen' in cultural, not racial terms."¹¹ This resulted – as Peter Zimmerling has pointed out – from Zinzendorf's idea that "every human being is equal in the face of the Lord who is well-disposed to man."¹² The Christ-centred understanding of Christianity led Zinzendorf to formulate a concept of conversion recognizing the biblical idea of natural men and the need for individual conversion based on the experience of salvation – an approach that also implied the refusal of coercive mass conversion known in other missionary contexts and fields,¹³ thereby affirming the personal value of every single human. Thus, the focus on single souls – to be included in the invisible church of confessions – according to Zinzendorf's understanding of the term 'church'¹⁴ – became the central idea of his missiological thought. It is reflected in the Moravians' earliest descriptions of the Inuit in Greenland.

The intention to meet every single human to look for the so-called "Erstlinge" – the first to be

converted, who should then spread the idea of the Saviour to the people around them – determined the Moravians' strategy of establishing contacts and their perception of the Indigenous groups as well as reporting practice. This implied bottom-up action, in opposition to public preaching from the perspective of a superior hierarchical position. Zinzendorf instructed the missionaries: "To show a cheerful and lively spirit and not to rule over the heathen outwardly in the least, but to gather one's spiritual power and sit down with them in respect, while outwardly humbling oneself to below them as much as possible."¹⁵ Ideas focusing on individual people such as Zinzendorf's advice to work with "heathens" who had a "disposition to be righteous"¹⁶ and look for "encouragement of individual souls"¹⁷ was a proclamation of the missionary method and the *modus vivendi* for interaction with those whom they considered to be Indigenous "heathens".

The Moravians' view of humanity and individuals had an enormous impact on their emotionality, as visible in their interactions with the Greenlanders. They considered the latter to be "poor sinners" who should be told about the blessing of salvation¹⁸ rather than considering them as "barbarian pagans" who had to be civilized and baptised. This enabled them to leave their own cultural sphere to enter into contact with people who they considered to be foreign without being afraid of the latter. Matthäus Stach observed before his departure to Greenland: "We were, however, as little deterred by this as by the prospect of the arduous journey and way of life in Greenland, of which we heard a few things in passing, and we waited calmly to see whether our offer would be accepted or rejected."¹⁹ The Moravians' encounters

with the Inuit thus proved to be different from those of Danish or English explorers in previous decades.²⁰

The aim was to get in contact with the "heathens" to create a community of labour and imitation as well as raising curiosity by being different and an unexpected appearance to the Greenlanders. The instruction to live with the "heathens" in their environment was based on the assumption of equality between the Moravians and the Inuit regarding the management of natural resources and dealing with living conditions. Seen in this light, the Greenlandic nature was therefore to become a living space for the missionaries, craftsmen with their families²¹ from central Europe used to climatic conditions of temperatures as low as -25°C during winter in Moravia. In their view, nature had to be adopted to humans' needs according to the biblical cultural mandate (Gen 1, 26-28) and the idea that dealing with nature should lead to dealing with God, as expressed by Jan Amos Comenius (1592-1670).²²

The practical intention of the mission was first to arrive in Greenland and secondly to survive in the Arctic climate with little material support by the congregation from Europe. This led the missionaries not only to recognize natural products as resources but to act according to Indigenous knowledge about food, clothing, house building techniques and mobility. Nature could for instance be an obstacle for the Moravians as far as their mobility in Greenland across the ice was concerned.

Even if they did not share any European colonial ambitions, nor serve any economic scheme,

the Moravians acted in a colonial context as Europeans.²³ This concerned both their communication with Danish colonial actors and the transfer of their European identity to the Indigenous communities. The communication with Egede and Danish merchants occurred within the framework of help and careful observation of social and political dependencies in the missionary field to obviate conflicts. This was neither easy to put into practice nor did it function without competition.²⁴

Even if the Moravians did not intend initially to transform the Greenlanders according to European visions of civilisation – as Egede tried to do²⁵ – they were keen on creating a Moravian community of missionaries and baptized Greenlanders with all the social and economic characteristics known from Herrnhut.²⁶ This adaptation of converts to the social structure of the Moravian Brethren was notably represented by the choirs – groups living and working together divided by gender and limited to a smaller geographical space – which the missionaries also set up in Greenland,²⁷ a vision that was in stark contrast to the semi-nomadic way of life of the Greenlanders.

Missionaries' Expectations

The Moravians' expectations regarding Greenland were summed up in a short sentence by Matthäus Stach: "We had been used to make shift with little and did not trouble our heads about how we should get to Greenland, or how we live

⁹ *Ibid.*, pp. 38-42.

¹⁰ Katherine M. Faull, 1995, "Faith and Imagination: Nikolaus Ludwig von Zinzendorf's Anti-Enlightenment Philosophy of Self", in Katherine M. Faull (ed.), *Anthropology and the German Enlightenment: Perspectives on Humanity*, Lewisburg, Bucknell Univ. Press, pp. 23-56, here p. 31.

¹¹ Rowena McClinton, 2010, *The Moravian Springplace Mission to the Cherokees*, Abridged Edition, Lincoln, University of Nebraska Press, p. 7.

¹² Peter Zimmerling, 1999, *Nikolaus Ludwig von Zinzendorf und die Herrnhuter Brüdergemeine. Geschichte, Spiritualität und Theologie*, Holzgerlingen, Hänssler Verlag, p. 38.

¹³ David W. Kling, 2020, *A History of Christian Conversion*, New York, Oxford University Press, p. 303-305.

¹⁴ Zimmerling, *Nikolaus Ludwig von Zinzendorf*, pp. 153-158.

¹⁵ Bintz, *Texte zur Mission*, p. 37.

¹⁶ *Ibid.*, p. 36.

¹⁷ Bintz, *Texte zur Mission*, p. 41.

¹⁸ See chapter: "'Poor Sinnership': Moravian Narrative Culture" by D. Bruce Hindmarsh, 2005, *The Evangelical Conversion Narrative: Spiritual Autobiography in Early Modern England*, Oxford, Oxford University Press, pp. 162-192.

¹⁹ Stach, "Extract Einer Reis=Beschreibung", p. 20.

²⁰ Hans Beelen, 2023, "Inhuman humans and very good Greenlanders. Images of Inuit people in Dutch whaling reports of the 18th century", in Jan Borm, Joanna Kodzik & Axel E. Walter (eds.), *Representations of the West Nordic Isles, Greenland-Iceland-Faroe Islands*, Kiel, Wachholtz Verlag (forthcoming).

²¹ The Moravians sent 45 men as missionaries with 21 women to Greenland in the 18th century. See: Heinz Israel, 1969, *Kulturwandel grönländischer Eskimo im 18. Jahrhundert*, Berlin, Akademie Verlag, Appendix 9.

²² Joseph Edmund Hutton, 1895, *A Short History of the Moravian Church*, London, Moravian Publication Office, p. 99.

²³ Søren Rud, 2017, *Colonialism in Greenland: Tradition, Governance and Legacy*, Cham, Palgrave Macmillan, p. 37

²⁴ Joanna Kodzik, 2021, "Hans Egede, the Moravians and the Greenlanders. Communication during a crisis at the edge of the world", in Aage Rydstrom-Poulsen, Gitte Adler Reimer and Annemette Nyborg Lauritsen (eds.), *Tro og samfund i Grønland i 300-året for Hans Egedes ankomst*, Aarhus, Universitetsforlag, pp. 103-119; Thea Olsthorn, 2020, "Das Herz auf der Zunge: Der Streit der Herrnhuter mit Hans Egede", *Unitas Fratrum. Zeitschrift für Geschichte und Gegenwartsfragen der Brüdergemeine*, 79, pp. 261-277; Finn Gad, 1973, *The History of Greenland*, vol. II: 1700 to 1782, London, C. Hurst & Co.; Israel, *Kulturwandel grönländischer Eskimo*.

²⁵ Thomas Strack, 1994, *Exotische Erfahrung und Intersubjektivität: Reiseberichte im 17. und 18. Jahrhundert: genregeschichtliche Untersuchung zu Adam Olearius - Hans Egede - Georg Forster*, Paderborn, Igel Verlag.

²⁶ Israel, *Kulturwandel grönländischer Eskimo*.

²⁷ Christina Pettersson, 2021, *The Moravian Brethren in a Time of Transition: a Socio-economic Analysis of a Religious Community in Eighteenth-century Saxony*, Brill, Leiden.

there.”²⁸ The Moravians arrived in Godthåb – a Danish colony and mission station established in 1721 by Hans Egede – initially as helpers of the colonial actors. The colonial context was then the main condition in which the Moravian mission had to exist. At the beginning, the Moravians actions were limited to verbal communication with members of the Danish colony, non-verbal communication, or coexistence with Greenlanders in the same environment and dealing with nature. Moravian expectations regarding their actions in these conditions were determined by their European culture and religion. In the early years of their presence, Egede and the Danish colonists represented the persistence of European culture in a new environment according to the Moravians. However, the differing theological and social views as well as expectations of the Moravian and Danish missionaries led to conflict and competition.²⁹

The missionaries’ expectations regarding the Greenlanders and their environment were mostly influenced by oral communication with different actors in Copenhagen stressing the difficulties of living in an Arctic climate, embedded in colonial discourse of dangerous “savages”.³⁰ The Moravians had little knowledge about Greenland - as they noted in the diaries. Although Zinzendorf possessed a large library with some important books about the Arctic³¹, which was available to the small group of students in the Moravian Theological Seminary in Barby³², it seems that the missionaries had no access to these sources. Reacting according to European patterns of thought, the missionaries expected that the

process of dealing with the Greenlandic environment will work like in Europe as far as traditions of division of labour, rules of trade or hunting and fishing techniques are concerned: “We have known in time what the idols are in this land, namely fish, seals, and reindeer, idols which have stolen the hearts of both Christians and pagans, and have also greatly stalked us, thinking one to be a fisherman, the other a gardener, and the third a hunter.”³³

The Moravians’ imagination about the Indigenous population reveals a bipolar social structure divided into baptised and non-baptised Greenlanders. A vision of a European Christ – characterized by expected moral and practical behaviour – was transferred to baptised Greenlanders who should have basic religious knowledge and act according to Christian traditions. The non-baptised Greenlanders were categorised as “poor sinners”³⁴ - people living in darkness without knowledge about the salvation of Christ.

It must not be forgotten that the Greenlanders were subject to European influence since the end of the 16th century, when the first explorers and whale hunters reached the Far North.³⁵ It means that they had established a canon of rules regarding the interaction with Europeans modifying their Indigenous identity by adopting for example European tools, a process that the Moravian missionaries were not aware of to begin with. Therefore, their initial contacts with the Greenlanders can be considered as first encounters only from the Moravian perspective, but not the Indigenous one.

²⁸ Stach, “Extract Einer Reis=Beschreibung”, p. 21.

²⁹ Kodzik, “Hans Egede”; Olsthorn, “Das Herz auf der Zunge”.

³⁰ Kodzik, “Hans Egede”, p. 110.

³¹ Paul Peucker, 1995, “Was las der Graf von Zinzendorf? Eine unbekannte Bücherliste aus dem Jahre 1758”, *Unitas Fratrum. Zeitschrift für Geschichte und Gegenwartsfragen der Brüdergemeine*, 38, pp. 31-49; Walter Schulz, 2010, “ ‘viel Anschein zu mehrerem Licht’ - Henriette Katharina von Gersdorff, geborene von Friesen, und ihre Bibliothek auf Großhennersdorf”, *Pietismus und Neuzeit*, 36, pp. 63-118.

³² Stephan Augustin, 2005, “Das Naturalienkabinett in Barby - Anfänge des naturkundlichen und völkerkundlichen Sammelns in der Evangelischen Brüder-Unität”, *Unitas Fratrum. Zeitschrift für Geschichte und Gegenwartsfragen der Brüdergemeine*, 55/56, pp. 1-16; *Bericht von der Feier des hundertjährigen Jubelfestes des theologischen Seminariums der Brüder-Unität in Gnadenfeld, den 18. und 19. Mai 1854*, Gnadau, Evangelische Brüder-Unität [1854].

³³ Hans-Christoph Hahn and Hellmut Reichel (eds.), 1977, *Zinzendorf und die Herrnhuter Brüder. Quellen zur Geschichte der Brüder-Unität von 1722-1760*, Hamburg, Wittig, p. 365.

³⁴ Hindmarsh, *The Evangelical Conversion Narrative*; Peter Vogt, 2020, „Die Theologie der Brüder-Unität“, in: Matthias Meyer & Peter Vogt (eds.), *Die Herrnhuter Brüdergemeine*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, pp. 57-84.

³⁵ Kirsten A. Seaver, 1996, *The Frozen Echo: Greenland and the Exploration of North America, ca. A.D. 1000-1500*, Stanford, Calif., Stanford University Press.

Moravian missionary travel writing

To analyse the constructions of the Arctic in Moravian missionary travel writing,³⁶ it is necessary to trace the specific impact that this mode of writing about the Arctic had.³⁷ Trying to define Moravian missionary travel writing, we need to be aware of the fact that Moravian ideas and observations made on the way to a chosen missionary field or after getting there were not intended to be travel accounts and the actual journey or voyage was only one of the many subjects dealt with by the missionaries in their writing. Admittedly, Moravian diaries can be analysed as a form of travel writing understood as a representation of other cultures and their environment in line with James Duncan’s and Derek Gregory’s views³⁸ or a text about travel according to Jan Borm’s definition.³⁹ But the main purpose of Moravian missionary travel writing was neither the representation of foreign cultures nor the depiction of travel as the central theme.

The Moravians were encouraged to write reports about different situations they found themselves in and that they had to deal with. The diaries are therefore to be analysed in a wider context of Moravian writing as a reporting and edifying practice⁴⁰ which appears to be the key to understanding Moravian constructions of space and their anthropological comments on the Indigenous population.

It is to be stressed that the Moravian missionary project was embedded in concepts of globality, as well as the unity of brothers and sister created by shared spiritual identity, knowledge, and communication

across borders.⁴¹ It was not an act of writing of a single traveller, and it was not intended to be published. The missionaries were members of the global congregation who were acting within the framework of Moravian cultural mobility,⁴² that-is-to-say the circulation of people, ideas, and objects as well as permanent exchange between all settlements, diaspora communities and mission stations. This vision of the Moravian Church determined the outlook of the missionaries as reflected in their narratives. The writing practice – or should we say the reporting practice – as communication in a religious context – was therefore supposed to reflect the collective expectations of the congregation. It implied efforts to fend off internal consensus about doctrine from external criticism given the fact that most of them were lay missionaries (i.e. non-trained theologians). However, their attempts to justify their endeavours in writing are not to be seen as another example of “uninvited venture” which Anna Johnston has identified as one of the chief characteristics of missionary writing about the Pacific, at least not from the Moravian point-of-view.⁴³ In their diaries of the following decades, justification of their enterprise to donors also influenced their rhetoric. Finally, these writings served the purpose of informing and educating the next generation of missionaries.⁴⁴

At the time when the first Moravian missionaries went on their journeys, no established model for reporting practices can be identified in their church, even if the congregation could look back on a tradition of communication, albeit brief, dating back to 1722. This means that the Moravians

³⁶ Markus Friedrich and Alexander Schunka, 2017, “Introduction”, in Markus Friedrich and Alexander Schunka (eds.), *Reporting Christian Missions in the Eighteenth Century. Communication, Culture of Knowledge and Regular Publication in a Cross-confessional Perspective*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, pp. 7-18.

³⁷ Anna Johnston, 2006, “Writing the southern cross: religious travel writing in nineteenth-century Australasia”, in Tim Youngs (ed.), *Travel Writing in the Nineteenth Century: Filling the Blank Spaces*, London & New York & Delhi, Anthem Press, pp. 201-218.

³⁸ James S. Duncan and Gregory Derek, 1999, “Introduction”, in James S. Duncan & Gregory Derek (eds.), *Writes of Passage: Reading Travel Writing*, London, Routledge.

³⁹ Jan Borm, 2017, “Defining travel: On the travel book, travel writing and terminology”, *Perspectives on Travel Writing*, pp. 13-26.

⁴⁰ Friedrich and Schunka, “Introduction”.

⁴¹ Gisela Mettele, 2009, *Weltbürgertum oder Gottesreich: die Herrnhuter Brüdergemeine als globale Gemeinschaft 1727-1857*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht; Gisela Mettele, 2017, “Global Communication among the Moravian Brethern: The Circulation of Knowledge and its Structures and Logistics”, in Markus Friedrich and Alexander Schunka (eds.), *Reporting Christian Missions in the Eighteenth Century. Communication, Culture of Knowledge and Regular Publication in a Cross-Confessional Perspective*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, pp.149-168.

⁴² Stephen Greenblatt, 2010, “Cultural Mobility: An Introduction”, in Ines Županov, Reinhard Meyer-Kalkus, Heike Paul, Pál Nyíri & Friederike Pannewick (eds.), *Cultural Mobility: A Manifesto*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 8-23.

⁴³ Johnston, “Writing the southern cross”, p. 209.

⁴⁴ Augustin, “Das Naturalienkabinett in Barby”.

were quick in developing a habit to write about their actions and choosing information considered to be important for the constitution of the congregation from the very beginning. Notions about the inner state of people they met with or social conditions for creating a Moravian diaspora were very important for the growth of the Moravian Church. We can also find this kind of information in the first diaries from Greenland.

It must not be forgotten that Moravian missionary travel writing did not only include representations from their own religious perspective but that they also echoed European patterns of perceiving the other, notably foreigners. Most of the missionaries sent to Greenland in the 18th century came from Central Europe (Moravia and Silesia). They were destined to observe and interact with people and their environment clearly different from what they had been used to in their place of origin. Thus, their use of common terms like “heathen”, “savages” or “religious superstition” is hardly surprising though such practice was not meant to be an act of degradation, let alone rejection, that would present the Greenlanders as “uncivilised”.

Moravian concepts of the Arctic: humans and nature

Moravian concepts of the Arctic were thus shaped by the objectives of their mission which impacted in turn their special mode of writing that we can call Moravian missionary travel writing.

In the first travel diaries, the Indigenous Greenlanders were observed according to Moravian moral views, expressed notably by Zinzendorf in his advice to the missionaries that they should “work on no heathen directly in whom one does not find a happy disposition to be a righteous person.”⁴⁵ Looking for people who loved what was good was a typical observation perspective voiced in Moravian

writing.⁴⁶ The missionaries described a Greenlandic girl in such terms who passed away aboard the ship on the voyage from Copenhagen to Greenland, observing that they didn’t know “if there was anything good in her”⁴⁷. They never heard her praying or mentioning Jesus’ name. This reveals Moravian Christ-centred ideas and their observation perspective.

The Moravians’ next confrontation with Greenlanders and their culture occurred on arrival in Godthåb. The missionaries observed an Inuit who was approaching in a kayak to meet their ship. They describe in detail his skills admitting their amazement. Such astonishment is a proof of their European observation perspective which reveals that this spectacle on water was unexpected and foreign for them. The description of the kayak reflects Moravian expectations as it draws on cultural references familiar to their congregation: the kayak is called in German “Kahn” (a flat-bottomed boat); its speed is compared to an arrow and its form to a spindle - the main working tool of weavers while the rudder is compared to a kneading scoop,⁴⁸ indicating that the missionaries drew on their practical sense of craftsmen to communicate about phenomena their readership knew nothing or very little about.

The descriptions of the earliest encounters with the Greenlanders written down two weeks after their arrival are a testimony of the long-standing mode of non-verbal communication between the Inuit and the Europeans based on barter rather than the Moravians’ own vision of Indigenous groups in the Arctic.⁴⁹ This concerns notably the exchange of goods like needles and knives for eggs or payment in kind for rendered service.⁵⁰ Of course, aspects like the Greenlanders’ willingness to help out with heavy work duties (like the carrying of heavy pieces of wood) is underlined as an indication of their disposition to share Christian ideas of brotherly love. It is to be noted that similar remarks can be found in Egede’s diary. Nonetheless, the exchange of material goods was a typical mode of colonial communication.⁵¹ Greenlanders acting against these unwritten



"View of Noorliit [Neuherrnhut] in Greenland", Moravian Archives in Herrnhut (Germany), watercolor from around 1800
© Moravian Archives, Herrnhut

⁴⁵ Bintz, *Texte zur Mission*, p. 36.

⁴⁶ See Joanna Kodzik, 2019, "Im Wirtshaus und in der Postkutsche. Herrnhutische Kommunikationsstrategen auf Reisen am Beispiel Polen-Litauens", in: Joanna Kodzik and Anna Mikołajewska (eds.), *Reisen, Wahrnehmen, Kommunizieren im deutsch-polnischen Kontext in der Frühen Neuzeit – Festschrift zum 65. Geburtstag von Prof. Dr. Włodzimierz Zientara (UMK)*, Bremen, édition lumière, pp. 79-99.

⁴⁷ Stach, David and Stach, "Grönländisches II. Ferneres Tag=Register", p. 24.

⁴⁸ Stach, "Extract Einer Reis=Beschreibung", p. 11.

⁴⁹ Stach, David and Stach, "Grönländisches II. Ferneres Tag=Register", p. 26.

⁵⁰ Stach, "Extract Einer Reis=Beschreibung", pp. 20-21.

⁵¹ Stach, "Extract Einer Reis=Beschreibung", p. 20. „da sahen wir, daß sie das, was wir ihnen gegeben hatten, nicht um sonst haben wollten.“

traditions were therefore seen by the Moravians as breaking the rules of trade. As the missionaries observed: “But one of them was a cheat, he let himself be paid in kind, and then he took it again and went away with it, we just let him go.”⁵²

The first longer general description of the Inuit and their culture in Christian Stach’s diary depicts those aspects which were important for the missionaries’ survival and success. It contains remarks about Greenlandic food, healing practices, language characteristics, accommodation, mobility, and protection against the cold by clothes. On the one hand, the description reflects questions the missionaries probably asked themselves in view of possible imitation as a survival strategy: What do the Greenlanders eat? How do they cure themselves? How can we learn the language? Where can we meet them? How can we get to them? How can we survive in the cold? On the other hand, the Moravians understood the Greenlandic culture as a testimony of God’s preservation of creation according to the Book of Genesis. Even if they reproduced the common topos of the “savages”⁵³ by considering the Greenlanders’ behaviour in part to be animal-like (“tierisch”) because they eat raw meat, they accounted for this habit as being due to external circumstances which would not prevent the Greenlanders’ awakening rather than rejecting them outright: “Now this is what I can tell you about the extraordinary circumstances of the journey and also here in Greenland, but this I ask of you, that no one may take offence at it, because nothing but external things have been written, but let it serve you for a greater understanding, as God led us miraculously on the journey, and also here in Greenland, as God receives His creatures miraculously, it has served us for great understanding, also for revival...”⁵⁴ At this point, the most important difference of Moravian missiological thought and other missionary undertakings comes into light. The

criterion of what the Europeans determined as being civilized or not had no impact on the potential ability of the Greenlanders to become Christians – a fact which had been questioned in other missionary contexts and even by Hans Egede. On the contrary, the Moravians readily engaged in a process of imitating some Indigenous habits in view of the successful establishment of their mission, an attitude that significantly differed from other colonial approaches that rejected Indigenous knowledge as not being civilised.

During the first weeks, the Moravians mostly noted down the number of Greenlanders who visited them, as well as the frequency and duration of their visits. After about one month, they wrote about their first attempts to speak with the Inuit who asked the missionaries’ for their names and could pronounce them very well according to the Moravians.⁵⁵ Because of the language barrier, the latter began to establish contacts by means of one of their principal religious practices which was singing.⁵⁶ This became a common method in other Moravians’ missionary fields too, a practice the Greenlanders were particularly fond of according to the missionaries.

From the very beginning, the Moravians tried to determine the mental and spiritual loyalty of the Inuit by asking them in Greenlandic “whether he [they] believed in God?”⁵⁷ The problem of distinguishing between baptised and non-baptised Greenlanders was central in the first months and years of Moravian activities. They were quick in observing that their expectations regarding the moral standards of baptised Christian Inuit didn’t appear to meet the reality. The classification of Greenlanders as either Christians or “heathens” did not work and led them to the conclusion that baptised Greenlanders did not behave more morally than those who were not: “On the 27th [June 1733] two heathens and one baptised also, who had been in Copenhagen, visited us. We asked the baptized one if he had told

the heathens anything about Jesus Christ? But he didn’t understand what we meant. We asked further if he had heard anything about Jesus Christ? He said: no. – If he was baptised? – He did not know. At last, he recollected that he had heard something about Jesus. But he desired only sugar, tobacco, and brandy from us. We therefore saw here and on board the ship on which several [Greenlanders] were returning to their homeland that the baptised were worse than the heathens.”⁵⁸ They noted several dialogues focused on the Greenlanders’ confession of faith which only produced a catalogue of negative replies.

In order to learn the Greenlandic language, the Moravians tried to ask the Greenlanders about what they called “natural matters” and “divine matters”. Observing the Greenlanders’ reaction to what they had been told, the missionaries created a bipolar vision of the Indigenous according to Zinzendorf’s advice to look for people being honest. The reflection on the Inuit’s reaction to “divine matters” – keeping to oneself and being quiet – was both a judgement on the Greenlanders’ reception skills and revision of their own missionary method based on insufficient language skills: “From this we have seen that it is too early to tell them anything about God, because we cannot talk to them at length, and before that we see that the baptised are even worse than the unbaptised, and the so-called Christians have brought sin into the country, and if one said to the Gentiles: what is sin, they see all this in the Christians.”⁵⁹

By constructing their vision of Arctic nature, the Moravians acted like European observers in the 17th century trying to identify familiar phenomena they knew from Europe or to translate what was new to them into familiar terms according to a strategy Jaime Marroquin Arredondo and Ralph Bauer have identified as one of the fundamental concepts of the age of discovery,⁶⁰ to witness the Moravians’ description of aurora borealis observed during the voyage

out. In the 18th century, Northern lights could be seen in Europe many times a year. It is therefore not surprising that the Moravians described them as a familiar spectacle.⁶¹ They account for differences in form between Germany and their position out at sea by spatial distance – believing to be closer to the lights aboard the vessel.⁶² Hence, seeing aurora from a ship on the way to Arctic regions in the 18th century did not suggest apparently that one was crossing a border between what would be Arctic and non-Arctic.

The Moravians’ construction of Greenlandic nature thus appeared to be radically different from scholarly discourses of the day which propagated scientific investigation instead of wondering about God’s creation.⁶³ It also differs from colonial views of nature as a resource for European profit⁶⁴ and the enlightenment idea of controlling nature through cultivation.⁶⁵ The Moravians’ main perspective of observation was religion and their congregation built upon spirituality – two principles that were embedded in the rhetoric of supernatural phenomena and overcoming of danger thanks to divine providence.

Their vision of Arctic nature was shaped by the main objective of their travel diary, the edification of their audience by notably giving examples of overcoming dangerous situations, to witness the missionaries’ description of four whales, the first emblem of Arctic nature they saw from the ship. In their account, the whales serve as a visual representation of the biblical description of Leviathan – a sea monster – from the Book of Job: “It is what God said to Job, certainly so, that they stir the sea among themselves, as one mixes ointment and what looks particularly very cruel”.⁶⁶ The association of what they saw with what they knew from the Bible became a common method of describing natural elements.

In view of contributing to the creation of a worldwide Moravian congregation, the missionaries thus

⁵² Stach, David and Stach, “Grönländisches II. Ferneres Tag=Register”, p. 25.

⁵³ Gustav Jahoda, 1998, *Images of Savages: Ancient Roots of Modern Prejudice in Western Culture Images of Savages*, London, Routledge 1998; Michael Harbsmeier, 2002, “Bodies and voices from the ultima Thule: Inuit explorations of the Kablunat from Christian IV to Knud Rasmussen”, in Michael Bravo and Sverker Sörlin, (eds.), *Narrating the Arctic: A Cultural History of Nordic Scientific Practices*, Canton, MA, Science History Publications/ USA.

⁵⁴ Stach, “Extract Einer Reis=Beschreibung”, p. 23.

⁵⁵ Stach, David and Stach, “Grönländisches II. Ferneres Tag=Register”, p. 25.

⁵⁶ Rachel Wheeler & Sarah Eyerly, 2017, “Songs of the Spirit: Hymnody in the Moravian Mohican Missions”, *Journal of Moravian History*, 17 (1), pp. 1-26; Walter W. Woodward, 2008, “‘Incline Your Second Ear This Way’: Song as a Cultural Mediator in Moravian Mission Towns”, in: Anthony Gregg Roeber (ed.), *Ethnographies and Exchanges: Native Americans, Moravians, and Catholics in early North America*, University Park, PA, Pennsylvania State Univ. Press, pp. 125-144.

⁵⁷ Stach, David and Stach, “Grönländisches II. Ferneres Tag=Register”, p. 27.

⁵⁸ Stach, David and Stach, “Grönländisches II. Ferneres Tag=Register”, p. 26-27.

⁵⁹ Stach, David and Stach, “Grönländisches II. Ferneres Tag=Register”, p. 28.

⁶⁰ Jaime Marroquin Arredondo & Ralph Bauer, 2019, “Introduction: An Age of Translation”, in Jaime Marroquin Arredondo and Ralph Bauer, (eds.), *Translating Nature: Cross-Cultural Histories of Early Modern Science*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, pp. 1-26.

⁶¹ Robert Mark Friedman, 2012, “Introduction: The Aurora in History”, *Acta Borealia*, 29 (2), pp. 115-118.

⁶² Stach, “Extract Einer Reis=Beschreibung”, p. 5.

⁶³ Mary Blaine Campbell, 2016, *Wonder and Science: Imagining Worlds in Early Modern Europe*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press.

⁶⁴ Beth Fowkes Tobin, 2004, *Colonizing Nature: The Tropics in British Arts and Letters, 1760-1820*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

⁶⁵ Nathaniel Wolloch, 2016, *History and Nature in the Enlightenment Praise of the Mastery of Nature in Eighteenth-Century Historical Literature*, London, Taylor and Francis, p. vii.

⁶⁶ Stach, “Extract Einer Reis=Beschreibung”, p. 5-6.

translated natural phenomena they observed into an idiom that the Moravians in Herrnhut were familiar with. For example, the smallest icebergs they saw were compared to the tavern in Herrnhut⁶⁷ and whales could be heard at a distance corresponding to the length of that village even if one could not see them.⁶⁸ To create a congregation beyond geographical boundaries, they even explained in detail the difference in time between Greenland and Germany basing themselves on a Danish calendar to enable their brothers and sisters in Herrnhut to participate in real time as we would saw nowadays in their minds in the missionary experience out in Greenland.⁶⁹

The missionaries’ descriptions of dangerous phenomena like sea ice or storms included both an outline of the physical characteristics of the ice – based on their own observations and reports of seamen – as well as comments connecting nature to religion in terms of natural theology (physico-theology).⁷⁰ They notably describe the sounds the ice makes, the process of floating of icebergs due to wind, the size of the icebergs, indicating that they are much bigger under water and their dynamics across the ocean, moving and destroying.⁷¹ The icebergs were recognized as dangerous obstacles. The ship's successful avoidig of collision with icebergs was interpreted as a sign of God's providence, witnessing the physic-theological connection between men and nature according to their faith⁷²: “But God helped us out of the ice before it [the storm] came, so that we were free to sail again”⁷³, leading the Moravians to recognize God’s hand in creation: “The Lord is a wall around us, we praised Him before it, because

we saw His Majesty and Omnipotence, as He also uses His elements for His praise.”⁷⁴

Arriving in Greenland on May 13, the Moravians stated that Greenland was not green, revising their expectations based on what they had heard in Europe. Nonetheless, Greenland’s nature did not prove to be an obstacle to their missionary action because of their unfailing faith in having been assigned this mission. The cold and snow did not prevent them from building a house even if the grass froze in their hands, because they were acting in the name of the Lord.⁷⁵

The Greenlandic nature - animals, plants, stones – were recognized as resources given to people to survive according to the Old Testament vision of *dominium terre*: peat to heat, animals to produce clothes, material for boats and food, as well as plants which may also serve as a cure, such as scurvy grass, for instance. This became a typical mode of expression for the Moravians: looking for natural resources they needed for they missionary work. Arctic nature was thus seen by them as evidence of divine providence and their mission as called for and protected by the Saviour.⁷⁶ Their relationship with the Greenlandic nature however reflected also Indigenous knowledge, a fact they do not particularly stress, but they could not talk about Greenlandic meat without mentioning Indigenous hunting practice. Such connections were then transformed into “similarities” to Christian symbolism, for example by calling seal the Greenlanders’ daily bread: “Also we saw the crowd of seals, large flocks together, we said together, that is the Greenlanders their bread.”⁷⁷

Summary

By sending the first Moravian missionaries to Greenland in 1733, the religious ideas and identiy of the Moravian Brethren had been transferred to Greenlandic communities, implying a process of observation, analysis, and communication about the Arctic by the missionaries to the European audience. The main characteristic of Moravian witing about Greenland is the fact that their observation perspective was not predetermined by any recent travel accounts or other printed matter about Greenland.

Moravian constructions of the Arctic are to be seen as entanglements of missionary intentions, expectations and their mode of writing, providing a different view of humans and nature compared to accounts from other missionary fields and Hans Egede's writings. Their own ideas about conversion led the Moravian missionaries to acknowledge the worth of every single human being and to encounter the Greenlanders on different terms compared received notions of social hierarchy and culture in Europe. Their principal objective was the creation of a Moravian community with baptised Greenlanders based on Moravian social and religious models. The ability to adapt oneself and fit into the Moravian congregation, i.e. the ability

to transform one's own mental loyalties up to the point of abandoning one's own culture in favour of Moravian religious and socio-cultural ideals, was the main focal point of Moravian descptions of the Greenlanders. As to nature, the missioaries' environment and living conditions in Greenland were primarily accounted for in view of their strategies of subsistence, rather than as potential resources to be traded. In this context, the Greenlanders' knowledge which the Moravian missionaries tried to assimilate and adopt represented the link between their latter's worldview and the Arctic environment. Even though Moravian representations of nature reflect the concept of physico-theology like Egede's do, their descriptions are by no means meant to serve the purpose of colonising Greenland.

These Moravian construtions of the Arctic were produced during voyages and upon arrival at destination. They did not follow any particular instructions or well-established writing conventions of the Moravians and were addressed to their global congregation. These conditions – especially the collective expectations of the Moravian community – led to the descriptions of Greenlanders and their environment to be determined by the missionaries' objective to justify their activities and to fortify their Morovian readers worldwide in their faith.

⁶⁷ Stach, “Extract Einer Reis=Beschreibung”, p. 7.
⁶⁸ Stach, “Extract Einer Reis=Beschreibung”, p. 6.
⁶⁹ Stach, “Extract Einer Reis=Beschreibung”, p. 9.
⁷⁰ Scott Mandelbrote, 2020, “What Was Physico-theology For?”, in Ann Blair & Kaspar von Greyerz (eds.), *Physico-theology: religion and science in Europe, 1650-1750*, Baltimore, JHU Press, pp. 67-77; Kathrin Kjærgaard, 2021, “David Cranz’s History of Greenland and Physico-theology”, in Felicity Jensz, & Christina Petterson, (eds.), *Legacies of David Cranz’s ‘Historie von Grönland’ (1765)*, Cham, Palgrave Macmillan.
⁷¹ Stach, „Extract Einer Reis=Beschreibung“, p. 8.
⁷² Anne-Charlott Trepp, 2020, “Matters of Belief and Belief That Matters. German Physico-theology, Protestantism and the Materialized Word of God in Nature”, in Ann Blair & Kaspar von Greyerz, (eds.), *Physico-theology: religion and science in Europe, 1650-1750*, Baltimore, JHU Press, pp. 127-140.
⁷³ Stach, “Extract Einer Reis=Beschreibung”, p. 7.
⁷⁴ Stach, “Extract Einer Reis=Beschreibung”, p. 8.
⁷⁵ Stach, “Extract Einer Reis=Beschreibung”, p. 14.
⁷⁶ Trepp, “Matters of Belief and Belief That Matters”.
⁷⁷ Stach, “Extract Einer Reis=Beschreibung”, p. 11. See also p. 22: “They all live on the water and the islands because they also have to look for their bread on the water.”

RÉCITS & ENTRETIENS/ *NARRATIVES & INTERVIEWS*



Le ciel s'entrouvre à l'avenir
Collection de pastels de Jean Malaurie intitulée "Réminiscences chamanes"
© Julien Prieur-Damecour

LES LARMES DE LA BALEINE

FRÉDÉRIC TONOLLI

Cadreur, réalisateur de documentaires et écrivain
Cameraman, documentary filmmaker and writer, France

Partir c’est mourir un peu... Non ! je suis parti et j’ai vécu. Depuis 1994, cap au nord-est pour cinq voyages et autant de films. Fragments de pellicules pour tenter de conserver quelques éclats merveilleux de la grande geste tchouktche. Cinq voyages, en temps cumulé, plus de trois ans de ma vie d’homme. Eux se disent Lyvravet, les vrais hommes. 66° de latitude nord, 169° de longitude ouest. Posé sur le détroit de Béring, le village de Ouélen. Un bout du monde longtemps oublié par nos civilisations. Aujourd’hui, d’une certaine façon dépositaire d’une histoire qui s’éteint dans les glaces, j’ai une mission à honorer. Partager avec vous ces quelques morceaux de pellicules, de négatifs, de bandes vidéo, quelques témoignages enregistrés de voix qui s’éteignent dans les glaces aux confins du continent. Je me suis trouvé comme invité, il y a déjà plus de vingt ans, sur la route de Ouélen, je n’en suis jamais revenu. Je ne suis jamais devenu tchouktche, comme le dit le philosophe Michel Onfray : « en aucune manière il ne paraît décent de se prendre pour ceux qu’on visite », mais je suis un témoin de leur histoire. Ces quelques lignes sont issues des commentaires de mes films, de mon livre *Les Enfants de la baleine*¹, et de quelques souvenirs. Alors à vous ces bribes de voix et morceaux d’images portés par les vents du Nord.

Alicia

« Un chasseur avait deux femmes, une lui avait donné deux enfants et l’autre toujours pas. Le chasseur passait ses nuits avec la mère de ses enfants. La deuxième restait tout le temps seule et triste. Une nuit de pleine lune, elle alla s’asseoir près de la mer et se mit à chanter une chanson. Au loin elle vit une fontaine qui s’élevait et qui rapidement se rapprochait. Une immense baleine

arriva près d’elle et de sa fontaine, de son souffle sortit un magnifique jeune homme. Et ils s’aimèrent. Une nuit, le mari vint les surprendre et enfonça son harpon dans le cœur de la baleine. La baleine cracha une fontaine de sang et mourut. Quelques mois plus tard, la jeune femme mit au monde un petit baleineau. Elle l’éleva, puis lui construisit un bassin pour le coucher. Quand le baleineau devint adulte, il fallut le rendre à la mer. Mais chaque été, il revint rendre visite à sa mère et dans son sillage le suivait une multitude de baleines. Une aubaine pour tous les chasseurs de Ouélen, les baleines venaient sur la berge, ils n’avaient pas à les chasser en mer. Mais un jour, des chasseurs jaloux d’un village voisin vinrent et tuèrent le jeune baleineau. Plus jamais les baleines ne revinrent sur la berge. »

Depuis ce jour maudit, les chasseurs doivent affronter la mer. Ils sont les enfants de la baleine et encore aujourd’hui, elle les nourrit. À la pointe extrême du continent, le détroit de Béring, depuis plus de deux mille ans le terrain de chasse des Tchouktches. Les survivants d’un peuple qui aime se nommer Lyvravet, les vrais hommes. Les derniers chasseurs maritimes du cercle polaire.

Juillet 1999, deuxième voyage Tournage de La brigade du bout du monde

Mon premier voyage a eu lieu en 1995, un été au détroit de Béring et à Ouélen, pour filmer avec le journaliste et réalisateur Patrick Boitet un film pour Thalassa nommé Les Seigneurs de Béring. Un

voyage difficile, la Tchoukotka était longtemps restée fermée à ce que l’histoire a appelé, de façon légère, le monde libre. Mais nous n’étions pas les premiers non soviétiques à rejoindre ce bout du monde. J’ai envie de dire comme une boutade respectueuse, comme un hommage : « le premier chez les hommes premiers », Jean Malaurie, le premier scientifique du « bloc de l’Ouest », nous avait précédés en 1990. Cela faisait déjà trente longues années qu’il luttait avec l’administration soviétique pour rejoindre le monde tchouktche, un monde interdit. Chapkas et chapeaux bas, Monsieur. Dans ma poche, lors de tous mes voyages vers Ouélen, j’ai toujours gardé précieusement un exemplaire de *Hummocks*, le récit, le journal de bord du voyage vers Béring de Jean Malaurie¹. Une bible, un dictionnaire, un mode d’emploi pour tenter d’approcher l’univers sacré, minéral, maritime, géologique, vulgaire, ordinaire et magique des Tchouktches et Esquimaux du détroit de Béring.

Je quitte Paris un matin de pluie. Escale à Moscou, il faut quelques jours pour recueillir les autorisations. Encore aujourd’hui, il est difficile de se rendre en Tchoukotka, aux confins de la Sibérie. J’atterris à Anadyr, la capitale de la Tchoukotka. 13 000 kilomètres et 11 heures de décalage avec Paris, un bout du monde. Une république gouvernée par Moscou, moins de 60 000 habitants pour un territoire grand comme deux fois la France, mais aujourd’hui moins de dix mille sont tchouktches.

Pour rejoindre la ville, il faut traverser l’estuaire de l’Anadyr, le fleuve qui donne son nom à la capitale de la Tchoukotka. Sur la barge qui vogue vers la capitale j’assiste à un grand remue-ménage, je suis persuadé qu’il a été organisé pour saluer mon arrivée. Battements d’ailes, cris des mouettes, bélugas et phoques qui paradent, le plus beau des comités d’accueil. J’accoste, un énorme nuage noir s’élève au-dessus de la cité. La chaufferie à charbon tourne à plein régime. Quelques vestiges et le gris de l’architecture me rappellent la présence soviétique. Mais j’arrive pour la fête de la ville. Sous les yeux figés d’un Lénine de pierre, la troupe de danse célèbre de manière très officielle l’anniversaire de la cité. Costumes, fourrures, tambours, tout est authentique dans les danses offertes par la troupe tchouktche municipale. Et pourtant tout semble faux, comme si le tempo avait glissé. Des danses rituelles désacralisées. Jean Malaurie écrivait, lui : « les squelettes d’une culture en survie »².

Au bout de plusieurs jours d’attente, je récupère enfin les dernières autorisations, papiers et tampons obligatoires pour pouvoir circuler librement. Une feuille de route qui me permet de me rendre, suivant les besoins, à Anadyr, Lavrentia, Lorino, Niechkan, Inchoun et Ouélen, les villes et villages tchouktches du détroit.

Je prends la barge pour l’aéroport et cap au nord-est, direction le cercle polaire. Barges, avions et hélicos, la route est longue. La Tchoukotka fait face à l’Amérique voisine. Une position stratégique que la guerre froide avait transformée en zone interdite. Une route maritime convoitée entre les deux continents. Depuis peu et uniquement lorsque la météo le permet, le pays entrouvre ses portes. Trois semaines de voyage et en ce matin d’août, je suis enfin de retour à Ouélen, le dernier village du continent. Je suis aux confins de la terre, près du cap Dejnev, à quelques enjambées du cercle polaire, face à la mer des Tchouktches.

Des corbeaux excités saluent mon arrivée de quelques croassements de bon aloi. J’aime l’histoire du corbeau noir. On dit qu’il y a très longtemps il déposa un brin d’herbe et une crotte sur les flots. Ainsi serait né Ouélen, le dernier village du continent. Depuis, le corbeau, l’oiseau frère des Tchouktches, est le symbole de Ouélen. Un village posé sur une langue de sable entre mer et lagune. Un mélange d’immeubles gris, de baraques de bois et de toiles goudronnées. Une ambiance toute soviétique.

Je ne les ai jamais comptés mais il est écrit dans les registres de la mairie : 769 habitants. Les natifs sont Tchouktches ; les autres, moins d’une centaine sont russes. Une mairie, une station électrique, un dispensaire, une chaufferie et une école. Les Russes tiennent cette grosse bourgade. Ils sont ouvriers spécialisés, professeurs, médecins, administrateurs et chauffeurs. Russes et Tchouktches se mélangent peu. Le cœur du village c’est la vieille chaufferie, et jour et nuit les cheminées fument. Ouélen est sur le cercle polaire et il peut neiger en plein été.

Les Tchouktches sont chasseurs. Leur seul métier aujourd’hui. Pendant 3000 ans ils ont navigué entre les deux continents. À quelques encablures du village, les îles Diomède. L’une est russe, l’autre américaine. Alors une quinzaine de garde-côtes surveillent la frontière, le village ou ses habitants, c’est selon. De la caserne posée au nord au pied de la falaise jusqu’à la station électrique au bout du tombolo, au sud de

¹ Frédéric Tonolli, *Les Enfants de la baleine. Un an au pays des Tchouktches de Sibérie*, Paris, Éditions de la Martinière, 2007.

¹ Jean Malaurie, *Hummocks. Relief de mémoire*, Paris, Plon ("Terre Humaine"), 2 tomes, 1999 ; tome 2, livre IV : "Tchoukotka sibérienne".

² Jean Malaurie, *Hummocks, Tome 2 : Alaska, Tchoukotka sibérienne*, Paris, Plon (« Terre Humaine »), Paris, 1999, p. 372.

la lagune, une seule rue traverse le village, l’avenue Lénine. Au numéro 20, au 2e étage d’un immeuble gris construit sous Brejnev, je pose mes bagages pour une année. Mon deuxième séjour dans ce bout du monde. Jean Malaurie écrit, lui, dans *Hummocks* :

« *Ouélen, septembre 1990. 30 familles esquimaudes et tchouktches, 40 à 50 Russes environ. Le village est tout en longueur. Maisons basses en bois des années 1950 et quelques bâtiments en dur à un étage, construits dans les années 1960-1970 en crépi de ciment. Faute de finition, une impression, sinon de grande misère, du moins de tiers-monde. L’architecture est le contre-miroir de toute autorité. Elle est ici d’une laideur agressive. Elle se veut misérable comme dans un centre disciplinaire. [...] Parmi les bâtiments : l’école, carrée, massive ; un dispensaire (huit lits), un magasin (peu approvisionné). À l’extrême-ouest, une station scientifique polaire. À l’est, un solide poste de gardes-frontière du KGB ; il est doté d’un mirador. Un garde y surveille l’horizon, jour et nuit³. »*

Sur la grève de galets, les chasseurs sont aux jumelles à lire les vagues. Ici on a toujours vécu de la mer alors chaque jour, chaque instant on l’observe, on l’interroge. La mer est ouverte, les vents ont repoussé les glaces vers le nord. C’est le temps de la chasse. Alors on se prépare, les baïdars, les barques de peaux, sont remises en état. Trois peaux de morses sont nécessaires, mais comme on me le précise, uniquement des peaux de femelles, bien plus souples. Au petit matin, je me prépare à embarquer pour ma première chasse de l’année. J’enfile mes cuissardes de caoutchouc, prends mes gants et mon ciré et me dirige vers les baraques de bois qui servent de hangars aux chasseurs sur la plage de galets. Je retrouve l’équipage, mes amis de chasse de mon premier séjour en 1995. On se congratule. Nos étreintes, nos paroles de joie exhalent des nuages de vapeur, des fumerolles qui se teintent d’ambre lumineux. Ce sont des retrouvailles simples, peu de mots sont échangés.

Il n’y a ni port ni débarcadère à Ouélen. Les embarcations sont halées à la force des bras, des hangars jusqu’à la rive. Les rouleaux qui se brisent sans discontinuer rendent les départs comme les accostages fort périlleux. Mais il y a plus dangereux à Ouélen que les colères de la mer : les garde-côtes. Chaque matin, les garde-côtes rappellent aux chasseurs qu’il

est interdit de sortir en mer sans leur autorisation. Avant l’arrivée des bolchéviques, les Tchouktches n’avaient connu ni chef ni autorité. La mer et la toundra étaient un pays sans frontière.

Pour quelques dollars, j’ai soudoyé un garde-côte et je me suis trouvé une place au milieu des gars de la brigade. Nous avons passé le premier rouleau du ressac ; la barque stabilisée, nous laissons Ouélen sur notre arrière. Le vent qui court sur les vagues soulève les oreillettes de ma chapka, j’ai froid et je suis heureux. Palkovnik, l’ancien, est à la barre. Tolia, le père d’Andreï, tient le harpon. Joukov, le chauffagiste, est le seul Russe de l’équipage. Sergueï, lui, s’occupe du moteur. Je suis bien avec eux. Nous sommes tous silencieux. Il est bien trop tôt pour parler, seule l’eau murmure contre l’étrave. L’horizon est vaste et dégagé. Le cuir fauve des embarcations réfléchit les premiers rayons du soleil. À contre-jour, les peaux tendues sont translucides et s’illuminent comme de l’ambre phosphorescent. Sur notre avant émergent les trois frères, trois rochers-sentinelles qui marquent la frontière entre la mer des Tchouktches et la mer de Béring, nous sommes déjà près du cap. Des cormorans goguenards nous regardent passer, leurs ailes déployées pour sécher au soleil. Nous longeons de sinistres falaises à éboulis qui jettent leurs ombres noires sur notre passage. Devant nous se dresse le cap Dejnev et s’ouvre le détroit de Béring.

Posté à l’avant de notre baïdar, Slava a repéré la roquerie. Les morses sont si nombreux que, de loin, j’ai l’impression que ce sont les rochers eux-mêmes qui bougent. La mer est comme souillée, une terrible odeur d’ammoniac nous enveloppe, une odeur d’urine et d’excréments. Chaque année, à la pointe extrême du continent, au cap, les morses établissent leur nurserie. L’endroit est tabou. Le moteur et les fusils sont bannis. Il ne faut pas effrayer les morses, surtout les femelles et leurs petits, car ils ne reviendraient plus l’année suivante et ce serait alors un hiver sans viande. La viande de morse, contrairement à la viande de baleine ou de phoque, peut aisément se conserver et permet de nourrir les chiens de traîneaux et les hommes durant tout l’hiver. Le moteur coupé, on approche à la rame et dans le plus grand silence. La tactique est simple : il faut attirer vers le large les mâles qui protègent le troupeau. C’est le moment où ils sont dangereux.

La tension est extrême, les morses s’agglutinent autour de l’embarcation. Certains rugissent, d’autres plongent, tout à coup un mâle énorme lève sa tête et

frappe l’avant de notre bateau, heureusement l’étrave boisée, car avec ses défenses qui mesurent près d’un mètre, il aurait pu aisément déchirer les peaux de notre baïdar. Le coup est terrible ; à coups de harpons et de cris nous essayons de nous débarrasser de l’assaillant, mais il frappe une deuxième fois, puis, après nous avoir lancé un regard amer, il plonge et disparaît. Quelques femelles et un mâle ont pris le large. Il est temps de remettre le moteur. Les premiers coups de feu claquent, les harpons sont jetés, les bouées accrochées. Une heure de combat et deux morses capturés. Les bêtes sont amarrées de chaque côté de la baïdar. Nous retournons fatigués, trempés, transis mais heureux vers Ouélen.

Tolia

« *J’ai chaud. Très chaud. C’est très difficile. Je suis encore énervé, sous le choc. Mais j’aime ces moments. J’aime ces chasses. Nous vivons de la mer. C’est elle qui nous nourrit. Et dans ces périodes difficiles il n’y a rien d’autre. Les gens nous attendent au village et on va les inviter à partager avec nous. Je suis né chasseur et je mourrai chasseur. C’est ma vie, mon bonheur. C’est ma destinée. J’étais encore un petit enfant quand mon oncle m’a emmené pour la première fois à la chasse. On partait sur des kayaks en peaux, il n’y avait pas de barque en bois. Qui va me nourrir ? la mer et seulement la mer. Les phoques, les morses, les baleines. C’est ma viande et mon pain. »*

Andreï, que j’ai toujours appelé « le petit homme », car depuis son enfance son corps n’a pas l’air de vouloir grandir, est le fils de Tolia le harponneur. Un fils fier de son père, le meilleur harponneur de Ouélen avec Akaï, le père d’Alicia. Aujourd’hui, il était avec nous sur la baïdar quand le morse nous a attaqués. Et Palkovnik, notre capitaine, ou plutôt l’ancien (car sur une barque c’est celui qui sait qui commande ; ici le pouvoir vient avec le savoir, oh pas celui de l’école des Russes, mais le savoir de la vie), Palkovnik, donc, lui a confié la barre pendant notre retour triomphal vers Ouélen. Un instant de totale fierté et de bonheur pour « le petit homme », le mousse de l’équipage qui se rêve harponneur comme son père.

Andreï

« *Mon père m’a réveillé ce matin, il était à peu près 6h30. Il m’a dit : « Bois ton thé et prépare-toi tranquillement, le temps que je réveille*

les autres gars de la brigade ». Mais j’ai failli rater la chasse car j’attendais mon père à la maison. Comme il ne venait pas je suis sorti sur la plage, ils étaient déjà tous prêts à embarquer. Je me suis dit, heureusement que je suis venu. Sinon je les aurais loupés et il aurait fallu que j’aille à l’école. Mais l’école c’est pas intéressant comme la chasse. Surtout la chasse aux morses. Aujourd’hui j’ai demandé à Palkovnik s’il repartait demain pour la chasse. Il m’a répondu que ça dépendait de la météo mais que s’ils le pouvaient, ils iraient. Alors je lui ai demandé si je pouvais revenir, il était content que je lui demande et moi ravi qu’il accepte, comme ça je n’irais pas à l’école. Je suis très fier de mon père. Je suis content qu’il soit chasseur. »

Attachés de chaque côté de notre barque, les deux morses nous ralentissent. Les vagues se brisent sur l’étrave et sur les crânes de notre butin. Les longues dents d’ivoire dressées vers le ciel émergent de l’écume. Je rêve en regardant les vagues se fendre sur les défenses. Je pense aux gravures d’ivoire, au livre, à la bible tchouktche. Depuis toujours les chasseurs gravent l’ivoire. La dent de morse c’est leur journal, leur livre d’histoire, leur recueil de légendes, leur mémoire Tchouktche. Chasseurs de mammifères marins et éleveurs de rennes, Tchouktches de la toundra ou de la mer. Un même peuple en harmonie avec son monde.

Dans les années 20, la révolution bolchévique atteint la Tchoukotka. La bonne parole, la propagande communiste est portée jusque dans la toundra. Les élevages de rennes sont nationalisés, regroupés en sovkhoses. Il faut construire l’homme nouveau, l’Homo sovieticus, les chamanes sont persécutés, réduits au silence. Immeubles, dispensaires et écoles, le ciment remplace les yaranga, les tentes de peaux. En 1931, les Soviétiques ouvrent le premier atelier de gravure d’ivoire à Ouélen. Les modèles et les commandes suivent le plan édicté par Moscou. Les artistes travaillent à la chaîne. L’art sous contrôle, une façon de coloniser les âmes. Voilà ce qu’en écrit Jean Malaurie dans *Hummocks* :

« *Hélas ! si la technique est au rendez-vous, la pensée directrice ne l’est pas. Ce n’est pas la force créative que cette maison cherche à protéger. Elle veut instaurer une culture de masse, un réalisme socialiste avec la volonté annexe de rentabiliser une industrie de « souvenirs », source de devises. Travailler pour des marchés en Russie et en Alaska et, en ce dernier cas, à la demande de touristes*

³ Jean Malaurie, *op. cit.*, p. 383.

américains peu exigeants, telle est la première mission assignée aux artistes. Ceux-ci, opérant sur plans, sont évidemment « aliénés ». [...] Le style ne doit plus être celui d'antan, abstrait ou elliptique. Le trait doit faciliter, rappellent les autorités, la lisibilité du grand message de Lénine et de Staline. Au nom de l'académisme socialiste, les instructeurs locaux en « beaux-arts » ont donc été entraînés à oser réinterpréter la créativité primitive que l'on sait si fragile⁴. »

Les enfants des chasseurs et des éleveurs apprennent le russe à l'école et à l'internat. Le progrès efface la mémoire collective, défait le lien des Tchouktches avec la nature et les esprits. À la cantine, la patate et le chou remplacent la viande de baleine. Du temps de l'empire soviétique, ils n'avaient pas besoin de la chasse pour vivre. Ils étaient tous employés des sovkhoses, chasseurs, éleveurs de rennes, tous employés de l'État. L'URSS s'est écroulée et au début des années 90, à Ouélen, les chasseurs sont retournés vers le communisme primitif de leurs ancêtres, la solidarité. Les Tchouktches ont un principe. Lorsqu'ils ramènent un animal au village, ils partagent, c'est la règle.

Nous sommes de retour à Ouélen, nos morses sont hissés sur la grève. Une quinzaine de morses en tout gisent sur les galets. Le ressac est rouge du sang des bêtes que l'on dépèce. Les femmes sont là, avec chacune un seau et un couteau. La tête est séparée du corps et les défenses sont détachées à la hache. Certaines iront à l'atelier de gravure sur ivoire, d'autres seront échangées contre quelques bouteilles aux Russes. Les enfants se régalent de la moelle épinière et de la cervelle crue. Le goût est presque suave, une véritable douceur. Dans les viscères fumants de l'animal, une vieille femme fouille à pleines mains. Elle en dégage des palourdes non digérées, les rince et m'en propose une. Je surmonte un haut-le-cœur et je goûte. Ma foi, c'est bon.

Les femmes s'activent, courbées sur les corps. Elles découpent avec application et précaution la viande rouge, presque noire. Leurs gestes sont précis, de temps en temps l'une d'entre elles se relève pour aiguiser sa lame d'un va-et-vient sur un galet. Les couteaux, ulu, ont une forme de demi-lune. Le visage et les mains des femmes sont rouge sang, personne ne parle, et pourtant il règne une atmosphère de fête. Tous sont affairés et préparent

la viande pour l'hiver. Le principe est simple : les morceaux désossés sont emballés dans des sacs, kymgit, ou encore kartochka, le mot russe pour dire patate, confectionnés avec la peau des proies. Ces sacs contiennent environ trente kilos de viande que l'on va laisser faire et que le froid conservera pour les six mois d'hiver. Il faut plus de vingt kartochka à un chasseur pour nourrir sa famille et ses chiens. Les Russes ne prennent pas part à ce qui se passe sur la plage. Certains consomment de la viande de baleine, mais aucun ne mange de morse ou de phoque. La séparation des communautés au village se fait aussi par la nourriture.

Sergueï et son fils ont pris leurs kartochka, les sacs de viande jetés en travers des épaules et, ployés sous l'effort, ils remontent l'avenue Lénine. Sergueï range ses kartochka dans l'appentis adossé à sa maison de ciment, de bois et de toile couverte de goudron. Il m'invite chez lui à boire le thé. Un frigo, une cuisinière à charbon, une télévision, une femme et trois enfants. Du temps de l'empire soviétique, Sergueï était un chasseur employé par le sovkhose de la ferme aux renards argentés. Comme ses compagnons il chassait pour nourrir les bêtes à précieuse fourrure. Il vivait confortablement, à la russe. L'empire s'est écroulé, il est retourné à la chasse nourricière et il flotte une odeur de quartier dans sa demeure dévastée. Moisi, linge sale, la vie semble à l'abandon, toute dignité semble disparue. Le frigo est hors d'usage, il sert de remise, la télévision a perdu ses couleurs et émet une fantomatique image, reste le poêle que l'on alimente avec du charbon volé à la chaufferie du village.

Sergueï

« Notre vie est difficile. On ne reçoit plus de salaire. Il ne nous reste que la viande des animaux que l'on chasse. On ne survit que grâce à la mer. Ici, seul tu ne peux rien faire. Ni survivre ni chasser. On ne peut survivre que tous ensemble en nous entraïdant. Quand il manque quelque chose à quelqu'un c'est au groupe de lui donner. »

Au bout de l'avenue Lénine, à l'épicerie, l'unique magasin, les rayons sont presque vides. Dix ans après la fin de l'Union Soviétique, la Russie est en faillite. La farine est bien vieille, moi j'appelle le pain : « les briques », il a un étrange goût de sciure.

⁴ Jean Malaurie, *op. cit.*, p. 385-386.



© Frédéric Tonolli

C'est à crédit qu'on achète pain, sucre, farine et quelques bouteilles de vodka. Je suis invité par Pacha, le chauffeur à l'entrepôt de l'autochenille. Pacha, Russe du continent, est venu à Ouélen il y a déjà plus de vingt ans. À l'époque, les salaires pour eux étaient élevés et peu importent les conditions climatiques, ils avaient tous la garantie de vivre une retraite confortable de retour en Russie. La perestroïka et le chaos qui s'en est suivi ont vidé leurs poches et effacé leurs rêves d'avenir. Moscou les a oubliés. La table est dressée, du pain, de la vodka maison et un saumon, l'hospitalité russe. Sania est électricien, Babikov mécanicien, Pacha conduit l'autochenille. Jadis héros soviétiques très bien payés pour mettre le Nord en valeur, mes amis russes sont aujourd'hui bien amers.

Pacha

« Le pays est devenu comme une gigantesque maison de fous. Là-bas au pays c'est un gros bordel. Ici c'est un petit asile. Là-bas, la différence, c'est qu'ils ont de quoi vivre. Mais nous ici on n'a plus rien. Où veux-tu te servir, on est loin de tout. Avant, du temps des communistes, on te servait, tu recevais des pièces de rechange et tout ce qu'il te fallait. Maintenant nada. Le communisme a

disparu et les problèmes ont commencé. Les anciens communistes sont devenus démocrates. Ils nous oublient, ils se remplissent les poches et voilà. »

Ici on dit de la météo : « Le temps est mauvais un mois de l'année, très mauvais pendant deux mois et pire les neuf mois restants ».

La houle se gonfle, le ressac terrible se fracasse et hurle en roulant sur les galets de la plage. Il ne fait pas un temps à mettre une baïdar à la mer, mais les garde-mangers sont vides. Embarquement mouvementé, je me casse deux côtes. La bordée de bois soulevée par la vague me frappe violemment la poitrine. Andreï roule à mes pieds, nous avons du mal à tenir la barque face aux vagues de la barre. Un moment de panique où fusent les jurons en russe et les ordres en tchouktche. Dans cette mise à l'eau chaotique, chacun tente de regagner sa place, de s'emparer d'une gaffe ou d'une rame pour remettre l'embarcation face à la vague. Par deux fois de travers, nous manquons de verser dans les rouleaux. Nous passons enfin la barre et la baïdar repose sur des eaux noires, mais plus calmes. Le moteur est lui aussi en place mais, comme souvent, il se montre réticent à démarrer. Il tousse, fume, éructe et, dans un dernier hoquet de défi, se met en branle.

Des baleines ont été vues hier du rivage, alors ce matin toutes les embarcations sont de sortie. Pendant plus d’une heure, l’équipage interroge la mer, jumelles à la main et yeux plissés. Le vent s’est levé, la houle s’est formée, une pluie qui court à l’horizontale nous fouette et nous trempe. Déjà les vagues passent la lisse. Avec Andreï j’écope, je ne peux d’ailleurs servir à rien d’autre. Sans un mot, le visage impassible, Palkovnik a poussé de toutes ses forces la barre vers sa droite, nous faisons demi-tour. Sur la barque tous se taisent, tous ont compris que nous rentrerons bredouille, sans aucune baleine en remorque. Si seulement nous rentrons. Ganom, le harponneur qui ne sourit jamais, se penche sur mon épaule.

Ganom

« On rentre à la maison. Le vent se lève, la tempête va commencer. Qu’est-ce qu’on peut faire d’autre ? On n’a pas le choix. Et on ne commande pas à la mer. Je vais rentrer à la maison sans rien. J’ai cinq enfants. Ils vont être déçus et ils vont me dire : « Alors papa tu as ramené quelque chose ? » Qu’est-ce que je vais leur dire, qu’il n’y a rien, voilà. Je suis rentré les mains vides. »

La mer n’a pas voulu de nous aujourd’hui. Je claque des dents, nous sommes trempés. Je retrouve Palkovnik à la remise. Une offrande aux esprits et un verre pour se réchauffer. Moi pareil, mais pour oublier ma peur.

Tolia

« Aujourd’hui nous sommes partis en chasse et la tempête s’est levée. On aurait pu harponner quelque chose mais c’était difficile. Et on a échoué. La tempête était trop violente et on est trop mal équipés. On n’a rien, on n’intéresse personne. On est rentré à terre sans rien ramener à manger. Alors on va boire pour deux raisons. Premièrement par tristesse d’avoir rien ramené à manger, et boire par bonheur d’être rentrés vivants. »

La tempête balaie le village. Il tombe ou plutôt il vole une pluie glacée et pénétrante. L’avenue Lénine est un étroit bournier noirci par les déchets du charbon qui chauffe le village. Chez Joukov le chauffagiste, au menu, boudin de morse et vodka artisanale, du brutal. Tout l’équipage est réuni dans

la cave. Joukov, marié avec une Tchouktche, est un des seuls Russes du village à inviter chez lui ses compagnons de misère. L’odeur est terrible, les vêtements humides, la viande pue le poisson mais, aussi loin que je me rappelle, nous étions bien ensemble. La tempête et la nuit arctique se préparent à engloutir le village dans l’hiver, moi j’attrape un des derniers hélicoptères, pour m’enfuir.

Juin 2001, troisième voyage
Tournage, Les Neuf lunes de Béring

Deux années se sont écoulées, je suis de retour à Ouélen. Je m’installe pour neuf mois. À peine arrivé, les gars de la brigade viennent me chercher pour une visite au cimetière au cœur de la toundra. Je suis en retard, Sergueï s’est donné la mort. Un coup de carabine en plein visage. Il était assis à la table de sa cuisine. Ivre. Encore l’alcool assassin des Tchouktches. Les Russes avaient emporté dans leurs bagages de conquérants une arme terrible, la vodka. Les Tchouktches ne connaissaient pas l’alcool. Et comme beaucoup de petits peuples, ils ne peuvent l’assimiler. Au contraire, leur métabolisme le fixe.

Pas de temps pour la tristesse. Les glaces se sont brisées, la mer est ouverte et les baleines sont de retour. Je reprends ma place sur la baïdar pour la première chasse de l’année. La traque commence. Les brigades se dispersent en éventail pour occuper la mer. La baleine grise peut sonder vingt minutes sous l’eau, on ne sait pas où elle peut ressortir, il faut attendre. Pendant plus d’une heure l’équipage interroge la mer en silence. Soudain, Akaï, le père d’Alicia et un des meilleurs harponneurs de la brigade avec Tolia, crie en tchouktche et tend la main, le doigt pointé vers une fontaine qui jaillit des eaux. J’ai toujours remarqué, quand mes amis parlaient de chasse, qu’ils s’exprimaient en tchouktche, comme si seule cette langue pouvait retranscrire une chasse. Un geyser de quelques milliers de gouttelettes s’envole à près de cinq mètres de hauteur. Le souffle, la fontaine de la baleine. La première baleine est enfin repérée, branle-bas de combat. Les harpons sont préparés en hâte. La queue de la baleine s’élève, majestueuse, au-dessus des eaux, annonçant l’imminence du plongeon. Mais Palkovnik a vu la direction prise par l’animal, il tire la barre vers lui et lance notre Baïdar en travers des vagues. La baleine va sonder près de vingt minutes. Une éternité.

Tolia et Akaï, nos deux harponneurs à l’avant de la barque, demandent à Palkovnik de stopper notre

course. Ils ont comme senti quelque chose. Nous sommes à l’arrêt, seule une légère dérive nous pousse vers le large, la houle nous prend par son travers. Nous sommes tous immobiles, tout l’équipage attend. Dans cet instant de concentration absolue, nous sommes tous aux aguets. Un remous, puis un souffle puissant : Akaï ne s’est pas trompé, la baleine vient d’apparaître à quelques dizaines de mètres de notre baïdar. Palkovnik pousse la barre et Sergueï, notre motoriste, tient notre engin à la vitesse maximale. Nous nous ruons vers le cétacé qui vient de faire surface. Debout à la proue, Akaï et Tolia ont levé le bras, prêts à lancer leur harpon. L’excitation est palpable. Akaï, son bras tenant le harpon bien haut, semble saluer la baleine. Je suis d’ailleurs persuadé qu’il le fait. Trois grognements gutturaux en tchouktche et un balancement de la tête vers la droite indiquent au barreur la route à suivre. Tout est dit. À moins de cinq mètres de la bête, Akaï, placé du bon côté, jette son harpon. Mais Palkovnik, à la barre, en vieux marin prudent, a fait au dernier moment un écart. Il a jugé que nous étions trop près de la baleine. Il a vu trop d’accidents dans sa vie de chasseur. Trop de baïdars renversées ou soulevées d’un coup de queue. Dans ces eaux glacées, les chutes sont presque toujours mortelles. Le harpon n’a pas atteint la baleine. On le repêche et on vérifie ses attaches. La poursuite reprend. Tout le monde ou presque est trempé et grelotte, moi je claque des dents.

Au bout d’une heure de poursuite, Palkovnik nous dépose sur le dos de la baleine, le premier harpon est enfin planté. La pointe s’est enfoncée et retournée dans la chair. La première bouée est accrochée. Bien que légèrement blessée, la baleine est irrémédiablement perdue. Avec la bouée arri-mée à la pointe du harpon, elle ne peut sonder que quelques minutes. La pression de l’air contenue dans la bouée freine sa tentative de plongée. Alors c’est l’hallali, toutes les embarcations convergent, une meute de loups, ou plutôt d’orques, lancée à la poursuite de leur proie. Après deux heures de combat, une douzaine de harpons sont fichés sur le dos de la baleine qui, retenue par toutes les bouées, ne peut plus plonger. Avec tous ces harpons qui s’agitent sur le dos du Léviathan, j’ai l’impression d’assister à une étrange corrida aquatique. Mais ici, la mise à mort n’a pas lieu pour le plaisir du public, mais pour nourrir un village. C’est l’instant le plus dangereux pour les chasseurs, car l’animal se débat avec l’énergie du désespoir et de sa queue frappe l’eau avec fureur. On utilise la lance pour lui percer les poumons, le coup de grâce.

Aucun cri de joie, aucun cri de victoire. La mise à mort se fait en silence, tous mes amis sont graves, une façon de respecter les derniers instants de l’animal sacré et nourricier. Les Tchouktches ont une relation particulière à la chasse. Elle est comme sacrée. Ils disent qu’ils sont nés d’une baleine et que c’est elle qui vient s’offrir aux hommes. Les baïdars se rapprochent et arriment péniblement le cétacé par la queue à l’arrière des barques qui s’en retournent lentement en une lente progression vers Ouélen. Un réchaud est allumé sur notre baïdar, on prépare le premier thé de la journée. Tolia me rappelle ce proverbe russe : « Le thé ce n’est pas comme la vodka, tu ne peux pas en boire beaucoup ». Première boisson chaude de la journée, le thé est comme un rituel. Palkovnik est servi le premier. Il n’est pas le chef, simplement l’ancien, celui qui sait. Je me brûle les doigts, les lèvres, à l’email de mon quart, mais je n’ai jamais bu meilleur thé.

9 mètres pour 20 tonnes de graisse et de viande. L’offrande de la mer est remontée sur la grève de galets. Pour le village, un rendez-vous avec la baleine. Un pacte fragile, un pacte de survie. Sur la grève, femmes et vieux attendent. Ils savent qu’aujourd’hui ils vont pouvoir remplir leur garde-manger pour plusieurs jours. La baleine est hissée sur la grève par un tracteur et le rituel du dépeçage commence. À Palkovnik de porter le premier coup de lame, une façon pour le village d’honorer son courage et son adresse. J’ai toujours trouvé une allure unique au vieux Palkovnik. À soixante ans, un Tchouktche à Ouélen est déjà un ancien, un vieux. Une trogne de loup de mer burinée et une démarche particulière quand il est à terre. Une démarche comme chaloupée. Comme si ses jambes se rappelaient chaque vague du détroit de Béring. Moi je pense que l’alcool est aussi pour beaucoup dans sa démarche, car à terre le marin est rarement à jeun. Lui dit simplement qu’il a les jambes arquées pour mieux résister aux vents de la toundra et à la houle de la mer. Palkovnik est respecté dans tout le village pour sa science de la mer.

Autour du corps de la baleine qui luit et fume sous les rayons glacés du soleil arctique, tous sont affairés à soulever l’épaisse peau couverte de graisse, à découper la viande rouge, à manger à même l’animal. Mon imagination m’emporte, je plisse des yeux et vois une maman baleine, couchée sur la grève de galets, offrant ses flancs généreux à des dizaines d’enfants qui ne pensent qu’à téter. La baleine est pour tous. C’est une

offrande que les chasseurs ont ramenée de la mer pour le village. Les vieillards et les nécessiteux se servent toujours les premiers. La solidarité des petits peuples, c’est ce qui leur a permis de survivre jusqu’à aujourd’hui. Un communisme primitif né dans le froid polaire bien avant la révolution d’octobre 1917 et des préceptes de Lénine. Quand enfin tout le monde s’est servi, les chasseurs prélèvent leur part. Je me sers aussi et, épuisé de ces heures glacées à courir sur le dos de la baleine, je m’assois à l’écart avec Palkovnik et nous partageons un verre de samagon. Les larmes me montent aux yeux, l’alcool est brutal mais déjà une chaleur, une torpeur m’envahit.

Palkovnik

« *Quand tu as chassé une baleine pareille c’est une grande fête. Avant c’était encore plus difficile. Il n’y avait pas de fusil. Seulement les harpons et c’était une grande fête. On appelait ce jour, le Jour de la baleine. Tout le village se retrouvait sur la plage. Il n’y avait pas de tracteur. Il fallait haler la baleine à la force des bras. Tout le village était là. Chacun prenait ce qu’il voulait. Ce dont on avait besoin. Et on n’oubliait jamais les vieux, les handicapés, ceux qui ne pouvaient pas quitter leur maison.* »

À Ouélen, le quota annuel est de 14 baleines. Une façon pour les Russes et les instances internationales de reconnaître un dernier droit aux indigènes, aux petits peuples. Ici, aucune usine, aucun entrepôt. La viande est simplement partagée et mangée. À moins de cent mètres de la plage et du partage rituel de la baleine, le bruit du marteau résonne, des ouvriers s’activent. J’apprends qu’ils sont Russes, qu’ils sont ici pour construire une église. Je suis étonné. Aucun habitant du village n’a été contacté ni consulté. En ce printemps 2001, je comprends que Moscou veut montrer à tous qu’il reprend sa place. Le maître au pays des chamanes.

Ouvrier russe

« *Chaque homme doit bâtir quelque chose pour laisser une trace après lui. Alors je suis très fier de construire cette église. Et puis cette croix, ces coupelles dorées seront les premières de toute la Russie à être illuminées par les rayons du soleil. Car le soleil se lève à l’est. Une église pour les Tchouktches je ne sais pas si c’est important. Peut-être que les Tchouktches n’en ont pas besoin*

mais il le faut pour la Russie. Tchouktches, Russes, ce n’est pas la question. La Tchoukotka appartient à la Russie donc ça concerne tous les Russes et pas seulement les Tchouktches. »

Pendant plus de neuf mois de l’année, Ouélen est inaccessible par la mer. Le cargo qui apporte le charbon vient une fois l’été pour décharger de quoi nourrir les vieilles chaudières du village. Ici on dit, pendant deux mois il fait mauvais et le reste de l’année, très mauvais. La mer peut se couvrir de glace l’été et le thermomètre chuter à –60 °C l’hiver. À la chaufferie, le feu ne doit pas s’éteindre. C’est Joukov qui veille et qui alimente, armé de sa pelle, les fourneaux de charbon, et je le retrouve toujours avec plaisir.

Joukov

« *On est au XXI^{ème} siècle et on travaille encore comme avant la Révolution. Un pic et une pelle. Eh oui, c’est comme ça, mon ami. Avant on avait tout ici. Les produits, la nourriture, les fournitures. Vivre en Tchoukotka c’était super. Les salaires étaient deux fois supérieurs à ceux de la Russie. Maintenant les salaires sont comme chez nous. Sauf que chez nous avec cet argent tu peux tout acheter. Ici tu ne peux rien acheter. Ce qu’on nous amène arrive par hélicoptère ou par autochenille. Alors tout est cher.*

Même si je voulais quitter Ouélen je ne le pourrais pas. Car pour partir il faut de l’argent. Mais si je le pouvais, je m’enfuirais de Ouélen. On peut dire que nous leur avons beaucoup apporté aux Tchouktches. Notre culture, notre pensée, notre civilisation. Mais peut-être qu’il ne fallait pas qu’on leur apporte tout ça. Avant les Tchouktches vivaient par eux-mêmes. Oui c’est vrai, on leur a donné des maisons, la civilisation, le téléviseur. Mais peut-être avons-nous plus détruit que nous leur avons donné. »

Il est une chose que les Russes ne pourront jamais détruire. L’amour de la chasse. Une école de la vie pour Andreï, le fils de Tolia le harponneur. Le détroit de Béring comme salle de classe. Ici personne ne lit pour apprendre à naviguer, chasser ou survivre. On l’apprend de son père ou alors on ne sait rien. Aujourd’hui, je rends visite à Tolia, Andreï et leur famille. Une maisonnette de bois, de ciment et de toile goudronnée, comme toutes les maisons des chasseurs à Ouélen. Une cabane est collée contre la maison. On y range les traîneaux, on y dépece

les phoques et quand il fait trop froid on y abrite les chiens. Ils sont six à vivre dans ce deux-pièces. Tolia et Liouba, les parents, Oxana et Taya, les sœurs d’Andreï, sans oublier deux petits chenapans, Marc et Rouslan. Liouba, la mère, était comptable à l’ancien sovkhoze. Elle est aujourd’hui au chômage, comme tout le village. Les hommes chassent, les femmes cueillent. La mer, la toundra, les deux horizons des Tchouktches. Une fois l’an, au mois d’août, les marouchkas abondent. Plaquebière, ronce des tourbières, en latin savant Rubus chamaemorus, un tapis de fruits dorés. Comme les Russes du village ne s’aventurent guère dans la toundra, il est toujours possible de leur revendre quelques seaux de baies. Liouba la maman tient la baraque. Pour faire vivre la famille, elle n’a que le maigre salaire de Tolia et quelques allocations. Depuis l’an 2000, l’administration s’est remise à fonctionner. Enfin presque.

Liouba

« *En fait j’arrive à peine à boucler le budget. Ce qui nous sauve c’est la viande, la viande, la viande de la mer. Maintenant il reste la marouchka. Aujourd’hui j’ai ramassé un seau de 20 kilos et je vais en vendre la moitié. Si j’arrive à vendre 3 bocaux de 3 kilos chacun ça me rapportera 450 roubles (12 euros). Bien sûr ça me fait de la peine pour les enfants car ils en auront moins à manger. Je n’ai même pas de sucre pour faire des confitures. Mais bon, même si j’avais du sucre je vendrais malgré tout les marouchkas. Car j’ai besoin de cet argent pour acheter du pain.* »

Liouba m’offre un thé, je refuse le sucre qu’elle me tend. Tolia, malgré l’amitié qu’il me porte, semble gêné de me voir assis à la table de sa cuisine, la pudeur des pauvres. Il est temps de partir, Tolia a déjà enfilé ses cuissardes de caoutchouc et passé son ciré taché de sang et d’huile. Nous devons rejoindre la plage, Palkovnik et l’équipage nous attendent. Les baleines peuvent croiser tranquilles. Il n’y aura pas de chasse aujourd’hui. La cause ? Une croix de bois. Les bâtisseurs d’église sont en mission, ils embarquent ce matin. Ils ont promis quelques bouteilles à Palkovnik s’il les conduit jusqu’au cap, alors je rejoins l’équipage. Cinq Tchouktches, un caméraman français, deux charpentiers russes, une croix de bois en travers d’une baïdar de peaux affrontent les vagues en direction du cap Dejnev. Un convoi insolite, un non-sens.

Ouvrier russe

« *Nous sommes venus de la ville d’Omsk pour bâtir l’église. Pour l’instant on attend un container de fournitures pour finir les travaux. Alors, en attendant, notre administration nous a demandé d’aller dresser une croix au village de Naoukan. On a taillé cette croix dans du bois et on va partir la poser à Naoukan.* »

Près du cap Dejnev, les vagues sont trop importantes et le brouillard a déjà avalé les côtes et l’horizon. Demi-tour. La chasse oui, mais Palkovnik ne veut pas risquer sa baïdar et la vie de ses hommes pour une croix. À Ouélen, nous nous débarrassons de nos amis russes et de leur croix. Direction le hangar pour nous sécher et vider les trois bouteilles, le prix de notre expédition avortée. Volodia, d’habitude taiseux, est en colère et ses mots roulent sur la plage de galets.

Volodia

« *Nous avons nos propres croyances. Nous sommes animistes. Nous croyons aux esprits de la mer, de la toundra. C’est notre vie. Nous vivons au bord de la mer, elle nous nourrit. C’est elle qui nous donne la vie. Pour nous cette croix c’est rien que du bois. Nous, nous avons une autre foi, la nôtre. Celle de nos ancêtres, celle des Tchouktches. Vivre ou ne pas vivre. Manger ou ne pas manger. Marcher ou ne pas marcher. À quoi ça sert ce morceau de bois ? Non vraiment, on n’en a rien à faire de ce morceau de bois. Qu’ils aillent faire leur signe de croix et prier ailleurs !* »

Je partage quelques verres et jurons avec mes amis. Sur le chemin de l’ivresse je me dis : l’animisme c’est pas mal comme religion. Ce matin, brouillard et calme plat, les ouvriers de la chapelle décident de retourner au cap porter la croix. Après le refus de Palkovnik de les conduire, un autre équipage est réquisitionné par Dima et Sergueï, les deux bâtisseurs russes. Leur mission, remplacer la croix de bois édifée en 1910 au village de Naoukan, perché sur le cap Dejnev. Cette croix qui symbolisait les débuts, comme une borne, de l’Empire russe. À quelques encablures du village de Ouélen, face aux côtes de l’Alaska, se dresse le Cap Dejnev, la pointe septentrionale du continent. Le matin du monde, les eaux, les rochers, les falaises, la toundra où se lève le soleil. Simon Dejnev, un cosaque au service du tsar Pierre

Ier, découvre en 1648 cette route maritime entre les deux continents. Dans sa soif de conquêtes, l'intrépide cosaque avait simplement oublié de voir qu'ici vivait depuis des millénaires un peuple d'intrépides marins, les chasseurs du cercle polaire.

Sergueï, ouvrier russe

« *Ça n'est pas vraiment important qu'un peuple ait vécu ici avec ses propres croyances. Parce que cet endroit fait partie de l'empire russe. Notre frontière commence ici même, c'est pourquoi nous avons dressé une croix. La foi orthodoxe est la religion de la Russie, alors c'est vrai ici aussi.* »

Le cap. Un à-pic difficilement accessible. Deux Tchouktches sont chargés de porter la croix. Leur Golgotha. Je n'entends aucune révolte de leur part. L'alcool a brisé toute résistance. Les deux chasseurs tchouktches, Dima et Youra, ont enfin réussi à traîner les lourds madriers jusqu'au sommet, près de la statue de bronze de Simon Dejnev. Sous les ordres et avec l'aide de Dima et Sergueï, les ouvriers missionnaires, ils dressent la croix de bois. Une borne pour marquer la frontière, pour marquer le début de l'empire russe. Peu importe si ici vivaient et chassaient depuis 2000 ans des hommes. Je n'y vois qu'une potence pour y pendre la mémoire d'un peuple. Un sinistre gibet où se balance le squelette d'un peuple.

Naoukan, l'ancienne capitale des Esquimaux, a été fermée par les Soviétiques en 1958. Tous les habitants ont été déportés vers d'autres villages de la côte, dont Ouélen. En ces temps de guerre froide, Naoukan était bien trop près des côtes de l'Alaska, donc des États-Unis. De ce sanctuaire profané, du plus ancien village esquimau du monde, il ne reste que l'Allée des baleines. Des côtes de cétacés dressées vers le ciel. Le temps a éventré les cercueils, le vent du large a lissé et blanchi les squelettes. Lieu sacré abandonné de tous.

Je suis au milieu de ce qui dut être le cimetière. Les tombes sont dispersées au flanc de la montagne, entre ciel et mer. Les planches d'un cercueil à l'air, désolidarisées, laissent entrevoir le squelette sec et fané d'un mort sans identité. Une paire de bottes rongées par le temps, la hampe d'un harpon, tiennent compagnie à celui qui fut chasseur. Un peu plus loin, une petite boîte ouverte, le cercueil

d'un enfant. Un petit ours en bois sculpté sourit, tranquille ; il veille toujours les os blanchis, le souvenir de son petit compagnon. Brave ours fidèle. Je repasse sous l'arche de l'Allée des baleines. Je sens leurs ombres peser sur moi. J'ai presque peur qu'elles se referment sur mon passage et exigent leur tribut. Le prix du sang, de la honte et de l'oubli. Tanguitan, étranger, je vais subir la vengeance des esprits abandonnés de Naoukan. L'Allée des baleines, un lieu dont, simple quidam, non averti des choses sacrées et sans aucune culture ethnographique, je ressens la formidable puissance. Je comprends mieux alors l'immense bonheur du professeur Malaurie quand, en 1990, il découvre sur l'île de Yttygran la plus majestueuse de ces constructions :

« *Saisis par la majesté du cadre, nous sommes silencieux. Le théâtre est spectaculaire ; je dirais même surréaliste : l'invisible est matérialisé. Les crânes renversés avec leurs attaches osseuses et les poteaux de baleines groenlandaises hauts de trois à cinq mètres sont alignés d'est en ouest, et pointés vers le ciel. Blanchis par le soleil et le gel, les poteaux altiers, incurvés l'un vers l'autre ici et là, se détachent, par groupes de quatre, sur le tapis vert très fourni de la plaine littorale. Ces lames interpellent les forces éternelles. Dolmens, menhirs, Carnac, Stonehenge de la Sibérie, je vous découvre, je vous retrouve donc enfin dans cette Tchoukotka si désirée⁵.* »

J'entends le son du tambour, mon esprit me joue des tours ou je ne suis pas seul. Au bout du promontoire, derrière le cimetière, je reconnais une silhouette. Un homme joue du tambour et danse, c'est Nikolai, un des chasseurs de Ouélen. Ses ancêtres ont vécu ici, sa mémoire est depuis longtemps enterrée au milieu de ces vestiges, de ces demeures écroulées par le temps et les hommes. À l'ombre sacrée de l'Allée des baleines, des côtes de cétacés dressées vers le ciel, il propose ses offrandes aux esprits des lieux.

Nikolai

« *Maintenant on peut dire que nous ne sommes plus rien, nous ne sommes plus un peuple. Nous essayons de préserver notre culture comme nous le pouvons, nous respectons nos ancêtres. Mais en fait tout disparaît.*
Si tu pouvais imaginer comment c'était ici avant. Les gens vivaient avec la nature et de toute leur âme.

⁵ Jean Malaurie, *op. cit.*, p. 393-394.

Ils faisaient des cérémonies ici, ils n'avaient pas besoin de chef, pas besoin de gens de l'extérieur pour les commander, leur dire quoi, où et quand faire les choses. Ici la vie était bien réglée, réglée par les saisons, c'est ça. Ici les gens étaient joyeux et vivaient heureux. Ils étaient contents de vivre et aimaient leur nature. Tout ce que j'ai chanté aujourd'hui, je l'ai fait avec un grand plaisir, avec toute mon âme. Je sais que je le fais pour mon peuple. Après moi tout va commencer à disparaître. Est-ce que quelqu'un peut dénier que notre histoire est en train de mourir ? Bien sûr que non. Notre histoire meurt petit à petit, nous sommes assimilés. »

De retour à Ouélen, c'est la fête. Journée portes ouvertes chez les garde-côtes pour la plus grande joie des enfants. Activités ludiques au programme, maniement de la Kalachnikov et du lance-roquettes. Les armes du pouvoir comme jouets. Ils sont une quinzaine de soldats pour surveiller la dernière frontière de l'empire. Autant de princes charmants, de rêves d'évasion et de mariage pour les belles petites Tchouktches du village.

Oxana, la sœur d'Andreï, s'est trouvée un amoureux. Son passeport pour s'enfuir. Il s'appelle Sergueï et, pendant deux ans, il a servi à Ouélen chez les garde-côtes. Il est maintenant retourné en Russie mais il a promis à sa belle Tchouktche de la faire venir.

Oxana

« *Cher Sergueï, J'ai reçu ta deuxième lettre qui m'a remplie de joie. C'est ma mère qui me l'a rapportée de la poste. J'étais occupée car en ce moment j'ai un petit boulot. Aujourd'hui c'est le 2 septembre et j'accompagne ma sœur pour son premier jour d'école. On lui a fait un petit cadeau. Avec mes copines on répète un numéro de danse. On le jouera à la salle des fêtes pour le spectacle de Noël. Mes parents vont bien mais ils iraient encore mieux s'ils rigolaient davantage.*
Cette lettre je l'écris à mon fiancé. On s'est connus ici. Maintenant il est loin et on correspond par lettres. Il veut me sortir d'ici mais en ce moment c'est la crise et il cherche un boulot. Il espère pouvoir travailler à la mine. Et il m'enverra de l'argent et j'irai le rejoindre. »

Début octobre 2001, les vagues s'alourdissent, l'embâcle s'annonce. Les baleines ont quitté les eaux froides pour leur migration vers le sud. Il ne reste que

quelques jours aux ouvriers pour finir cette chapelle que personne n'attend.

Ouvrier de l'église

« *Nous sommes sur le toit de l'église à travailler et autour, tout près de nous, vole une mouette blanche. Arrive un corbeau noir et il vole en dessous de nous. Il y a plein de corbeaux qui croassent mais ils volent toujours en dessous de nous et de la mouette blanche. Nous on travaille à finir le toit et tous ces corbeaux volent et croassent en dessous de nous. Le corbeau est noir et la mouette est blanche, eh bien la mouette vole toujours au-dessus du corbeau. Le corbeau noir est le symbole du peuple Tchouktche, je veux pas polémiquer mais c'est comme ça. Dans la vie c'est pareil, le blanc est toujours au-dessus du noir.* »

Le vent de l'hiver et les derniers mots entendus résonnent dans ma tête. Un frisson me fait trembler, la mort est là.

Juin 2004, quatrième voyage
Tournage, *Les Enfants de la baleine*.
« Le petit homme » m'attend. Andreï a aujourd'hui seize ans, il n'a toujours pas grandi et il est chasseur. Son père, Tolia le harponneur, était mon ami. Je ne repartirai pas en chasse avec lui, il s'est suicidé quelques mois avant mon arrivée. Ici l'espérance de vie est à peine de quarante-trois ans. Alcool, tuberculose, syphilis et suicides sont les premières causes de mortalité.

Andreï

« *Je m'appelle Andreï Intétégréou. Je suis Tchouktche et chasseur. Je vis avec ma mère, mes deux sœurs et mes deux frères. C'est moi qui les nourris, mon père est mort, il s'est suicidé. Avant mon père m'emmenait avec lui à la chasse, ça me plaisait et ça me plaît toujours. Je suis heureux de nourrir ma famille. Je suis fier d'être chasseur, j'aime ça. Quand on part en mer je suis heureux. Mais j'ai un rêve, je veux être harponneur, je veux lancer le harpon comme mon père. C'est vraiment mon rêve. Une fois mon père m'a emmené avec lui, j'étais encore écolier, on est remonté vers le cap. Là, il y avait une grande colonie de morses, moi j'étais assis à la barre. Il y avait des morses partout, sur les rochers et dans la mer. C'était super de les regarder. On a commencé à chasser un grand mâle, mais il a plongé et il a attaqué le bateau. On lui donnait des coups de*

harpon et on lui tirait au fusil dessus, mais il continuait d'attaquer le bateau. Il frappait la bordée de notre barque de ses deux grosses défenses d'ivoire. Tous les chasseurs hurlaient et tapaient du pied le fond de la barque pour effrayer l'animal, mais c'est moi qui ai commencé à avoir peur dans tout ce charivari. On a mis très longtemps pour tuer ce morse, c'était un sacré morse ! »

Les baïdars sont prêtes à reprendre la mer, les équipages se regroupent pour partir en chasse. Mais les vrais hommes, les Lyvraet, ne sont plus des hommes libres. Les garde-côtes n'ont pas donné l'autorisation de prendre la mer. Officiellement, les Tchouktches auraient déposé les demandes trop tard.

Pas de chasse, je retrouve Volodia, un des derniers anciens, c'est lui qui a remplacé Palkovnik à la barre de la baïdar. Nous partageons un morceau de graisse de baleine, une douceur et un verre de vodka. D'habitude taiseux, il est aujourd'hui en colère.

Volodia

« Nos ancêtres ne demandaient l'autorisation à personne. Ils se levaient très tôt le matin et ils

partaient à la chasse, personne ne les dérangeait. Ils restaient à la maison seulement quand la météo était pourrie.

Cette mer c'est la nôtre, les Russes n'ont rien à y voir, ils n'en ont pas besoin. C'est pour nous qui chassons, c'est pour nous qui naviguons, qui capturons les animaux. C'est à nous, nous qui vivons avec cette mer. »

La mer n'appartient plus aux Tchouktches, le village non plus. Un nouvel Ouélen se construit sous mes yeux. Personne n'est consulté, les plans sont décidés à la capitale Anadyr. Soixante nouvelles maisons sont construites. On les appelle « les cottages », des millions de roubles sont investis. Le magicien, le maître d'œuvre de ce projet s'appelle Roman Abramovitch. Depuis l'an 2000, ce jeune milliardaire, l'homme le plus riche de Russie, est le gouverneur de la région. Certains parlent de blanchiment d'argent, de manœuvres politiques, d'autres enfin ne voient qu'un philanthrope.

Les bâtisseurs sont là ; attirés par l'appât du gain, près de soixante-dix ouvriers, tous venus de Russie, construisent le nouvel Ouélen. La moitié des habitants du village est au chômage, mais aucun



© Frédéric Tonolli

emploi n'est proposé aux autochtones. Coupés de leur passé, de leurs racines, les vrais hommes se laissent mourir.

Les garde-côtes ont enfin délivré leurs autorisations. Nous pouvons partir pour la première chasse de l'année. Je reprends ma place au milieu de l'équipage, une famille, ils sont tous pères, fils, frères ou cousins. Andreï, « le petit homme », est le mousse de l'équipage, à lui d'écoper, Volodia l'ancien est à la barre. La première baleine est repérée, la traque peut commencer. Premier harpon lancé et première bouée accrochée, elle va marquer de son sillage la fuite de la baleine.

À l'avant de la baïdar, Micha allume une de ces terribles Prima, la gauloise sans filtre arctique. Il frotte l'allumette, et quand le souffre s'enflamme, il protège l'éclat de feu vacillant du vent, de la paume d'une main aux doigts absents. Dans ce combat entre l'homme et l'animal, le chasseur n'est pas toujours vainqueur. Un jour qu'il lançait le harpon et le fichait sur le dos d'une baleine, la main droite de Micha s'est retrouvée prisonnière du filin qui relie la tête du harpon à la bouée. Quand la baleine a plongé et sondé, Micha a été arraché de la baïdar et emporté sous l'eau. Noyé, suffoquant sous quelques mètres d'eau glacée, il a tiré son couteau de sa ceinture et, sans hésiter, il a tranché ses doigts prisonniers.

Quatre heures de combat et de poursuite et nos trois baïdars reviennent à Ouélen avec une baleine en remorque. Débarqué, j'entends les coups de marteau de Sergueï et Dima : les deux charpentiers, de retour de Russie, sont là pour apposer une plaque commémorative sur la porte de la chapelle. Les premiers rayons du soleil qui se lève sur le monde éclairent désormais la coupole et la croix d'or de la nouvelle chapelle. La croix des vainqueurs.

Sergueï

« Voyageur, incline la tête face à la grandeur et à la puissance du peuple russe, le premier à avoir conquis ces terres. Ici commence la Russie, que Dieu la garde. »

Dima

« On a construit cette chapelle en 2002. Après quatre années, nous sommes revenus pour l'entretenir et poser cette plaque du souvenir. Cette plaque de bronze et cette chapelle, nous avons l'espoir qu'elles sont là pour longtemps. »

En 1930, la première école est bâtie à Ouélen. Les enfants des chasseurs apprennent une nouvelle langue, une nouvelle culture. L'assimilation est totale. Les croyances, la mémoire collective d'un peuple sont assassinées. Le lien avec la nature et les esprits est brisé.

Aujourd'hui, une cérémonie est prévue pour l'école enfin rénovée. Les enfants sont sagement alignés par classe sous la surveillance de leurs professeurs. Ils se sont tous faits beaux. Mais ce n'est qu'apparence, certaines jupes sont trop longues, d'autres sont déchirées et sommairement recousues. Les tabliers sont froissés, les costumes élimés et étriqués, les cravates de guingois et beaucoup de chaussures sont trouées. Les enfants, parfaitement disciplinés, entonnent chansons et compliments pour les officiels. On se pense revenu à l'époque soviétique avec ses défilés de jeunes Pionniers parfaitement ordonnés. Mais pour moi, c'est une triste parade où la misère est à peine dissimulée.

Après avoir prononcé son discours, le responsable des travaux offre une énorme et symbolique clé de bois au directeur de l'école, un Russe en poste depuis seulement quelques mois, venu ici pour un juteux contrat de trois ans et qui remplace l'ancienne directrice, Valentina. Métisse russo-tchouktche, Valentina, petite-fille d'un des premiers instituteurs du village, s'est suicidée six mois plus tôt quand elle a appris son remplacement. Un soir, elle a passé sa plus belle robe, elle s'est maquillée, coiffée et s'est simplement jetée dans la mer. Certains ont dit que Valentina buvait beaucoup, moi je dis que Valentina est morte de désespoir.

Peu d'enseignants sont Tchouktches, à eux les travaux d'entretien et de garderie. La majorité des professeurs sont les épouses des migrants russes. Il faut bien occuper ces dames. Le niveau pédagogique est d'une terrible faiblesse et l'enseignement archaïque. Malgré la bonne volonté de quelques enseignants, l'école est un désastre. Un des seuls points positifs, la cantine : grâce à elle, une grande partie des enfants de Ouélen ont droit à un petit-déjeuner et un véritable repas quotidien, souvent leurs seuls repas. Deux fois par semaine, un cours de langue tchouktche est dispensé aux enfants. Le cours a lieu en russe, le tchouktche est enseigné comme une langue étrangère. Les enfants des chasseurs ne connaissent même plus le nom de la baleine, Réou, dans la langue de leurs parents. Alicia, ma jeune amie, la fille de Akaï le harponneur de ma brigade, me chuchote d'ailleurs que cela n'a aucune importance.

Alicia

« *Presque plus personne ne parle tchouktche maintenant, seulement les personnes âgées. Mes parents connaissent la langue, mais ils ne la parlent que quand ils sont ivres, ou avec les anciens quand ils sont sobres. Nous avons un cours de tchouktche à l'école, mais ça ne sert à rien. Les élèves ne s'y intéressent pas et ne le travaillent pas. Ils sont plus sérieux avec les cours de russe. Le russe est en train de devenir notre langue maternelle. Mes parents ne m'ont jamais appris le tchouktche et je ne veux pas l'étudier. Je crois que je n'en aurai pas besoin.* »

Il est une autre école, un jardin secret où les Russes ne s'aventurent guère. La toundra. Ici on prête une âme aux montagnes, aux pierres, aux plantes, aux animaux, à la mer et aux astres. Pour la petite Alicia, la toundra est une école de la vie. La vieille Martha, que certains disent un peu chamane dans le village, aime transmettre ce que sa grand-mère lui a enseigné. Aujourd'hui c'est jour de cueillette, alors je suis Martha et Alicia, mon seau à la main. En cette fin d'été la toundra est multicolore : c'est l'explosion éphémère de la vie avant la petite mort de l'hiver. La saxifrage s'orne de rosettes pourpres, les corolles dorées du pavot arctique suivent la course du soleil, myosotis et violettes s'étendent en tapis. La toundra est généreuse : baies sauvages, airelles et marouchkas, mais aussi oseille, ail sauvage et champignons abondent. C'est le moment de faire ses provisions pour l'hiver. Rares sont les Russes du village à s'aventurer au cœur de la toundra, eux préfèrent l'épicerie locale. Alicia et Martha ont déjà empli un seau de marouchkas, elles sont rouges, oranges, jaunes et si mûres qu'elles s'écrasent entre mes doigts lourds. Alicia en a avalé bien plus qu'elle n'en a versé dans le seau. Près d'un ruisseau, dissimulé derrière un éboulis, Martha a vu le trésor qui l'attendait. Un bouquet de Rhodiola rosea, l'orpin rose, que l'on surnomme la « Racine d'or ». Armée d'un pic, Martha dégage délicatement les précieuses racines de la plante.

Martha

« *Les gens ici cueillent la « Racine d'or ». Tu la coupes ainsi, tu n'as pas besoin de la tige. Tu gardes les fleurs et les racines et tu mets la viande avec à mariner pour l'hiver. Tu peux aussi rajouter de l'oseille, il y en a deux sortes ici, les deux sont bonnes. C'est amer et c'est vraiment délicieux. C'est aussi très bon pour la santé. C'est*

très bon pour les problèmes de pression sanguine. Ces plantes contiennent beaucoup de vitamine C et les personnes avant qui s'en servaient beaucoup vivaient vieilles. »

Il est temps de s'asseoir et de s'installer pour boire un thé. Je pose le thermos sur une serviette et je tente vainement de chasser les moustiques qui se jouent de moi. Avant de retourner au village nous devons faire nos offrandes. Du pain, un morceau de lard de baleine, du thé sont offerts à la toundra et aux esprits des morts. Une marque de respect mais aussi une façon de se prévenir de tout danger. Moi j'offre cigarettes et allumettes, les esprits aiment aussi fumer.

Martha

« *Là, j'ai fait des offrandes aux esprits de la toundra et je leur ai dit qu'on les invitait, qu'on les honorait. En retour, ils vont éloigner de nous les mauvaises choses et nous apporter des bonnes choses. Les cigarettes, je leur ai dit que c'est toi qui les offrais et ils sont très contents.* »

Sur le chemin du retour vers le village, nous continuons notre cueillette. Des touffes de *Rumex* "(oseille)" me promettent une délicieuse salade et Martha m'assure que leurs fleurs roses peuvent faire un excellent sirop. Toute à sa joie enfantine, Alicia sautille de buttes en buttes couvertes de mousses et de lichens et chantonne, quand Martha lui demande de cesser.

Martha

« *Ma grand-mère m'a toujours défendu de chanter quand on ramassait des plantes et qu'on se promenait dans la toundra. Elle me disait toujours, si tu chantes tu vas attirer les ours, car les ours aiment la musique. Alors elle m'interdisait de chanter.* »

Au début du mois d'août, la nuit est de courte durée, moins d'une heure. Alors pour les enfants dont personne ne se soucie, la lagune se transforme en terrain de jeu. Échec scolaire, abandon des parents, peu d'enfants tchouktches quittent le village. Chez Andreï on se réveille. À chacun sa tâche. Andreï « le petit homme » est l'adulte de la maison, alors à lui de faire marcher le poêle. Oxana, la sœur d'Andreï, a ressorti l'album familial pour ma visite. Elle est mariée maintenant et a deux enfants. Son mari, un

des jeunes garde-côtes, est Russe et elle voudrait quitter Ouélen avec lui. Elle ne veut plus vivre ici, trop de mauvais souvenirs et aucun avenir pour ses enfants. Elle me tend la photo de Tolia, son papa. Nous sommes assis dans la cuisine à boire du thé, là où six mois auparavant, Tolia le fier harponneur s'est pendu.

Oxana

« *Je me rappelle ce que mon père m'a dit après sa première tentative de suicide. Il m'a dit, je suis seul. Je suis seul pour vous nourrir, je suis seul pour m'occuper de vous, je suis le seul à recevoir un salaire... Mais depuis longtemps les salaires n'arrivaient plus, alors mon père a fait un scandale auprès des responsables. Ils se sont moqués de lui car il était ivre. Ils se sont moqués de lui et lui pensait : « J'ai cinq enfants et une femme à nourrir, comment vont-ils survivre ? » Il se sentait honteux car nous comptions tous sur lui. Il a fait sa première tentative de suicide, mais nous sommes arrivés à temps. Il ne reconnaissait plus personne, il est resté comme hagard longtemps. À sa deuxième tentative, nous sommes arrivés trop tard...* »

Je les avais filmés, il y a seulement quatre ans. Les dernières images de la famille réunie. Je n'avais pas su comprendre la détresse de Tolia, mon ami le harponneur. Vêtue d'un sale peignoir qu'elle tient serré de sa main, car il manque la ceinture, Liouba la maman semble avoir abandonné toute dignité. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, j'aimais venir discuter ou me promener avec elle dans la toundra, je la trouvais si forte et par moments si drôle.

Liouba

« *J'ai perdu mon mari et j'aimerais me perdre aussi. Peut-être je suis trop faible parce que d'autres personnes qui ont perdu aussi des membres de leur famille se relèvent, et moi non. C'en est trop pour moi, j'ai déjà perdu ma mère, ma sœur, mais là je ne peux pas... Maintenant je m'abandonne, pas seulement moi mais aussi mes enfants. Plus rien ne m'intéresse. Je bois sans arrêt. Quand quelqu'un me propose de boire, je ne refuse jamais. Et pourtant je suis si fatiguée... Quand je bois, je sais que c'est mal... Dans mon for intérieur, je me le reproche... Mais c'est dur, trop dur... Tout ce vide... Je suis trop fragile... Je n'aurais jamais pensé que*

j'aurais pu être comme cela... Et j'ai honte pour les enfants, mon fils aîné va bientôt me haïr... Une fois, après avoir bu énormément, j'étais devenue comme folle et j'avais pris les ciseaux et je m'étais rasé la tête. Je n'avais jamais essayé de me suicider, et là à l'hôpital, j'ai pris la ceinture de mon peignoir et j'ai fait un nœud coulant ; puis j'ai essayé de me pendre... Je n'ai pas réussi, ils m'ont décrochée... Mon fils est venu, ils l'ont prévenu, il m'a confisqué ma ceinture et je suis resté comme ça, simplement comme ça. »

Volodia, qui dirige et tient à présent la barre de notre baïdar, me raconte la mort de mon vieil ami Palkovnik. Volodia ne voulait pas parler. D'un naturel habituel taiseux, je crois qu'il a honte aujourd'hui d'avoir laissé mourir notre vieil ami. Pour moi il est clair que Palkovnik, notre « capitaine », a été assassiné.

Volodia

« *Les constructeurs sont venus un matin et lui ont dit qu'il avait quelques heures pour quitter sa maison. Ils devaient la détruire, la brûler pour construire un de ces cottages du nouveau programme. Palkovnik ne voulait absolument pas quitter sa maison. Il leur a répondu que son père était mort dans cette maison et qu'il en serait de même pour lui. Et il les a copieusement injuriés. Les constructeurs sont partis. Quand j'ai retrouvé mon ami, il était inquiet et il m'a demandé : qu'est-ce qu'il va se passer ? »*

Mon vieil ami Palkovnik n'avait plus sa place sur le toit du monde. Du passé faisons table rase. Pour construire le nouvel Ouélen, les anciens doivent disparaître. Tout se décide à Anadyr, la capitale. Le magicien, le maître d'œuvre de ce projet : Roman Abramovitch. Depuis l'arrivée au pouvoir du milliardaire Roman Abramovitch, la Tchoukotka se transforme, les salaires sont enfin payés et peu importent les raisons du gouverneur. J'ai l'impression que l'on condamne l'avenir en détruisant le passé. Je retrouve Andreï à la table de sa cuisine. Il se rêve chasseur, il est aussi artiste. Il grave une défense de morse, une vue ancienne du village. Une œuvre, la page d'un livre jamais terminé, tout simplement un morceau d'éternité gravé dans l'ivoire. Comment imaginer qu'il y a encore à peine quelques mois, les jambes de son père se secouaient dans le vide en un dernier spasme au-dessus de cette table.

Andreï

« *L'ivoire c'est notre livre. Tout est écrit dedans, comment chasser les baleines, les morses, les phoques. Tu trouves même la vie des éleveurs de rennes de la toundra. Toutes nos légendes sont gravées dans l'ivoire. C'est au musée, en regardant les défenses gravées, que j'ai vu pour la première fois comment était Ouélien avant. Aujourd'hui, il n'y a plus de yaranga. Les Soviétiques avaient construits des immeubles et des maisons collectives pour les chasseurs. Quatre familles se partageaient ces maisons. Elles étaient bâties en béton, en bois et en panneaux de toile enduite de goudron. Il y avait un grand débarras : mon père pouvait y ranger son traineau, ses affaires de chasse, et entreposer la viande pour l'hiver. Aujourd'hui, sans rien nous demander, les Russes rasent et brûlent nos maisons. J'ai pleuré car je l'aimais beaucoup, mais elle était trop petite pour nous six. Nous vivions tous dans une même chambre. Le cottage je ne l'aime pas, et beaucoup de gens sont fâchés. Il y a une baignoire et des toilettes, mais il n'y a pas l'eau courante. Les gens se servent de la baignoire l'hiver pour découper le phoque. Les maisons sont neuves mais il y a plein de défauts, et les fuites sont nombreuses. Je crois qu'ils les ont construites trop vite et ces maisons ne sont pas faites pour nous. » Et construisent des cottages pour nous sans même rien nous demander. Dans un sens le nouveau cottage c'est mieux, l'ancienne maison était trop petite pour notre famille de 6 personnes. Mais j'ai quand même de la peine pour notre ancienne maison. C'était la nôtre. Beaucoup de gens ne sont pas heureux dans les nouveaux cottages. Il y a des baignoires mais pas d'eau courante. Ces maisons ne sont pas adaptées à notre climat. Et comme d'habitude personne ne nous a demandé notre avis. »*

Andreï retourne à sa défense, ses doigts courent sur les dessins de sa vie. Sur l'autre face une autre scène est déjà gravée. Une chasse à la baleine. Les harponneurs se tiennent à l'avant, l'un me semble bien plus petit que les autres. Andreï s'est sûrement dessiné aux côtés de son père et d'Akaï. Les traits sont simples, presque naïfs. Mais il se dégage une telle force de cet ivoire que je crois entendre les cris de l'équipage et sentir les embruns sur mon visage. La tempête souffle, le Nord a lâché ses démons. Les vents venus de la mer s'engouffrent à plus de 120 kilomètres/heure dans le village. Alourdies par la neige

et les glaces, les vagues avalent la grève et s'abattent sur les premières maisons. L'ancienne chaufferie est emportée, deux réservoirs d'eau s'écroulent. Les appartements ne sont plus chauffés, les tuyaux sont arrachés et l'électricité est coupée. Plusieurs hangars abritant les réserves de viande de morse sont balayés par la mer. Le responsable est connu, il s'appelle réchauffement climatique. Auparavant, les glaces étaient plus précoces dans la saison et la banquise protégeait le village des colères de la mer. Aujourd'hui l'embâcle, de plus en plus tardif, ne fait plus rempart aux tempêtes. Liouda Kalach, la fille de Sergueï, l'ancien motoriste de la brigade de Palkovnik, qui vit dans un des nouveaux cottages en bordure de mer, a eu très peur pendant ces quelques jours.

Liouda Kalach

« *L'eau commençait à couler dans la maison et une vague a emporté l'escalier. J'ai ramassé nos papiers, quelques affaires et je suis partie avec ma fille dormir à l'abri chez les voisins. Le troisième jour, quand la tempête s'est calmée, je suis revenue ; l'escalier extérieur et le balcon étaient arrachés, il manquait une partie du toit et les lumières ne marchaient plus. Quand j'ai ouvert la fenêtre, la glace avait fait comme une troisième vitre. Je n'avais jamais vu une tempête aussi violente. Cette maison n'est pas faite pour nos climats. Ici, j'avais une maison, j'y ai vécu vingt-deux ans. L'été dernier je suis partie pour quelque temps à la ville, à Lavrentia. Quand je suis revenue, je n'ai rien compris, je ne retrouvais plus ma maison. Les constructeurs l'avaient brûlée. Et sur ces ruines ils ont bâti ce cottage. Je l'aimais ma maison, elle m'a vue grandir, ma fille y est née, mes parents et mes grands-parents y ont vécu. Personne ne m'a rien demandé, ils ne m'ont pas respectée. »*

L'hiver s'est abattu sur le village. À mon thermomètre, il fait moins vingt. Je m'enferme au chaud dans ma chambre. Les morses ont quitté les rives de Ouélien. Et depuis un mois les baleines grises ont entrepris leur migration, leur route vers le Sud. Il n'y a plus de chasse, il reste la pêche. Aujourd'hui, elle est miraculeuse, le saïka, la petite morue arctique, est venue par bancs entiers s'offrir à ceux que le froid n'effraie pas. Le thermomètre affiche moins trente degrés, tant pis, je ressors. Malgré le froid et le vent glacé, tout le village est là pour recueillir ce cadeau de la mer. Il ne manque que les femmes

enceintes, un tabou, leur présence pourrait faire fuir les poissons. La technique de pêche est rudimentaire : chacun tient dans sa main un bâtonnet d'une vingtaine de centimètres avec un fil et quatre ou cinq hameçons suspendus, plutôt des petits grappins, on les surnomme kochkas, les petits chats. Un morceau d'étoffe rouge, une perle ou deux d'ivoire suffisent comme leurre. La ligne est plongée dans l'eau entre deux blocs de glace du pack, et agitée de haut en bas dans un va-et-vient incessant. Puis, à la moindre pression, elle est remontée rapidement. Deux ou trois poissons sont crochetés aux petits chats. Un mouvement sec du poignet et les poissons tombent à vos pieds. Le poisson décroché frétille sur la glace, un, deux, trois battements de queue convulsifs, et se fige soudain, gelé. À peine deux heures de pêche et j'ai déjà rempli un sac de jute de 20 kilos de poissons. J'ai trop froid, je rentre, les autres restent pêcher jusqu'à la nuit. Le village va sentir le poisson frit pendant une semaine. Je passe par la chaufferie partager mes prises avec Joukov mon camarade. Lui n'a pu venir pêcher. Quatre ou cinq fois par jour il doit jeter d'énormes pelletées de charbon dans les gueules ouvertes et écumantes de flammes rouges de la ligne de fourneaux. Seuls ses yeux bleus rigolent au milieu de son visage couvert de suie. Il jette sa pelle sur un tas de houille et m'emmène dans sa chambre boire un thé, la bouilloire siffle déjà. Depuis 25 ans, Joukov se brise le dos à nourrir le feu. De lui dépend la survie du village, j'ai l'impression en le regardant de voir une de ces vieilles affiches de propagande soviétique, celles où l'on célébrait les héros bâtisseurs du pays. Mais aujourd'hui, mon Joukov, mon héros, est un homme inquiet. Il ne reconnaît plus les tempêtes de la mer.

Joukov

« *Avant, au mois de septembre, les glaces venues du nord fermaient le village. Et le protégeaient des tempêtes. Ces dernières années, avec ce qu'on appelle le réchauffement climatique, les glaces arrivent vers la fin novembre, alors les tempêtes ont tout le temps de frapper le village. L'ancienne chaufferie et la réserve à charbon, qui pourtant étaient construites en béton, ont été emportées par les flots. Le village est posé sur une langue de sable et chaque année la mer en dévore une partie. Même les nouvelles maisons sont attaquées.*

On les appelle les wagons de chemins de fer. Car quand le vent souffle, elles tremblent de tous les bords. En fait je pense que d'ici dix ans, les maisons seront détruites et ce village n'existera plus. »

Les vagues se sont arrêtées dans leur course, leur élan brisé par le vent glacial. L'embâcle est bruyant. Les glaces craquent, sifflent, chuchotent, parlent et grondent. En quelques heures, la mer se referme, le soleil disparaît et Ouélien s'enfonce dans le monde des glaces, des vents et de la nuit polaire. À l'extrême est du continent, le jour se lève pour deux heures. J'assiste au matin du monde sur le détroit de Béring. Une ivresse me prend, un vertige devant cette étendue sans fin. Il fait -35 °C ce midi, le vent qui souffle est cruel, ma barbe est couverte de glace, mon visage n'est que douleur. Un spectacle, un panorama à couper le souffle. Face à moi, émergeant des glaces, les îles Diomède : entre ces sœurs passe la frontière entre la Russie et l'Amérique. Une étrange frontière qui sépare deux continents et se joue du calendrier. Sur ces eaux, entre les deux îles, court la ligne de partage du temps. Vingt-quatre heures de différence en moins de cent mètres. Je souris. Il est aujourd'hui à Ouélien, et encore hier sur le reste du monde. La mer est couverte de glace, le temps de la chasse aux phoques. La technique est la même depuis toujours. Les chasseurs passent un filet sous cinquante centimètres de glace. D'abord il faut creuser deux trous, espacés d'une dizaine de mètres. Puis à l'aide d'une longue perche passer sous la glace un filet d'un trou à l'autre. Il ne reste plus qu'à revenir le lendemain voir si un phoque s'est laissé prendre. Ce matin, la station météo annonce : lever du soleil 11 heures 45, coucher 13 heures 15. Le solstice d'hiver. Température, moins 39 °C à l'abri et moins 57 °C aux vents de la banquise. Aujourd'hui, notre première chasse aux phoques. Sous une lumière crépusculaire, j'accompagne Andreï « le petit homme » et Slava. Nous venons relever les filets posés la veille. Premier travail, il faut dégager les trous d'accès. En une nuit, la glace a tout refermé. Andreï est là pour apprendre...

Slava

« *Super, j'ai posé mon filet hier et aujourd'hui j'ai attrapé mon premier phoque. C'est vraiment rare quand ça se passe comme ça. Vraiment exceptionnel !*



© Frédéric Tonolli

J'ai emmené Andreï avec moi pour lui apprendre à poser les filets. Il est jeune et il faut apprendre aux jeunes à poser les filets. Il n'a plus de père, alors il n'y a plus de viande chez lui. C'est pourquoi je lui apprend à chasser, comment poser les filets, quand les poser, où les poser. Qu'il apprenne, qu'il ne reste pas sans rien. Il reste peu d'anciens, d'ânés. Beaucoup meurent et beaucoup se suicident. Qui va nous apprendre, après eux, à chasser ? »

Il faut rentrer avant la nuit arctique. Traîner sur une banquise brisée, tourmentée par les vents et les courants, une bête de près de cinquante kilos. Le froid est terrible et brûle les poumons. Liouda attend sur le pas de la porte le retour de son frère. Il faut l'accueillir, de l'eau est servie au phoque et au chasseur pour les désaltérer. Le phoque doit être reçu comme un invité, sinon il pourrait se plaindre et les autres refuseraient de se laisser capturer.

Liouda

« Slava est parti hier poser les filets pour les phoques et aujourd'hui il a eu de la chance. D'avoir posé les filets hier et d'en sortir un, tout

de suite. C'est une vraie chance, je n'espérais pas que le premier jour, il ramène un phoque.

Il est parti ce matin vérifier les filets et moi je l'attendais. Et quand j'ai vu qu'il traînait un phoque, j'ai préparé une cruche d'eau pour l'accueillir et l'honorer. Il faut toujours accueillir le chasseur et le phoque comme ça avant de rentrer dans la maison, c'est une tradition. Après il faut lui couvrir la tête et les yeux, comme ça le phoque, il n'a pas peur, c'est aussi une tradition. Maintenant il faut que je le dépèce, que j'enlève la graisse. Le premier phoque, on doit le partager avec les anciens, la famille, les voisins, avec qui demande. C'est notre premier phoque cette année. »

Il est à peine quinze heures et la nuit polaire recouvre le village de Ouélen. Les voisins, les amis, viennent chercher leur part. Une façon d'honorer le premier phoque et son chasseur. Celui qui ne le ferait pas pourrait perdre sa chance, revenir bredouille et vivre un hiver de famine.

Il fait -35 °C. Les canalisations ont gelé. Une partie du village est privée de chauffage. Alors c'est Igor qui s'y colle. Un antique chalumeau relié à une bonbonne de gaz, et Igor soude, répare les tuyaux

venus de la chaufferie qui alimente en eau chaude les chauffages des maisons du village. Igor est venu d'Ukraine il y a vingt ans après son service militaire. Soudeur et plombier, il cherchait fortune et aventure, il a rencontré Lilia, sa belle Tchouktche, et il l'a épousée. C'est presque luxueux chez Igor, 1 frigo, 2 téléviseurs, 1 micro-ondes, 1 moto avec side-car et 3 enfants. L'ainé, Vitia, est chômeur. Pas de boulot. Yaroslav le cadet, lui, part étudier le mois prochain à Moscou. Il pense ne jamais revenir.

Igor n'est pas pauvre. Les années 90 ont commencé sur une énorme gueule de bois. Le Nord est oublié par Moscou. Les migrants russes, qui gagnaient fort bien leur vie, se retrouvent abandonnés. Alors on distille. Comme les clients sont Tchouktches, les autorités se taisent. Pour faire du samagon, l'alcool local, la recette est simple : 30 litres d'eau, 10 kilos de sucre, 2 verres de levure, le tout à l'alambic, résultat : 12 litres d'alcool à 45°. Igor se dit prisonnier, mais n'envisage pas de fuir sa prison de glace. Le Nord rend fou, tous les Russes le disent.

Igor

« L'hiver, c'est terrible, s'il se passe quelque chose il n'y a pas une minute à hésiter, il faut agir immédiatement, sans perdre de temps. Plus tu réagis vite mieux c'est, il n'y a pas une minute à perdre. Le problème peut se transformer en catastrophe et alors il faut plus d'une semaine, et parfois plus, pour le résoudre. Une avarie sérieuse ça peut paralyser tout le village. Et là qu'est-ce que tu fais ? En vingt ans, rien n'a changé ici. On peut dire qu'on se sent abandonné, on n'intéresse personne. Si on ne s'occupe pas de nous-même, personne ne va s'occuper de nous. »

Un terrible blizzard souffle, on l'appelle pour-ga. Des vents de 100 à 200 kilomètres/heure qui soulèvent la neige et balayent le village. Malgré la tempête, les chasseurs sont de sortie. Aujourd'hui c'est la fête, jour de paie. Les chasseurs sont depuis quelques mois salariés, et reçoivent quelque 120 euros par mois. Le vieux Volodia recompte et empoche son pécule. La sagesse des anciens, pour lui pas de dettes. Pour les autres, le problème est différent. Le responsable, un Russe, Anatoly Guérassimienko, tient à jour son carnet. Invariablement, les chasseurs lui reversent leurs gains. L'argent change de mains et j'ai du mal à comprendre ce trafic. Slava brave la tempête, il espère se faire offrir un verre chez moi. Il est déjà ivre et il n'a plus un kopeck en poche. Je lui offre un thé et il m'explique le système.

Slava

« Quand il nous donne notre salaire, Guérassimienko, notre responsable, eh bien, comment t'expliquer, lui aussi il fait du samagon, de l'alcool et il le vend. Alors il te donne ton argent et il vérifie sur son bloc-notes combien tu lui dois et il te reprend ton argent. Alors tu lui demandes s'il a encore de l'alcool à te vendre, il te dit oui et il te revend ça à crédit jusqu'à la prochaine fois. Tu peux regarder autour de toi. Tous les Russes du village vendent de l'alcool, du samagon. »

Je comprends, chaque mois, les salaires des chasseurs sont confisqués en paiement de leurs dettes. Tout pour le samagon. Le samagon, une gñole locale qui est vendue 15 euros le litre. Une eau de feu, une eau de mort. Je retourne chez Igor, mon seul ami russe qui m'accepte avec la caméra. Il est officiellement interdit de vendre de l'alcool. Un gigantesque mensonge. Igor, soudeur et plombier doué de ses dix doigts, s'est construit un alambic dans la remise attendant sa bicoque. Le processus est déjà commencé, un nuage de vapeur m'enveloppe quand j'ouvre la porte pour rejoindre mon ami. L'odeur suave me colle déjà à la peau, et les vapeurs d'alcool me font déjà tourner la tête. Parfait, je ne rentrerai pas à jeun ce soir.

Igor

« De l'eau du sucre et de la levure. ... 2 ou 3 semaines et tu peux le distiller le samagon. Maintenant je ferme le couvercle. Faut bien le fermer pour que la vapeur ne s'échappe pas. Ici ça bout, l'évaporation passe par le premier filtre. Y'a un serpentin que j'ai installé dehors qui passe dans un grand bac d'eau froide. Le liquide se refroidit, il s'écoule ici et voilà le samagon. »

En 1848, le premier baleinier américain pénètre en mer des Tchouktches. Près de 20 000 baleines et des centaines de milliers de morces sont massacrés en quelques années. L'huile, la graisse et les ivoires s'entassent dans les cales des navires américains. Un marché de dupes s'organise, un troc inique, fer, fusils et surtout alcool s'échangent contre des quantités considérables de fourrures et d'ivoire. Les Tchouktches ne connaissent pas l'alcool, et très vite il leur devient indispensable. Des études démontrent que les peuples du Nord manquent d'une enzyme pour éliminer l'alcool. Alors, toutes les générations suivantes sont empoisonnées. Les enfants naissent alcooliques. Un massacre.

Igor

« Je pense que l’apogée du samagon a commencé vers 1992-1993, quelques années après la perestroïka, quand tout s’est arrêté. Le Nord a été laissé à l’abandon, on ne recevait plus nos salaires. Les vivres et les produits n’arrivaient plus jusqu’ici. C’est pour ça que l’on s’est mis à distiller notre propre alcool. Au début je n’en faisais que pour moi, pour ma propre consommation, j’aurai eu trop honte d’en vendre. Maintenant j’en vends, mon âme en est malade, je sais que je contribue à tuer ce peuple. C’est vraiment énorme comme les gens boivent ici. Si je ne vendais pas d’alcool, j’aurais du mal à survivre ici. Je ne sais pas comment font les autres, mais moi, quand je vois les prix au magasin des produits qu’ils nous amènent... Si j’analyse, je peux dire que je dépense tout l’argent que je gagne avec le samagon plus mon salaire juste pour survivre. Habiller et nourrir les enfants, aider mes parents qui sont au pays, l’éducation des enfants, tout est très cher. »

Presque tous les Russes du village distillent et vendent du samagon. La bouteille de samagon pour 15 euros ou de l’ivoire. Ils financent les études de leurs enfants ou leur retour au pays avec l’argent de l’alcool. Pour les Tchouktches, le bénéfice est différent. Viols, incestes, accidents mortels, tous sous l’emprise de l’alcool. Le bilan est lourd. Le vent du nord continue de souffler, un vent de malédiction. Il s’engouffre dans l’avenue Lénine, soulève des nuages de neige, ballotte les murs du village et les âmes. Une nuit de tempête et d’ivresse engloutit le village.

Grand bleu, le vent est tombé et il fait seulement moins 45°C. Il est temps de repartir relever les filets, déjà dix jours que nous n’avons pas ramené un seul phoque. La tempête de la nuit a dressé d’énormes congères, la banquise est chaotique, il nous est difficile de traîner notre chasse. Il est à peine 15 heures et déjà le crépuscule. Une surprise nous attend. Un jeune ours, perdu, vient visiter notre village. Il y a deux jours, devant la porte de mon immeuble, gisaient deux chiens éventrés. Les empreintes dessinées dans la neige ne nous ont laissé aucun doute. Les ours viennent dîner au village.

Nous nous tenons tous à distance respectueuse, Nanouk le petit ours blanc (en langue esquimaude, Nanouk veut tout simplement dire « petit ours blanc ») a faim. Un coup de fusil claque, c’est Vitaly, notre gendarme, qui cherche simplement à mettre en fuite l’animal. Ici, il est formellement interdit de tuer l’ours blanc. Slava a suivi cette nuit la piste de

l’ours et l’a abattu en dehors de Ouélen, à l’abri des regards du gendarme et des garde-côtes. Il en revendra discrètement la peau à un Russe du village. La viande sera partagée. Il en a toujours été ainsi.

Les mouettes sont de retour et annoncent, dans leur blanc tourbillon, celui du printemps et de la débâcle. La mer est ouverte et la première barge de ravitaillement de l’année peut enfin accoster. Tania, la tenancière de l’unique épicerie, a promis une bouteille de vodka à qui viendrait aider au déchargement. Alors tout le village a répondu présent et c’est une longue chaîne humaine qui achemine les colis à travers les rues. À la vue des cartons débarqués, l’assistance frissonne de plaisir ; d’abord un murmure, puis des cris de joie. « Des patates ! Des choux ! Du lait ! Des pommes ! » Les premiers produits frais au village depuis deux mois. Il est une heure du matin et le soleil, qui avait fait mine de se coucher quelques minutes, reprend sa course vers le zénith.

Jeudi 3 août, un sinistre matin battu par les vents d’Est. Irina, la cousine d’Andreï, s’est suicidée. Elle avait tout juste quatorze ans. C’est le troisième suicide d’enfant cette année. Une malédiction polaire.

Andreï

« Je suis sorti pour vider les poubelles, je suis venu par ici, mais il y avait trop de vent. Je suis rentré ici, à l’intérieur, pour trouver un endroit abrité. Et en cherchant j’ai vu deux pieds qui pendaient et après j’ai vu tout le corps.

Je ne pouvais rien faire, je n’avais pas de couteau avec moi pour couper la corde, et je ne pouvais pas l’atteindre, je suis trop petit, alors j’ai couru chercher de l’aide. Pourquoi elle a fait ça, je ne sais pas. Je ne comprends pas. »

J’interroge Vitaly, le seul gendarme du village. Depuis quarante-huit heures il mène son enquête. Mais personne ne veut parler, témoigner. Ici c’est la loi du silence, le monde d’en haut réglera lui-même ce problème. La mort est acceptée comme une fatalité naturelle. Voici la version de Vitaly :

Vitaly

« Une tragédie s’est passée à Ouélen. Une jeune fille de 14 ans s’est suicidée. Elle vivait avec un homme de dix ans son aîné. Au cours de l’enquête, il est apparu qu’elle vivait déjà depuis longtemps avec cet homme. Et il est interdit de vivre avec une mineure. Pendant l’enquête, des personnes proches de la famille, qui ne voulaient

pas être citées, ont donné un autre éclairage à l’affaire. Ils nous ont dit que les parents de la petite buvaient, et beaucoup. Quand leur fille est partie vivre avec cet homme, ils lui ont dit qu’ils n’iraient pas le dénoncer à la police s’il continuait de leur fournir de l’alcool, du samagon. Un vrai chantage, en fait ils ont vendu leur fille pour de l’alcool. »

Ce soir, veillée mortuaire, une veillée tchouktche. On ferme les portes et les fenêtres pour la veillée, aucun mauvais esprit ne doit pénétrer. La cérémonie doit durer toute la nuit. C’est le plus âgé qui officie, lui seul se rappelle les rites anciens. Une lanière de cuir de phoque ceinture le crâne de la défunte. Relié à la lanière, le bâton des éleveurs de rennes. Le principe est simple. Des questions sont posées au mort, si la réponse est positive la tête se soulève. Si la réponse est négative, il est impossible de la soulever.

Aux premières questions, Micha, le père, Marina, la mère et Guérassimienko, l’amant, sont inquiets. La morte pourrait se plaindre. Très vite l’assemblée retrouve le sourire, la petite Irina n’en veut à personne, et même, elle commencerait à faire de l’humour. Puis on lui demande de choisir les objets qu’elle voudrait emporter pour effectuer son voyage à travers les nuages. Coquette, elle accepte de prendre sa brosse à cheveux. Au bout de la nuit blanche, Irina partage ses derniers biens entre sa famille et ses amis. Un héritage décidé de l’au-delà.

Au matin, nous partons pour la toundra porter la petite Irina vers un cimetière au cœur de la toundra. Avant les Russes, les Tchouktches laissaient leurs morts libres, dans la toundra ; aux animaux de disperser les os. Aujourd’hui, cercueil et cimetière, comme une ultime prison. Dans la toundra, la terre se refuse aux enterrements. Même l’été, le sol, le permafrost, reste gelé. Il est difficile de creuser. On remplit le cercueil des dernières offrandes et des effets de la défunte. Mais d’abord tout est déchiré, brisé. Une façon de décourager les voleurs. Pendant longtemps le vol n’existait pas, aujourd’hui il est quotidien. Un dernier repas, un dernier verre est partagé avec la petite Irina. Je soupçonne certains de n’être venus que pour le verre. Les vodkas bues, nous faisons le tour de la sépulture et nous partons sans nous retourner. Il faut laisser la défunte poursuivre sa route sans être dérangée. Il ne reste que le vent comme dernière musique funèbre.

Jean Malaurie, dans son journal de bord, avait lancé déjà bien avant moi, au début des années 90, un cri

d’alarme, un cri de rage pour la défense des « Inuits, sentinelles de l’univers... » :

« Mes vraies souffrances : découvrir que les si chers compagnons inuit de ma jeunesse disparaissent l’un après l’autre, après avoir affronté les rudesses du climat et les dangers de la chasse au harpon ; sous couvert de progrès, ils vivent une dépossession graduelle ; leurs propres enfants la précipitent, recherchant avec une passion suicidaire l’alcool et la drogue. Leur chute est un perpétuel remords. Nous n’aurons de cesse de payer notre dette de conquérants barbares. Lorsque je parcourais ces dernières années le nord-est du Canada, l’Alaska, la Tchoukotka, j’ai ressenti quelle pitié est le renoncement des jeunes. Trop nombreux sont ceux qui ont perdu leur langue et intériorisé un colonialisme mental si profond qu’ils ne sont plus en mesure de faire un tri dans les apports étrangers : tout est bon comme dans les fast-foods⁶. »

Les orques sont en chasse, ; comme les Ttchouktches, ils chassent la baleine en meute. On dit que, quand les glaces recouvrent la mer, ils se transforment en loups. D’autres chasseurs reviennent, la première baleine grise est ramenée à la grève. Mais aujourd’hui, la baleine est à vendre. Un kilo de viande pour une poignée de roubles. Une décision prises par les autorités à la ville pour payer les salaires des chasseurs. Un non-sens, ici ; depuis des siècles, la viande a toujours été partagée. Les chasseurs ont toujours été honorés, les baleines toujours fêtées. Manger la baleine, un acte vital mais aussi un acte sacré. Cette après-midi, j’assiste à la fin d’un partage, la mort d’une civilisation. Les hommes rangent le matériel et ne sont pas fiers. À l’abri, dans le hangar, nous partageons un morceau de baleine et un verre, mais le cœur n’y est pas.

Stass

« Mon père chassait. Quand il ramenait une baleine, ou un morse, il prenait sa part pour manger et nourrir ses chiens, pas plus, le reste, c’était pour qui en avait besoin, il ne vendait pas la viande. Maintenant ils vendent la viande, je ne comprends pas, c’est de la merde. Oui, c’est de la merde ! J’ai honte, je ne peux plus regarder les gens dans les yeux. »

⁶ Jean Malaurie, *op. cit.*, p. 534.

Je retrouve Andreï sur la plage, il s’entraîne à jeter le harpon sur une baleine imaginaire. Il a taillé lui-même son premier harpon, le sien, parfaitement équilibré à son bras. Le vieux Volodia, qui me semble ivre, le conseille. Puisque tous le trouvent trop petit pour lui confier le harpon, Andreï s’invente ses propres chasses. C’est peut-être lui, « le « petit homme », le prochain chasseur des légendes tchouktches.

Volodia

« Voilà, la baleine souffle et te montre son dos. Alors tu armes ton bras, et tu mets toute la force, toute l’énergie que tu possèdes. Quand tu vois bien son dos tu lances ton harpon. Là tu assures ta prise, tu ferres. Tu jettes ta bouée en faisant bien attention au filin. Tu fais attention à toi, que tu ne te fasses pas prendre par le filin, attention à tes mains, tes jambes, ta tête, c’est très important. Alors tu jettes la bouée le plus loin possible de toi. Le reste, c’est à toi, c’est ta victoire. Voilà mon gars. »

Je m’invite chez Andreï, je veux encore une fois saluer Liouda, sa mère, et sa sœur Oksana. Liouda est fatiguée, ses mains tremblent et elle fume cigarette sur cigarette. Andreï m’offre un cadeau, une défense de morse gravée, un ex-voto que je dois emporter avec moi. Je reconnais la défense, j’avais vu Andreï graver, sur une de sces faces, une vue du village et sur l’autre, une chasse à la baleine.

Andreï

« Là, dans la baïdar, c’est mon père, là c’est moi. Même si mon père est mort, durant la chasse, il est toujours à mes côtés. Il était harponneur et je serai harponneur aussi. J’espère que quand je serais vieux et que j’aurais un fils, il viendra chasser avec moi et deviendra harponneur lui aussi. La chasse c’est notre vie. Une baleine c’est tout pour nous. J’ai peur que lorsque tous les vieux chasseurs auront disparu, nous mourrons nous aussi, car l’alcool est en train de nous tuer. »

J’ai passé quatorze mois sur le détroit de Béring, et je dois partir. Et je ne sais pas si je pourrais revenir un jour. Au cimetière des baleines, derrière la lagune, aux portes de la toundra, quelques tumulus et stèles de bois me rappellent mes amis disparus. Je suis passé saluer Palkovnic, Sergueï, Tolia, Irina. J’espère qu’ils m’entendent. Je n’oublierai jamais le regard de mes

amis de la brigade. En moi résonnent encore leurs questions muettes. Qu’est-il arrivé au monde pour que les Lyvravets, les vrais hommes, disparaissent ? Andreï, Volodia, Slava, Alicia, j’ai l’impression de laisser tomber mes amis. Alcool, suicides, tuberculose, désespoir, l’avenir des Lyvravets, les vrais hommes, comme j’aime les appeler, est terrifiant. Une seule chose me rassure. Là-bas, au bout de l’horizon de la mer des Ttchouktches, une baleine attend Andreï, le « petit homme ».

Juillet 2008, cinquième voyage.
Tournage de *La mort d’un peuple*

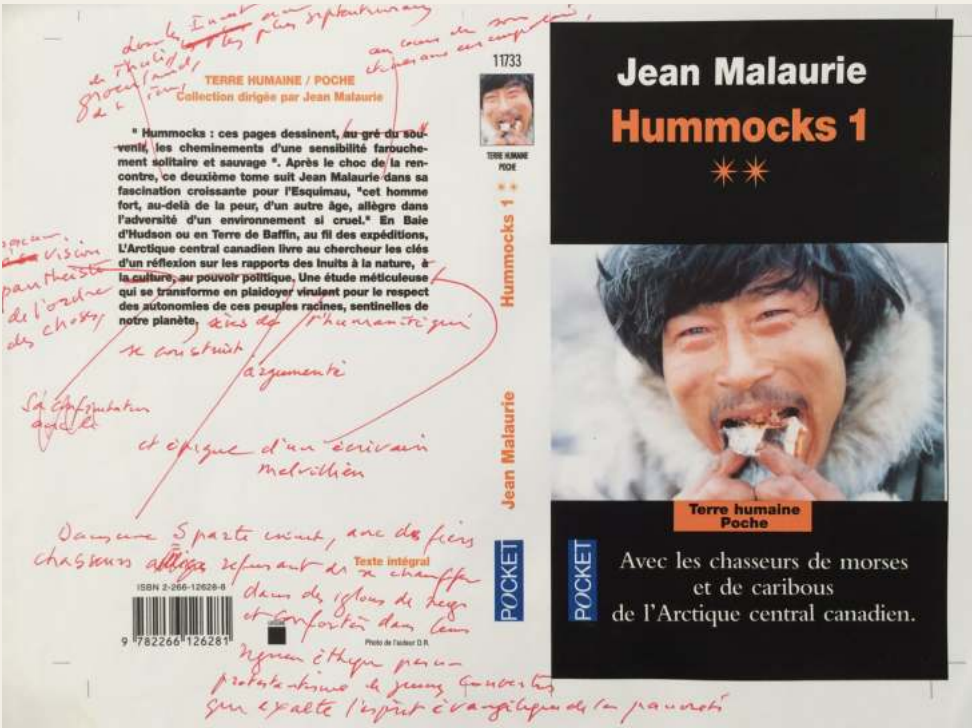
Je retrouve Ouélen avec appréhension, chacun de mes retours est accueilli par de funestes nouvelles. Ma première visite est pour Andreï. Le « petit homme », a quitté la maison familiale et vit seul, réfugié dans une cahute abandonnée, un taudis qu’il a aménagé pour être seul, pour fuir le malheur.

Andreï

« Avant on vivait tous ensemble à la maison. Ma sœur Oxana était avec nous. Après la mort de papa, maman s’est mise à boire. Et elle n’arrêtait pas de se disputer avec nous quand elle était ivre. Oxana en a eu assez. Elle a pris ses enfants et elle est partie. Et après, moi aussi j’en ai eu assez. Je suis parti. Et je me suis réfugié ici. Dans notre maison, nous avions de la nourriture. Tout le monde venait pour boire et manger et c’était un vrai bordel. Ils ont cassé la porte et tout a été volé. Maintenant il faut que je refasse la porte. Je vais refaire les portes dès que j’aurais trouvé des outils. Et on retournera vivre dans notre maison avec maman. »

Liouba, la mère d’Andreï, est venue chez moi, elle a pris ma guitare, il y avait longtemps qu’elle n’avait pas chanté. Son chant d’amour parlait du printemps, de son mari, et aussi me disait sa honte. Elle m’a demandé de ne plus jamais la filmer, elle m’en avait déjà trop dit.

Une sirène profonde et sonore réveille le village. Ils arrivent ! Je demande : « Qui arrive ? » On me répond : « Les Américains ». Un magnifique vaisseau blanc surgit de l’horizon. Majestueux, mi-yacht, mi-paquebot, le Discovery a fière allure. Je le surnomme : la « Disneyworld Company ». Ils arrivent. Les garde-côtes et les enfants sont déjà sur la grève. Américains, Français, Allemands, Danois, Hollandais, deux fois l’an, les touristes débarquent



Épreuve de la couverture du deuxième volume de l’édition de poche d’*Hummocks*, annotée par Jean Malaurie.
Les quatre volumes de cette édition ont été publiés par Pocket en 2003.
© Jean Malaurie

sur notre tiers- monde boréal. Départ d’Anchorage en Alaska ou de Vladivostok la russe. Les voyageurs sont nombreux à offrir la nouvelle route du Nord-Est. Un nouveau marché. Au programme, morse, phoque, baleine, ours et populations autochtones au gré des escales. Les touristes de l’Arctique ont peu de temps quand ils descendent à terre. Photos des enfants et fissa direction l’atelier d’ivoire. Défenses gravées, ivoire sculpté et breloques. Personne ne voit le sacré de ces objets ni la patine du temps. Youra le graveur m’avait raconté cette histoire il y a quelques années, sur l’arrivée des touristes.

Youra

« Je vais te raconter une visite des touristes. Les chasseurs découpaient un morse sur la plage quand est arrivé leur gros bateau. Les chasseurs découpaient l’animal et les touristes débarquaient sur la berge. Ils prenaient pleins de photos et nous, on faisait simplement notre boulot. On préparait notre viande. Les touristes se bouscullaient entre eux pour faire les meilleures photos. Et là il s’est

passé un truc vraiment honteux. Un des touristes a demandé à un enfant de prendre un morceau de viande à pleine main et de le manger. Un de nos anciens s’est fâché et il a dit : excusez-nous mais nous ne sommes pas des sauvages. Tu t’imagines au zoo ici. Tu crois que tu vas nous nourrir comme des singes ou des tigres. Notre vieux lui a dit non, non, ça tu ne peux pas le faire avec nous. »

Youra ne racontera plus l’arrivée des touristes, il s’est tiré une balle sous le menton il y a tout juste deux ans. Aujourd’hui, pour les touristes, ni singe ni tigre, mais comme dernière attraction, spectacle de danses tchouktches sur le parvis de la salle des fêtes. Les costumes enfilés, les tambours frappés et c’est parti pour vingt minutes de danses traditionnelles garanties. Ouélen, le bout du monde. Un nouveau terrain de jeu. Un Disneyworld arctique. Les mots de Jean Malaurie sont, eux, sans appel :

« Que signifie un spectacle coupé de son inspiration métaphorique ? Fausse reconnaissance ? Alibi pour les gouvernements de tutelle ? Nous sont présentés les

*squelettes d’une culture en survie, que l’on s’efforce de maintenir à force d’acharnement thérapeutique*⁷. »

Les touristes sont repartis vers leur paquebot, certains en secouant un dernier adieu de la main, les autres suspendus à leurs zooms. Je pars au hangar retrouver Andreï et Volodia qui se préparent à l’embarquement. J’ai pris mon sac, ma parka et enfilé mes cuissardes. Je veux être de la chasse. Me retrouver encore une fois avec ma brigade, dans le sillage de la baleine ? À mon arrivée je sens comme un trouble, une gêne.

Volodia

« *Pourquoi tu ne peux pas embarquer avec nous ? Je ne sais pas... c’est un ordre donné par les garde-côtes, moi je ne sais pas, c’est eux qui t’interdisent d’embarquer. Pourquoi, ça, moi je n’en sais rien.* »

Ils sont partis. Pour la première fois je n’avais plus ma place au milieu de l’équipage. J’ai ressenti comme une trahison. Je ne reverrai peut-être jamais Andreï lever son harpon.

Slava ne part plus en chasse. Il préfère boire et jouer sur une vieille console vidéo à tuer des monstres pixélisés. Entre deux parties, il m’explique. Deux agents du FSB, le Service Fédéral de Sécurité qui a remplacé le KGB, sont venus le visiter et le menacer.

Slava

« *Il y a quelques jours, des types du FSB sont venus et ils m’ont convoqué. Ils m’ont convoqué et ils m’ont montré leurs papiers pour prouver qu’ils étaient du FSB. Ils m’ont demandé : tu connais Frédéric ? Ils m’ont demandé, Fredo, il te paye pour te filmer ? Moi j’ai répondu non. Il te donne de l’alcool alors ? J’ai répondu non. C’est simplement mon ami. Ils m’ont montré tes images, ton film, quand je vais poser les filets pour les phoques l’hiver. Et ils m’ont dit, tu vois, là tu es un mec bien. Mais là, quand tu parles de Guérassimienko, qui vend du samagon et tout ça, eh bien là tu te moques. Tu ne respectes pas,*

⁷ Jean Malaurie, *op. cit.*, p. 372.

tu déshonores, tu vends ton village aux étrangers. Moi je leur dis, pas du tout, je ne déshonore pas et je ne vends pas mon village. Je raconte simplement ce qui s’est passé. Et ils m’ont redit : pourquoi tu vends ton village ? Et moi j’ai dit, mais je ne vends rien du tout. »

FSB, KGB, les chasseurs mes amis ont reçu l’ordre de ne plus me parler. Je suis menacé d’expulsion. La nuit d’été arctique est magnifique, pour la première fois je n’y vois qu’une carte postale. Le message est clair, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes à Ouélen. J’ai perdu mes amis et j’ai perdu le Nord, il est temps de partir. Je laisse mes amis « les guetteurs du temps » sur leur bout du monde.

Alicia vit aujourd’hui dans une banlieue sinistre non loin de Moscou. Heureuse, elle élève son fils qu’elle a eu avec un garde-côte. Nous nous parlons de temps à autre au téléphone ou via Facebook. Quand je lui demande si Ouélen lui manque, Alicia me répond invariablement, dans un éclat de rire, que la viande de baleine lui manque énormément. Je traduis ce rire et cette faim par un terrible manque.

Il y a deux ans, Igor, le soudeur ukrainien, m’a appelé. Il se rappelait à quel point je m’étais attaché à Andreï, le « petit homme ». Très lentement, en parlant distinctement, presque avec douceur, Igor m’a raconté le suicide d’Andreï. « Le petit homme » s’est pendu au plafond de la cuisine familiale, comme son père quelques années auparavant. Une terrible malédiction arctique.

Dans les années 90, le professeur Jean Malaurie est devenu le premier directeur de l’Académie Polaire de Saint-Petersbourg. Un lieu de culture, un lieu de formation pour les étudiants des minorités du cercle Arctique, une idée généreuse, responsable et essentielle. Je me demande aujourd’hui avec tristesse, pourquoi Andreï, Irina mes amis tchouktches n’ont jamais été invités à apprendre dans ce formidable lieu de culture. Maltraités par l’école du village, ils n’étaient peut-être pas des candidats désirés. Mais, héritiers du savoir millénaire des chasseurs maritimes du détroit de Béring, ils auraient assurément eu leur place. Une place dans la vie, que ces dernières sentinelles du cercle Arctique méritaient.

THE LAND OF MAYBE: A FAROE ISLAND YEAR:

AN INTERVIEW WITH TIM ECOTT

ALICE PAUL

Étudiante en Master 2 « Études arctiques » à l'UVSQ/Université Paris-Saclay
Student in the Master 2 "Arctic Studies" at UVSQ/Université of Paris-Saclay, France

I was quite astonished, once I chose to read your book¹ for the course. I wasn't expecting this at all. The way you write is surprising because it's very personal. I always thought there was this rule, for anthropologists, to never write about themselves. You do write about yourself, about your childhood. There are a lot of emotions in what you write. We read about your wife and your kids and your concerns in life and during your journey. That's something that I found very impressive and touching. To which literary genre would you ascribe your book?

In English we call this genre narrative non-fiction. As you probably know, my university training background was in anthropology. But I then moved into filmmaking and journalism. I think there is a big crossover between those fields. To me, good journalism is all about observation and trying to represent what you see in a way which is not judgmental, but which is sensitive to the people that you're reporting about. When you write a book like this, you have a lot of freedom. I don't read very much in French, of course, but this is quite a big genre in English literature where authors do put themselves a little bit in the story. Sometimes it can be very artificial, but I only write about things which I personally find very interesting and to which I have some emotional attachment, I suppose. For me, the Faroe Islands are an interesting place, anthropologically, socially, historically, in terms of their nature, and those are things which I love and which make me feel alive. So, I wanted to write a book which would capture a picture of the Faroe Islands, particularly some of the traditions. I wouldn't say they're dying out, but of

course they're becoming less frequently practiced by many people who want to live a more mainstream European urban life, I suppose. I know anthropology has now changed a lot and people are very wary of what they bring to the place they're observing. But I think when you're writing nonfiction for a general audience, you can insert yourself into it a little bit. I'm not writing an anthropological thesis or paper, but I don't think that that means my observations are any less valuable or valid.

Yes, of course, that's understandable. Have you ever had any criticism from anthropologists?

No, I mean I don't hang out with many anthropologists these days, but I have some of my tutors from university I'm still in touch with. They read my books and always say that they find it very pleasing to see that I am keeping my anthropological skills alive. So, I take that as a compliment.

To me, anthropology is a very overlooked science or art. I think of it more as an art than a science. I believe that oral history and folk tales and the ideas that people have in their head about their society and their world are very, very important. And should be regarded as a very good source of information.

You asked about criticism. My biggest fear when I was writing the book was that my Faroese friends and the people who I mentioned in the book would not be happy with it or would find that my observations were not true to them. That was my biggest worry, because I have so many friends there and I visit so frequently. In fact, I've only had very positive reactions from Faroese people.

That's wonderful. It means that your book was well written. You were part of the island.

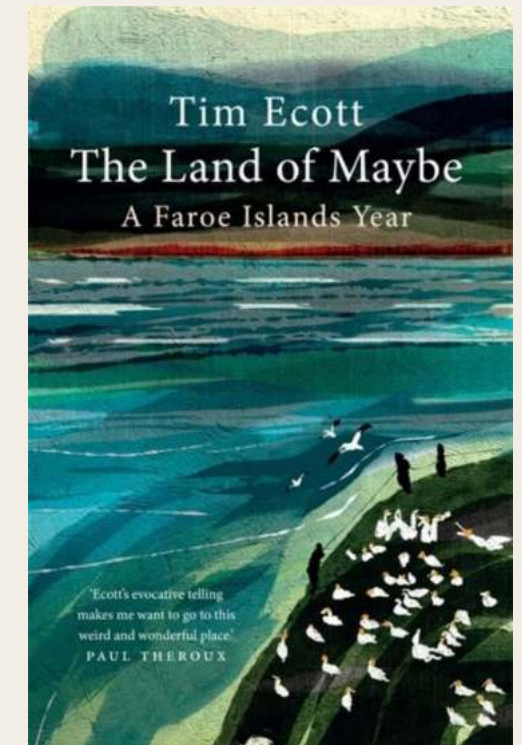
I hope so, yes.

I think you can approach a topic like this as a scientific project but also just as an observer trying to record things. Maybe the thing you're responding to in the book is the kind of soul of the writing and the spirit of the place and, to me, that has to come from a very genuine interest and a very genuine affection. There are many books where people look for a topic and they go "ah, here's a topic that somebody has not written about. I can write a book about that!" I think when you read a book that's written on that basis, you can tell. It somehow lacks heart and emotion, and you therefore don't remember it so much afterwards.

We can feel it's a humanist book. You wrote very well about the Faroes and the spirit of the islands, the people, and the animals.

I was wondering about your writing process. Because when anthropologists write, they have their notebooks, they record the discussions, they use cameras etc. How do you work yourself?

Well, I use a camera. I do take photographs for my own pleasure, but also as a kind of record keeping. I do have a notebook, especially when I'm talking to people trying to learn technical details. In this case, I wrote about looking after sheep, for example. I would sit down with my notebook and write down the right vocabulary to make sure that I understood properly what it was people were telling me. But my process is, I suppose, like the process I used when I was a student or an anthropologist. I would read up as much background material as I could, I would do a lot of interviews, either formal or informal. I would take notes either during the interview or write them down afterwards. I would note observations. I would take photographs and I would make sure I had as much as possible in my head before I started the formal process of writing the book, and that was the same way when I was studying. I never started writing my essay until I was confident that everything was in my head, and I also think you have to leave it to settle almost like a jelly. You know you put all the ingredients in there and then you try to forget about them for a short time. Maybe it's one day, maybe it's



© Short Books Ltd

one month and then something comes out, something appears and then you feel confident. For me, when I write a book, I always start by writing about something which I love, something which has given me great pleasure, something usually to do with the natural world. I write something very lyrical and that's the easy way for me to start; to put my heart into that piece of writing. And then I go back. I don't write the book from page 1 to 200. I write in sections and then I try to stitch them together like a skeleton, almost joining up the bones where they fit.

This brings me to the other question I had: why did you choose to write following the seasons?

I think it's something universal that people can understand easily. It's also the traditional way that all cultures have lived within this world. Until very recently, you know, all of us were very much more affected by the seasons, and that aspect of culture in the Faroe Islands hit me very strongly. When I first went there, I saw people who have cars and even Teslas. They have fast Wi-Fi, aeroplanes that take them to Copenhagen twice a day, and they have everything modern that we could dream of. But they are also still affected by nature and the weather, much more because the weather is more

¹ Tim Ecott, *The Land of Maybe: A Faroe Islands Year*, London, Short Books, 2020.

extreme. I think that has a very powerful effect on the way you relate to the world, to time and to other people.

I saw this in Greenland this summer. There's a similar process at work there. Yes, they have modern ways and modern material culture. Still, the weather intrudes on their life much more than it does in London or Paris.

It doesn't matter what the weather is doing in our countries, we can still go to work. We can still go to school. We can still go to the movies, but in those places, you do have to think about whether the weather will stop you from doing something. It has had an effect on the way those people deal with all kinds of things in their lives. They're much more accepting of changing their plans at short notice, they're much less willing to make a definite arrangement - I wrote about this in the book, I'm sure you may remember - it really has a powerful effect on the way they see the world.

It is the maybe in your title.

Also, I would like to talk about my favorite passage of the book. And even though there are many of them, I strongly hesitated between two of them. The first was : The Faroese Saga. Because I was obsessed with this story and the way you wrote about it. And the second one was about grindadráp. It wasn't easy for me to choose, but my curiosity pushed me to try to understand something I don't: pilot whale hunting.

I've been through the same questions in one of my memoirs as a university student. I wanted to photograph the forest of my native city, Compiègne, and to prove it is an Anthropocene place. Therefore, I had to follow hunters, not only the ones with guns, but also hunters with horses and hounds. I was strongly against it, but I knew that it was my job as an individual, as an artist, and as a scholar to go there and not voice my opinion on what I was seeing, but just to try to understand the people, the processes, and rituals behind what they were doing. It was quite hard. It wasn't my way of seeing life. But it was their own truth and I had to respect it, especially because I wasn't there to be political, to have an opinion. It was really difficult for me, because I felt the humanity behind it and at the same time the paradox between life, death, and this violence. That's actually something I felt strongly in your book. So, I'm very curious, do you feel differently about the grindadráp, did you change your mind about it?

I appreciate you reading the book so carefully. On one level, I still wish to live in a world where nobody kills whales and dolphins.

I've spent a lot of my life underwater and campaigning for marine environmental issues, and I care about the marine environment very much.

Some of the strongest emotional reactions I've had in my life have been underwater, so for me a dolphin or a whale is a very special animal. But I suppose the issue of *grindadráp* in the Faroes made me confront that practice on a very deep philosophical and personal level. Why do we value some animals more than others? I am not a vegetarian, so why do I think it's OK to eat a cow or a sheep? But not a dog and not an elephant, nor a dolphin. I suppose because I wanted to write a book that was truthful about the Faroe Islands. I was always aware of *grindadráp* and I knew that the book would not be complete unless I had fully confronted this issue. In fact, I felt I couldn't write the book until I had seen it with my own eyes. So that episode which I write about in the book, I found it very personally affecting. I also found it very interesting from an anthropological point of view, but I felt I had to write honestly. I had to immerse myself in it and see it. And like you say, at the time I was maybe 3-4 meters away from these beautiful creatures, being pulled ashore and being killed, and actually, them being pulled ashore was more upsetting than the killing, but I was forced to watch that. That moment between something being alive and something being dead is very special. It's something, of course, that many people in the world still experience on a frequent basis. But for most of us, in urban cultures we don't see it and we probably don't like to think about it. So again, it was something that I felt had to be there in the book. I also wanted to make sure that I reported it in as much detail as I could so that people knew that I was telling them everything about it.

I still tell my Faroese friends that I wish nobody killed dolphins and whales. But I don't tell them that they are bad people for doing it, and I don't tell them that they must stop.

I think, being an anthropologist by training also colours my view of it. I do understand the arguments against it very well. I also understand the arguments for it very well. I don't think it's an easy thing. I think people are right to feel emotions about nature and about species. I don't devalue that at all, but like you just mentioned about watching the hunt, I think a lot of people make judgments too quickly, and that's something that I feel very strongly against. I think if you're a vegan, you have the moral high ground. No one can really tell you not to be a vegan, but I think if you're not a vegan, then these things are not so black and white as we like to think they are.

I think even if you are vegan, things are not black and white either way.

No, it's true. My daughter is a vegan. She says she would rather eat pilot whales in the Faroe Islands than the pork from pigs kept on a farm in Denmark and then put on a boat and sent by sea and wrapped in plastic. So, it's a bit of a minefield. Some things you think are bad, and then you find out they're not so bad and the other way around. I want people when they read my book to just think about it instead of having that immediate emotional reaction. If they still feel strongly that it shouldn't happen, then that's fine. That's their right. So many people have read that part and said: "I'm still against it, but I understand it better, and I was forced to think about it in a different way". And for me, I hope that's a contribution to the argument, that's all.

Well, you wrote about it in detail. Actually, there are more details in this passage, than in any other one. I felt like it was maybe the first scene where human beings were described that much.

And at the same time, you are meticulous about science and the environment as well as the research around grindadráp, which is really interesting, because you provide all the arguments necessary for people to understand the situation which is very complex.

As a writer I also made a decision not to write in so much detail about other practices, for example the sheep slaughter or bird killing. I mean, I did those things myself as well, but I didn't want to put it in the book. I felt that if I had written about participating in the bird hunting and the sheep it would have sounded like I was trying to be this sort of, you know, *macho* man. That was something I was very much against, because, yes, I did them because I wanted to experience them, and I tried to do them properly and obviously humanely. But I didn't want the book to be all about me in that sense.

Of course, and that is understandable. We can actually feel that you didn't have the same relationship with the pilot whales as you did with other animals. Maybe it's just me, and it's different for you, but you used proper pronouns for the whales, like in French. We do have gendered pronouns for objects and animals.

Well, I probably can't remember that as well as you do, but when I used the masculine, in particular for the large one that was killed in front of me, I knew that was a male, so I was calling it a "he". As you know, in English we don't use gendered pronouns

mostly, but if I used it, it was because I was pretty sure that that particular individual animal was male.

OK, I was wondering if it was to give it some kind of identity.

Well, I suppose it does that, but I was also fairly certain that this particular animal was a male.

I understand. I have just a one or two more questions to ask you.

Is there something you would like to change in or add to your book ? And, do you want to write another book like you did with The Land of Maybe, but maybe about Malaysia? Because you lived there as well.

Somebody once told me that in France you don't have this category of memoir in the same way that we do in English, and that in French book shops, memoirs are classified as fiction. I don't know if that's true, but I wrote a memoir about my family which dealt a lot with Malaysia. It's called *Stealing Water* and that was a very different process. I wrote it, I believe, with the same artistic integrity, but it caused me a lot of problems with my family, so I think I'm probably not going to write about my family again.

At the moment, I'm trying to write a new version of *The Faroese Saga* - it's interesting that you found that one as one of the good passages in the book - because I think it's an amazing story and I'm trying to rewrite it. I'm about 3/4 of the way through. I'm trying to turn it into a novel, because I think the original version is quite basic, but it's such a good story! Like I said at the beginning, one of the things that I loved about the Faroe Islands is their oral tradition. Many of the things which are mentioned in *The Faroese Saga*, you can see them today. You can recognize the places, so it makes me think that what was written is true. I'm trying to write that story in prose which will make it more accessible to a modern reader.

I'm always looking for projects. I wrote a book last year, what we call in English "ghost writing". Although my name is on the inside. But it has also to do with the environment and farming in the UK. So, these are the things that interest me.

I feel that I'm not getting any younger and therefore I need to make sure that what I write is what I really care about. For me, the environment is the most important thing.

COMPTES - RENDUS / REVIEWS



Fin du monde
Collection de pastels de Jean Malaurie intitulée "Réminiscences chamanes"
© Julien Prieur-Damecour

MURIEL BROT

- Roger Frison-Roche, *Le Rapt*, Éditions Arthaud Poche, [1962] 2009, 314 p.
- Flemming Jensen, *Ímaqa. Une aventure au Groenland*, roman traduit du danois par Inès Jorgensen, Actes Sud, collection « Babel », [2000] 2012, 443 p.
- Samuel Collardey, *Une année polaire*, film de 2018.

Dans son ouvrage *Oser, résister*, Jean Malaurie rappelle que, tous les quinze jours, une langue disparaît de la surface de la planète¹. Décrit dans des études de l’UNESCO, ce fait réel, dont Jean Malaurie a souvent dénoncé les conséquences dramatiques aussi bien au regard de l’éthique que pour l’écologie humaine, est mis en scène dans deux romans de grande qualité : *Le Rapt* de Roger Frison-Roche et *Ímaqa, Une aventure au Groenland* de Flemming Jensen, respectivement édités en 1962 et 2000. Publiés à trente-huit ans d’intervalle soulignant la permanence de cette forme de colonisation, ces deux fictions, liées par leur thématique commune, sont produites par deux riches et talentueuses personnalités. Alpiniste, explorateur, journaliste et écrivain, né en 1906 et décédé en 1999, Roger Frison-Roche était un passionné de nature sauvage. Né en 1948, Flemming Jensen est un célèbre écrivain danois, également acteur et humoriste.

Associé à *La dernière migration* dans un volume intitulé *Lumière de l’Arctique*, *Le Rapt* se déroule sur les terres du nord de la Scandinavie, au pays des rennes qui font la richesse de ses habitants, dans la dureté de la nuit polaire propice aux vols de troupeaux et aux règlements de comptes. Il raconte l’histoire de Kristina Sokki, jeune bergère sâmi vivant au rythme des coutumes millénaires de ses ancêtres, traditions menacées par le désir d’uniformité du monde moderne. Il décrit sa révolte et son combat contre la politique du gouvernement norvégien qui entend sédentariser et christianiser son peuple en s’appuyant sur des émissaires de bonne foi convaincus de la supériorité de leur culture, et dont la volonté inexorable confine à l’entêtement agressif. Telle, par exemple, Fru Tideman qui est « à la fois pour ces nomades rustiques le bon Dieu et le diable » car elle améliore leur vie matérielle, leur apporte un confort à la norvégienne pour mieux les débarrasser de ce qu’elle appelle leur « piété superficielle » et « leurs stupides pratiques ». *Le Rapt* dénonce cette méthode de colonisation qui, sous des dehors pacifiques et bien intentionnés, n’en est pas moins une stratégie de conquête aux conséquences néfastes. Le docteur Olafsen dit à Fru Tideman : « vous ne pensez qu’à transformer les Lapons en bons Norvégiens... Vous pensez que votre bonheur est le leur, que votre forme de vie est la seule valable. Je ne suis pas d’accord. Mon rôle est de les soigner, et je le fais bien volontiers, ne serait-ce que pour payer notre dette, pour enrayer le mal que nous avons commis en leur apportant l’alcool... » (p. 77). Arrachée à sa famille pour être scolarisée à la ville, dépossédée de ses vêtements traditionnels pour être habillée à la mode norvégienne, privée de ses manières naturelles pour être éduquée à la posture luthérienne, Kristina se révolte contre cet enseignement agressif aux antipodes de « l’école ethnique » préconisée par Jean Malaurie², école visant à enseigner la langue et l’histoire des peuples premiers afin de protéger la diversité des cultures qui font la richesse de l’humanité. Métaphore des peuples arctiques colonisés, Kristina refuse l’assimilation, se bat contre toutes les sortes de vols pour conserver ses rennes et ses traditions. S’appuyant sur le combat d’une adolescente rebelle, *Le Rapt* met en scène la résistance d’un peuple millénaire menacé par une certaine idée du progrès, configuration que Roger Frison-Roche a probablement aperçue lors de ses expéditions dans l’Arctique, notamment en 1956 lorsqu’il accompagna Jacques Arthaud en Laponie pour le tournage du film *Ces hommes de 30 000 ans*.

1 Voir Jean Malaurie, *Oser, résister*, Paris, CNRS Éditions, 2018, p. 96, 195, 226.

2 *Ibid.*, p. 34.

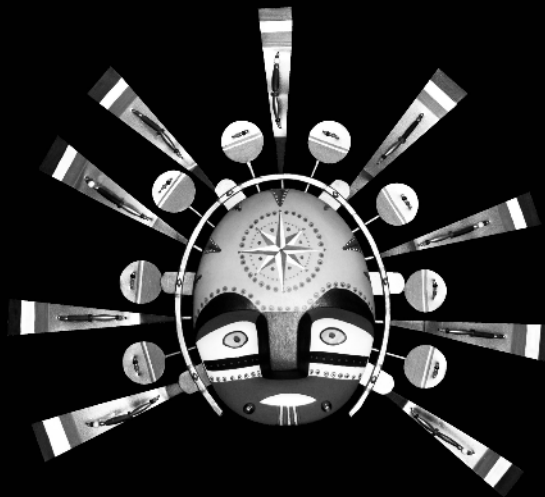
Également consacré à la volonté d’un gouvernement souverain d’assimiler les populations arctiques, *Ímaqa* de Flemming Jensen est focalisé sur Martin Willumsen, jeune instituteur danois de trente-huit ans. En quête d’aventure et en recherche de lui-même, lecteur assidu de Knud Rasmussen, Martin se fait muter au Groenland, province autonome du Danemark, pour ne pas dire colonie, dans un hameau de cent cinquante personnes situé à plus de cinq cents kilomètres au nord du cercle polaire, à Nunaquarfik. Il choisit la province la plus septentrionale du Danemark car son désir est de « rencontrer le vrai Groenland ». La mission que lui confie le gouvernement est aux antipodes de son projet : se soucie-t-il « de préserver la culture » des Groenlandais, on lui répond qu’il « n’y a pas de place pour la sentimentalité », qu’il doit ignorer « l’identité groenlandaise ». Le secrétaire du Ministère du Groenland en charge du Département de l’Éducation est très clair : « Dans la mesure, monsieur Willumsen, où on construit sur ladite identité groenlandaise, tout va à vau-l’eau ! Tout foire ! Combien de fois ne l’avons-nous pas constaté ! [...] Peut-être cela vous semblera-t-il un peu dur, mais vous comprendrez vite qu’il s’est avéré que ce n’est que dans la mesure où nous réussissons à faire de ces braves gens là-haut des Danois — avec tout ce que ça comporte de bon et de mauvais — que les choses réussissent pour eux. Ils ont du succès, la roue tourne et un avenir commence à se dessiner ! » (p. 24-25)

Rendu sur place, Martin comprend rapidement que la consigne du Ministère, « surtout ne pas apprendre le groenlandais » pour mieux obliger les Inuits à pratiquer le danois, est totalement « inutilisable » (p. 57). Après quelques déboires des plus comiques, car le roman est aussi drôle que sensible, grâce à la rencontre avec des personnages savoureux hauts en couleurs, Martin découvre une communauté solidaire, un mode de vie dans la nature, une autre forme de spiritualité. Il y prend sa place, modifie son comportement, adopte des valeurs qui lui paraissent plus justes, plus universelles, que ses anciennes conceptions, et trouve enfin l’aventure qu’il espérait en réalisant sa vraie nature dans une conversion librement consentie.

Intéressant à plus d’un titre, ce magnifique roman est d’une grande finesse lorsqu’il montre, à travers l’histoire de Jakob, jeune Groenlandais qui perd sa propre langue à la suite d’une immersion linguistique au Danemark, qu’une langue étrangère n’est pas « seulement une série de mots nouveaux [...] mais une tout autre façon de penser. » (p. 50)

Dans la veine des bonheurs et des malheurs liés aux transferts culturels forcés, il faut signaler le très beau film de Samuel Collardey. Sorti en mai 2018, mélangeant la fiction et le documentaire, *Une année polaire* raconte la difficile insertion d’Anders, jeune instituteur danois nommé dans un village perdu du Groenland, le rejet initial des Inuits, les relations tendues entre les autochtones et le représentant de la colonisation, jusqu’à l’intégration de l’instituteur.

Condamnation du traitement politique infligé aux peuples du Nord, appel à un mode relationnel respectueux, ces trois œuvres de Roger Frison-Roche, Flemming Jensen et Samuel Collardey dénoncent énergiquement, avec une grande poésie, le rapport de force que Jean Malaurie ne cesse de souligner et de condamner.



Illustrations en 1^{ère} et 4^{ème} de couverture :

Masque de Rebecca Lyon, "Hommage à Jean Malaurie" (collection privée)
© Nicolas Rostkowski

Carte du nord-ouest groenlandais, sur laquelle figure le Fjord de Paris, Terre d'Inglefield, ainsi nommé par Jean Malaurie (nom accepté par les autorités danoises). Cette carte a été publiée avec la thèse d'État de Jean Malaurie : *Thèmes de recherche géomorphologique dans le nord-ouest du Groenland*, Paris, Éditions du CNRS, 1968.

© Jan Borm